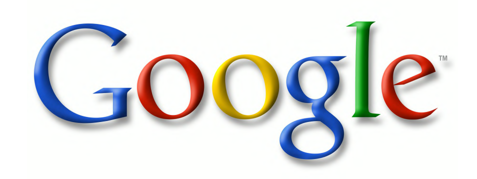
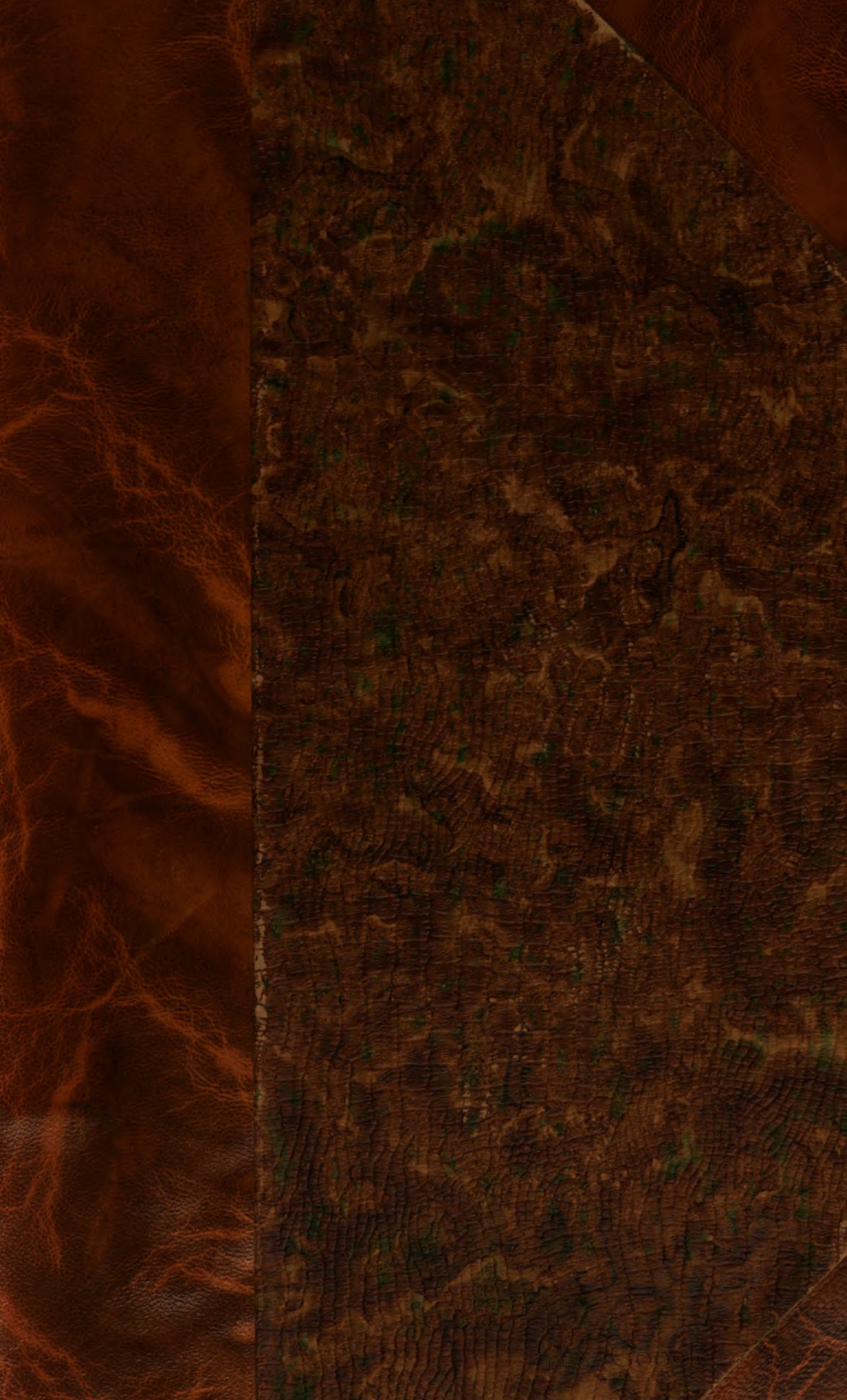




de vivre; on pourrait dire d'eux avec vérité, ce qu'on dit ici : que *les Juifs prirent des pierres pour le lapider*. Saint Ambroise dit aussi : Ce que firent les Juifs persécuteurs est fait réellement encore de nos jours par les chrétiens incorrigibles; ils lapident Jésus et le mettent à mort. Le Christ, c'est la vérité, la paix et la justice. Ceux qui abandonnent la vérité pour s'attacher à l'erreur; ceux qui pour la discorde abandonnent l'unité et la paix, et la justice pour un avantage passager, ne font pas moins que lapider, crucifier et mettre à mort le Christ, parce qu'ils éteignent les dons de sa grâce en eux-mêmes.

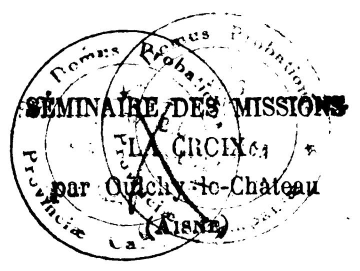
Saint Ambroise dit encore sur ce même texte : Combien, dans la multitude des chrétiens, il en est peu qui ne persécutent pour la deuxième fois, ne lapident et ne fassent mourir Jésus ! De quelle manière ? le voici : Le Christ est notre avocat, et la pro[illegible]ation de nos péchés auprès de son Père, il pleure et sou[illegible] nos fautes, de m[illegible] qu'il se réjouit quan[illegible] n[illegible]tissons à lui. [illegible]tes les fois que n[illegible]ons et l[illegible]s, et par [illegible] pas cep[illegible] essuyer no[illegible] ce n'est pas no[illegible] et qu'il en soit en qu[illegible] ce crucifiement sont une [illegible] dit de certains bapti[illegible]s : [illegible] *eux-mêmes le Fil[illegible]b.,* [illegible] dans le même se[illegible]nt l[illegible] du Christ : N'est-c[illegible] de t[illegible] blessé ? N'est-ce pas p[illegible] que j'[illegible]fliction ? Pourquoi viens-[illegible]eco[illegible]

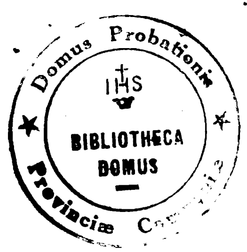












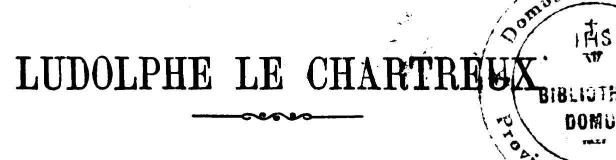
LA

GRANDE VIE

DE

JÉSUS-CHRIST

PARIS — TYPOGRAPHIE RENOU ET MAULDE, RUE DE RIVOLI, 144.



LUDOLPHE LE CHARTREUX

LA

GRANDE VIE

DE

JÉSUS-CHRIST

TRADUCTION NOUVELLE ET COMPLÈTE

PAR

DOM MARIE-PROSPER AUGUSTIN

TOME QUATRIÈME

VIE PUBLIQUE

III



PARIS
C. DILLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR
15, Rue de Sèvres, 15
1865

LA

GRANDE VIE

DE

JÉSUS-CHRIST

CHAPITRE LXXIV

LES JUIFS DEMANDENT A JÉSUS UN SIGNE DANS L'AIR

Jésus-Christ venait de confondre les scribes et les pharisiens en leur reprochant leurs erreurs et leurs blasphèmes. Quelques-uns d'entre eux, cependant, plus audacieux que les autres, cherchant à le surprendre et voulant mettre sa puissance à l'épreuve, lui dirent : Maître, nous voudrions bien vous voir opérer un prodige dans l'air. Les insensés! Les miracles dont ils avaient été les témoins et dont ils avaient profité, ne leur suffisaient pas encore; sans doute ils auraient voulu que le Sauveur fît, comme Moïse, tomber la manne du ciel, ou que, comme Josué, il arrêtât le

soleil, ou qu'il opérât toute autre merveille extraordinaire, mais alors dans leur malice ils lui eussent opposé les prodiges des magiciens d'Égypte à la cour de Pharaon. Comme leur demande n'était dictée ni par la piété ni par le désir de croire en lui et d'embrasser sa doctrine, mais bien plutôt par la curiosité et par la raillerie, Jésus-Christ leur répond : Race perverse et adultère ! il les traite d'adultères, non pas que les Juifs eussent quitté le culte du vrai Dieu pour adorer les idoles, mais parce qu'ils s'éloignaient du Christ, le véritable époux de leurs âmes. Vous me demandez un prodige dans l'air ; mais c'est pour vous tourner encore contre moi, comme vous l'avez fait jusqu'à présent, après les signes que vous avez déjà vus. Remarquons ici que quand les Juifs insultent le Sauveur en l'accusant de chasser les démons par la puissance du prince des démons, il leur répond avec douceur en les réfutant par de solides raisons, mais quand ils cherchent à le flatter en le traitant de Maître, il les reprend avec aigreur, nous montrant par là, selon saint Chrysostôme, que si les injures ne pouvaient l'irriter, la flatterie ne pouvait non plus le séduire, et qu'à son exemple, nous devons chérir les opprobres et fuir les adulateurs. Puis il ajoute : Nul prodige ne leur sera donné, si ce n'est celui du prophète Jonas, qui est un signe d'humiliation et d'abaissement, pour confondre leur orgueil; comme s'il disait : Génération corrompue, vous demandez un signe de ma puissance et de ma gloire, mais il ne vous sera donné qu'un signe de ma passion et de la faiblesse de mon humanité, dont le prophète Jonas était la figure par ses paroles et par ses actes. En effet, le prophète Jonas fut tout à la fois pour les Ninivites et un signe de paroles, en ce qu'il les exhorta à se convertir au Seigneur s'ils ne vou-

laient périr tous, et un signe par action, en demeurant trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, figurant ainsi la mort, la sépulture et la résurrection du Sauveur. C'est pourquoi Jésus dit : De même que Jonas fut trois jours et trois nuits dans le sein de la baleine, ainsi le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre. Non pas toutefois que Jonas soit la seule figure que Dieu ait voulu donner de la mort et de la résurrection de son divin Fils, mais le Sauveur voulait par là montrer aux Juifs que sa mort et sa résurrection étaient le plus grand, le plus étonnant des miracles, celui auquel tous les autres se rapportaient; que par leur foi à ce miracle, ils pouvaient être sauvés, et qu'au contraire, s'ils refusaient d'y croire, ils seraient condamnés; ainsi les Ninivites, par leur docilité à la parole de Jonas, avaient mérité leur pardon, et s'ils eussent refusé de s'y soumettre, ils auraient été anéantis.

Les Juifs demandant à Jésus un prodige dans l'air, nous représentent ces hommes curieux et superbes qui cherchent à scruter les merveilles célestes et à pénétrer les mystères de Dieu, mais qui négligent d'obéir à la loi et aux conseils du Seigneur, dont l'observance seule peut nous conduire à la gloire éternelle; ils tombent alors dans de funestes erreurs, dans des péchés honteux ; c'est à ceux-là que Jésus-Christ s'adresse quand il dit : Génération perverse et adultère! elle cherche à pénétrer ce qu'elle ne peut connaître, et laisse de côté ce qui regarde la foi et les mœurs; il ne lui sera donné d'autre signe que celui de Jonas; car, de même que ce prophète fut englouti par la baleine, ainsi ce peuple enlacé dans les filets du démon, sera précipité dans les abîmes de l'enfer.

Le Sauveur ensuite, prévoyant par avance l'obstination et l'endurcissement du peuple juif, les condamne en leur apportant deux exemples frappants. Les habitants de Ninive, leur dit-il, au jour de la résurrection et du jugement général, s'élèveront contre les Juifs et les condamneront : car, quoiqu'ils ne fussent que des barbares et des païens, cependant, à la voix de Jonas, qui n'était qu'un homme et un étranger pour eux, ils ont fait pénitence de leurs péchés ; tandis que les Juifs, eux le peuple choisi de Dieu, n'auront pas voulu écouter la voix du Messie, ce Dieu fait homme, né au milieu d'eux, et opérant en leur faveur les plus éclatants miracles. Les Ninivites, dit saint Chrysostôme (*Hom.* 44, *in Matth.*), reçurent les avis de Jonas, et les Juifs rejetèrent Jésus-Christ ; les Ninivites ignoraient la loi et les prophètes, et cependant ils reconnurent leurs péchés et se convertirent au Seigneur ; les Juifs, au contraire, qui étaient instruits de la loi et des prophéties, s'éloignèrent de Dieu. Les Ninivites, d'enfants de Satan qu'ils étaient, devinrent en trois jours les enfants de Dieu ; les Juifs, en crucifiant le Messie, perdirent tous les priviléges des enfants de Dieu pour devenir les enfants du démon. Passant ensuite au second exemple, le Sauveur ajoute : La reine de Saba, dont le royaume par rapport à Jérusalem était situé au midi, s'élèvera, au grand jour de la résurrection générale, contre cette nation rebelle et perverse et la condamnera par sa propre conduite ; car elle vint des extrémités de la terre pour contempler la sagesse de Salomon, qui pourtant n'était que la figure du Messie ; elle rendra plus criminelle la malice et l'incrédulité des Juifs qui ont eu au milieu d'eux plus que Salomon, le Christ promis de Dieu. La reine de Saba, dit saint Chry-

sostôme (*Homil. 44, in Matth.*), n'était qu'une femme idolâtre, et cependant ni la faiblesse de son sexe, ni la longueur et les fatigues du voyage ne l'arrêtent ; le désir de la sagesse lui donne des forces et anime son courage. Les pharisiens au contraire et les docteurs de la loi, à qui le caractère sacré dont ils étaient revêtus faisait un devoir d'aimer la sagesse, méprisent la Sagesse incarnée qui s'offre à eux. La reine de Saba vient vers un homme mortel et lui apporte de grands présents; les Juifs, eux, s'éloignent de Dieu et rejettent le royaume des cieux qu'il leur propose comme la récompense de leur foi. Et plus loin le même auteur ajoute : La reine de Saba vint des extrémités de la terre pour entendre le roi Salomon, et les chrétiens de nos jours ne veulent point quitter les places publiques pour entrer dans les églises et y adorer Jésus-Christ, qu'ils abandonnent seul dans son saint tabernacle.

Le Sauveur nous trace ici l'image de son Église, formée des peuples du monde entier, et dont la foi l'emporte sur celle du peuple d'Israël. En effet, deux sortes de personnes composent l'Église de Jésus-Christ : les pécheurs convertis, représentés ici par les Ninivites qui font pénitence de leurs fautes, et les justes exempts de péchés mortels, figurés par la reine de Saba, à qui l'Écriture ne reproche aucune faute. Les Ninivites nous offrent encore l'image des pécheurs qui, dociles à la voix du ministre des autels, font pénitence de leurs crimes, et la reine de Saba nous figure les chrétiens sincères qui recherchent avec ardeur la sagesse de Jésus-Christ, et qui, selon l'oracle du Sauveur lui-même, sont préférés à ceux qui présument trop de leur sagesse et de leurs vertus. Les Ninivites, dont le nom signifie *germe de beauté,* convertis par le prophète Jonas,

dont le nom veut dire *colombe*, peuvent également nous représenter la jeunesse qui se laisse aisément corrompre et entraîner au mal, mais aussi qui revient facilement à la pratique de la vertu, quand on lui rappelle son devoir. Par la reine du Midi nous pouvons aussi entendre l'âme raisonnable qui sait soumettre ses facultés inférieures et les gouverner selon la prescription de la loi naturelle ; alors elle est reine ; et si en cela elle agit par un motif de charité divine, elle est reine du Midi, car le Midi, d'où vient la chaleur, est l'image de l'amour fervent. Cette reine vient vers le vrai Salomon, qui est Jésus-Christ, et lui offre en présents, l'or de la sagesse, les perles des vertus et les parfums de la bonne réputation qu'elle emploie pour glorifier le Seigneur. De là, nous devons conclure que les vieillards obstinés dans le crime, et les âmes tièdes et négligentes seront indubitablement, comme les Juifs, condamnables et condamnés au tribunal suprême de Dieu.

Le Sauveur, voulant ensuite reprocher leur ingratitude aux Juifs qui refusaient d'imiter les Ninivites en faisant pénitence à sa parole, et la reine de Saba en recevant la doctrine qu'il leur prêchait, les compare à un homme possédé du démon, qui, après avoir été délivré, retombe peu après, par sa négligence, sous la domination de son premier maître. En effet, les Juifs vivant en Égypte selon le rite des Égyptiens, étaient sous la domination de Satan ; mais ils en furent délivrés par le sang de l'Agneau pascal et par la loi de Moïse, qui rejetait le culte des idoles pour leur faire adorer le seul et vrai Dieu. Alors le démon s'empara des Gentils, qui vivaient sans loi et sans prophète, et les retint dans l'idolâtrie. A l'avénement du Messie, et à la prédication des apôtres, pendant que les Juifs s'ob-

stinaient dans leur erreur, les Gentils embrassèrent avec ardeur la foi de Jésus-Christ, et ainsi le démon, chassé de leur cœur, retourna vers les Juifs, et le dernier état de ce peuple devint pire que le premier. Aussi le Sauveur leur dit : *Lorsque l'esprit immonde est sorti d'un homme, il s'en va par des lieux arides, cherchant du repos; mais, n'en trouvant pas, il dit en lui-même : Je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti; il vient, et la trouvant vide, nettoyée et parée, il s'en va prendre sept autres esprits plus méchants que lui, et entrant dans cette maison, ils y fixent leur demeure; alors les derniers moments de cet homme deviennent pires que les premiers.* Et pour mieux leur faire comprendre que cette comparaison les regardait spécialement, il ajoute : *Il en sera de même de cette génération perverse.* En effet, les Juifs se rendirent coupables contre Dieu, lorsque dans le désert ils adorèrent le veau d'or et qu'ils murmurèrent contre le Seigneur; ils se rendirent plus criminels encore, lorsqu'en possession de la terre promise, ils immolèrent leurs enfants aux idoles; et enfin ils comblèrent la mesure de leur malice, lorsqu'ils mirent à mort le Messie, le Fils unique de Dieu, qui était venu sur la terre pour les sauver.

Cette comparaison peut également s'appliquer, dans un sens moral, à tout chrétien qui, après le baptême ou après la réception du sacrement de pénitence, retombe dans les fautes qui lui ont été pardonnées. En effet, dans le baptême, il a renoncé aux pompes et aux œuvres du démon; dans la pénitence, il a pris la résolution de ne plus retomber dans les péchés auxquels il était sujet; le démon a été chassé de son cœur et s'est éloigné de lui. Alors errant dans des lieux arides, c'est-à-dire cherchant à séduire

les justes par les attraits de la concupiscence, mais ne pouvant en venir à bout, parce qu'ils sont fortifiés de la grâce de Dieu, il tente de retourner dans sa première demeure, puisque l'âme du pécheur est la demeure du démon, comme l'âme du juste est le temple du Très-Haut. Il la trouve vide de toutes les bonnes œuvres, nettoyée en apparence de toutes ses anciennes souillures et parée de vertus feintes et hypocrites. Aussitôt il va prendre sept autres esprits plus méchants que lui, c'est-à-dire qu'il ravive dans cette âme les habitudes vicieuses et perverses qui n'étaient qu'assoupies, et alors le dernier état de ce chrétien devient pire que le premier, car son ingratitude pour les dons et les grâces qu'il a reçus et qu'il foule aux pieds, le rend plus coupable aux yeux de Dieu. En effet, celui qui viole une loi qu'il ne connaît pas est beaucoup moins blâmable et peut obtenir plus aisément son pardon, que celui qui, la connaissant, l'enfreint et la méprise.

Ce que Jésus-Christ dit ici aux Juifs, selon saint Chrysostôme (*Homil. 44, in Matth.*), nous devons nous l'appliquer à nous-mêmes. Si, en effet, éclairés de la grâce de Dieu et purifiés de nos fautes passées, nous y retombons de nouveau, le pardon sera plus difficile à obtenir et le châtiment sera plus grand ; c'est dans ce sens que Jésus dit au paralytique, à qui il venait de rendre l'usage de ses membres : Vous êtes guéri, mais ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire. Méditons sérieusement ces paroles ; mettons enfin la main à l'œuvre ; entrons dans la voie étroite et faisons pénitence de nos fautes. Changeons de conduite, embrassons une nouvelle vie ; pratiquons la vertu, afin de pouvoir un jour partager avec les saints les biens éternels et impérissables.

CHAPITRE LXXV

MÈRE ET FRÈRES DU SEIGNEUR

Lorsque le Seigneur Jésus, en réponse aux blasphèmes des Juifs, disait les choses qu'on vient de rapporter, une femme, ni riche, ni puissante, ni noble, mais pauvre et du commun du peuple, *mulier quædam de turba*, puisa dans son cœur quelques paroles qu'elle prononça hardiment et à haute voix, *extollens vocem;* c'était l'éloge de Jésus-Christ, et la réfutation des outrages de ses compatriotes. Les gens du peuple ont généralement plus de dévotion que les grands. Cette femme était, dit-on, sainte Marcelle, servante de sainte Marthe. Ne pouvant donc supporter plus longtemps les blasphèmes lancés contre la personne sacrée du Sauveur et faisant l'éloge du fils et de la mère, elle élève la conception et l'enfantement miraculeux de Marie, en s'écriant : Heureux les flancs qui vous ont porté, vous bienheureux, qui nous rendez tous heureux ; et

heureuses les mamelles qui vous ont allaité ! Cette femme appelle Marie bienheureuse et fait sortir sa gloire du Fils, parce que la source principale de la grâce et de la gloire se trouve dans Jésus-Christ. Voyez comme éclatent ici la grande confiance, le courage, la foi et la dévotion de cette pieuse panégyriste ! Elle ne traduit pas la pensée de son cœur à voix basse à ceux qui l'environnent; non; elle ne craint pas au contraire d'élever la voix, tant le charme des paroles de Jésus-Christ avait déjà embrasé son âme! En face des Juifs et des pharisiens qui tentaient le Seigneur et blasphémaient, elle confesse avec l'élan d'une grande confiance que Jésus est Fils de Dieu, et elle réfute ainsi la calomnie des Juifs, ses contemporains, et la perfidie des hérétiques des siècles futurs. En effet, si les Juifs disaient alors que le Sauveur chassait les démons au nom de Béelzébut et niaient sa divinité, plus tard quelques hérétiques niaient son humanité en disant qu'il n'avait pas pris dans le sein de Marie une chair véritable, mais qu'il y avait apporté lui-même un corps éthéré. Ainsi, cette femme réfute les uns et les autres; elle confesse d'un côté que Jésus est Fils de Dieu, consubstantiel à son Père, puisqu'il a rendu sa Mère bienheureuse à raison de sa divinité; et d'un autre côté, qu'il n'a pas pris un corps fantastique, mais qu'il est véritablement Fils de l'homme, consubstantiel à sa Mère, puisque celle-ci l'a porté dans ses flancs et abreuvé de son lait.— Dans le sens spirituel, cette femme figure la sainte Église qui confesse avec foi Notre-Seigneur Jésus-Christ parmi les Juifs, les païens et les hérétiques; elle publie que les entrailles de la Vierge Marie sont bienheureuses, puisqu'elles ont mérité de porter le Rédempteur de l'humanité tout entière, comme Marie le dit elle-

même : A cause de ce prodige toutes les nations m'appelleront bienheureuse. Ce qui fait dire à Bède (*in Luc.*, *cap.* II) : Et nous aussi élevons la voix avec l'Église catholique, dont cette femme est le type; élevons notre âme du milieu de la foule, du tumulte et du fracas de ce monde, et disons au Sauveur : Heureux les flancs qui vous ont porté et les mamelles que vous avez sucées!

Jésus, pour faire l'éloge de sa mère, de la foi et de la hardiesse de cette femme, confirme sa parole en disant : Dites plutôt : Heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la mettent en pratique! Ces paroles indiquent que Marie a eu plus de bonheur en concevant Jésus spirituellement par sa foi et sa fidélité, qu'en le concevant corporellement. C'est comme si le Sauveur disait : A votre avis, femme, celle-là est surtout heureuse qui m'a porté dans ses entrailles; eh bien! croyez-le, non-seulement ma Mère, mais tous ceux qui écoutent la parole de Dieu et la croient, qui la conservent au fond de leur cœur et l'accomplissent, possèdent ici-bas un bonheur d'espérance, et dans la vie future un bonheur réel préférable à celui d'une si haute maternité. Ma Mère est certes bienheureuse, parce qu'elle m'a porté dans ses chastes flancs et nourri de son lait; mais elle l'est bien davantage parce qu'elle a écouté la parole de Dieu, en l'écoutant l'a crue, et en la croyant y a été fidèle, puisque sans cette fidélité, elle ne serait pas ma Mère ni la plus heureuse de toutes les créatures. Voilà pourquoi Elisabeth lui dit : Vous êtes bienheureuse d'avoir cru, parce que ce qui vous a été dit de la part du Seigneur sera accompli. Ainsi, Marie fut plus heureuse pour avoir conçu spirituellement le Verbe dans son âme, pour avoir reçu sa parole par la foi, l'avoir gardée au

fond de son cœur et s'être empressée de la mettre en pratique, la conception spirituelle par laquelle on conçoit Jésus-Christ dans son cœur entraînant avec elle plus de bonheur que la conception selon le corps. En effet, la foi agissant par l'amour, mérite la béatitude éternelle; il n'en est pas de même de l'honneur d'avoir conçu ou porté Jésus dans son sein; sans la foi il est impossible de plaire à Dieu. C'est la pensée de saint Augustin : Marie, dit ce docteur (*lib. de S. V., c.* III), mérite plus de bonheur en confessant la foi de Jésus-Christ, qu'en concevant son corps; et elle eut plus de bonheur lorsqu'elle conçut Dieu dans son âme par la foi, que lorsque Dieu prit en elle son humanité; car sa maternité divine ne lui eût servi de rien sans sa foi et sa fidélité. Et saint Chrysostôme (*Hom.* 45, *in Matth.*) : La conception et le merveilleux enfantement de Jésus-Christ eussent été sans avantage pour Marie, si elle n'avait pas été environnée de vertu, si elle n'eût pas observé tous les préceptes divins avec la plus exacte fidélité. Mais si la maternité divine n'eût servi de rien à Marie sans sa vertu, à plus forte raison, pour nous, aurions-nous un père ou un fils vertueux et noble, cela ne nous servira de rien, si la vertu ne le dispute pas à notre noblesse. Ce qui fait ajouter à Bède (*in cap.* II *Luc.*) : Jésus approuve le bel éloge de cette femme en disant : Bienheureux non-seulement celle qui avait mérité de concevoir et d'enfanter le Verbe de Dieu, mais encore tous ceux qui s'empressent de concevoir spirituellement ce même Verbe par l'audition de sa parole, et à l'enfanter et le nourrir en quelque sorte par leurs bonnes œuvres, dans leur cœur ou celui du prochain. Marie fut sans doute heureuse à raison de l'Incarnation temporelle du Verbe dans son sein, mais elle le

fut bien davantage parce que l'amour parfait de Dieu demeurait toujours en son cœur. Par cette sentence, le Sauveur attaque les sages des Juifs qui cherchaient non pas à écouter et à garder la parole de Dieu, mais à la nier et à la blasphémer. Et toute la perfection de la vie céleste, ajoute le même auteur, consiste dans ces deux choses : l'audition de la parole de Dieu et son accomplissement. Le bonheur de Marie a-t-il donc pour vous des attraits, plaisez-vous à entendre la parole divine, empressez-vous de la mettre au fond de votre cœur et de la pratiquer, et vous serez heureux. Quiconque se plaît à entendre cette parole conçoit Jésus-Christ; s'il la pratique, il enfante Jésus-Christ; il porte spirituellement dans son cœur celui que Marie a porté corporellement dans ses flancs. C'est la pensée de saint Augustin, qui dit : Celui qui croit de cœur ce qui est relatif à la justice, conçoit Jésus-Christ, et celui qui confesse de bouche les vérités du salut, l'enfante. C'est ce que Jésus-Christ dit lui-même ailleurs : Si vous faites la volonté de mon Père, vous êtes mon frère, ma sœur et ma mère. Robert, fondateur du monastère des Prémontrés, entendant un jour une femme lui appliquer l'éloge qui ne convient qu'à Jésus et à sa mère, lui dit : Et vous, soyez maudite avec celui qui vous a suggéré de m'appliquer ces paroles du Seigneur, à moi misérable, qui ne suis pas digne du moindre éloge. Cette parole de Dieu, nous devons l'écouter avec respect à cause de sa grande valeur. En effet, supposez que quelqu'un ait une particule de la robe du Seigneur, ou une des larmes qui tombèrent de ses paupières divines, avec quel grand respect il la conserverait! sa parole ne sort pas seulement de sa bouche, mais du plus intime de son corps. Nous devons donc l'écouter

aussi avec plaisir, et non pas avec ennui ou en murmurant; nous devons l'écouter avec obéissance, c'est-à-dire en l'accomplissant. Les pécheurs doivent se plaire à l'entendre pour se corriger; car elle est un remède de l'âme contre toute maladie du péché. Les bons aussi, qui se divisent en trois états, doivent l'écouter. En effet, elle est pour les débutants dans la vie spirituelle un maître qui les instruit; pour ceux qui avancent, un directeur qui aide leurs progrès spirituels; pour les parfaits une véritable nourriture. C'est une véritable manne céleste, où chacun trouve l'aliment qui lui convient. Ce qui fait dire à Origène (*Hom.* 7, *in Exod.*) : Hâtons-nous donc maintenant de recevoir la manne céleste, cette manne où chacun trouve la saveur qui est de son goût. Si vous recevez cette parole prêchée dans l'Église avec toute la foi et toute la dévotion dont vous êtes capable, elle produira en vous ce que vous désirerez. Ainsi, êtes-vous dans la tribulation, elle vous consolera en vous disant : Dieu ne rejette pas un cœur contrit et humilié. Êtes-vous dans la prospérité, elle augmentera votre bonheur en vous faisant entrevoir les biens futurs et en vous disant : Justes, livrez-vous à la joie et à l'allégresse dans le Seigneur. Êtes-vous en proie à la colère, elle vous adoucit en vous disant : Faites cesser votre colère, apaisez votre fureur. Êtes-vous dans la souffrance, elle vous guérira en vous disant : Le Seigneur guérit toutes les langueurs. Êtes-vous dans la détresse de la pauvreté, elle vous consolera en ces termes : Le Seigneur tire le pauvre de sa poussière, et le fait sortir de son fumier.

Le Seigneur Jésus prêchait encore et expliquait au peuple la sentence que nous venons de citer, lorsque sa

mère et ses frères vinrent le demander. Et comme ils ne pouvaient en approcher à cause de la foule, peut-être aussi ne voulaient-ils pas s'opposer au fruit de la parole divine, ils restèrent dehors et l'envoyèrent appeler. L'évangéliste appelle ici frères, les cousins du Seigneur, conformément au langage de l'Écriture qui désigne souvent les parents sous le nom de frères. Et comme Jésus était occupé à prêcher, plusieurs personnes de la foule vinrent successivement lui dire : Voilà vos frères et votre mère dehors qui vous demandent. C'étaient là des piéges dressés par la malice des pharisiens et des scribes; on voulait le tenter et connaître si l'affection du sang lui ferait cesser sa prédication ou au moins l'interrompre; si à une œuvre spirituelle il préférerait la chair et le sang; on cherchait le moyen de l'accuser ainsi d'être un pur homme, afin que le peuple, voyant qu'il avait des parents selon la chair, ne le crût pas Fils de Dieu, puisque Dieu ne peut pas engendrer d'une manière charnelle. Voilà pourquoi on lui présente beaucoup de motifs capables de lui faire cesser sa prédication : Voilà votre mère qu'il vous est ordonné d'honorer, et vos frères que la nature et la loi vous ordonnent d'aimer; ils sont dehors, où il ne convient pas qu'ils vous attendent; ils vous demandent, ils sont venus exprès pour vous; il est donc juste que vous sortiez pour les recevoir. Le démon, dit ici saint Chrysostôme *(Hom. 45, in Matth.)*, voyant que Jésus-Christ persuadait au peuple qu'il était Fils de Dieu, en disant : Et cependant il y a ici plus que Salomon ; et craignant que si on reconnaissait comme Fils de Dieu celui qui dans l'opinion était un homme, tout le monde ne désertât son empire, cherche à détruire l'influence des discours du Sauveur. Il fait arriver sur le

théâtre de sa prédication les parents selon la chair de Jésus; cette vue devait jeter un voile sur sa divinité. Il se présente donc une personne, comme à titre d'avocat du démon, dont il remplit le personnage en disant : Voilà votre mère et vos frères dehors qui veulent s'entretenir avec vous. Comme s'il disait : Pourquoi vous glorifiez-vous, ô Jésus, d'être descendu du ciel, puisqu'on connaît votre origine humaine? Voilà votre mère et vos frères. Pouvez-vous être Fils de Dieu, quand les hommes vous ont engendré? Pouvez-vous voiler votre qualité de fils de l'homme, quand votre origine la manifeste si clairement? Le démon procure, hélas! aujourd'hui àbeau coup de prélats une multitude de parents, pour obscurcir par les affections du sang leur dignité et leur vertu. Ils sont en toute vérité dehors, pour marquer que les clercs doivent éloigner d'eux leurs amis selon la chair, ou bien au moins les exclure de leur cœur, au point de vue de l'affection du sang. Et cependant combien tiennent une conduite toute contraire! — Dans le sens mystique, d'après Bède, on peut entendre par la mère et les frères de Jésus la synagogue et les Juifs, dont le Sauveur est issu selon la chair; ils se tiennent réellement au dehors, tandis que Jésus-Christ prêche; car les gentils embrassèrent la foi chrétienne en dehors de laquelle restèrent le plus grand nombre des Juifs et la synagogue. Remarquons ici à l'endroit de la Vierge Marie, que, comme une mère pleine de tendresse, elle chercha Jésus enfant, parce qu'elle ne pouvait se passer de lui, lorsqu'elle le perdit à son retour de Jérusalem; elle le chercha devenu plus grand, parce qu'elle ne pouvait se rassasier de le contempler, comme nous le voyons ici; elle le chercha plus tard, lors-

qu'il fut crucifié, parce qu'elle allait être privée de sa présence, quand elle était debout au pied de la croix. La première fois, elle le trouva au milieu des docteurs qu'il interrogeait; aujourd'hui, parmi le peuple qu'il enseigne, et enfin elle le trouvera crucifié entre deux voleurs; c'est-à-dire elle le trouva dans le temple, dans une maison, et sur un gibet. La première fois, elle désirait le trouver, et voilà pourquoi elle ne s'épargnait aucune fatigue pour le chercher, et son absence la jetait dans une douleur profonde; aujourd'hui, elle désire le voir, et voilà pourquoi elle est à la porte en attendant de pouvoir contempler ses traits divins; elle désirait enfin qu'il fût crucifié, et voilà pourquoi elle se tint debout au pied de l'arbre de la croix jusqu'au dernier soupir du Sauveur.

Mais Jésus, même à cause de sa mère qu'il aimait et honorait beaucoup, ne voulut pas cesser ou interrompre ses fonctions de prédicateur; il y a plus de grandeur et de dignité dans les œuvres de miséricorde spirituelle que dans celles qui sont relatives au corps, et l'intérêt de notre mère, l'Église, doit l'emporter sur l'intérêt de notre mère selon la nature. Ici éclate le zèle de Jésus-Christ dans ses prédications. Pénétrant l'intention mauvaise de ceux qui lui tendent des piéges, Jésus réfute leurs paroles marquées au coin de la malignité; il montre que les travaux spirituels et les affaires de Dieu doivent passer avant les affections du sang et les affaires de nos parents, en disant: Qui est ma mère et qui sont mes frères? comme s'il disait à sa mère et à ses proches : Je ne vous reconnais pas au milieu de mes occupations spirituelles; je ne puis pas, pour vous, renoncer à la prédication de mon Père, ou même l'interrompre. Et,

comme pour attester la vérité de ses paroles, étendant la main sur ses disciples assis à ses côtés, il dit : Voici ma mère, *ecce mater mea*, c'est-à-dire ma mère, sont ceux qui me conçoivent dans leur cœur et m'enfantent par la prédication dans les âmes de leurs auditeurs; et voici mes frères, *et fratres mei*, c'est-à-dire mes frères sont ceux qui font les œuvres de mon Père et ils seront mes cohéritiers dans le ciel; comme s'il disait : Les liens de parenté qui vous unissent à moi sont d'autant plus étroits que vous vous livrez avec plus d'ardeur aux œuvres spirituelles. Le Seigneur feint de ne pas connaître sa Mère, et dit que ses véritables parents sont ceux qui lui sont unis par l'esprit. Il prouve ici par cet exemple ce qu'il a enseigné ailleurs : Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi, c'est-à-dire celui qui à une œuvre spirituelle préfère les affections du sang n'est pas digne de moi. Quelle belle instruction ! Celui qui en conférant les charges et les dignités ecclésiastiques fait acception de personnes et préfère le sang à l'esprit, une œuvre moins utile à une plus utile, transgresse la règle posée par le Seigneur et se rend gravement coupable envers Dieu. Jésus, dit ici saint Jérôme (*in cap.* XII *Matth.*), ne méconnaît pas sa mère; autrement, on aurait pu croire qu'il avait pris un corps fantastique; mais il préfère ses apôtres, pour nous apprendre à faire marcher, dans l'ordre de la charité, l'esprit avant le sang. Et saint Ambroise : Le Sauveur ne nous apprend pas ici à mépriser et à renier nos parents; non; mais il nous enseigne que les liens des âmes sont plus sacrés que ceux des corps. Gardons-nous de croire ici à une violation des devoirs de la piété filiale. Ce n'est pas en signe de mépris, ajoute saint Chrysostôme, de sa génération selon la

chair, ni par honte de sa conception humaine que Jésus-Christ donne une semblable réponse. Il veut nous montrer que la parenté spirituelle doit passer avant toute autre.

Ensuite, le Seigneur Jésus rend pour ainsi dire raison de sa parole, et semble dire : Ce ne sont pas seulement et spécialement mes disciples, mais encore tous les fidèles et les justes qui seront éternellement ma mère et mes frères ; car, quiconque fera, de cœur, de bouche et par ses œuvres, la volonté, qui se trouve dans les préceptes, les conseils et les exemples de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère; mon frère et ma sœur, en croyant que je suis Fils de Dieu; car le Verbe a donné à tous ceux qui l'ont reçu et qui croient en son nom, le pouvoir d'être faits enfants de Dieu. Jésus se sert ici des expressions, frère et sœur, pour désigner les deux sexes qui sont appelés à la foi. Or, celui qui est frère et sœur de Jésus-Christ devient sa mère par la foi et lorsqu'il l'enfante par ses paroles et ses exemples dans le cœur du prochain. Ainsi ceux qui sont les fils, les filles et les héritiers de Dieu par la grâce, sont les frères, les sœurs, les mères et les héritiers de Jésus-Christ qui est le Fils de Dieu par nature. Ces paroles de Jésus-Christ nous prouvent d'une manière évidente la prééminence de l'amour spirituel sur les affections du sang, des liens de la charité sur ceux de la parenté. Nous devons environner notre mère, nos frères et nos proches du même amour dont Jésus-Christ a aimé sa mère et ses frères. Or, il les aimait, non pas parce qu'ils lui étaient unis par le sang, mais parce qu'ils faisaient la volonté de son Père. Ainsi, nos liens de parenté avec Jésus-Christ sont

d'autant plus étroits que nous sommes plus vertueux. Dieu, dit saint Grégoire, ne regarde pas à l'élévation du rang, mais aux actes d'une vie plus parfaite. Le Seigneur, selon saint Chrysostôme, énonça cette sentence pour nous apprendre à ne pas compter sur la noblesse de notre naissance ou sur la sainteté de nos parents, si nous n'avons pas nous-mêmes la vertu, et par conséquent il nous engage à la pratiquer toujours quelqu'illustre que soit notre condition. Si l'honneur de la maternité divine n'eût été d'aucun avantage à Marie sans sa foi et sa fidélité, qui pourra fonder son salut sur l'éclat de son origine? Il existe une seule noblesse au monde; elle consiste à faire la volonté de Dieu; voilà la meilleure et celle qui efface toutes les autres.

CHAPITRE LXXVI

REPROCHES DE JÉSUS-CHRIST AUX PHARISIENS ET AUX DOCTEURS DE LA LOI

Pendant que Jésus-Christ cherchait à établir la grande maxime dont nous venons de parler, un pharisien le pria de venir dîner chez lui. Les invitations des pharisiens avaient pour but de prendre le Seigneur en faute, de l'accuser et de le perdre. Jésus-Christ ne se rendait jamais chez eux qu'à leur prière, tandis qu'il allait aux festins des publicains sans y être invité. Il est à supposer qu'en sortant de la maison où il prêchait la foule, il s'entretint avec sa mère, pour lui rendre l'honneur qui lui était dû, et qu'après, il alla chez son hôte, dont il se proposait de fortifier l'âme plutôt que de se restaurer lui-même. Ce qui fait dire à saint Cyrille : Jésus qui connaissait la malice des pharisiens, eut cependant pour eux une

espèce de condescendance, en s'empressant de les avertir, à l'exemple d'un bon médecin qui apporte les secours de son art aux plus grands malades. Le Sauveur entra donc chez le pharisien et se mit à table; mais il omit de se laver les mains, pour reprendre l'erreur de ceux qui croyaient que cette pratique était nécessaire au salut, leur enseigner qu'il fallait purifier la conscience et non le corps, et que manger sans se laver les mains ne souillait pas l'âme. Aussi le pharisien murmura en lui-même et pensa que c'était une grande faute commise par Jésus-Christ, de ne s'être pas lavé les mains avant le repas, selon les traditions des Juifs. Folie étonnante ! Le Fils de Dieu est blâmé de ne pas observer les préceptes des hommes par celui qui ne se soumettait pas aux traditions humaines. Mais le Seigneur répond à sa pensée, montrant par là qu'il était le Dieu à qui les secrets des cœurs sont dévoilés, et il blâme les pharisiens de se purifier des souillures extérieures sans s'occuper de celles de l'âme, telles que la rapine, l'injustice et la fraude; la netteté de leurs corps était l'objet de leur sollicitude et de leurs soins, mais, pour la pureté du cœur, ils ne s'en occupaient pas, quoique celle-ci fût de nécessité et la première seulement de convenance. Ils se couvraient du masque de la justice et de la sainteté et portaient au fond de leur âme l'injustice et l'iniquité. Mais, ô pharisien, purifiez d'abord votre intérieur, votre cœur et votre âme, de la fraude et des mauvais désirs, afin que vous puissiez montrer véritablement la sainteté à l'extérieur par vos œuvres. Celui qui a fait la double substance de l'homme, le corps et l'âme, désire la pureté de l'un et de l'autre. Cette importante leçon, dit Bède *(in cap. x. Luc.)*, s'adresse à ceux qui, détes-

tent comme très-graves les péchés extérieurs, la fornication, l'impureté, le vol, la rapine, etc., et regardent comme légers les péchés intérieurs, tels que la colère, l'indignation, le blasphème, l'orgueil et l'avarice, ce culte d'idoles. Voilà aussi la condamnation de ces hommes qui font un grand cas des petites choses et très-peu de cas des choses plus importantes, comme certains religieux qui redoutent plus de rompre le silence que de causer une peine injuste au prochain ou de transgresser tout autre précepte de Dieu. Ils sont aussi semblables aux pharisiens, ces clercs qui, les cheveux bien faits, la tonsure bien rasée, revêtus d'un costume brillant et d'une propreté irréprochable, les mains bien lavées, s'approchent de l'autel, le cœur rempli d'avarice et d'iniquité, et qui dédaignent la loi de Dieu pour observer extérieurement avec le plus grand soin les traditions des hommes.

Ensuite, le Seigneur, comme un bon maître, enseigne aux pharisiens la manière de purifier leur conscience. Néanmoins, leur dit-il, je vous donne un conseil de salut : faites l'aumône de ce qui vous reste, après que vous aurez restitué ce que vous devez ; car l'aumône ne doit venir qu'après la restitution. Ou, d'après Bède, de ce qui vous reste, après avoir pourvu à vos besoins pour la nourriture et pour le vêtement ; car il ne vous est pas ordonné de faire l'aumône, pour vous jeter vous-mêmes dans les étreintes de la privation et de la misère. Si vous faites ainsi, toutes choses seront pures pour vous ; car l'aumône a une grande puissance dans l'ordre de la rémission des péchés. Daniel n'a-t-il pas dit : Rachetez vos péchés par vos aumônes ? On peut encore interpréter ainsi ces paroles du Sauveur : Néanmoins, il reste un conseil et un remède à

vous donner après ces grands crimes dont vous vous êtes souillés : Faites l'aumône avec ordre, en commençant par vous-mêmes. Ce qui doit s'entendre ainsi : l'homme doit d'abord se faire l'aumône à lui-même en se purifiant intérieurement par la foi et le baptême de Jésus-Christ ; et si après le baptême on vient à perdre son innocence, il faut la recouvrer par la pénitence. Voilà l'ordre de l'aumône, laquelle consiste en toute œuvre de miséricorde. Ainsi nous lisons dans l'Ecclésiastique. Ayez compassion de votre âme et vous serez agréable à Dieu ; aucune œuvre de l'homme ne peut plaire à Dieu, s'il ne lui est déjà lui-même agréable. Voilà pourquoi nous voyons dans la Genèse que Dieu regarda Abel avant ses présents. Après avoir ainsi secouru votre propre misère, il vous restera à secourir celle de votre prochain par l'aumône qui trouve son principe dans la foi et la charité ; par cette double miséricorde, toutes choses vous deviendront pures. Ainsi la rémission de leurs péchés est promise à tous ceux qui exercent la miséricorde, et ces paroles du Sauveur, *date eleemosynam*, faites l'aumône, s'appliquent à toute œuvre de compassion utile. Ce n'est pas seulement celui qui donne du pain à l'indigent, mais encore celui qui pardonne à l'homme qui l'a offensé, prie pour lui et qui se corrige lui-même par la pénitence, qui exerce l'aumône. C'est la pensée de saint Augustin, qui dit : Faire l'aumône, c'est exercer la miséricorde, laquelle bien comprise doit commencer par soi-même. En effet, comment serez-vous miséricordieux envers les autres, si vous êtes cruel pour vous-même? Écoutez la voix de l'Écriture : Ayez pitié de votre âme, et vous serez agréable à Dieu. Retournez donc à votre conscience, vous qui avez été infidèle, et

vous la trouverez vous demandant l'aumône; vous la trouverez dans le dénuement, la pauvreté et la souffrance; que dis-je? muette, peut-être, à cause de sa détresse immense qu'elle ne peut reconnaître. Eh bien! si nous la trouvons dans cet état déplorable, hâtons-nous de lui faire l'aumône de préférence à qui que ce soit. Si nous omettions cet acte de miséricorde à son égard, nous aurions beau être généreux vis-à-vis de notre prochain, tout cela ne nous servirait de rien aux yeux de Dieu, qui considère la pureté de la conscience et non pas les biens temporels.

Comme les pharisiens ne cherchaient pas seulement la netteté extérieure, mais faisaient aussi par hypocrisie des œuvres de justice, payaient par exemple l'aumône et les dîmes, ils pensèrent que Jésus-Christ leur parlait en vain, et ils se moquaient de lui dans leurs cœurs. Les pharisiens en effet ne se contentaient pas de payer les dîmes de blé, de vin et d'huile, mais encore des choses presque sans valeur, telles que le cumin, la rue, la menthe, etc.; et du reste, ils faisaient des aumônes. Le but de cette conduite scrupuleuse était d'étaler une justice apparente aux yeux du peuple, de lui faire croire qu'ils étaient très-disposés à accomplir les moindres préceptes du Seigneur, tandis qu'ils transgressaient les plus importants, et de faire dire à ceux qui les voyaient agir ainsi : Ces hommes donnent les dîmes de tous leurs revenus, puisqu'ils s'empressent de donner même celles de leurs légumes. Mais le Seigneur connaissant leur pensée leur dit : Malheur à vous, c'est-à-dire, craignez la damnation, vous, pharisiens, qui payez la dîme de la menthe, de la rue et de toute sorte de légumes, c'est-à-dire de vos plus petits revenus, et qui man-

quez aux préceptes fondamentaux de la loi : le jugement et la justice que vous détruisez, la charité et les œuvres de miséricorde, que vous omettez. Vous devez accomplir d'abord la justice et la charité, qui sont relatifs à l'honneur dû à Dieu et nécessaires au salut, sans omettre toutefois la dîme et l'aumône pour fournir à la subsistance du prêtre et aux besoins du prochain : *illa facite et ista præponite.* L'aumône ne vous délivrera pas de vos péchés si vous ne mettez pas en votre âme la charité ! Ainsi, ceux qui payaient la dîme et faisaient l'aumône, purifiaient leur extérieur ; mais comme ils laissaient de côté la justice et la charité, ils n'avaient pas la pureté de conscience. La justice et la charité sont placées ici l'une à côté de l'autre avec beaucoup de raison ; car la justice sans la charité mène à la sévérité ; la charité sans la justice au relâchement ; et l'union de la charité avec la justice produit l'équité. Quant à l'omission des préceptes fondamentaux de la loi par les pharisiens, on peut l'entendre de deux manières : ou parce que les pharisiens eux-mêmes omettaient de faire les choses de nécessité de salut ; ou bien parce qu'ils négligeaient d'engager les autres à l'observation de ces préceptes. Ainsi font aujourd'hui les prêtres de l'Église et les prélats qui sont pleins de sollicitude pour faire payer les dîmes à leurs sujets et qui s'occupent fort peu de savoir si leur conduite n'est pas entachée de grandes fautes.

L'honneur est la récompense de la vertu ; et du désir d'avoir les apparences de la justice, naît la convoitise d'un honneur immérité. Voilà pourquoi Jésus-Christ condamne l'arrogance et l'ambition des pharisiens, en les menaçant du châtiment éternel. Malheur à vous, leur dit-

il, pharisiens, qui aimez à tenir les premières places dans les synagogues. Le Seigneur ne dit pas, qui tenez, mais aimez à tenir les premières places; car le désir de la préséance, c'est de l'ambition, mais l'accepter lorsqu'elle est commandée, c'est de la charité. Voilà la condamnation du désir immodéré des distinctions; nous devons rompre avec l'ambition et ne pas rechercher la primauté dans l'Église. Malheur donc à ces misérables qui ont hérité de l'orgueil pharisaïque, et qui, à travers le passage si court et si incertain de cette vie, qu'ils devraient employer à s'humilier et à pleurer leurs péchés, ne craignent pas d'aspirer aux premiers rangs et de se livrer même à ce sujet à des rivalités indignes. Les pharisiens ne prétendaient pas seulement être docteurs et maîtres dans les synagogues et recevoir des hommes le titre de Rabbi; ils aimaient aussi à être salués dans les endroits publics, où se jugeaient les causes et se traitaient les affaires; ceci nous montre que ces hommes étaient maîtres dans la synagogue et avocats dans les tribunaux. Mais il ne convient pas que ceux qui se sont voués aux fonctions sacrées, s'occupent des procès : personne ne peut servir et Dieu et le siècle. C'est la pensée de Raban-Maur, qui dit : Ils ne peuvent pas être à l'abri du péché, s'ils se mêlent des affaires litigieuses, ceux qui désirent s'asseoir sur la chaire de Moïse et être appelés maîtres dans les synagogues. Les pécheurs occultes sont punis d'autant plus gravement de leurs actions, que ceux-ci veulent être plus élevés en dignité au-dessus des autres : Voilà pourquoi le Sauveur démasque l'hypocrisie des pharisiens en les menaçant du châtiment éternel. Il les compare à des sépulcres dont on ne voit pas l'intérieur; ils sont parés au dehors, et le de-

dans est rempli de pourriture; et les hommes marchent sur eux sans s'en apercevoir. Et voyez comme la comparaison du Sauveur est juste! car l'âme est morte dans le corps de l'hypocrite et du pécheur. De plus, le mot sépulcre vient du mot *semipulchrum*, à moitié orné; véritable image des hypocrites, ils sont parés des couleurs de la vertu et remplis de la pourriture du vice. Ah! comme sont différents les fils de l'épouse de l'Église, qui dit : Je suis sévère extérieurement; mais qui dira ma beauté intérieure? Jésus-Christ reprend ici toute hypocrisie pour nous apprendre à ne pas nous en rendre coupables. C'est la pensée de saint Cyrille, qui dit : Par ces leçons sévères aux pharisiens, le Sauveur se propose notre réforme spirituelle; il veut nous faire fuir l'ambition, et nous empêcher de nous donner des dehors qui ne soient pas en harmonie avec nos qualités intérieures. Contrairement aux pharisiens, gardons-nous, dit saint Chrysostôme, de nous estimer de vrais temples; car nous deviendrions aussitôt des sépulcres remplis d'une odeur fétide, image de notre extrême misère.

Cependant les docteurs de la loi qui assistaient au repas, crurent se reconnaître dans le portrait des pharisiens tracé par Jésus. Alors l'un d'eux dit au Sauveur : Maître, en parlant ainsi vous nous faites aussi injure à nous-mêmes, dont l'autorité est plus grande. Ce docteur de la loi était assez ignorant pour ne pas connaître la loi de vérité, et ne pas savoir qu'attaquer les défauts, ce n'est pas attaquer la personne; que la confusion du blâme éloigne du mal, et que ce qui offense le coupable, ce n'est pas la charité de celui qui le reprend, mais sa propre iniquité. Elle est bien coupable la conscience qui, entendant la pa-

role de Dieu, s'imagine qu'on lui fait injure et à qui l'évocation à son souvenir des peines réservées aux pécheurs fait toujours croire qu'elle sera damnée. A cela, il y a un seul remède, c'est d'adresser avec le prophète cette prière au Seigneur : Ah ! dirigez mes voies, afin que j'observe votre justice, je ne serai pas confondu par mes ennemis tant que je garderai vos lois. Généralement, à cette époque, les scribes et les docteurs de la loi étaient chargés de résoudre les questions qui leur étaient adressées sur la loi; et les pharisiens étaient comme les prêtres des Juifs; ils vivaient séparés du reste du peuple; ils étaient comme des religieux. Mais le Seigneur, sévère correcteur des vices, ne ménageait pas les docteurs de la loi, à cause de leur haute position; il s'élevait contre leurs vices, parce qu'ils étaient publics et manifestes; et ces reproches ne devenaient pas alors une injure, comme le prétendait celui qui avait pris la parole contre le Sauveur. Ah! que la conduite des grands de nos jours est différente de celle de Jésus-Christ! dans leurs réprimandes, ils font acception de personnes. Nos princes, disait saint Augustin de son temps, répriment publiquement les pauvres, transgresseurs des lois, tandis qu'ils ne disent rien aux riches coupables des plus graves infractions. C'est pourquoi Anaxagore comparait les décrets des princes à des toiles d'araignée, lesquelles prennent dans leur trame les plus petits animaux et laissent échapper ceux qui sont plus grands. S'il était possible, s'écrie saint Chrysostôme quelque part, de punir tous les riches coupables, on verrait toutes les prisons regorger. Mais, hélas! les richesses ont pour leurs possesseurs cet injuste et criant résultat, de les laisser transgresser librement les lois, et de les arracher aux coups de la

justice humaine. Socrate, raconte Valère Maxime, voyant un jour conduire un homme au supplice, se mit à rire. Quelqu'un lui en ayant demandé le motif: C'est le spectacle, repondit le philosophe, de grands voleurs conduisant un petit voleur à la mort ; on punit les crimes légers, et les grands crimes sont l'objet d'adorations et de triomphes. Saint Augustin a exprimé, à peu près, cette dernière pensée en disant : Faites disparaître la justice, que sont les royaumes ? de grands brigandages, et les brigandages de petits royaumes De là cette parole aussi vraie que brillante d'un pirate, devenu prisonnier d'Alexandre. Le grand conquérant lui disait : Pourquoi écumez-vous les mers ? Pourquoi, répondit fièrement le pirate, ravagez-vous la terre ! Entre vous et moi il existe une seule différence : j'ai à mon service un corsaire et on m'appelle voleur ; vous avez à votre disposition une grande flotte, et on vous donne le titre de conquérant. Oui, il en est, hélas ! ainsi de nos jours : le petit et le pauvre sont sévèrement punis pour la moindre transgression, et les puissants ne sont soumis à aucun châtiment pour les crimes les plus énormes. Mais ne vous glorifiez pas, ô grands, de cette impunité ici-bas ; car dans le siècle futur vous recevrez avec usure les châtiments que vous méritez. Alors la puissance qui faisait peser le bras de son injustice sur la faiblesse et l'innocence n'aura pour elle aucun conseil et aucun tribunal. Les injustes se trouveront, pour être jugés, en présence de ceux qu'ils condamnaient souvent dans ce monde sans les avoir même fait passer par les formalités de leur jugement pervers. Oh ! les injustices commises aujourd'hui dans une seule cité sont si nombreuses, qu'il n'y aurait rien d'étonnant si elles conduisaient la patrie elle-même tout en-

tière à deux doigts de sa perte, pour ne pas dire à sa ruine. Les balances de la justice ne sont pas les mêmes pour l'étranger et pour le citoyen ; pour le petit et pour le grand, pour le parent et pour celui qui ne l'est pas, pour le pauvre et pour le riche. Les juges dans leurs jugements ne s'en rapportent à aucune loi écrite. Leurs sentences, à l'égard des diverses personnes, sont les filles des sentiments divers qui les animent ; et ils disent : Cela me paraît ainsi, mais non pas : Cela est ainsi écrit dans la loi. Voulons-nous bien apprécier les résultats funestes de l'injustice, considérons les biens produits par la justice, dont saint Cyprien nous fait ainsi le tableau : La justice du gouverneur, c'est la paix des peuples, la défense de la patrie, l'unité de la nation, la guérison des maladies morales, la joie des sujets, le calme de la mer, la sérénité de l'air, la fécondité de la terre, la consolation des pauvres, l'héritage des enfants du roi, et pour lui-même, l'espérance de la béatitude éternelle. Tous les maux opposés à ces biens, nous devons les attendre de l'injustice ; car, sous la loi évangélique comme sous la loi ancienne, les peuples sont punis à cause des mauvais jugements.

Mais reprenons notre commentaire. Le Seigneur blâme d'abord les docteurs de la loi de leur amour sans frein des distinctions et de leur sévérité exagérée, et il les menace de la damnation. Les hommes chargeaient en effet les autres de fardeaux pesants qu'ils ne pouvaient porter, tandis qu'eux ne les touchaient pas même du bout du doigt ; ils faisaient accomplir les grands préceptes et ne tenaient pas compte eux-mêmes des plus petits ; pour les autres la sévérité, pour eux l'indulgence ; contrairement au droit naturel, ils faisaient à leurs semblables ce qu'ils ne voulaient pas

qui fût fait à eux-mêmes ; ils parlaient, mais n'agissaient point ; ils enseignaient les obligations fondamentales et n'accomplissaient pas même les plus petites ; ils avaient divers poids et diverses mesures pour peser leurs actes et ceux des autres hommes. C'est la pensée de Théophile, qui dit : Quand le docteur fait ce qu'il enseigne, il allége le fardeau et se pose lui-même en modèle ; mais quand il n'accomplit aucun point de son enseignement, alors les fardeaux paraissent lourds à ceux qui écoutent la doctrine, puisque le docteur lui-même ne peut les porter. Image des prélats qui donnent aux autres les charges les plus dures, et ne font rien ou presque rien eux-mêmes. Tels sont aussi, dit saint Grégoire de Nice, beaucoup de juges sévères des pécheurs : lutteurs lâches dans la vie, législateurs insupportables, remplis eux-mêmes de faiblesse, ils ne veulent pas laisser approcher les autres pour examiner de près une vie qu'ils veulent inexorablement trouver irréprochable dans leurs sujets. En second lieu, Jésus-Christ condamne la dévotion hypocrite et la fausse religion des docteurs de la loi. Pour capter la faveur du peuple, ils feignaient d'avoir en horreur et de condamner les actes, les crimes et la perfidie de leurs pères, et bâtissaient, non par dévotion, mais par hypocrisie, des sépulcres qu'ils décoraient magnifiquement, aux prophètes tués par leurs ancêtres. Ils paraissaient par là concevoir de la douleur du meurtre des prophètes innocents et semblaient dire : Ah ! si nous eussions vécu au temps de nos pères, nous n'aurions pas souillé nos mains du sang des prophètes. Mais tout en voulant paraître posséder une justice supérieure à celle de leurs ancêtres, ils prouvaient par leurs actes qu'ils participaient à leur iniquité, puisqu'ils persécutaient Jésus-Christ, le Seigneur des

prophètes, promis et annoncé à leur nation par les prophètes eux-mêmes. Cela venait, dit saint Chrysostôme, de ce qu'on voit facilement les fautes des autres, tandis qu'on est aveugle sur ses propres fautes. Sont semblables à ces docteurs tous ceux qui n'ont que des malédictions pour le vice, pour en paraître exempts aux yeux de la justice ignorante. En troisième lieu, Jésus-Christ condamne les docteurs, parce qu'ils interprètent mal et d'une manière perverse les Ecritures. Ils se glorifiaient de posséder la connaissance de la loi et des prophètes, que Jésus-Christ appelle la clef de la science, parce que par cette connaissance, ils pouvaient entrer dans la foi et la vérité de Jésus-Christ; mais, aveuglés par leur malice, ils ont même ravi cette clef aux autres, en tronquant ou en mal interprétant les paroles de la loi et des prophètes, en dénigrant les dogmes et les œuvres du Christ; et tout en n'entrant pas eux-mêmes dans l'intelligence de la vérité et dans le sanctuaire de la foi, ils ont ravi le même bonheur à ceux qui le désiraient; ils leur ont fermé la porte de la foi par la perversité de leur doctrine. La clef de la science est donc l'autorité d'enseigner, en vertu de laquelle on doit dévoiler le vrai sens caché des Écritures; et les docteurs de la loi le cachaient par leur interprétation perverse et induisaient les autres en erreur. Nous en avons un exemple dans le précepte de l'honneur dû aux parents qu'ils anéantissaient par une tradition dont ils étaient eux-mêmes les auteurs. Ces considérations font dire à Bède (*in cap.* XII *Luc.*) : Tout docteur scandalisant, par son exemple, les auditeurs qu'il édifie par sa parole, n'entre pas dans le royaume de Dieu, dont il ferme aussi la porte aux autres. Le Sauveur fait enfin ressortir la malice et l'obstination des Pharisiens et des

docteurs de la loi, que ses paroles n'avaient pas corrigés, mais rendus pires. En effet, tandis que Jésus-Christ leur adressait les reproches dont nous venons de parler, blessés par la vérité, ils commencèrent à presser vivement le docteur de cette vérité, à interrompre souvent son discours, ou à calomnier ses paroles, à lui poser des questions captieuses pour l'effrayer, lui enlever son calme et son sang-froid, et par la multitude de toutes sortes de questions et d'objections, tirer de sa bouche de quoi l'accuser. Ainsi la doctrine de la vérité rendait plus mauvais ceux qui auraient dû devenir meilleurs. Ce qui fait dire à Bède (*in cap.* XII *Luc.*) : Ces hommes sont eux mêmes la preuve que le Sauveur retraçait le tableau fidèle de leur perfidie, de leur dissimulation et de leur impiété ; car ce tonnerre de reproches, sorti de la bouche de Jésus-Christ, loin de les convertir, les rendit plus acharnés à chercher à faire tomber dans leurs piéges le docteur de la vérité.

CHAPITRE LXXVII

DU FRÈRE QUI DEMANDE LE PARTAGE DE SA SUCCESSION, ET DE L'HOMME QUI VEUT AGRANDIR SES GRENIERS

Cependant, un homme de la foule connaissant que Jésus était juste, lui dit : Maître, dites à mon frère de partager avec moi la succession qui nous est échue. Cet homme n'éprouva, certes, jamais le plaisir et le bonheur qu'il y a de vivre ensemble comme des frères. Sa demande était déplacée ; ce n'était ni le temps ni le lieu de la faire ; Jésus-Christ ne s'occupait pas des choses temporelles ; il enseignait au contraire à les mépriser. Aussi, il lui répondit, en lui disant · O homme charnel et terrestre, qui aimez la terre et vous laissez guider par les idées humaines, qui m'a établi juge de vos contestations, ou arbitre de vos partages ? Vous êtes frères ; ce n'est pas la justice, mais l'affection qui doit vider votre différend. Comme s'il disait :

L'objet de ma mission ou de mon autorité n'est pas de juger des possessions de la terre, mais de celle du ciel ; je ne suis pas le Dieu de la dissension, mais de la paix et de l'union ; je suis venu mettre les hommes en bonne intelligence avec Dieu et les anges, faire de l'humanité tout entière un seul cœur et une seule âme ; je suis venu, non pas pour diviser les biens, mais pour les réunir et les mettre tous en commun, afin que personne ne soit dans l'indigence, et qu'on donne à chacun selon ses besoins ; celui qui ne m'est pas uni par la charité, est le destructeur de la fraternité et l'auteur de la désunion. Celui, dit Bède (*in cap.* XII *Luc.*), qui veut imposer l'embarras d'un partage de biens terrestres, au Maître qui vante les joies de la paix d'en haut, mérite avec raison le titre d'homme, d'après cette parole de l'Apôtre : Puisqu'il y a parmi vous des jalousies et des disputes, n'est-il pas visible que vous êtes des hommes ? Et saint Ambroise (*lib.* VII, *in Luc.*) : Il est bien juste qu'il ne s'occupe pas des biens de la terre, Celui qui était descendu du ciel pour les biens célestes. Il ne veut pas s'établir juge des contestations et arbitre des partages de succession, parce qu'il est le souverain juge des vivants et des morts, et l'arbitre des mérites. Nous ne devons donc pas seulement considérer l'objet de nos demandes, mais aussi la qualité des personnes à qui nous les adressons, ni charger de petites affaires ceux qui ne s'occupent que de celles d'un ordre supérieur. Voilà pourquoi nous ne voyons pas accueilli favorablement ce frère, qui engageait le Dispensateur des biens célestes à s'occuper des biens périssables de ce monde. Ce refus du Sauveur de se mêler du partage d'un héritage temporel, montre que les prédicateurs de l'Evangile, livrés

aux affaires spirituelles, ne doivent pas s'ingérer dans les affaires du siècle. Voyez les apôtres : pour pouvoir vaquer à la parole de Dieu, ils abdiquent le soin du temporel : Il n'est pas juste, disent-ils, que nous quittions la prédication de la parole de Dieu, pour avoir soin des tables. Mais, aujourd'hui hélas ! les ecclésiastiques s'occupent des affaires litigeuses, au mépris de choses plus utiles et de la loi de Dieu, entraînés qu'ils sont par l'avarice. Dans le principe, l'Église se forma dans le sang des martyrs ; ensuite elle grandit dans la persécution des hérétiques ; et maintenant elle continue son développement à travers la corruption des faux frères, des procès et d'autres choses qui lui sont sans utilité. Le Seigneur pouvait, certes, résoudre le différend qu'on lui proposait ; mais il ne le voulut pas ; il craignait de mêler le temporel au spirituel, comme font beaucoup de prêtres de nos jours, et de paraître favoriser l'avarice et la cupidité du demandeur, dont la supplique avait pour objet de circonvenir son frère, et que guidait l'attachement excessif aux biens de la terre, plutôt que l'amour du droit et des choses du ciel, comme cela arrive ordinairement aux hommes terrestres entre lesquels s'élève une contestation au sujet d'un partage de succession.

Jésus-Christ profite de cette occasion pour attaquer aussitôt l'avarice qui nous sépare de Dieu, et apprend à s'en garder en s'adressant au peuple comme aux disciples ; car l'avarice est un défaut commun aux clercs et aux laïques, aux religieux et aux séculiers, aux petits et aux grands ; tous les hommes ont de l'inclination pour elle. Il s'empresse de prémunir ses auditeurs par les préceptes et les exemples contre cette peste, la racine de tous les maux. Gardez-vous, dit-il, de toute avarice intérieure ou extérieure, qui con-

siste dans le désir d'acquérir des biens et dans la tenacité à les garder. Pourquoi? parce que ce n'est pas dans l'abondance des biens que se trouve la vie de l'homme, c'est-à-dire la vie spirituelle qui nous unit à Dieu ; car nous ne vivons pas seulement de pain ; et d'ailleurs, que de fois les biens mettent notre âme en grand danger ! Pour la vie corporelle, loin d'être prolongée par l'abondance des richesses, souvent elle est abrégée à cause des soucis que celles-ci nous créent, et des plaisirs qu'elles nous fournissent. Les plaisirs, dit saint Chrysostôme, sont nuisibles, non seulement à l'âme, mais aussi au corps : ils convertissent sa force en faiblesse, sa santé en maladie, son agilité en pesanteur, sa beauté en laideur, sa jeunesse en vieillesse. Ce qui fait dire à Sénèque : Notre prévoyance pourra prolonger l'existence de ce misérable corps, si nous savons diriger et comprimer les plaisirs qui le détruisent en grande partie. Qu'est-ce qui accélère le plus souvent la mort ? C'est l'excès dans le boire et le manger. C'est la pensée d'Hippocrate qui dit : Toutes les maladies trouvent leur source dans les excès gastronomiques. Ainsi, dit Théophile, les paroles du Seigneur ont pour but la réfutation des intentions mauvaises des avares, qui semblent accumuler des richesses comme si leur vie devait durer longtemps. Mais, insensé, croyez-vous que votre opulence prolongera vos jours ? Ah ! pourquoi affrontez-vous donc les maux si évidents d'un repos incertain ? Il est douteux si vous atteindrez à la vieillesse en vue de laquelle vous thésaurisez.

Pour montrer combien les richesses sont dignes de mépris et que leur abondance ne prolonge pas la vie humaine, le Sauveur se sert d'une parabole : Il y avait un homme riche, dit-

il, dont le champ avait extraordinairement rapporté, beaucoup plus que dans les années ordinaires. Et comme l'abondance des richesses entraîne des préoccupations et des soucis, une grande anxiété d'âme, cet homme pensait, il pensait et se parlait à lui-même ; il se trahissait par sa pensée ; il aurait craint d'être entendu, car l'avare a peur de tous les hommes ; il voit un riche, dit saint Augustin, et il le prend pour un pillard ; il voit un pauvre et il le croit un voleur ? Et il se disait : Que ferai-je ? car je n'ai point où serrer ma récolte. Voilà ce pauvre riche dans un grand embarras à cause de sa richesse ; ces biens qui le rendront si malheureux dans la vie future, lui ravissent même le bonheur de la terre : certes, son champ ne lui avait jamais tant apporté de biens qu'il lui cause de douleurs et de gémissements. Ses embarras et ses angoisses grandissent en raison de son avarice et de sa richesse extraordinaires. Il se dit donc : Eh bien ! voici ce que je ferai : j'abattrai mes greniers, et j'en construirai de plus grands. O riche, pourquoi agrandir vos greniers ? N'en avez-vous pas là de tout préparés dans ces pauvres qui ont faim ? Mais il ne comprend pas la voix de la nature. Toutes ses pensées se concentrent sur l'entassement des biens temporels et non sur ceux du ciel, dont les greniers sont les pauvres de Jésus-Christ. Et là, continue-t-il, j'amasserai, au lieu de les répandre sur les pauvres, j'amasserai tout ce que m'a produit mon champ, *mihi*, quel égoïsme ! et tous mes biens, quel mensonge ! car le mien et le tien sont de vraies injustices, puisque de droit naturel tous les biens sont communs. Il appelle encore ses biens ceux de la terre ; mais il se trompe, les vrais biens de l'homme sont les biens spirituels et célestes. On ne doit pas regarder comme biens de l'homme,

dit saint Ambroise (*lib.* VII, *in Luc.*), ceux qu'il ne peut pas emporter avec lui; et la miséricorde seule nous accompagne, à la mort. Voilà pourquoi un philosophe, échappé à un incendie, disait : Je n'ai rien perdu ; mes biens sont avec moi, je les porte dans mon âme et non sur mes épaules. Nos vrais biens sont les biens intérieurs. Ce qui fait dire à Sénèque : Le sage circonscrira tout son bien au dedans de lui-même. Et je dirai à mon âme, poursuit notre riche, c'est-à-dire, à moi-même, à mon être véritable, qui donne à l'homme sa qualité d'homme, parce que l'âme en est la partie la plus noble : Mon âme, tu possèdes beaucoup de biens (quelle ironie ! n'est-ce pas plutôt elle qui est possédée par les biens ?) ; ils sont là en réserve, et entassés, non pas pour les distribuer généreusement, mais pour les conserver, avec avarice ; et tu en as pour plusieurs années. Ainsi, dit ici saint Cyrille, le riche ne prépare pas ses greniers pour des biens qui doivent durer toujours, mais pour des biens caducs et périssables ; et, ce qui est le comble de la folie, il se promet une longue existence. O riche, vous avez, il est vrai, des provisions dans vos greniers ; mais les longues années, comment les obtiendrez-vous ? Le Père fait ici la critique de ces hommes qui, ayant des revenus suffisants, entassent pour plusieurs années des biens qui se renouvellent tous les ans. Prends-donc du repos, poursuit l'avare, s'adressant à son âme ; à la peste de l'avarice, il ajoute encore la paresse ; mange, voilà la gourmandise ; bois, voilà l'ivresse ; fais bonne chère, voilà les délices, les plaisirs et la débauche. Tels sont les quatre maux qui sortent de l'abondance des richesses. Ce sont les mêmes qui déshonorèrent Sodome et Gomorrhe, et les firent engloutir dans les abîmes, par la

colère de Dieu. C'est le même portrait, dit Bède, que nous trouvons dans l'Ecclésiastique, où nous lisons : Il est des hommes qui s'enrichissent par de grandes privations, et le fruit de leur peine est qu'ils peuvent dire : J'ai trouvé mon repos, je me nourrirai maintenant seul de mes biens; ils ignorent, les malheureux, que le temps passe et qu'ils laissent tout aux autres.

Mais, dit saint Basile, tandis que cet avare se parle à lui-même dans sa conscience, le souverain juge pèse ses paroles et lui répond aussitôt, *dixit autem illi Deus*, c'est-à-dire Dieu agit contrairement à la pensée de l'avare ; car en Dieu il n'y a pas de différence entre la parole et l'acte, d'après le mot sublime du psalmiste, il dit et tout fut fait, *ipse dixit et facta sunt*. Dieu lui dit donc : Insensé, qui ne penses pas à la justice et à la providence de Dieu, cette nuit même, les démons, tes bourreaux, te redemanderont ton âme, comme leur appartenant et leur ayant été vendue et engagée par le péché ; et il ne te restera pas le temps de te corriger et de te racheter. C'est la pensée de l'Ecclésiastique : Il n'est rien de plus mauvais que d'aimer l'argent ; cet amour nous fait vendre notre âme ? Tu te promettais, dit Bède (*in cap.* XII *Luc.*), de longues années de délices, et la nuit prochaine, enlevé par la mort, tu laisseras aux autres tes biens entassés. Ce langage de Dieu aux hommes a pour but de détruire promptement leurs ridicules projets. La mort le saisit au milieu de la nuit comme un voleur. C'est, en effet, la même nuit, dit saint Grégoire (*lib.* XXII, *Moral., c.* II), où cet homme se préparait à entasser ses biens qu'il fut ravi par la mort; en faisant ses préparatifs, il voyait devant ses yeux un long avenir, et il ne vécut pas même le jour suivant. Et ces biens que vous avez

mis en réserve, continue le Seigneur, pour qui seront-ils? Pas pour vous, puisque vous ne les emporterez point. Comme s'il disait : Non, vous n'emporterez pas ces biens avec vous ; l'homme ne prend avec lui à la mort que le trésor de ses vertus. Vous les laisserez ici-bas, dit saint Chrysostôme, non-seulement sans en avoir retiré aucun avantage, mais vous emporterez le poids de vos péchés ; souvent même ces biens tomberont entre les mains de vos ennemis ; il en sera demandé compte à vous seul. Vous amassez inutilement des biens, ajoute saint Ambroise (*lib.* XVII, *in Luc.*), si vous ne savez en faire usage. En effet, nous ne devons pas regarder comme nous appartenant ceux que nous ne pouvons pas emporter avec nous. La vertu seule nous accompagne après la mort, et la miséricorde nous précède pour nous ouvrir la porte des tabernacles éternels. Cette question : Pour qui seront les biens que vous amassez? s'applique parfaitement aux ecclésiastiques qui ne peuvent laisser les biens de l'Église à leurs héritiers. A eux conviennent les paroles de l'Ecclésiaste : Il y a tel qui est seul, et qui n'a point de second, ni fils, ni frère, et cependant il ne cesse de travailler ; ses yeux ne sont jamais rassasiés de voir des richesses nouvelles. Et faisant l'application de sa parabole, le Sauveur ajoute : Tel est, *sic est*, c'est-à-dire est également insensé, arrivera à une fin semblable, et sera saisi au milieu de la nuit et à l'improviste par les jugements divins, l'homme qui thésaurise pour lui-même, pour son utilité personnelle, en ne distribuant pas ses biens temporels aux pauvres, pour que ceux-ci le reçoivent dans les demeures éternelles. Il sera, en effet, très-pauvre, parce qu'il amasse des biens sans savoir pour qui ; ils seront pour les vers qui rongent

tout, ou pour la rapacité du voleur, ou pour le pillage de l'ennemi, ou ils deviendront l'aliment des flammes. Et cet homme ne sera pas riche selon Dieu, parce qu'il aura les mains vides de biens spirituels, qu'il sera sans trésor de mérites, que le Seigneur ne sera pas son attente, et qu'il ne trouvera pas ses biens dans son sein. En effet quel est celui qui est riche selon Dieu? C'est l'homme qui, dédaignant les biens périssables, les distribue aux pauvres, qui a le Seigneur pour attente, et dont les biens, la bonne conscience et la foi qui le soutiennent et le nourrissent, sont auprès de Dieu, et non pas renfermés dans des sacs, enfouis dans les entrailles de la terre. Telle est la pensée de Bède, qui dit (*in cap.* XII *Luc.*): Si celui qui thésaurise pour lui-même, et n'est pas riche selon Dieu, est un insensé et doit être enlevé pendant la nuit, si nous voulons être riches, selon Dieu, ne thésaurisons pas pour nous-mêmes, mais distribuons nos biens aux pauvres; nous mériterons ainsi de devenir sages et enfants de lumière. Ceci nous fait saisir la justesse des paroles du Psalmiste qui, après avoir dit de tout riche avare: Mais il se trouble en vain; il thésaurise et il ignore pour qui, dévoilant aussitôt où se trouve son trésor à lui, il s'écrie: Et maintenant, quelle est mon attente? N'est-ce pas le Seigneur? Mes biens ne se trouvent-ils pas auprès de lui?

Ce riche, dont parle Jésus-Christ, figure donc tout homme qui amasse et conserve des biens temporels pour vivre dans l'oisiveté et les délices; il arrive souvent que ces insensés meurent subitement et sont déjoués dans leurs desseins. Combien, en effet, qui disent aujourd'hui en eux-mêmes comme notre avare : Faisons bonne chère, réjouissons-nous, goûtons les douceurs du repos; nous

abondons de biens, servons-nous-en ; peu nous importe ce qui arrivera après nous, pourvu que nous ayons nous autres la fertilité et le plaisir. Ah ! craignez, malheureux, que les démons ne viennent tout à coup vous demander votre âme. C'est avec beaucoup de raison que saint Augustin sur ces hommes fait la comparaison suivante : Le poisson quand il n'aperçoit pas l'hameçon dévore avec plaisir l'appât qui le cache ; mais le pêcheur vient-il à le ravir à son élément, ses entrailles frémissent d'abord, ensuite l'aliment qui lui avait causé tant de plaisir le fait passer de la vie à la mort. Image fidèle de ceux qui pensent trouver leur bonheur dans les biens temporels. Ils ont été saisis par l'hameçon qu'ils traînent partout avec eux ; mais le temps viendra où ils sentiront avec quelle avidité ils ont dévoré leur propre tourment. Ah ! quel est l'homme qui, comprenant cette vérité, placera son espérance dans les richesses, puisqu'elles nous échappent si facilement et que nous mourons sans nous y attendre ? Ne doit-il pas au contraire se garder de toute avarice ? En effet, dit saint Jérôme, on dédaigne bien vite toutes choses à la pensée qu'on doit mourir. Ah ! êtes-vous donc dans l'abondance des richesses, n'y attachez pas votre cœur ; et si vous êtes dans l'indigence, ne vous mettez pas en sollicitude pour les acquérir de crainte de vous souiller de cette hideuse maladie de l'avarice. Tous les hommes cupides et avares, dit saint Ambroise (*lib.* VII, *in Luc.*), en possédant leurs richesses, sont couverts de la lèpre de Giezi. Si vous devenez esclaves de l'avarice, ajoute saint Chrysostôme, vous vous forgez de lourdes chaînes ici-bas, et vous vous préparez aux flammes éternelles. Les souffrances des damnés dans l'enfer sont

si cruelles que leur soif est inextinguible et leur faim insatiable ; or, les avares endurent cette peine ; leur cupidité d'acquérir des biens est si violente qu'ils crient toujours : Apporte, apporte ! sans pouvoir être jamais saturés. C'est ce qui fait dire à saint Basile en parlant de notre riche : Ses greniers regorgeaient de biens entassés, mais l'âme de l'avare est un gouffre que rien ne peut combler. Ah ! qui comprendra cette avidité de l'homme ? Elle dépasse les limites dans lesquelles se circonscrivent les bêtes. Celles-ci ravissent des proies, quand elles y sont poussées par la faim ; mais dans le cas contraire, elles épargnent celles qui pouvaient être leurs victimes. Au contraire, l'avarice de l'homme est insatiable ; elle a toujours besoin d'un aliment ; et pour l'assouvir l'avare ne connaît ni la crainte de Dieu, ni le respect de son semblable, ni la piété envers les auteurs de ses jours, ni l'affection envers ses frères ; il viole la foi jurée à un ami, opprime la veuve, dépossède l'orphelin. Oh ! quelle folie d'acquérir de l'or pour perdre le ciel ! L'avarice, dit Pierre Damien, est semblable à une couleuvre à deux têtes ; elle vous pique de son double dard, et vous inocule en même temps son virus délétère, soit lorsque vous cherchez à ravir le bien d'autrui, ou que vous mettez toute votre délectation dans celui que vous possédez. Et nous ravissons le bien d'autrui, dit saint Grégoire, lorsque nous goûtons de nos biens au delà de ce qui nous est nécessaire. Ce qui fait dire à saint Basile (*Homil.* 6, *in Divit.*) : Y a-t-il injustice de la part de Dieu dans le partage inégal des biens ? Pourquoi êtes-vous dans l'abondance, tandis que celui-ci est réduit à la mendicité ? C'est pour vous faire acquérir à vous les mérites d'une sage et bonne administration, et

à votre frère malheureux, la palme décernée à la résignation. Mais, je vous le demande, ne devenez-vous pas un véritable spoliateur en faisant acte de propriété sur les biens que vous avez reçus pour les distribuer? N'est-ce pas le pain du pauvre que vous avez entre vos mains? l'habit de celui qui est nu que vous conservez dans votre chambre? Ne sont-ce pas les chaussures de celui qui va nu-pieds qui se flétrissent chez vous? Ne possédez-vous pas l'or de l'indigent? Ainsi vos injustices sont en raison de tout ce que vous pourriez donner. Entendez, ajoute ici saint Bernard (*Epist.* XLIII), entendez les cris de celui qui est nu et de celui qui souffre dans les angoisses de la faim. Leurs plaintes s'élèvent vers le riche et ils disent : Nous sommes transis de froid, nous mourons de faim; que nous donnent toutes vos ressources que vous tenez renfermées ou que vous exposez pour satisfaire votre amour du luxe? Tout ce que vous répandez est notre bien. Votre cruauté nous ravit ce que vous dépensez inutilement. Ne sommes-nous pas les images de Dieu? N'avons-nous pas été rachetés par le sang de Jésus-Christ? Nous sommes donc vos frères. Ah! considérez quelle énormité c'est de repaître vos yeux de la part de biens qui revient à des frères; notre vie succombe sous la superfluité de vos richesses. Vous ravissez à nos besoins tout ce que vous consacrez à vos vanités. Enfin, de la source unique de votre cupidité sort un double mal : vous périssez à cause de votre vanité, et vous nous faites périr en nous dépouillant. Ainsi, dit ici saint Chrysostôme (*lib.* I, *de Prov.*), tous les biens que Dieu nous accorde, il les donne aux autres par notre canal et nous oblige à en distribuer une portion à ceux qui en ont besoin.

CHAPITRE LXXVIII

PISCINE PROBATIQUE, PARALYTIQUE GUÉRI

Après cela, Jésus monta à Jérusalem pour le jour de la fête des Juifs, la Pentecôte, établie pour offrir à Dieu les prémices de tous les fruits de la terre. Nous devons remarquer ici que le peuple juif avait trois fêtes principales auxquelles chacun devait venir et à l'endroit d'assemblée fixé par Dieu, où était le temple : c'étaient la solennité des Azymes, celle des Semaines et celle des Tabernacles. La première fête, celle des Azymes qu'on appelait Phase, se célébrait chaque année, au premier mois, le mois de mars, en souvenir du bienfait de la sortie d'Égypte, parce que phase veut dire passage. Au sens spirituel, nous célébrons cette fête, quand nous sortons du vice pour entrer dans la vertu. La seconde fête, celle des Semaines ou de la Pentecôte, se faisait en souvenir de la Loi donnée le cinquantième jour après la sortie d'Égypte. Les chrétiens

célèbrent cette fête quand ils obéissent aux lois. La troisième solennité, celle des Tabernacles, ou la Scénophégie, avait lieu en souvenir de la protection accordée par Dieu aux Juifs dans le désert, où ceux-ci habitèrent sous des tentes formées avec des rameaux verts, pour figurer qu'à travers les déserts arides, Dieu les avait conduits dans la terre promise. Nous célébrons cette fête, lorsque nous traversons le monde comme des voyageurs; nous devons avoir des rameaux verts à la main et marcher de vertus en vertus. Le Seigneur étant homme vient avec ses compatriotes célébrer leurs fêtes pour ne pas paraître enfreindre la Loi; de plus, comme les Juifs venaient à cette époque à Jérusalem de toutes les parties de la Judée, il se proposait de leur annoncer et de leur distribuer la doctrine de la foi, de dévoiler le mystère du salut et de faire briller la lumière de la vérité, de manifester sa puissance et d'attirer les Juifs à lui par sa doctrine et ses miracles.

Il y avait à Jérusalem, près du temple, une *piscine probatique*, dans laquelle venaient se rendre les eaux de pluie qui coulaient de dessus le temple et des constructions environnantes. Cet endroit était appelé piscine, par antiphrase, puisque son eau ne renfermait aucun poisson. Quant à sa qualification de probatique, elle venait du mot grec προϐατικός, qui veut dire de brebis, parce que les hommes qui portaient l'eau au temple y lavaient d'abord, avant qu'on les immolât, les entrailles et les cadavres des animaux, et surtout des brebis, qu'on offrait le plus souvent en sacrifice. C'est d'ailleurs le sens de l'hébreu qui surnomme cet endroit *Bethsaïda*, c'est-à-dire demeure des animaux, parce que les cadavres des victimes restaient

là, dans le portique, jusqu'à ce qu'ils eussent été lavés par les ministres du temple. Cette piscine était entourée de cinq galeries et cinq entrées, pour permettre aux ministres d'y descendre par plusieurs endroits à la fois pour aller laver les chairs des victimes. Sous ces portiques, étaient étendus, dans des réduits disposés à cet effet, un grand nombre de malades, des aveugles, des boiteux, des paralytiques, et beaucoup d'autres; ils attendaient que l'eau fût agitée, et voici pourquoi. L'ange du Seigneur, à certains temps, descendait dans la piscine pour agiter l'eau. La présence de cet ange dans la piscine donnait aux eaux une vertu curative, et le premier malade qui y descendait après l'agitation, guérissait, quelque infirmité qu'il eût. Comme le temps de la descente de l'ange était incertain, les malades restaient toujours là dans l'attente. Pour expliquer cette visite de l'ange et son miracle, des auteurs ont dit, que dans cette piscine se trouvait l'arbre de la croix du Seigneur, lequel, aux approches de la passion, aurait surnagé au-dessus des eaux. Ceci nous figurait aussi la guérison de la nature humaine de la maladie du péché par la croix du Sauveur. Mais cette opinion n'est établie sur aucune autorité; aussi, préférons-nous dire que cette vénération pour la piscine avait une double raison d'être, le fait et le mystère. Le fait : d'abord les prêtres lavaient dans la piscine les victimes qui devaient être immolées, et les malades recevaient sous les portiques l'hospitalité. Le mystère ou la figure : le Saint-Esprit voulut nous montrer dans la piscine, la dignité des hosties des Juifs, parce qu'elles figuraient l'immolation incomparable du Sauveur; et l'ange visitait cet endroit vénéré et en agitait les eaux pour apprendre aux malades que la

grâce de leur guérison sortait de cette agitation ; et celle-ci était si forte que l'eau devenait trouble par le mélange des restes des chairs des victimes qui s'élevaient à la surface ; image du baptême qui, par le moyen de la Passion de Jésus-Christ, devait rendre à ceux qui le recevraient une parfaite santé spirituelle. La piscine, par la transformation de ses eaux agitées par l'ange, opérait la guérison, par une vertu occulte de Dieu ; de même le baptême, sous un élément sensible, par la puissance cachée de la parole, purifie l'âme, et quelquefois avec elle le corps d'une manière miraculeuse. Mais comme toute figure, la piscine était bien imparfaite, relativement à l'objet figuré. Ses eaux ne guérissaient que le corps et un seul malade à chaque visite de l'ange. Le baptême, au contraire, s'adresse à l'âme, et guérit à la fois tous ceux qui le reçoivent, s'ils ne posent pas d'obstacle à son efficacité. Ainsi la piscine guérissant les infirmités, par une vertu invisible, précéda le baptême de Jésus-Christ pour figurer la puissance de ce baptême ; elle avait cinq portiques ou entrées, figures de la Loi, des prophètes, de la doctrine des sages, de l'Évangile et de l'enseignement des apôtres, qui font mention du baptême et nous en montrent la porte. L'ange descendant dans la piscine désigne Jésus-Christ, appelé l'Ange du Grand Conseil. En descendant dans le Jourdain, il conféra à ses eaux, par l'attouchement de son corps, une vertu régénératrice. Mais, comme la vertu divine n'est pas essentiellement attachée aux sacrements, pour nous le montrer, Dieu voulut que le malade dont nous allons parler, fût guéri, non par le contact de son corps avec les eaux, mais par la parole du Sauveur, lorsqu'il lui dit : Levez-vous, prenez votre lit et mar-

chez. Il se trouvait là plusieurs malades, et un seul fut guéri : ceci nous figure que pour être justifié et pour être dans l'unité de la foi et de l'Eglise, il y a, dit saint Paul, un seul Seigneur, une seule foi, un seul homme. Malheur aux hommes qui haïssent l'unité et établissent des divisions parmi leurs semblables!

Or, il y avait près de la piscine un paralytique étendu sur son lit, sur lequel il était retenu par son infirmité depuis trente-huit ans. Quelle patience admirable! Il attendait, ce malheureux, la délivrance de son mal depuis de si longues années sans se décourager; aussi était-il bien digne de voir s'opérer sa guérison. Et le Seigneur, l'ayant vu de l'œil de sa compassion, lui dit : Voulez-vous être guéri ? Comme s'il disait : Cela dépend de votre volonté; comme vous avez été vous-même le principe de votre infirmité à cause du péché, rompez avec celui-ci, tournez votre volonté vers moi, comme vers l'auteur du salut, et vous serez guéri. Jésus-Christ ne doute pas de la foi du paralytique, mais il veut l'élever à l'espérance de la santé, dont il commençait presque à désespérer; il veut exciter son désir pour le rendre plus digne de recevoir le don de Dieu. Le malade répondit, en manifestant son désir de la guérison : Seigneur, je n'ai point d'homme qui me jette dans la piscine dès que l'eau est agitée ; et dans le temps que j'y vais, un autre y descend avant moi. Comme s'il disait : Je désire vivement, j'ai fort la volonté ; mais je suis si dépourvu de secours que je ne trouve personne pour m'aider et me porter ; et ma faiblesse est si grande qu'il ne m'est pas possible de m'y rendre avec la célérité des autres. Le pécheur, en effet, est privé de tout secours humain ; c'est là l'effet du péché qui lui

enlève la communion des saints, laquelle crée les droits au secours d'autrui, et ce même péché blesse la nature dans laquelle il devrait trouver du secours. Ce langage était inspiré au paralytique par Jésus qu'il voyait jeune et fort, et apte à le porter dans la piscine. Mais le Sauveur lui conféra aussitôt un bienfait bien grand, celui d'une guérison parfaite. Il dit au malade : Levez-vous, vous êtes rendu à la santé ; emportez votre lit, vous avez recouvré vos anciennes forces ; et marchez pour montrer le miracle qui vient de s'opérer. Et à l'instant cet homme fut guéri : la puissance divine est infinie et opère en un clin d'œil, contrairement à la nature dont l'énergie ne nous rend la santé que graduellement ; et prenant son lit, le paralytique se mit à marcher, pour prouver que ses forces étaient rétablies. Ainsi le pécheur est étendu sur son grabat, quand il se délecte dans le péché ; de lui-même il ne peut se lever pour aller à la pénitence. Mais Jésus s'approche pour lui donner la santé ; il lui commande alors de se lever en s'éloignant du péché ; de porter son grabat, en recevant la pénitence qui lui est imposée, de marcher désormais dans le bien et d'aller de vertu en vertu. Notre paralytique était atteint de son infirmité depuis trente-huit ans, et cependant il ne perdait pas espoir. Exemple de patience pour les pécheurs, et de persévérance dans la prière avec l'espérance d'obtenir son salut de celui qui a dit : Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et on vous ouvrira. Admirons, dit ici saint Chrysostôme (*Homil.* 36, *in Joan.*), admirons la patience de ce paralytique. Il est là depuis trente-huit ans sous les portiques de la piscine, et il attend, tout en voyant guérir l'un après l'autre chacun de ses compagnons d'infirmité, tandis que lui-même reste toujours

sous l'empire de la maladie ; il attend, sans se laisser aller au désespoir. Et cependant la tristesse, issue des années écoulées, n'était-elle pas suffisante pour l'empêcher de compter sur les années à venir et l'éloigner de ces lieux? Mais sa patience triomphait. A cette époque, il est vrai, l'infirmité était un obstacle à la guérison, malgré le désir ; mais aujourd'hui chacun a la force de descendre dans la piscine. Ce n'est pas un ange qui en trouble les eaux, mais le Dominateur des anges, celui qui peut tout. Nous ne pouvons pas dire : Quand je m'approche pour descendre, un autre plus agile me devance ; car l'univers entier viendrait-il demander guérison à Jésus-Christ, sa grâce est intarissable et son action infatigable ; elles restent toujours les mêmes. Comme les rayons du soleil nous éclairent chaque jour sans perdre de leur clarté par suite de leur diffusion, de même, et à plus forte raison, l'action du Saint-Esprit n'est en aucune façon affaiblie par la multitude de ceux qu'elle purifie. Considérons aussi que, comme le Seigneur demanda au malade s'il voulait être guéri, de même, il ne nous accordera pas le salut sans notre consentement. Et l'homme obtient facilement le pardon de Dieu, pourvu qu'il le veuille et n'y mette pas d'obstacle. Aussi sommes-nous inexcusables si nous ne nous conformons pas à la volonté de Dieu pour opérer notre salut, parce que, comme dit saint Augustin (*Serm.* 15, *de Verb.*), celui qui nous a créés sans nous, ne nous justifiera pas sans nous.

Dans le sens moral, la piscine probatique figure la vie sainte et devote où l'on purifie son âme qui doit être une véritable brebis par l'innocence, pour pouvoir être offerte à Dieu ornée de ses bonnes œuvres. Cette piscine a

cinq portiques, nos cinq sens, qui peuvent nous conduire à la perfection en servant d'organes à nos actes.

Sous ces portiques sont étendus un grand nombre de malades, parce que la conception des sens de notre corps est multiple. Chaque sens abrite autant d'infirmes qu'il y a d'appétits désordonnnés dont il est le siége. L'eau dans laquelle se plongeaient les malades pour être guéris, figure la componction ; l'ange qui l'agitait, le Saint-Esprit ; toutes les fois qu'il vient en nous et y fait naître la grâce de la pénitence, notre âme, quelle que soit sa maladie, est guérie. Les malades étendus sous les portiques de nos sens sont atteints de maladies diverses. En effet, tout péché trouve sa source, ou dans la négligence et la paresse, ou dans l'ignorance, ou dans la faiblesse humaine, ou dans une certaine malice, ou enfin dans une longue habitude. Or les pécheurs par négligence et paresse sont ceux qui languissent privés de la grâce et ne faisant aucun bien. Les pécheurs par faiblesse humaine sont figurés par les boiteux ; ils ne marchent pas droit dans les voies de la justice et des bonnes œuvres. Les pécheurs par ignorance, figurés par les aveugles, sont ceux qui ne jouissent pas des lumières de la foi, ou qui ne connaissent ni le Seigneur ni ses préceptes. Les pécheurs par malice, figurés par les paralytiques, sont ceux chez qui s'est desséchée la rosée de la grâce et du bon désir et qui font tous leurs actes sans être animés par la charité ; ou bien encore, qui ne savent pas allonger le bras quand il s'agit de faire une bonne œuvre, telle que l'aumône. Les pécheurs par une habitude invétérée sont figurés par le malade que son infirmité clouait sur son grabat depuis trente-huit ans. Le Sauveur guérit cet ancien malade avant tout

autre, pour nous donner à entendre que si Dieu justifie quelquefois l'homme qui était depuis longtemps dans le péché, celui-là ne doit pas désespérer qui pèche par paresse, ou par ignorance, ou par faiblesse ou par malice. La guérison d'un seul homme parmi un si grand nombre de malades figure que peu seront élus de la multitude des appelés. Celui qui était malade, se lève, emporte son lit et marche ; c'est la figure de notre âme sortant du vice, de sa torpeur et de ses mauvaises habitudes, lorsque, guérie par la rémission de ses péchés, elle veille soigneusement sur son cœur et sur ses sens, pour ne pas retomber dans le mal, mais marcher de vertu en vertu, faire des progrès dans le bien et se hâter d'arriver enfin à la vision de Dieu.

C'était un jour du sabbat que se passaient ces choses, et il n'était pas permis de se livrer alors à des actes serviles. Les Juifs disaient donc au paralytique guéri : C'est le jour de sabbat, jour de fête ; vous ne devez pas, à cause de la défense de la loi, emporter votre lit. Comme s'ils disaient : Nous voulons bien qu'on n'ait pas différé votre guérison ; mais était-il nécessaire pour cela de commander une œuvre illicite ? Ainsi parlent les mauvais conseillers ; c'est jour de fête, disent-ils, il ne vous est pas permis de jeûner, ni de faire pénitence. Mais les Juifs étaient dans l'erreur. Les œuvres relatives au culte et à l'honneur dus à Dieu peuvent se faire le jour du sabbat. Les prêtres se livraient bien à des œuvres matérielles ; ils ornaient les temples, ils préparaient et immolaient les victimes, etc. Or emporter son lit était un acte qui devait servir à l'exaltation du miracle opéré à la gloire de Dieu ; c'est ainsi que nous verrons plus tard les chrétiens,

dont les portes de leur prison s'ouvrirent, emporter leurs chaînes pour preuve de leur libération miraculeuse. Aussi le paralytique s'excuse-t-il en objectant à ses ennemis l'auteur de sa guérison. Celui qui m'a guéri, dit-il, et a montré ainsi qu'il était revêtu d'une puissance divine, cet homme d'une autorité si grande, m'a dit : Emporte ton lit et marche, et j'ai dû lui obéir. Comme s'il disait : Celui qui m'a guéri en vertu d'une puissance toute divine, m'a commandé au nom de cette même autorité ; je dois obéir à un personnage si grand et qui m'a conféré un bienfait si signalé ; et je ne transgresse pas la loi. En effet, pourquoi n'accepterais-je pas un ordre de celui dont j'ai reçu la santé? — Cet homme ne cède pas à ses adversaires ; il ne craint pas de faire connaître son bienfaiteur. Où est l'homme aujourd'hui qui prêche Jésus-Christ en bravant la tyrannie des rois et en s'exposant à la mort? Les Juifs ne pouvant pas attaquer leur concitoyen, à raison de son système de défense, s'efforcent de calomnier Jésus-Christ et interrogent le paralytique à son sujet, non pas avec l'intention de se convertir, mais de perdre le Sauveur. Leurs paroles le prouvent ; Jésus-Christ vient de faire un acte d'un caractère incontestable de puissance divine ; les Juifs n'en parlent pas, et passent, au contraire, à ce qui leur paraissait une transgression de la loi. Qui est cet homme, lui demandent-ils, qui vous a dit : Emportez votre lit et marchez? Comme s'ils disaient : C'est un homme impie celui qui vous a fait un semblable commandement. Les Juifs ne calomnient pas l'acte de la restitution de la santé, mais l'ordre donné au malade d'emporter son lit ; ils se gardaient bien de parler de ce qui était l'objet d'un éloge ; ils ne voyaient que ce qui renfermait une apparence de

blâme. Ainsi sont les hommes méchants et animés contre quelqu'un par leur malice. Ils remarquent toujours dans leur ennemi ce qui peut faire naître un blâme et une accusation et cachent tout ce qui peut être l'objet d'un éloge ou de leur édification ; tout le bien qu'ils voient, ils le taisent; tout le mal qu'ils voient, ils le manifestent, quand ils ne transforment pas le bien en mal.

Ah! quel mal, s'écrie ici saint Chrysostôme (*Homil.* 41, *in Matth.*), quel mal que l'envie! comme elle aveugle à l'endroit de leur salut ceux qui en sont atteints! Elle les rend pires que les bêtes sauvages; car celles-ci ne nous attaquent que quand elles sont provoquées ou que la faim les pousse. Mais l'envieux attaque ceux-là même qui font du bien, qui souvent sont ses propres bienfaiteurs. L'envieux s'égale au démon, il devient même pire; le démon a déclaré, il est vrai, une inimitié implacable à l'homme; mais il n'attaque nullement ses compagnons. L'envieux ne respecte pas la communauté de nature ; il ne s'épargne pas lui-même; avant de persécuter celui qui est l'objet de sa jalousie, il tourmente sa propre âme, en la livrant inutilement à toutes sortes de chagrins et de tristesses. Cette passion l'emporte sur la fornication et l'adultère ; les effets de ces deux crimes s'arrêtent à leurs auteurs; mais la haine du tyran renverse des églises entières et s'attaque à tout l'univers. La jalousie est la mère de l'homicide, témoin Caïn tuant Abel, Esaü voulant tuer Jacob, Joseph vendu par ses frères, et le démon qui voudrait faire périr tout le genre humain.

L'homme qui avait été guéri ne savait qui était Jésus; il ignorait sa famille et sa patrie, bien qu'il connût sa personne. Comme il était cloué sur son lit depuis longtemps,

il n'avait pas entendu parler des actes de Jésus-Christ et sa renommée n'était pas arrivée jusqu'à lui. Jésus ne voulant pas tirer vanité de son miracle, s'était échappé de la foule du peuple qui était là. Il permettait ainsi aux juifs d'examiner son acte, afin que leur témoignage ne fût pas suspect à raison de son obscurité. Il nous apprenait aussi à ne pas rechercher l'éloge et la faveur des hommes dans nos bonnes œuvres, à fuir quelquefois la société de ceux qui veulent nous calomnier et à nous soustraire aux regards des jaloux lorsque nous faisons le bien, afin de ne pas accroître leur jalousie.

Plus tard, après la divulgation du miracle, Jésus trouva cet homme dans le temple ; il y venait souvent rendre grâce à Dieu pour sa guérison. Au milieu de la foule qui l'interrogeait, il ne connut pas Jésus, mais aujourd'hui qu'il le rencontre dans le temple, il le connaît. Parmi la multitude des hommes, dans le fracas des affaires temporelles, on trouve difficilement le Seigneur ; nous irons le chercher dans le secret de notre âme, dans le temple de notre cœur, où il daigne faire sa demeure. Cet homme, dit ici saint Chrysostôme (*Homil.* 37, *in Joan.*), trouvant Jésus-Christ dans le temple, nous donne une preuve de sa grande religion. Après sa guérison, il ne courut pas aux bagatelles et aux amusements du monde ; il ne se livra pas au plaisir, ne se laissa pas aller à la négligence et à la lâcheté ; mais il fréquenta le Temple. Au milieu de la foule il ne reconnaissait pas Jésus, il le reconnut dans le lieu sacré. Ce qui fait dire à saint Augustin (*Tract.* XVII, *in Joan.*) : Il est difficile de voir Jésus dans la foule ; une certaine solitude est nécessaire à notre âme pour qu'elle puisse voir Dieu ; la foule, c'est le bruit, et la vue de Dieu

demande le silence. Ainsi, voulons-nous trouver la grâce du Créateur et arriver un jour à le contempler, nous devons nous soustraire à la foule des pensées et des affections mauvaises, éviter les réunions des méchants, nous réfugier dans l'intime de notre cœur, pour nous exercer à faire de nous des temples saints que Dieu daignera visiter et habiter.

Et Jésus dit à cet homme (il veut l'instruire des précautions à prendre pour l'avenir) : Eh bien ! vous voilà guéri par un bienfait de Dieu ; gardez-vous bien désormais de pécher ; c'est-à-dire ayez la volonté ferme de ne plus pécher ; or, tout péché procède de la volonté, comme de sa source. Jésus établit ensuite et démontre les dangers de la rechute en disant : De peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire ici-bas, ou dans la vie future ; car pour le récidif, la fin est pire que le commencement. On peut envisager ce danger sous trois points de vue : au point de vue de Dieu, le récidif pèche gravement, à raison de son ingratitude, et Dieu le punit avec plus de sévérité ; au point de vue du démon ; comme un soldat qui a perdu une position, s'il vient à la reprendre, la fortifie et la garde mieux, de même le démon surveille de plus près celui qui est rétombé sous son joug ; il prépose à sa garde sept autres esprits plus méchants que lui et cherche à l'entraîner dans les péchés capitaux. Au point de vue de l'homme : le récidif double son inclination à retomber dans le péché, parce qu'à raison de la mauvaise habitude, il regarde le péché comme peu de chose. Par ses paroles, le Seigneur nous indique donc que le paralytique était atteint de son infirmité à cause de ses péchés. Souvent, dit saint Chrysostôme, si notre âme est malade

nous ne le ressentons pas.; mais notre corps reçoit-il la moindre atteinte, nous nous empressons de le délivrer du mal ; voilà pourquoi Dieu punit le corps pour les péchés de l'âme. Ces paroles du Sauveur nous apprennent encore que si nos premiers péchés nous ont mérité un grave châtiment, la rechute nous en attire de plus cruels encore ; car l'homme qu'un supplice ne rend pas meilleur, mais, au contraire, insensible et contempteur de la loi, est conduit à un plus grand supplice. Tous les hommes ne reçoivent pas ici-bas les châtiments de leur péché ; ce n'est toutefois pas une raison pour nous laisser aller à la sécurité ; car ce défaut de souffrance ici-bas pour nos péchés est un signe de tourments plus grands dans la vie future. Ainsi, nous devons éviter un double écueil : de rester comme endurcis dans le péché, au mépris des châtiments du Seigneur, et d'être assez ingrats pour rechuter après avoir été guéris de notre mal, de crainte que, à raison de notre mépris ou de notre ingratitude, il ne nous arrive quelque chose de pire, c'est-à-dire, de devenir plus mauvais et de nous exposer à un châtiment plus grave dans cette vie ou dans l'autre.

Jésus-Christ, comme il avait guéri le corps du paralytique, guérit aussi son âme, en l'avertissant de ne plus pécher désormais, de crainte d'encourir un jugement plus sévère ; comme s'il lui disait : Ton ancien péché t'a été remis ; garde-toi donc de retomber et de te rendre plus coupable que par le passé. Personne ne pourra jamais énumérer les œuvres si grandes, si merveilleuses du Seigneur, qu'il a faites pour sa gloire et pour nos besoins. Or, lorsque Dieu, après la création, considéra ce qui était sorti de ses mains, il vit que tout était parfaitement bon ; rien ne lui déplut. Le péché seul, qui n'a qu'une existence négative,

fait l'objet de sa haine, de ses poursuites et de sa vengeance. Aussi, tandis qu'en six jours et par sa seule parole, il crée toutes choses, il travaille plus de trente ans dans le monde pour détruire le péché. Le péché seul lui déplaît, choque les yeux de sa majesté, convertit sa douceur et sa mansuétude en rigueur et en sévérité; le péché de l'ange fit un démon, d'un ami un ennemi, d'un homme libre un esclave; par lui l'immortalité devint la mort, le bonheur fut changé en misère, la patrie en exil et en bannissement; le fils de Dieu devint le fils du démon. En face de tous ces maux le péché pourrait-il rester impuni?

Après cette utile instruction de son bienfaiteur, cet homme s'en alla, pour publier la puissance du Sauveur, et annonça aux Juifs que c'était Jésus qui l'avait guéri. Voilà cet ancien paralytique revenu aussi à la santé de l'âme, il connaît le Seigneur par la foi, et il ne met aucun retard à aller le faire connaître à ses compatriotes; il leur annonce le salut pour qu'ils le suivent; mais les Juifs se mettent à persécuter Jésus, comme violateur de la loi divine, parce qu'il faisait ces choses le jour du sabbat, contrairement à la conduite de Dieu qui se reposa ce jour-là; ils pensaient qu'il ne fallait absolument rien faire le jour du sabbat et s'abstenir de toute œuvre, quelqu'utile qu'elle fût aux hommes et glorieuse à Dieu. Ils n'avaient pas la véritable idée du sabbat, et ils croyaient qu'il n'était pas permis ce jour-là de guérir un homme et de faire des œuvres de piété et de miséricorde. Jésus-Christ répondit donc à leurs reproches et à leurs murmures en se défendant et dit : Mon Père qui est dans les cieux, bien qu'il ait cessé le jour du sabbat son œuvre de création, de disposition et d'embellissement, travaille toujours par le gouvernement, la

conservation et la reproduction des espèces qu'il a créées, et il n'est pas violateur du sabbat. Par conséquent, lorsque je travaille, en restaurant ce qui se dégrade, en guérissant les infirmités, je ne viole pas le sabbat, je me conforme à la conduite de mon Père ; et comme au commencement des temps, j'ai travaillé avec lui à l'œuvre de la création, je poursuis toujours ma vie d'action ; comme s'il disait : Mon Père n'a pas seulement travaillé les six premiers jours du monde, comme vous le croyez, en produisant des créations nouvelles, pour se reposer le septième; mais il travaille et travaillera toujours jusqu'à la fin des siècles en présidant à la durée de la création par sa conservation et son gouvernement. Dieu ne s'est pas contenté de créer, mais il conserve, de sorte que s'il se retirait de la création et ne la soutenait pas de sa main qui la dirige, toutes les choses retourneraient dans le néant d'où elles sont sorties. Ainsi, Dieu se reposa en ce sens qu'il cessa de créer de nouvelles espèces, mais non pas en ce sens qu'il cessa de gouverner et de conserver celles déjà créées. Or j'ai travaillé et je travaille toujours sous ce double rapport avec Dieu ; je suis le Verbe du Père, par lequel tout a été fait et se conserve, et ce que je fais est irréprochable. Ne vous étonnez donc pas si je guéris le jour du sabbat, puisque je suis Dieu et que je travaille toujours avec mon Père. Mon opération ne manque jamais à l'opération de mon Père, puisque la puissance de Dieu ne fait rien que par sa Sagesse. Si donc vous osez trouver quelqu'un de mes actes répréhensibles, reprenez aussi Dieu mon Père travaillant avec moi, et dont vous vous vantez d'être le peuple choisi. Comme le Père et le Fils, dit saint Augustin, sont inséparables, les opérations du Père et du Fils sont indivisibles, ainsi que celles

du Saint-Esprit ; l'égalité et l'indivisibilité des Personnes entraîne l'indivisibilité d'opérations. Ainsi, les actes de toute la Trinité sont appelés indivisibles, c'est-à-dire communs, parce que tout ce que la Puissance fait, la Sagesse le dirige et la Bonté le conserve. Voilà pourquoi dans ce que nous faisons ou que nous prions Dieu de faire, nous faisons mention de la Trinité en disant : Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, ou bien, au nom de la Trinité sainte et indivisible, afin que, comme les personnes sont inséparables dans l'opération, elles le soient dans notre invocation. Voilà comment Jésus-Christ s'excuse de travailler le jour de sabbat.

Mais comme il résulte de cette argumentation que Jésus-Christ est égal à Dieu le Père, les Juifs le cherchaient avec plus de fureur pour le faire mourir, comme blasphémateur, parce que le blasphème est un péché plus grave que la violation du sabbat, et est puni plus sévèrement dans la loi. Alors Jésus-Christ, de crainte que les Juifs, sur son assertion qu'il était Fils de Dieu et égal à son Père, ne lui disent : Nous ne croyons pas à votre parole, car personne ne peut être juge ni témoin dans sa propre cause, cherche à confirmer sa proposition en s'appuyant sur plusieurs témoignages : celui de Jean, celui de ses œuvres, celui de son Père et enfin celui des Écritures. Il dit donc : Si c'est moi qui rends témoignage de moi-même, mon témoignage n'est pas véritable, c'est-à-dire n'a pas de valeur dans votre opinion, bien qu'il soit d'une très-grande valeur en lui-même ; ce mot *n'est pas véritable*, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 39, *in Joan.*), ne touche nullement à l'honneur et à la dignité du Sauveur, il fait seulement allusion au soupçon et à l'incrédulité des

Juifs. Mais Jésus a d'autres témoins qu'ils ne pourront révoquer en doute : c'est Jean, auquel les Juifs envoyèrent des députés pour savoir s'ils devaient le reconnaître comme le Messie, et qu'ils regardèrent comme l'homme le plus digne de foi ; et Jean rendit témoignage, non pas à lui-même, mais à la vérité, à Jésus-Christ, comme ami de la vérité. Ce sont ses œuvres surprenantes ; il a rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets ; il a chassé les démons, ressuscité les morts. Quels témoins véridiques? c'est Dieu le Père lui-même, dont la voix s'est fait entendre dans les airs au baptême de son Fils et à sa transfiguration sur le Thabor, et qui a dit : Oui, c'est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances, écoutez-le. C'est enfin la voix des Écritures, qui ne peuvent mentir, parce qu'elles procèdent de l'Esprit de vérité ; la loi tout entière, Moïse et les prophètes, rendent témoignage de Jésus-Christ.

En face de ces témoignages imposants et incontestables, les Juifs, loin de se laisser entraîner et convaincre, ne voulaient pas croire en Jésus-Christ, qui leur dit : Eh bien ! vous ne voulez pas venir à moi par la foi, vous ne voulez pas vous en rapporter à ma parole et me demander le vrai salut, parce que vous avez le cœur rempli de malice; la haine seule que vous avez conçue contre moi vous éloigne de ma personne; vous ne voulez pas, dis-je, croire en moi pour avoir la vie éternelle, en espérance ici-bas et en réalité dans l'autre monde, car cette vie ne s'acquiert que par la foi animée par la charité ; en un mot, les promesses ne peuvent pas plus toucher votre cœur que la vérité convaincre votre intelligence. Il attaque ensuite la dureté des Juifs et leur lenteur à croire en leur disant : Je suis venu

au nom de mon Père, pour le glorifier, ainsi que le montrent les témoignages donnés plus haut, et vous ne me recevez pas, vous ne croyez pas en moi, mais au contraire, vous me persécutez, parce que vous n'avez plus l'amour de Dieu. Aussi votre péché sera châtié : vous recevrez pour le Christ et le vrai Dieu l'Antechrist qui viendra en mon nom, mais sans être revêtu des témoignages que j'ai, et ne cherchera que sa propre gloire : ce sera l'accomplissement de la parole de l'apôtre : Que ceux-là croient au mensonge qui n'ont pas voulu croire à la vérité. Comme s'il disait : Parce que vous ne m'avez pas reçu, c'est-à-dire parce que vous n'avez pas cru que j'étais le Christ, vous aurez pour châtiment de votre incrédulité la cruelle déception de recevoir l'Antechrist pour le Christ. D'après cette prophétie, les Juifs seront les premiers à se convertir à l'Antechrist, à la fin des siècles; ils lui bâtiront un temple, parce qu'il se fera circoncire et dira qu'il est le Messie promis; ils s'attacheront à sa personne jusqu'à ce que son imposture soit dévoilée par Enoch et Elie. C'est l'opinion de saint Augustin. L'Antechrist tentera de rétablir les cérémonies légales, pour détruire l'Évangile, ce qui engagera vivement les Juifs à le prendre pour le Messie. Le Sauveur leur signale ensuite la cause de leur infidélité. Vous aimez à recevoir de la gloire les uns des autres; les Juifs dédaignaient l'humilité, la vraie gloire ou la gloire céleste. Ainsi, leur incrédulité ne vient pas du défaut de connaissance de la vérité, mais de l'orgueil qui les aveugle et leur fait désirer d'être loués et élevés au-dessus des autres. Cette disposition d'orgueil et d'élévation au-dessus des autres nations ne pouvait pas, en effet, les faire croire en Jésus-Christ qu'ils voyaient plongé dans l'abjec-

tion et environné de pauvreté; celui-là seul peut croire en lui, qui, ayant le cœur humble, cherche la gloire de Dieu seul et désire lui plaire. Comprenons par-là les dangers de la vaine gloire. Rien, dit saint Chrysostôme (*Hom.* 32, *in Matth.*), ne dégrade l'âme comme le désir de la gloire terrestre; car il n'est pas possible à celui qui aime cette gloire de chercher celle du Messie. Gardons-nous, dit Cicéron, de la gloire humaine; elle enlève la liberté de volonté qui doit être l'ambition des grandes âmes. Un grand vice, ajoute la *Glose*, c'est la jactance et l'ambition des faveurs des hommes, qui fait qu'on s'estime beaucoup et qu'on cherche sa propre gloire et non celle de Dieu. D'un autre côté, une grande vertu c'est l'humilité qui fait qu'on se répute comme rien du tout, et qu'on cherche la gloire de Dieu et son seul bon plaisir. Tel est le vrai motif qui nous empêche d'observer les commandements de Dieu : au lieu d'être humbles, nous sommes orgueilleux, ambitieux, nous présumons beaucoup de nos propres mérites et de nos forces, et ne pouvons ainsi atteindre l'humilité qui produit la soumission aux ordres d'en haut. Ce qui empêcha les Juifs de croire en Jésus-Christ, c'est qu'ils attendaient et attendent encore une gloire et une exaltation temporelles que devait leur apporter le Messie. Or, ils avaient devant leurs yeux un Christ pauvre et humilié; aussi ne le reçurent-ils pas, ne voulant pas comprendre les Écritures qui parlent de sa pauvreté et de son abjection. La gloire et l'exaltation que devait donner le Christ, c'est cette gloire céleste qu'ils ne comprenaient pas, et c'est ce qui les fit persister dans leur infidélité. Ainsi parle la *Glose*. Et Bède ajoute (*in cap.* v, *Joan.*) au sujet de la vaine gloire : Nous ne pouvons mieux nous garder de ce vice, qu'en nous repliant sur nous-

mêmes, nous regardant comme cendre et poussière ; et si nous saisissons en nous quelque bien, ne nous l'attribuons pas, mais faisons le remonter vers Dieu. Et saint Chrysostôme (*Hom.* 37, *in Joan.*) dit sur le même sujet : Ah ! empressons-nous de fuir la vaine gloire. Mais comment en triompher? me direz-vous. En jetant les yeux sur la gloire qui vient du ciel et que celle des hommes s'efforce de nous faire perdre. Quelle espérance, je vous le demande, pouvons-nous avoir de notre salut, quand, pour l'obtenir, il nous est ordonné de ne tourner nos regards que vers le ciel et que nous sommes toujours courbés du côté de la terre? Quelle étrange insensibilité ! chaque jour on nous met sous les yeux les terribles châtiments de la justice divine, les joies et le bonheur du ciel, et semblables à ces hommes qui vivaient du temps de Noé et dans Sodome et Gomorrhe, nous attendons de faire la triste et cruelle expérience de ce qu'on nous dit. Ah ! que nos yeux se dessillent, que nos cœurs s'attendrissent ! que le double tableau des châtiments et des récompenses nous fasse supporter les peines de cette vie, désirer les délices du ciel, afin qu'en obtenant la grâce ici-bas nous jouissions un jour de biens éternels !

CHAPITRE LXXIX

FIGUIER STÉRILE. — FEMME COURBÉE GUÉRIE

Jésus ayant donc abandonné ces malheureux à leur incrédulité, retourna de nouveau en Galilée. Durant son séjour et ses prédications dans ce pays, des Juifs vinrent lui annoncer la nouvelle que Pilate avait fait massacrer vingt hommes dans le moment même où ils sacrifiaient, et avait ainsi mêlé leur sang à celui des victimes immolées. D'après saint Cyrille, ces hommes avaient embrassé la doctrine de Judas de Galilée, dont saint Luc fait mention dans les *Actes des Apôtres*. Ils disaient qu'il n'était pas permis aux Juifs de reconnaître d'autre maître que Dieu, et défendaient au peuple d'offrir des victimes pour la conservation de l'empereur romain. Pilate, indigné de cela, vint les surprendre au moment où ils immolaient des victimes, conformément à leur rite; il les fit massacrer, mêlant ainsi leur sang à celui des victimes. De là

naquirent des inimitiés entre Pilate et Hérode, qui avait les Galiléens sous sa puissance. Comme quelques hommes du peuple imputaient ce massacre subit et horrible aux péchés affreux des victimes elles-mêmes, et qu'à leurs yeux ce châtiment était très-juste, ils racontèrent le fait au Sauveur, voulant savoir son opinion à ce sujet. Le Seigneur ne leur donna pas une réponse négative, il est vrai; il reconnaît dans les péchés de ces hommes la cause de leur meurtre; mais il n'admet pas qu'ils fussent plus coupables que les autres qui n'avaient pas été massacrés; leur mort n'est pas une preuve suffisante d'une plus grande culpabilité; souvent Dieu punit ici-bas les petites fautes, se réservant de châtier plus sévèrement dans l'autre vie celles qui ont un caractère plus marqué de gravité.

Dans le sens mystique, Pilate est l'image du démon, toujours prêt à immoler les âmes; le sang figure le péché, et les sacrifices les bonnes œuvres. Les Galiléens, dont le nom est synonyme de passagers, figurent les hommes voyageurs sur cette terre; leur mort corporelle, la mort spirituelle de ceux qui n'offrent pas les sacrifices avec pureté d'intention. Pilate mêle donc le sang des Galiléens à celui des victimes, quand le démon souille les prières, les aumônes, les jeûnes et les autres bonnes œuvres des fidèles par la délectation meurtrière de la chair et du sang, par les pensées de haine, la flamme de la jalousie, l'ambition des faveurs des hommes, une intention mauvaise, ou tout autre acte coupable; ces œuvres sont soit-disant offertes au Seigneur, et loin de profiter aux sacrificateurs, elles se transforment pour eux en péchés. N'est-ce pas ce qui est écrit de Judas : *Et que sa prière se change en péché;* de Judas qui méditait la tra-

hison de son divin Maître, au moment solennel de la Cène. Et le Seigneur dit à ceux qui lui annonçaient cette nouvelle, que les Juifs n'étaient pas moins coupables que les Galiléens, et que s'ils ne faisaient pénitence de leurs péchés, ils périraient aussi de la mort du corps et de l'âme. Nous sommes arrachés à ce danger par la pénitence seule, cette seconde planche de salut après le naufrage. Les Galiléens furent punis, non-seulement pour leurs péchés, mais pour effrayer les autres; souvent les hommes sont amenés à la pénitence par le spectacle de la mort aussi horrible que subite de leurs semblables. C'est la pensée de saint Chrysostôme qui dit (*Conc.* 3 *de Lazaro*): Par là, Dieu nous montre qu'il a permis que les Galiléens fussent massacrés, afin que leurs concitoyens qui seraient témoins de leur mort tragique devinssent héritiers du royaume. Mais, me direz-vous, pourquoi punir cet homme pour me rendre meilleur? Il n'est pas puni précisément pour vous, mais pour d'autres péchés que vous ne connaissez pas, et il devient une occasion de salut aux spectateurs de sa mort.

Le Sauveur cite ensuite l'exemple de ces dix-huit habitants de Jérusalem qui, tandis qu'ils bâtissaient la tour de Siloé, furent tout à coup écrasés sous ses ruines; quelques-uns attribuèrent ce désastre à l'énormité de leurs crimes. Mais Jésus-Christ tire ici la même conclusion que pour l'exemple précédent. Ces habitants de Jérusalem, dit Bède (*In cap.* XIII, *Luc.*), ensevelis sous les ruines d'une tour, figurent les Juifs, qui ne voulurent pas faire pénitence, au moment même où ils allaient être enveloppés dans la ruine complète de leur ville. La tour figure Celui qui est la tour de feu, véritablement bâtie dans Si-

loé, qui signifie envoyé; car Jésus-Christ est venu dans le monde, envoyé par son Père, et il écrase tous ceux sur lesquels tombe sa colère.

Relativement à cette dernière idée de la pénitence, Jésus-Christ expose aux Juifs la parabole du figuier qui ne portait pas de fruit et occupait inutilement la terre; le maître de la vigne ordonne au vigneron de le couper, parce que c'est la troisième année qu'il vient pour y recueillir des fruits sans en trouver; le vigneron demande un délai pour qu'il soit permis de le bêcher tout autour et d'y mettre du fumier; le maître veut bien attendre encore, dans l'espoir de trouver des fruits l'année suivante. Le Sauveur conclut que les Juifs seront arrachés à la vie présente et punis, s'ils ne font des fruits de pénitence et des bonnes œuvres. Dans cette comparaison éclatent à la fois la longanimité de Dieu et la négligence des hommes. Le figuier planté dans la vigne est la synagogue élevée au sein d'Israël et du peuple juif; les visites du maître durant trois années consécutives sont les préceptes de la Loi, les sollicitations des prophètes, la grâce de la lumière de l'Évangile. Dans cette triple visite, Dieu vint demander aux Juifs le fruit de leurs bonnes œuvres, et il n'en trouva que chez un très-petit nombre, presque rien, comparativement à une si grande multitude. Les vignerons bêchèrent tout autour de ce figuier, en humiliant les Juifs par leurs vertes leçons, en les effrayant par le spectacle des jugements terribles de Dieu; ils mirent du fumier autour de cet arbre, en montrant aux Juifs l'abomination de leurs péchés, dont la vue fait ordinairement naître dans l'âme des hommes l'humilité et la componction, et les amène à récipiscence. Mais, travaux

et soins inutiles! Les vignerons ne retirèrent aucun fruit, et les Juifs méritèrent d'être, en quelque sorte, détachés pour être jetés au feu.

Le champ et la vigne de Dieu sont aussi l'image du monde : les arbres et les vignes sont les hommes; parmi ces arbres les uns portent des fruits et les autres sont stériles. Les vignerons sont les prélats et les prêtres. L'âme de chaque chrétien est à la fois l'arbre, la vigne, le jardin et le champ qu'il doit cultiver pour qu'il porte des fruits. Mais, hélas ! combien occupent la terre inutilement; ils ne portent pas de fruits; aussi doivent-ils craindre le châtiment dont Jésus-Christ les menace. Le Seigneur, dit saint Grégoire (*Hom.* 11 *in Evang.*), vient par trois fois au figuier, parce qu'il attend la conversion du genre humain avant la loi, sous la loi et sous l'Évangile; et à chaque visite il se plaint de ne pas trouver de fruit, parce qu'il est des âmes si dépravées que la nature ne les corrige pas, que les préceptes ne les instruisent pas, que les miracles du Dieu fait homme ne les convertissent pas. Aussi doivent-ils redouter de s'entendre adresser ces paroles : Coupez-le ; pourquoi occupe-t-il inutilement la terre ? En effet, si nous ne portons pas des fruits de bonnes œuvres dans la mesure de nos forces, nous occupons la terre à la façon d'un arbre stérile. Ainsi parle saint Grégoire. Les vignerons sont ceux qui président à la culture du figuier, et en prennent soin, ou les saints qui se trouvent dans le sein de l'Église, qui prient pour ceux qui en sont éloignés et qui intercèdent tous auprès du Seigneur pour le figuier en disant : Seigneur, laissez encore cette âme cette année, durant ce temps de grâce, jusqu'à ce que j'aie bêché tout autour, que je l'aie cultivée, que j'aie réprimé ses vices;

jusqu'à ce que j'y aie mis du fumier, que je l'aie excitée à la pénitence, par le spectacle des souillures de ses péchés. La culture faite tout autour du figuier figure l'enseignement de la patience et l'humilité de la pénitence ; le fumier figure les souillures et le souvenir de nos péchés, dont la considération est utile. Quoi, en effet, de plus sale et de plus rebutant que le fumier ? mais faites-en une bonne application, quels fruits ne produit-il pas ? Par le moyen du fumier, dit saint Grégoire (*loc. cit.*), l'arbre porte des fruits ; ainsi le spectacle de nos péchés nous fait produire de bonnes œuvres. Ou bien la culture autour du figuier, c'est la reconnaissance de nos péchés ; le pécheur, en creusant autour de ses péchés, en voit l'abomination et il en conçoit de la confusion. Le fumier au pied de l'arbre est le souvenir de la mort ; l'homme par la mort devient fumier et pourriture; le souvenir de la mort nous préserve du péché, nous fortifie dans le bien et nous maintient dans la grâce de Dieu.

Au sens moral, le figuier peut encore figurer tout homme planté dans l'Église pour porter des fruits. Par les trois années durant lesquelles il ne porte pas de fruit, on peut entendre la jeunesse, l'âge mûr et la vieillesse; aussi mérite-t-il d'être arraché par la mort à la vie présente; le vigneron c'est l'ange gardien de cet homme, qui prie Dieu de le laisser vivre encore le temps de la vieillesse, promettant qu'il emploiera lui-même tous ses soins pour le corriger et le faire porter des fruits ; et s'il n'en porte pas cette fois-ci, il le coupera pour le jeter au feu.

Le figuier peut être encore l'image de l'état religieux. Le maître qui possède cet arbre, Jésus-Christ, l'avait planté dans sa vigne, l'Église, par l'organe de saint An-

toine, de saint Benoît et de saint Augustin; et il vint pour y chercher des fruits de religion et de sainteté, et il ne trouva que des feuilles; le véritable esprit de l'état religieux s'était évanoui; il n'en restait que l'extérieur et les apparences. Le maître dit alors au vigneron, c'est-à-dire à l'assemblée des prélats et des docteurs, dont les fonctions sont d'émonder les ceps, d'arracher les épines, etc. : Voilà trois ans, figure des trois époques de saint Benoît, de saint Antoine et de saint Augustin, que je viens chercher sur cet arbre des fruits de vertus et de bonnes œuvres, et je n'en trouve point; cet arbre était placé trop près du chemin battu du monde, et il n'avait pu garder ses fruits jusqu'au temps de la maturité. Tout religieux doit en réalité être effrayé quand il entend cette parole : Coupez cet arbre, c'est-à-dire dites que vous le couperez; il est stérile; pourquoi occupe-t-il inutilement la terre? Pourquoi use-t-il des biens temporels? La place qu'il occupe ne lui a-t-elle pas été donnée pour porter des fruits de bonnes œuvres! Le pécheur ne mérite pas, dit saint Augustin, le pain dont il se nourrit. Et le prélat répondant à ces questions (car les prélats sont obligés de répondre pour leurs sujets) prie le Maître en disant : Seigneur, laissez-le encore cette année, pour qu'il fasse pénitence et porte des fruits; je bêcherai tout autour, en l'humiliant par mes remontrances et en l'éloignant de l'amour des choses de ce monde; j'y mettrai du fumier; je rappellerai à son souvenir la laideur et l'abomination de ses péchés, pour que ce spectacle lui soit utile. Mais, hélas! beaucoup ne veulent pas faire pénitence, et murmurent quand on leur place devant les yeux le tableau de leurs péchés, soit en les prêchant, soit dans les lectures, soit dans les répri-

mandes, soit en les accusant. Aussi doivent-ils redouter d'être coupés et jetés au feu.

Les trois années peuvent figurer les trois vœux de religion; le Seigneur interrogera, avec un examen sévère, chacun de nous sur la manière dont nous les aurons observés. Mais, hélas! que trouvera-t-il chez beaucoup? des infractions, ou un accomplissement plein de négligence. Le vigneron peut figurer la raison qui doit bêcher autour de la conscience pour y creuser le fossé de l'humilité, et en faire sortir tout amour du monde; il doit y mettre du fumier, c'est-à-dire considérer la misère des choses d'ici-bas; car tout, selon l'apôtre, y est comme du fumier; ce double travail fait produire des fruits à l'âme du religieux. Par le figuier l'on peut entendre l'état religieux, et cela pour plusieurs motifs: d'abord, comme la figue renferme sous une même écorce grand nombre de grains qui tous ont la même douceur; ainsi dans l'état religieux, plusieurs membres réunis vivent de la même vie, sous la même règle et dans l'accord le plus parfait. Secondement, de même que les feuilles du figuier ressemblent à la main de l'homme, ainsi les paroles des religieux, qui sont signifiées par ces feuilles, doivent être d'accord avec leurs œuvres, ou autrement leurs actes doivent être conformes à leur langage. En troisième lieu, comme les taureaux les plus furieux s'adoucissent, dit-on, quand ils sont attachés à un figuier, ainsi les jeunes gens les plus fougueux, les plus déréglés, lorsqu'ils entrent en religion et qu'ils s'humilient sous le joug de Jésus-Christ, deviennent doux, pacifiques et dociles à toutes les prescriptions de la règle. Nous pouvons appliquer ici les paroles que nous lisons dans Jérémie: Lorsque le Seigneur lui demande: Que vois-tu, Jérémie? Le prophète lui ré-

pond : Je vois des figues bonnes et de très-bonnes; j'en vois aussi de mauvaises et de très-mauvaises. Ainsi, dans une communauté quand un religieux est bon, il n'y a rien de meilleur, mais quand il est mauvais, il n'y a rien de pire en ce monde. J'avoue sincèrement, dit saint Augustin (*Epist.* 137), que depuis que je sers le Seigneur, je n'ai rien trouvé de plus estimable et de meilleur qu'un bon religieux qui vit selon sa règle; mais aussi je n'ai rien vu de plus méprisable et de plus mauvais qu'un religieux négligent et pervers. Apprenons donc de là à ne pas être des arbres stériles, qui occupent inutilement la terre, car, comme dit saint Bernard, nous n'aurions plus à attendre que la hache et le feu.

Cette terre inutilement occupée par le figuier stérile est l'image de l'Église chrétienne, qui souvent est obscurcie par l'ignorance des chefs qui la gouvernent et dont les mauvais exemples empêchent les fidèles de s'échauffer au soleil de l'amour divin. C'est à eux que s'adresse le Sauveur quand il dit : Malheur à vous, scribes et pharisiens, qui fermez aux hommes le royaume des cieux ! Celui-là, dit saint Ambroise, occupe inutilement la terre, qui n'accomplit pas les bonnes œuvres exigées par l'emploi qu'il exerce dans l'Église, et dont les mauvais exemples deviennent un obstacle à l'avancement des autres. Aussi, ajoute saint Jérôme, celui qui se reconnaît incapable d'accomplir les devoirs prescrits par le poste qu'il occupe et par la dignité dont il est revêtu, doit s'en démettre en faveur d'un autre plus capable que lui. Rien ici-bas n'est plus utile, n'est plus avantageux à l'homme, dit saint Augustin (*Serm.* 144, *de Tempore*), que de s'étudier lui-même, de descendre dans son propre cœur et de sonder sa con-

science, afin de connaître les vertus qu'il doit acquérir et les défauts dont il doit se corriger. S'il se voit privé de tous biens spirituels, comment oserait-il se montrer avide des biens temporels? A quoi bon une bourse bien garnie, si votre cœur est vide de toute vertu? Vous voulez posséder des trésors et vous ne voulez pas être bon vous-même? Ne devriez-vous pas rougir de voir votre maison regorger de biens, lorsque vous-même vous êtes mauvais? Que voudriez-vous, je vous demande, posséder chez vous de mauvais? Rien sans doute; ni votre femme, ni votre fils, ni votre serviteur, ni votre maison, ni vos habits, ni même votre chaussure, et vous voulez avoir une vie mauvaise? De grâce, soyez assez sage pour ne pas préférer votre chaussure à votre propre vie. Tout ce qui vous environne brille d'élégance et de beauté, et vous consentiriez à être vil et méprisable à vos propres yeux? Si les richesses dont est remplie votre maison, que vous avez désirées avec tant d'ardeur et que vous craignez si fort de perdre, pouvaient parler, elles vous diraient : Tu veux nous posséder parce que nous sommes bonnes; et nous aussi, nous voulons avoir un bon maître. Ne vous semble-t-il pas qu'elles s'élèvent contre vous en criant au Seigneur : Cet homme que vous avez comblé de biens n'en est cependant pas moins mauvais lui-même; à quoi peuvent donc lui servir tous ces trésors, puisqu'il ne possède pas dans son cœur Celui qui est l'auteur de tous les biens? Ce sont ces paroles de saint Augustin qui ont autrefois ramené un grand pécheur à la pratique de la vertu.

Le Sauveur instruisait les Juifs dans la synagogue où ils se réunissaient en plus grand nombre, et le jour du sabbat, qui était spécialement consacré au culte de Dieu et à l'au-

dition de la parole sainte, pour leur montrer le but de la parabole qu'il venait de leur proposer. En effet, l'arbre stérile, coupé et jeté au feu, représentait la réprobation prochaine à laquelle leur synagogue allait être condamnée, de même que la guérison de la femme, comme il va être dit, était l'image de l'exaltation future de la Sainte-Eglise qu'il venait fonder sur la terre. Admirons, dit saint Ambroise (*lib.* VII, *in Luc.*), la douceur de notre divin Maître ; pour représenter la synagogue, il condamne l'arbre stérile à être coupé et jeté au feu ; pour signifier son Église, il rend la santé à une femme infirme, se montrant toujours bon, dans sa miséricorde comme dans sa vengeance.

Dans l'endroit même où Jésus-Christ prêchait, se trouvait une femme qui depuis dix-huit ans était atteinte d'une infirmité suscitée en elle par le malin esprit ; elle marchait courbée vers la terre comme les brutes, sans pouvoir élever les yeux en haut et regarder le ciel. Le Sauveur l'ayant aperçue, la fit venir près de lui, et après lui avoir imposé les mains, il lui rendit la santé. Aussitôt cette femme se redressa et glorifiait le Seigneur du bienfait qu'elle venait de recevoir. Dieu, dans toutes ses œuvres, n'en retient que la gloire, les heureux effets tournent à l'avantage de ses créatures. Admirons ici la grande humilité de notre divin Maître qui ne dédaigne pas de toucher et de secourir les malades de quelques maux qu'ils soient atteints. Nous trouvons ici deux grandes leçons : la première, c'est que la femme doit toujours marcher avec modestie, les yeux baissés et le visage incliné vers la terre, afin d'éviter la vue des hommes dont le regard ne peut que lui être funeste ; la seconde, c'est que notre vie doit être entièrement déta-

chée des choses de ce monde. En effet, comme dit saint Augustin, plus l'homme ici-bas est attaché aux choses terrestres, plus aussi il est éloigné des choses du ciel. Et saint Grégoire ajoute (*Homil.* 31, *in Evangel.*) : L'homme qui désire les choses visibles perd le goût des choses invisibles.

Le pécheur qui ne pense qu'aux biens terrestres sans s'occuper des biens célestes, ne saurait regarder en haut; il suit sans cesse ses inclinations grossières et ne voit que ce qui fait l'objet de ses pensées; semblable à la femme de l'Évangile, il regarde continuellement la terre sans pouvoir s'élever vers les choses du ciel. L'habitude du péché enchaîne son âme, et l'empêche d'arriver à la droiture d'esprit pour laquelle il a été créé; en vain il fait des efforts pour se relever, il retombe comme malgré lui. Si donc, par un effet de la miséricorde de Dieu, nous connaissons les biens de la céleste patrie, évitons avec soin de nous courber encore vers la terre ; représentons-nous souvent et rappelons à notre esprit l'arbre infructueux et la femme guérie par le Sauveur. Que celui, dit saint Augustin (*Serm.* 31, *de verbis Domini*), qui est stérile fasse de dignes fruits de pénitence; que celui qui est attaché aux biens de ce monde s'élève vers les biens de la céleste patrie; s'il ne peut y parvenir par ses propres forces, qu'il invoque le Seigneur, et il obtiendra l'objet de ses désirs. Dieu a donné à l'homme un corps droit pour lui montrer qu'il ne doit aspirer qu'aux choses d'en haut. Les brutes ne regardent que la terre dont ils attendent leur nourriture, mais l'homme marche droit, les yeux tournés vers le ciel; que votre cœur ne soit donc pas en désaccord avec votre visage en s'inclinant vers les biens terrestres, tandis que vos regards se fixent vers les cieux. Aristote, dans son

Traité des animaux, fait observer que les oiseaux ferment les yeux en élevant la paupière inférieure, tandis que les gros animaux les ferment en abaissant la paupière supérieure. Par les oiseaux, nous devons donc entendre les hommes spirituels qui ferment les yeux aux choses du monde pour ne les ouvrir qu'à celles du ciel, et les gros animaux sont l'image de ceux qui, au contraire, n'ont les yeux ouverts que pour les biens terrestres et périssables, et fermés pour les biens célestes et éternels.

Cette femme de l'Évangile courbée vers la terre est également la figure de l'âme pécheresse et avare. Cette âme, en effet, refroidie par l'absence de tout amour, de toute charité divine, inclinée depuis de longues années sous le joug du démon qui l'opprime, reste courbée vers les choses terrestres qu'elle affectionne, sans pouvoir lever les yeux vers les biens célestes qu'elle oublie entièrement. Plus elle persiste dans cet état, moins elle a de force pour en sortir. Les vices de l'homme faiblissent et s'usent avec lui, dit saint Augustin (*Serm.* 48, *ad fratres in eremo*), la passion de l'avarice, au contraire, s'accroît et se fortifie de jour en jour. Mais si Jésus-Christ touche cette âme en lui inspirant la sainte résolution de sortir du péché, alors elle se relève et aspire au bonheur du ciel. Dans la guérison de cette femme, nous pouvons remarquer cinq opérations différentes de la part du Sauveur : il la regarde avec compassion, il l'appelle, il la touche, il la guérit et la relève. C'est également ce qui se passe dans la guérison de l'âme pécheresse. Jésus-Christ, touché de son état, jette sur elle un regard de tendresse, l'appelle à lui par une salutaire inspiration ; il la guérit en lui accordant le pardon de ses fautes passées, la touche en lui donnant le regret sincère

et la douleur de ses péchés qu'elle doit pleurer pour y satisfaire, et enfin il la relève en répandant en elle la ferveur de son amour.

Le chef de la synagogue, dont il est question ensuite, est la figure de l'hypocrite qui cherche sans cesse à s'élever au-dessus des autres, et qui murmure quand les choses ne se font pas selon sa volonté et au gré de ses désirs; aussi le Sauveur le reprend avec force, car si nous devons avoir pitié des animaux qui souffrent, à plus forte raison devons-nous venir en aide à nos semblables. Ce chef de la synagogue, par un sentiment de jalousie, voyait avec indignation les œuvres éclatantes de Jésus, et mettait tout en œuvre pour les amoindrir et les critiquer. Sous prétexte de zèle pour la défense de la loi, il disait au peuple qu'il pouvait bien choisir tout autre jour de la semaine pour se faire guérir et non pas le jour du sabbat qui devait être spécialement consacré au repos, blâmant ainsi, d'une manière indirecte, le Sauveur qu'il n'osait attaquer directement. Mais Jésus-Christ lui répond en le traitant d'hypocrite, et confond les Juifs par leur propre conduite; car si eux-mêmes se permettent, le jour du sabbat, de détacher de l'étable leurs bœufs et leurs ânes, et de leur donner à boire et à manger, pourquoi ne pourrait-il pas, lui, délivrer cette femme, même le jour de sabbat, de l'infirmité dont elle était affligée depuis si longtemps? Qu'elle est touchante, dit saint Ambroise (*lib.* VII, *in Lucam.*), cette parabole du Sauveur; il établit un parallèle entre les chaînes matérielles et les chaînes spirituelles, et confond les Juifs par leur propre conduite; car, s'ils ne craignent pas de délivrer les bêtes le jour même du sabbat, pourquoi le blâment-ils de délivrer les hommes de leurs péchés

en ce même jour? Et puis Dieu, après la création, s'est bien reposé le sixième jour, mais n'a pas pour cela cessé d'agir, car son action est continuelle pour le bien des créatures, comme l'affirme ailleurs Jésus-Christ par ces paroles : *Mon père n'a pas cessé d'agir jusqu'à présent, et j'agis de concert avec lui* ; nous enseignant par là, qu'à l'exemple de Dieu, nous ne devons jamais interrompre nos œuvres spirituelles, tout en suspendant les œuvres corporelles. Il interprétait mal la loi ce chef de la synagogue, qui voulait, le jour du sabbat, interdire les œuvres de piété. La loi défend, en effet, ce jour-là, les œuvres serviles et les actions mauvaises, mais non les œuvres de miséricorde ; et Jésus-Christ, en choisissant spécialement le jour du sabbat pour guérir les malades et opérer ses miracles, a voulu nous montrer que ce jour doit être particulièrement consacré au culte de Dieu et à l'édification du prochain C'est à bon droit, dit saint Chrysostôme, que le Sauveur traite d'hypocrite ce chef de la synagogue ; car ce n'est pas le zèle de la loi qui le fait parler, mais la haine et la jalousie; ce n'est pas la violation du sabbat qui le trouble et le révolte, mais la gloire que s'attire Jésus par ses œuvres. Hélas ! combien ne voyons-nous pas aujourd'hui non-seulement de séculiers, mais même de religieux qui, comme les Juifs, s'intéressent plus à la santé et au bien-être des bêtes qu'au salut des âmes ! Qu'un âne tombe dans une fosse, dit saint Bernard (*lib. IV, ad Eugenium*), on s'empresse aussitôt de le relever ; qu'une âme tombe dans le péché, personne ne s'occupe de l'arracher aux piéges du démon. Il n'est donc qu'un hypocrite et il pèche grièvement, celui qui préfère ses biens, ses plaisirs, sa santé au salut de l'âme de son frère qu'il doit cependant aimer plus que son propre corps.

Remarquons ici que ce précepte de la loi : *Tu sanctifieras le jour du sabbat*, qui est aujourd'hui le dimanche, renferme trois prescriptions différentes : la première, qui est de ne faire ce jour-là aucune mauvaise action, de ne commettre aucun péché ; la seconde, qui consiste à s'abstenir de toute œuvre servile qui pourrait mettre obstacle au service de Dieu, comme la culture des champs, les arts mécaniques, le commerce ou tout autre travail semblable ; la troisième qui est de mettre de côté toute occupation mondaine pour se livrer entièrement à la contemplation de Dieu et des choses saintes. La première est de stricte nécessité, la seconde de droit divin, et la troisième constitue la perfection.

Pendant que le Sauveur parlait ainsi, ses ennemis, confondus par la force de ses raisons, ne pouvaient plus rien lui répondre ; le peuple, au contraire, c'est-à-dire les hommes simples et humbles, prenaient plaisir à l'entendre et à admirer ses œuvres, parce qu'ils aimaient sincèrement la vérité. En ce même jour, quelques pharisiens, les uns par un bon motif, celui de l'avertir de se mettre en sûreté, les autres par mauvaise intention, pour voir si la crainte de la mort l'empêcherait de prêcher, s'approchèrent de lui en lui disant : Maître, retirez-vous dans un lieu qui ne soit pas soumis à la puissance d'Hérode. Mais Jésus, voulant leur montrer qu'il était au-dessus de toute crainte, leur répondit : « Allez et dites à ce renard, c'est-à-dire à Hérode (le renard, en effet, qui est un animal rusé, rapace et trompeur, est l'image de tout mauvais prince), que je chasse les démons qui, quoique plus puissants que lui, sont forcés d'obéir à ma voix, et que sans redouter son pouvoir, je guéris les maladies corporelles et spirituelles jusqu'au jour de ma passion où je serai enlevé par la mort. »

Comme s'il leur disait : Hérode, malgré sa puissance et son autorité, ne pourra m'empêcher de faire ce pourquoi je suis venu, jusqu'au jour où, attaché à la croix, toutes les choses qui ont été écrites et annoncées de moi par les prophètes seront accomplies. Puis ensuite, voulant désigner le lieu de sa passion et de sa mort, il ajoute : Cependant il faut, non par nécessité, mais pour me conformer à la volonté de mon Père et à la mienne ; il faut qu'aujourd'hui, demain et le jour suivant, c'est-à-dire pendant quelque temps, je chemine vers le lieu de ma passion, car il ne convient pas qu'en ma qualité de prophète, je meure en dehors de Jérusalem, où tous les prophètes qui m'ont précédé et qui m'ont annoncé ont été immolés eux-mêmes, en ce lieu qui n'est plus soumis à la domination d'Hérode, mais à celle de Pilate. Ma mort n'est donc point en sa puissance, pas plus que l'heure et le temps où je dois mourir. Ces paroles signifient : Je sais quand je dois mourir, mais lui ne le sait pas ; je connais le lieu de ma passion, mais lui ne le connaît pas. Plût à Dieu qu'aujourd'hui encore les prédicateurs, les prélats et les autres ministres de l'Église, pussent, à l'exemple de leur divin Maître, annoncer les saintes vérités de l'Évangile, sans craindre les méchants et sans redouter la puissance des grands et des princes de la terre !

CHAPITRE LXXX

L'HYDROPIQUE GUÉRI — EXHORTATION A L'HUMILITÉ ET A LA MISÉRICORDE

Cependant Jésus-Christ parcourait les villes et les bourgades, instruisant les peuples et annonçant sa doctrine sans acception de personnes. Chemin faisant, il entra dans la maison d'un des princes des pharisiens pour y prendre son repas ; l'Evangile dit pour y manger du pain, *manducare panem*, comprenant sous ce mot les choses strictement nécessaires à la vie, sans aucune superfluité, et nous montrant que le Sauveur se contentait de peu pour ne pas être à charge à ceux qui le recevaient. Il est à croire que le Sauveur avait été invité par ce prince des pharisiens, car s'il entrait souvent chez les pécheurs et les publicains, qui reconnaissaient leur misère et le besoin qu'ils avaient d'un médecin, sans avoir été invité, il n'en

agissait pas de même à l'égard des pharisiens, qui se croyaient saints et justes. Dans sa bonté, il prévenait les premiers, les éclairant et les guérissant de leurs maux, mais il laissait les seconds dans leur orgueil, jusqu'à ce qu'ils reconnussent humblement leurs défauts. Les pharisiens l'observaient avec malice, cherchant à surprendre dans ses actes quelque chose qu'ils pussent blâmer ouvertement.

Un homme, alors atteint d'hydropisie, vint dans la maison où était Jésus, espérant recevoir quelque soulagement à ses infirmités. Le Sauveur, répondant, non aux paroles qui lui étaient adressées, car nul ne l'interrogeait, mais aux pensées secrètes des pharisiens et des docteurs de la Loi, et leur prouvant ainsi sa divinité, car il n'appartient qu'à la sagesse de Dieu de lire dans le cœur de l'homme, leur dit : Est-il permis de guérir les malades le jour du sabbat ? Il leur fait cette question, afin de pouvoir les confondre par leurs propres paroles ; mais ils se turent. Les pharisiens, dit le vénérable Bède (*in cap. XIV, Luc.*), interrogés par le Sauveur, gardent le silence et avec raison, car ils prévoyaient bien que leur réponse tournerait contre eux-mêmes. En effet, s'ils disent qu'il est permis de guérir un malade le jour du sabbat, pourquoi observent-ils Jésus à ce sujet ? si, au contraire, ils prétendent que ce n'est pas permis, pourquoi eux-mêmes osent-ils secourir leurs bêtes ce jour-là ? Ils se taisaient donc, car ils ne savaient que répondre.

Cependant l'hydropique se tenait debout sans mot dire, soit parce que son mal parlait assez pour lui, soit parce qu'il craignait les Juifs qui étaient présents ; il n'osait pas demander sa guérison un jour de sabbat. Jésus alors, voyant

que les pharisiens ne répondaient pas, prit le malade par la main, le toucha, le guérit et le renvoya. Le Sauveur, nous dit saint Cyrille, sans se préoccuper des piéges que lui tendaient les Juifs, délivre de son mal ce malheureux hydropique qui, par crainte des pharisiens, n'osait demander sa guérison, parce que c'était un jour de sabbat. Il se contentait de se tenir debout, espérant que Jésus, touché de sa misère, le guérirait. Le Seigneur, en effet, pénétrant sa pensée, et sans lui demander s'il voulait être guéri, lui rendit aussitôt la santé. Puis, répondant aux pensées secrètes de ceux qui murmuraient intérieurement au sujet de cette guérison, il leur montre que c'était là une action licite, par l'exemple d'un animal que l'on peut licitement, d'après leur propre aveu, sauver du danger qui le menace, même le jour du sabbat. Si, en effet, il est permis, le jour du sabbat, d'arracher à la mort une bête qui va périr, quoique pourtant ce ne soit là qu'une action dictée par l'intérêt, à plus forte raison est-il permis de sauver un homme pour qui tous les autres animaux ont été créés et qui est lui-même créé à l'image de Dieu, ce qui d'ailleurs est une œuvre de charité. Notre divin Sauveur, dit le vénérable Bède (*in cap. XIV Luc.*), voyant qu'ils ne pouvaient répondre, résout lui-même la question par un exemple sans réplique, leur prouvant qu'eux-mêmes ne craignaient pas de violer le sabbat par des actes de pure cupidité, et que dès lors ils n'avaient aucun droit de le blâmer s'il exerçait une œuvre de miséricorde qui était bien préférable. Combien de prélats aujourd'hui ressemblent à ces pharisiens en montrant plus de zèle pour le bien-être des animaux que pour le salut des âmes qui leur sont confiées ! Si une bête souffre ou est en péril,

ils s'empressent de lui venir en aide ; mais si leurs frères, qui sont leurs sujets, sont en danger de périr éternellement, ils n'en prennent aucun souci, et préfèrent ainsi les petites choses aux grandes.

N'est-il pas surprenant d'entendre les pharisiens blâmer ici le Sauveur de guérir les malades le jour du sabbat? car enfin leurs traditions déterminaient les divers travaux dont ils devaient s'abstenir le jour du sabbat, et la guérison des malades, surtout quand elle se faisait par de simples paroles, comme la plupart de celles qu'opérait Jésus-Christ, n'était pas comprise parmi les actes prohibés. Le Sauveur instruisait les peuples et guérissait les malades le jour du sabbat pour plusieurs raisons : d'abord, parce que ce jour-là les Juifs se réunissant en plus grand nombre dans la synagogue, il avait plus d'espoir de les gagner à lui ; en second lieu, pour nous apprendre que l'âme doit être guérie de toutes ses infirmités et de toutes ses imperfections pour jouir du repos éternel ; enfin, pour nous montrer que nous devons quelquefois nous priver des délices de la contemplation, pour travailler à la sanctification et au salut des âmes de nos frères.

Cet homme hydropique est également l'image du pécheur, et les diverses infirmités qu'il éprouve nous figurent les sept péchés capitaux. Ainsi : 1° l'hydropique est enflé dans tout son corps ; et l'orgueilleux a le cœur gonflé de vanité ; 2° l'hydropique est oppressé dans sa respiration ; et l'envieux cherche à comprimer et à abaisser les vertus d'autrui, afin qu'elles ne soient point connues des autres ; 3° l'hydropique souffre continuellement de la soif ; l'avare désire toujours posséder davantage et est insatiable ; 4° l'hydropique, par la surabondance des humeurs

désordonnées de son corps, est assujetti à de fréquentes indigestions ; l'homme, dominé par la colère, abrége ses jours par ses emportements ; 5° l'hydropique souffre par l'engourdissement et la lenteur de ses jambes ; le paresseux n'a aucun zèle, aucune ardeur pour le bien ; 6° l'hydropique souffre dans les parties sexuelles qui se gonflent outre mesure ; l'homme qui se livre à la débauche et aux plaisirs des sens éprouve les mêmes tourments ; 7° l'hydropique enfin exhale de sa bouche la mauvaise odeur ; la gourmandise détériore et empoisonne le palais de celui qui s'y livre avec excès. Mais c'est surtout l'avarice dont l'hydropisie est l'image. En effet, semblable à l'hydropique qui plus il boit, plus il veut boire, l'avare aussi, plus il possède, plus il désire posséder ; car, comme dit le poète Juvénal :

Crescit amor nummi, quantum ipsa pecunia crescit.
Avec l'or entassé grandit l'amour du lucre.

L'avarice est comme une bête féroce, elle ne laisse aucun repos à celui qu'elle domine, mais le pousse sans cesse vers de nouveaux désirs. Si cependant cet homme cupide se présente à Jésus-Christ, s'il est disposé pour l'honneur de Dieu à répandre ses richesses dans le sein des pauvres, alors son avarice se change en libéralité, et il recouvre la santé de l'âme. L'hydropique est aussi la figure de l'homme plongé dans les excès des plaisirs sensuels ; la volupté et l'avarice sont deux sœurs insatiables qui crient sans cesse : Apporte, apporte ! Il nous représente également l'orgueilleux dont le cœur est gonflé par la vanité, comme le corps de l'hydropique est tuméfié par les humeurs.

Jésus-Christ, guérissant cet homme hydropique en présence des Juifs superbes, voulait leur faire comprendre la maladie spirituelle dont eux-mêmes étaient atteints et les engager ainsi à en chercher la guérison. C'est pour cette même raison qu'il les exhorte, quand ils sont invités à un festin, à choisir non le premier, mais le dernier rang, selon ce précepte du sage : Plus vous êtes grand, plus vous devez vous abaisser en toutes choses. Et comme dit saint Chrysostôme : Nul en ce monde n'est plus aimé de Dieu que celui qui est petit à ses propres yeux ; c'est là le principe de la véritable sagesse. Toutefois, ceci doit s'entendre, non dans un sens matériel, mais dans un sens spirituel, car quelques-uns se placent au dernier rang par vanité et par orgueil, afin de paraître justes et saints aux yeux des autres ; celui-là est véritablement humble qui, étant assis au premier rang, se regarde comme indigne d'occuper même le dernier. Le Sauveur, dit saint Chrysostôme (*Hom.* 43, *Operis imperfecti*), nous ordonne de nous abaisser, non-seulement de corps, mais d'esprit, en nous regardant nous-mêmes comme les derniers des hommes ; et celui-là s'abaisse sans profit au-dessous des autres, qui, dans son propre cœur, se préfère à tous.

Remarquons ici qu'il y a deux espèces de noces : les noces spirituelles et les noces célestes. Les premières sont celles que Dieu célèbre ici-bas avec l'âme fidèle dans le secret de sa conscience ; et cette union de l'âme avec son divin époux s'opère par la foi et par l'amour. Les secondes se célébreront dans l'autre monde, lorsque cette âme sera mise en possession de la vision béatifique où elle jouira surabondamment de tous les biens célestes. Le vrai chemin qui conduit à ces noces est l'humilité, c'est

pourquoi Jésus-Christ nous dit : Allez et asseyez-vous au dernier rang. Et il nous en donne la raison quand il ajoute : Quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. Il ne dit pas quiconque est élevé en autorité au-dessus des autres et les commande, car, selon saint Grégoire, ce n'est pas la puissance, mais l'orgueil qui est un crime et nous rend ennemis de Dieu. Celui-là aussi sera élevé dans l'autre vie, et même quelquefois en ce monde, qui s'abaisse et qui s'humilie, non par nécessité, mais volontairement et du fond du cœur. Cette sentence, dit saint Cyrille, est infailliblement vraie au jugement de Dieu même qui chérit les humbles et déteste les superbes, quoique le contraire arrive ordinairement en ce monde où les petits et les humbles sont méprisés, et où les grands et les superbes sont exaltés; mais, un jour viendra, où ceux qui auront été élevés ici-bas seront abaissés dans les enfers, tandis que ceux qui auront été méprisés seront exaltés dans le ciel.

Nous lisons ce qui suit dans l'histoire des Pères du désert : Un homme riche et puissant, qui par ses intrigues était parvenu au faîte des grandeurs, entra un jour dans une église au moment où le ministre lisait ces paroles de l'Évangile : Quiconque s'élève sera abaissé et quiconque s'abaisse sera élevé. Indigné de cette maxime, qu'il regardait comme fausse, il ne craignit pas de blasphémer contre Dieu en disant : Si je m'étais abaissé et humilié au lieu de m'exalter, je ne serais jamais arrivé où je suis maintenant. Mais aussitôt, en punition de ces paroles, il fut frappé de mort à l'endroit même où il était. Hélas ! combien de mauvais chrétiens aujourd'hui, sans tenir le même langage, pensent et agissent comme ce malheureux ! Remarquons ici que la

vraie humilité, celle qui seule peut nous mériter gloire et honneur auprès de Dieu, consiste en trois choses. Premièrement, l'homme véritablement humble doit renoncer à toute estime de lui-même, se mépriser et se regarder comme un vil néant; s'il a en lui quelque chose de bon, il doit l'attribuer à Dieu seul qui en est l'auteur, selon cette parole de l'Apôtre : Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu? En second lieu, la vraie humilité consiste à mépriser et à fuir pour Dieu les honneurs et les dignités de ce monde; si pourtant on en est revêtu, il ne faut pas s'en enorgueillir, mais en rapporter la gloire à Dieu seul, de qui viennent tous les biens. Nous devons enfin apprécier le mérite des autres et les préférer à nous-mêmes. Comment en effet pourrions-nous autrement accomplir le précepte de l'Apôtre qui nous ordonne de nous honorer les uns les autres, car naturellement l'homme est plutôt porté à mépriser qu'à honorer celui qu'il croit au-dessous de lui. Lors donc que vous serez invités aux noces de Jésus-Christ avec son Église, noces auxquelles sont conviés tous les chrétiens, parmi lesquels quelques-uns sont plus élevés que les autres, soit par leurs dignités, soit par leurs vertus, leurs mérites ou leur intelligence des choses saintes, gardez-vous de vous placer au premier rang, en vous laissant aller à la présomption et au désir de la vaine gloire. Pour nous montrer que nous ne devons pas ambitionner les premières places, le Sauveur ajoute : De peur qu'une personne plus honorable que vous n'ait été invitée, et qu'alors celui qui vous a invité l'un et l'autre ne vienne vous dire : Cédez votre place à celui-ci; et que vous ne soyez obligé à votre confusion de descendre à une autre place. Aux yeux de Dieu, ce ne sont pas les dignités dont il est revêtu, mais

les vertus qu'il pratique qui rendent l'homme honorable. Voulez-vous au contraire être exalté, écoutez ce que Jésus-Christ ajoute : Lorsque vous aurez été convié à un grand festin, placez-vous au dernier rang, vous regardant, malgré vos dignités ou la noblesse de votre naissance, comme le plus petit de tous, car quand le maître de la maison vous verra ainsi abaissé, il viendra à vous et vous dira : Mon ami, montez plus haut ; et alors vous serez exalté et honoré aux yeux de toute l'assemblée. En effet, conclut notre divin Maître, comme donnant la raison de tout ce qu'il vient de dire, quiconque, soit clerc, soit religieux, s'élève par orgueil, sera abaissé, non de bon gré, mais nécessairement ou en ce monde ou en l'autre ; quiconque au contraire s'abaisse volontairement et non malgré lui, sera élevé en cette vie par les dignités et les mérites qu'il acquiert, et en l'autre par les célestes récompenses qui lui sont réservées et qui lui seront données infailliblement.

Les humbles sont ainsi appelés du mot latin *humus*, qui signifie terre, parce qu'en effet, ils se considèrent comme de la terre qui est foulée aux pieds par tout le monde. Ainsi l'homme qui est formé du limon de la terre doit s'abaisser sans cesse pour acquérir des mérites et parvenir à la véritable joie. Ayez toujours en l'esprit, dit saint Bernard, que vous n'êtes qu'un vil pécheur, indigne des grâces et des dons du Seigneur, si vous voulez que Dieu écoute votre prière. Nous devons fuir avec soin l'orgueil qui nous rend méprisables aux yeux de Dieu et des hommes, et embrasser au contraire avec ardeur l'humilité qui nous élève devant le Seigneur et devant nos semblables. Ne vous alarmez pas, dit saint Chrysostôme

(*Homil.* 66, *in Matth.*), si l'honneur vous est ravi, pourvu que vous en deveniez plus humbles, car alors vous serez grands aux yeux de Dieu. La vraie humilité est la porte du ciel; si vous voulez y paraître élevés, sachez devenir petits ici-bas. Ce sont ceux qui auront été méprisés et conspués en ce monde qui seront les plus grands dans les cieux.

Le Sauveur, après avoir ainsi donné une leçon d'humilité aux conviés des noces, voulut aussi engager ceux qui invitent à la compassion et à la miséricorde ; c'est pourquoi s'adressant au Maître de la maison, et par là même à tous ceux qui étaient présents, il leur dit : Lorsque vous donnez un grand repas, n'invitez point vos amis, vos frères, vos parents ou vos voisins, parce qu'ils sont riches et dans un but d'intérêt ou d'ostentation; puis, pour donner la raison de ce qu'il dit, il ajoute : Car alors ils vous inviteront à leur tour, comme on fait habituellement dans le monde, et vous recevrez votre récompense des hommes et non de Dieu, en cette vie et non dens l'autre. Ce qui fait dire à saint Ambroise (*lib. VII, in Luc.*) : Celui qui donne l'hospitalité dans l'espoir d'en être payé, est un avare. Mais, au contraire, n'écoutez que la charité, et conviez à votre festin les pauvres, les infirmes, les aveugles et les boiteux, qui ne peuvent pourvoir à leurs besoins et qui ne peuvent vous inviter à leur tour ; alors le Seigneur, qui n'oublie jamais ce qu'on fait en son nom, deviendra votre débiteur et vous en tiendra compte ici-bas par l'espérance des biens à venir, et dans l'autre vie par la jouissance de ces mêmes biens. Ne méprisez pas les pauvres, dit à cette occasion saint Grégoire de Nysse, et sachez les apprécier à leur juste valeur. Ils sont les re-

présentants de Jésus-Christ en ce monde, les héritiers des biens futurs; les porte-clés du royaume des cieux, les accusateurs ou les avocats de ceux qui les auront méprisés ou choyés ici-bas.

La moralité de tout ce qui vient d'être dit peut se résumer en ces quelques mots : lorsque vous préparez un festin, c'est-à-dire que vous vous disposez à la prière afin de vous nourrir du pain des larmes et de vous enivrer du vin de la componction, n'invitez pas vos amis, ou plutôt ne vous contentez pas de prier pour vos parents, pour vos amis, pour les justes, qui sont riches en vertus, mais bien pour vos ennemis et pour les pécheurs qui sont pauvres des biens spirituels; pour ces pécheurs qui commettent le mal ou par faiblesse, ou par malice ou par ignorance. Le ministre de la parole sainte est celui qui nous convie à ce spirituel banquet; s'il agit pour acquérir de l'honneur, de la réputation ou en vue d'un gain temporel, il ne recevra de Dieu aucune récompense ; mais si le salut des âmes est le seul but qu'il se propose, il partagera avec les justes le bonheur de la vie éternelle.

CHAPITRE LXXXI

DE CEUX QUI SONT INVITÉS A UN GRAND SOUPER

Comme la plupart des hommes attachés aux biens terrestres et entraînés par les plaisirs du monde, n'éprouvent aucun désir des biens célestes et ne font nul effort pour les obtenir, malgré leur croyance à la réalité de ces biens, le Sauveur, pour leur montrer que l'indifférence seule les en rend indignes, leur propose une parabole. Dans cette parabole, il nous fait sentir l'immense bonté de Dieu à l'égard des hommes, et en même temps, il reproche aux Juifs leur ingratitude, eux qui, de préférence à toutes les autres nations, avaient été conviés à cette béatitude céleste par les prophètes d'abord, puis par Jésus-Christ lui-même, et enfin par ses apôtres, mais qui avaient refusé de se rendre à ces invitations réitérées, et avaient ainsi abandonné leur place aux gentils.

Le Sauveur leur dit donc : *Homo quidam*, un homme,

c'est-à-dire Jésus-Christ, Dieu et homme tout à la fois, puisqu'il a bien voulu se revêtir de notre humanité, *fecit cœnam magnam,* prépara un grand souper, c'est à savoir la gloire et la béatitude célestes et durables, que Dieu de toute éternité réservait aux âmes des justes. Ce festin est appelé souper, parce que de même que ce repas du soir est le dernier de la journée, de même aussi la béatitude céleste n'est accordée qu'à la fin de cette vie présente, après laquelle il n'y a plus rien à espérer. Le maître appela un grand nombre de convives, *et vocavit multos;* en effet, Dieu désire le salut et le bonheur de tous les hommes. Il appela les uns par le ministère des anges, des patriarches et des prophètes; les autres par lui-même, par ses apôtres et les prédicateurs de l'Évangile; d'autres enfin par de salutaires inspirations, par les bienfaits de la prospérité ou par les peines de l'adversité. Quand l'heure du repas fut venue, *hora cœnæ,* c'est-à-dire dans le dernier âge du monde et au temps de grâce, il envoya son serviteur, *misit servum suum,* représenté par les prédicateurs de l'Évangile, qui, quoique en grand nombre et différents d'état et de position, ne doivent former cependant qu'un seul, puisque tous ils doivent être unis par les liens de la foi et de la charité.

Jésus-Christ donc envoie son serviteur pour dire aux invités de venir ou de se préparer à ce festin par leurs bonnes œuvres, car tout était prêt pour les recevoir : *dicere invitatis ut venirent, quia jam parata sunt omnia.* En effet, avant l'Incarnation du Verbe, nul ne pouvait parvenir à la vie éternelle; mais lorsque l'Agneau sans tache eut été immolé sur la croix, les portes du ciel furent ouvertes; alors Jésus-Christ, qui lui-même avait été envoyé par son

Père pour y convier les hommes, envoya aussi à son tour ses apôtres et leurs successeurs pour les appeler (car tout était prêt) à ce céleste banquet, qui consiste spécialement dans la vision béatifique des Personnes divines, dans la société des anges et la compagnie des saints. Mais alors tous commencèrent à s'excuser, *Et cœperunt se simul omnes excusare*, ou plutôt à s'en rendre indignes par leur mauvaise conduite, préférant les biens sensuels et terrestres aux biens spirituels et célestes.

Quand l'Évangile dit tous, *omnes*, nous devons entendre le plus grand nombre; en effet, peu sont sauvés relativement à la masse entière du genre humain. Beaucoup, dit saint Grégoire (*Hom.* 36, *in Evangel.*), sont conviés à ce festin, mais bien peu y sont admis, car la plupart s'en rendent indignes en se laissant volontairement aller ou à l'orgueil, ou à l'avarice, ou à la volupté.

Le premier commence à s'excuser en disant : J'ai acheté ma maison des champs et il faut que j'aille la voir : *Villam emi, et necesse habeo exire et videre illam ;* il désigne ainsi les orgueilleux et les amateurs du monde dont l'ambition et l'amour des honneurs et des dignités sont marqués par cette maison.

Le second dit : J'ai acheté cinq paires de bœufs et je vais les éprouver : *Juga bovum quinque emi, et eo probare illa;* c'est là l'image des hommes cupides et avares qui ne pensent qu'aux biens terrestres et mondains, dont les bœufs destinés à labourer la terre sont l'emblème.

Le troisième dit : Je me suis marié et je ne puis y aller : *Uxorem duxi, et ideo non possum venire*, nous montrant par là les hommes voluptueux et sensuels dont

l'intelligence, selon la pensée de saint Basile, abrutie par les plaisirs charnels, est incapable de s'élever à la contemplation des choses divines. Tous ceux-là sont indignes d'assister aux noces de l'Agneau sans tache.

Les trois vices dont nous venons de parler sont la source de tout ce qui peut nous éloigner de cette béatitude céleste, car, comme dit l'apôtre saint Jean : Tout ce qui est dans le monde est ou concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie. O vous, s'écrie saint Augustin (*Serm.* 33, *de Verbis Domini*), qui désirez assister à ce banquet du Très-Haut, n'aimez ni le monde ni les choses qui sont dans le monde; l'amour des biens terrestres est la cause des peines spirituelles, tout ce qui est dans ce monde est ou concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie! Fuyons donc toutes ces excuses vaines et ridicules; que l'orgueil, l'ambition et la volupté ne nous arrêtent point, mais allons à Dieu sans détour, et nos âmes seront abondamment rassasiées.

Le serviteur, de retour vers son maître, lui rapporta tout ce qui s'était passé, *Et reversus servus, nuntiavit hæc Domino* : ce sont les ministres de l'Évangile qui, après s'être livrés à la prédication, reviennent au silence de la contemplation, et là, dans leurs entretiens intérieurs avec Dieu, lui communiquent tout ce qui s'est passé : *Tunc iratus pater familias;* alors Jésus-Christ, dont la famille se compose des anges et des élus, irrité contre les hommes tièdes et négligents qui ont méprisé son céleste banquet, et préféré ainsi les biens temporels et périssables au bonheur éternel, dit à ses serviteurs fidèles : Sortez vite; quittez les travaux de l'étude, abandonnez les douceurs de

la contemplation pour aller dans les rues et les places publiques de la ville, *in plateas et vicos*, nous désignant par là la vocation des Juifs. De même que les rues et les places d'une ville sont renfermées dans son enceinte, ainsi les Juifs étaient enfermés dans les observances légales auxquelles ils étaient assujettis comme citoyens de Dieu qui leur avait donné sa loi. Allez donc, et appelez les pauvres en grâces et en vertus, les faibles privés de bonnes œuvres, les aveugles qui n'ont pas la connaissance de la vérité, et les boiteux par défaut de droite affection et de bonne intention, c'est-à-dire les humbles et les petits qui se croient méprisables, et amenez-les. Ce sont ceux-là que le Seigneur veut appeler à la pénitence et introduire à son festin. En effet, les princes des prêtres et les docteurs de la loi furent rejetés à cause de leur orgueil et de leur ingratitude, tandis que les simples et les publicains furent admis, comme on le voit par les apôtres, par les disciples et par plusieurs autres mentionnés dans l'Évangile. Parce que les riches, dit saint Grégoire (*Homil.* 36, *in Evangel.*), ont refusé de se rendre à l'invitation du Maître, les pauvres y ont été appelés, car Dieu choisit les faibles aux yeux du monde pour confondre les forts, et il préfère le pécheur qui s'humilie au juste orgueilleux. Le Seigneur prend pour lui ceux que le monde méprise ; souvent le mépris du monde fait rentrer le pécheur en lui-même et le rappelle à la vertu, et moins on a de satisfaction ici-bas, plus on est disposé à entendre la voix de Dieu et à aller à lui. Qui sont ceux, s'écrie saint Augustin (*Serm.* 33, *de Verbis Domini*), qui ont part au banquet du Seigneur, sinon les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux? Les riches, les hommes bien portants et remplis d'eux-mêmes

n'y sont pas admis, car plus ils sont orgueilleux, plus aussi Dieu les méprise. Venez, vous qui êtes pauvres ; c'est vous qu'invite Celui qui a bien voulu se faire pauvre pour vous, quoique le souverain Maître de toutes choses, afin de vous enrichir par sa pauvreté même. Venez, vous qui êtes malades et languissants, le médecin n'est pas pour ceux qui se portent bien. Venez, vous qui êtes boiteux, en lui disant : Affermissez mes pas, Seigneur, dans la voie de vos commandements. Venez, vous qui êtes aveugles, et dîtes-lui : Éclairez mes yeux, de peur qu'ils ne s'endorment dans la mort éternelle.

Le serviteur, de retour vers son maître, lui dit : *Domine, factum est ut imperasti*, Seigneur, j'ai fait ce que vous m'avez commandé et comme vous m'avez commandé, montrant ainsi sa parfaite obéissance et dans l'action elle-même et dans le mode ; mais il y a encore des places vides, *et adhuc locus est*. Comme s'il disait : Plusieurs parmi les Juifs sont venus à votre invitation, toutefois, il reste encore assez de place pour y recevoir les gentils, nous montrant par là que l'Église est toujours prête à recevoir ceux qui veulent entrer en son sein. Alors le Maître dit à son serviteur : Allez à travers les chemins et les buissons, et forcez d'entrer ceux que vous rencontrerez : *Exi cito in vias et sepes, et compelle intrare.* C'est-à-dire : Sortez de la Judée, allez vers les païens, et par vos instructions, vos instances et vos importunités, forcez-les d'entrer à mon céleste souper, *ut impleatur domus mea*, afin que ma maison, c'est-à-dire le ciel, soit rempli et que le nombre des prédestinés soit parfait.

Par ceux qui sont appelés, nous devons entendre les Juifs qui avaient la loi et les prophètes, et auxquels une

simple invitation devait suffire; par ceux, au contraire, qui sont contraints, nous devons entendre les gentils ou les hérétiques que l'Eglise frappe de ses foudres pour les faire rentrer dans son sein; ou même tous ceux que Dieu, par les épreuves de l'adversité, rappelle à son amour et à la pratique du bien. Heureuse nécessité qui nous force à mieux vivre! Beaucoup, en effet, s'ils sont dans la prospérité, ne pensent qu'au monde et aux choses du monde, mais, dans le malheur et le danger, ils reviennent à Dieu, Il est plus difficile, dit saint Chrysostôme, de triompher des passions quand on vit en paix, que de mépriser les richesses quand on est dans le danger. La crainte du péril aide l'âme et nous fait triompher plus aisément des plaisirs des sens. Combien, en effet, qui, dans la paix, n'eussent pas voulu être pauvres, préfèrent, au temps de la persécution, renoncer aux richesses plutôt que de périr avec elles. Dieu les connaît et il permet que les biens leur soient enlevés, afin qu'ils lui restent fidèles ou qu'ils reviennent plus aisément à lui.

Enfin, pour terminer, Jésus-Christ ajoute : En vérité, je vous le dis, nul de ceux qui ont été invités et qui ont refusé de venir, ne goûtera de mon souper; *nullus illorum qui vocati sunt, gustabit cœnam meam*. Qu'elle est terrible, s'écrie saint Grégoire, cette sentence de notre divin Maître! Que nul donc ne refuse de se rendre à son invitation, de peur que par son refus il ne se ferme à toujours l'entrée du céleste banquet. Appliquons-nous sans cesse, nous dit saint Chrysostôme (*Homil.* 5, *ad popul. Antioc.*), à conserver en nous la dignité de chrétien dans laquelle nous avons été établis; tendons continuellement au royaume de Dieu, regardant les choses présentes comme une ombre qui passe

et comme une vaine fumée qui s'échappe dans les airs. Si un roi de la terre nous retirait de la misère et nous adoptait pour son fils, regretterions-nous la cabane d'où il nous aurait retiré? De même, apprenons à mépriser les biens présents de ce monde, en considérant les biens futurs que Dieu nous réserve et auxquels nous sommes appelés.

CHAPITRE LXXXII

DE LA FÊTE DES TABERNACLES CHEZ LES JUIFS

Cependant Jésus-Christ demeurait en Galilée, instruisant le peuple dans les synagogues ; il ne voulait point passer en Judée, parce que les Juifs cherchaient l'occasion de le mettre à mort. Sans doute le Sauveur aurait pu, sans avoir rien à redouter de leur part, se montrer parmi eux, mais il préféra se soustraire à leurs yeux en attendant l'heure de sa passion. Et cela pour plusieurs motifs : d'abord pour lui-même, parce que le temps qu'il avait fixé pour sa mort n'était pas encore venu. En second lieu, pour nous-mêmes, afin de consoler notre faiblesse, nous montrant par son exemple que nous pouvons quelquefois fuir les persécutions. Troisièmement, pour les Juifs eux-mêmes, de peur qu'en se montrant à eux, il n'excitât davantage leur haine contre lui. La fête appelée par les Juifs

Scénopégie ou fête des Tabernacles était proche. Cette fête durait sept jours, pendant lesquels les enfants d'Israël vivaient sous des tentes faites de branches d'arbres, en mémoire du temps que leurs pères avaient passé dans le désert, après leur sortie d'Égypte, et aussi pour rappeler les bienfaits de Dieu à leur égard. Cette fête se célébrait après la récolte des fruits de la terre, dans le mois de septembre, parce que c'était à cette époque qu'ils étaient entrés dans la terre promise.

Comme cette fête donc approchait, les frères, c'est-à-dire les parents du Sauveur du côté de sa sainte Mère, et qui le traitaient de frère, selon la coutume reçue parmi les Juifs, lui dirent : Passez en Judée et montez avec nous à cette fête, afin que tous ceux qui s'y rendent de toutes parts soient témoins de vos œuvres et de vos miracles et qu'ils deviennent vos disciples. Comme s'ils lui disaient, selon la pensée du vénérable Bède (*in cap.* VII *Joan.*) : Vous faites des œuvres merveilleuses, mais peu de personnes en sont témoins ; passez donc à Jérusalem où résident les princes et les grands, afin qu'en voyant vos miracles, ils vous rendent l'honneur et la gloire qui vous sont dus. Ces amis tout charnels cherchaient la gloire du Sauveur, non pour lui, mais pour eux-mêmes, afin que quelques rayons de cette gloire qu'il pourrait s'attirer se réflétassent sur eux. En effet, c'est le propre des hommes vains de publier tout ce qui peut contribuer à leur honneur. Mais Jésus-Christ, voulant nous montrer par son exemple que nous devons fuir la gloire humaine, rejette leur mauvais conseil et leur dit : Mon temps, c'est-à-dire le moment de manifester ma gloire, n'est pas encore venu ; elle ne doit éclater qu'après ma résurrection. Pour

vous, qui courez après les vanités du siècle et les plaisirs mondains, votre temps est toujours prêt. Le monde dont vous êtes les partisans ne saurait vous haïr ; les mêmes désirs, la même volonté, les mêmes sentiments vous unissent. Au contraire, il me déteste ainsi que les miens, parce que loin d'approuver, nous blâmons ses œuvres et sa conduite. Pour vous, qui aspirez après les honneurs et les joies du monde, allez à cette fête où vous pourrez trouver de quoi satisfaire votre vanité et vos désirs ; mais, moi, qui ne prends aucun plaisir, aucune satisfaction à ces frivolités, je n'irai pas avec vous comme vous désirez que j'y aille, car mon temps, c'est-à-dire le temps où mon humanité doit être glorifiée, n'est pas encore venu ; avant d'arriver à la gloire de l'immortalité, il me faut passer par les humiliations de la croix.

Le Sauveur, en disant à ses frères : Allez, vous autres, à cette fête, ne les y engage pas, ne leur donne point un conseil et encore moins un ordre à cet égard ; il constate et démontre seulement qu'ils ne cherchaient que les satisfactions mondaines. Ils voulaient jouir des plaisirs de la fête sans supporter les fatigues des vigiles qui doivent y préparer ; ils désiraient posséder les joies et les honneurs de ce monde sans en souffrir les peines et les chagrins. Hélas! combien de nos jours ne voyons-nous pas de chrétiens qui leur ressemblent ! Ils veulent passer cette vie dans les festins, dans la joie, dans les plaisirs ; mais dans l'autre ils souffriront de la faim, de la soif au milieu des tribulations et des larmes. Trois grands motifs doivent nous porter à fuir les plaisirs du siècle : premièrement, parce que cette vie est la préparation et pour ainsi dire les vigiles de la grande solennité qui aura lieu dans le ciel ;

nous devons donc y jeûner, y pleurer nos péchés afin de parvenir à la fête de notre patrie. Heureux, dit saint Mathieu, ceux qui pleurent en cette vie, car ils seront consolés dans l'autre; et saint Luc ajoute: Malheur à vous qui êtes rassasiés en ce monde, car en l'autre vous serez tourmentés par la faim. En second lieu, la vie présente est le lieu de notre exil; le malheureux proscrit, pour se livrer aux plaisirs et à la joie, attend son retour dans ses foyers. Notre véritable patrie est le ciel qui nous est réservé. Ils sont bien insensés les pécheurs qui, pour jouir de quelques vaines satisfactions dans leur exil, se privent à toujours des joies et des douceurs de la céleste patrie. Enfin, la vie présente est le temps du travail et des épreuves, les vrais serviteurs de Dieu les acceptent et les subissent afin de passer ensuite au repos; mais ceux qui veulent ici-bas se livrer à l'oisiveté doivent s'attendre aux peines et aux fatigues dans l'autre vie.

Nous voyons par là la différence qui existe entre les bons et les méchants; les pécheurs en ce monde ont en partage les plaisirs et la gloire, mais dans l'autre ils auront la honte et les tourments; les justes au contraire jouiront des biens éternels en régnant avec Jésus-Christ dans le ciel, qu'ils auront acquis par les souffrances et les tribulations de cette vie. Jésus-Christ, dit saint Augustin (*Tract.* 28, *in Joan.*), est notre maître et notre chef; nous sommes ses membres, puisque nous sommes unis à lui par la foi; c'est pour nous instruire qu'il disait à ses frères: Votre temps est toujours prêt, mais le mien n'est pas encore venu. Marchons sur ses traces, et à son exemple, ne craignons pas de dire aussi aux mondains qui nous méprisent et qui nous insultent : Votre temps est toujours

prêt, mais le nôtre n'est pas encore venu. La vie présente est le règne des puissants et des riches; ils possèdent l'or et l'argent; ils peuvent, à leur gré, se garantir du froid et de la chaleur, se procurer les aises et les jouissances corporelles, leur temps est toujours prêt. Il n'en est pas ainsi des pauvres qui sont privés de tout; mais un jour viendra où, dans le siècle futur, ils seront amplement dédommagés de tout ce qu'ils auront souffert ici-bas.

Le Sauveur resta donc en Galilée; mais deux jours après le départ de ses frères, il alla lui-même en secret, à cette fête. Il ne voulut pas y aller avec eux dès le commencement, pour nous montrer qu'il ne se rangeait pas aux avis de ceux qui l'engageaient à se faire voir aux hommes pour capter leurs faveurs; il ne voulut pas s'en abstenir, de peur de laisser échapper une occasion d'annoncer au peuple la doctrine qu'il était venu apporter à la terre. Il y alla en secret, condescendant ainsi à la faiblesse des chrétiens qui se cachent quelquefois pour éviter les mépris et les tortures. Notre divin Maître, dit le vénérable Bède expliquant ce passage dans un sens mystique (*in cap.* VII *Joan.*), demeura quelques jours en Galilée, qui signifie *transmigration,* lieu de passage, pour nous montrer qu'il habite dans les âmes qui, passant du vice à la vertu, s'efforcent de progresser dans la pratique du bien. Il monte à la fête; en effet, les vrais chrétiens recherchent non la vaine gloire de ce monde, mais la gloire éternelle; et il y monte secrètement, parce que la véritable gloire du chrétien consiste dans la pureté du cœur, la paix d'une bonne conscience et la ferveur de la foi.

Remarquons que Jésus-Christ, quand il veut opérer

quelque grand miracle, loin de cherher à faire éclater sa gloire et sa puissance, éloigne plutôt les témoins, comme nous le voyons ici et dans plusieurs autres circonstances rapportées dans l'Évangile, afin de nous faire goûter cette grande maxime : *Plus vous êtes grand, plus aussi vous devez vous humilier en toutes choses.* Au contraire, quand il s'agit de subir des humiliations, il s'entoure de la multitude. Ainsi nous le voyons, quand il marche vers le lieu de sa passion, envoyer devant lui ses disciples chercher l'ânesse sur laquelle il doit faire son entrée à Jérusalem. Quand il se dispose à manger l'agneau pascal, il envoie deux de ses apôtres pour préparer le lieu du festin, nous révélant par là la grandeur du sacrement d'Eucharistie dont nous ne devons approcher qu'après nous y être préparés par la pratique des vertus et des bonnes œuvres. Cependant les Juifs, ne le voyant pas à la fête avec ses frères, le cherchaient de toutes parts et se disaient entre eux : Où est-il donc ce grand prédicateur, qui opère tant de miracles ? Remarquons ici que personne ne le désignait par son nom.

Parmi ceux qui s'informaient de lui, les uns le cherchaient avec le désir de s'instruire de sa doctrine qu'ils regardaient comme sainte ; les autres, dans le dessein de lui nuire et de le mettre à mort ; d'autres enfin par pure curiosité. Les premiers ou n'osaient pas le nommer ou croyaient sa réputation assez grande pour qu'il n'eût pas besoin d'être désigné nominativement ; les seconds ne le nommaient pas, parce que son nom leur était à charge; les troisièmes se souciaient peu de son nom. Cependant on parlait beaucoup de lui dans la foule et les opinions étaient divisées à son sujet. Les uns disaient : C'est

un homme juste, approuvant ainsi sa doctrine et ses miracles ; les autres disaient : Non, mais il séduit le peuple, blâmant ainsi ses paroles et ses œuvres. Le premier sentiment, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 48, *in Joan.*), était celui de la multitude ; le second, celui des prêtres et des grands. Aucun cependant de ceux qui le regardaient comme un homme juste n'osait parler publiquement de lui, de peur d'être chassé de la synagogue par les princes des prêtres ; ce qui nous montre que les grands et les prêtres le regardaient comme un séducteur, tandis que le peuple le vénérait comme un sage. Mais ces hommes faibles et timides qui croyaient en Jésus-Christ, n'osaient pas dire la vérité, et par là même la trahissaient. On peut, selon saint Chrysostôme, pécher contre la vérité de trois manières : ou en la dissimulant par respect humain, ou en la trahissant par un mensonge, ou en ne la défendant point. Les premiers sont désignés par ces mots de notre Évangile : *Les uns disaient que c'était un homme juste, nul cependant ne parlait de lui ouvertement, dans l'appréhension des Juifs.* Ceux-là, dit saint Augustin (*Tractat.* 28, *in Joan.*), se rendent coupables envers Dieu, qui est la vérité, comme ceux qui le trahissent par un mensonge ; les premiers, parce qu'ils ne veulent pas être utiles ; les seconds, parce qu'ils désirent nuire. Les seconds sont indiqués par ces paroles : D'autres disaient : Non ; mais il séduit le peuple. Ce sont ceux-là dont parle l'Apôtre, quand il dit : Ils ont changé la vérité de Dieu en mensonge. Enfin, les troisièmes sont caractérisés ainsi : Une grande agitation, un grand murmure circulait dans la foule à son sujet, *multum murmur erat de eo in turba.* Le peuple murmurait de ce que les pharisiens persécutaient le Christ, mais aucun ne le défendait et n'osait

résister en face, malgré cet avis du sage : Combattez pour la justice jusqu'à la mort.

Il en est ainsi de nos jours des chrétiens ; quoi de surprenant que les méchants parlent mal d'eux, lorsqu'ils n'ont pas craint de mal parler du Sauveur lui-même ? Ce langage des Juifs à l'égard du Sauveur, dit saint Augustin (*Tractat.* 28, *in Joan.*), doit nous consoler. Qu'un chrétien soit favorisé d'une grâce particulière, les uns disent : C'est un juste ; d'autres disent : Non, c'est un orgueilleux qui veut en imposer au peuple. Supportons avec patience ces injures à l'exemple de notre divin Maître. Nous serions des insensés, dit saint Grégoire (*Epist.* 45), si nous cherchions à capter les suffrages de ceux que nous savons être les ennemis de Dieu. La critique des impies fait notre gloire ; si nous leur déplaisons, c'est que nous commençons à être justes. Quand on parle contre nous, descendons en nous-mêmes et reposons-nous sur le bon témoignage de notre conscience. Que nous importe qu'on nous loue, si notre conscience nous accuse ; mais si elle est pour nous, que peuvent contre nous les discours des méchants ? Ne soyons pas étonnés, dit Boëce, si, sur la mer de ce monde, nous sommes assaillis par les tempêtes ; les bons seront toujours en butte aux sarcasmes des méchants. Et Sénèque ajoute : Il est aussi honteux, pour l'homme ici-bas, d'être loué par ceux qui font mal que de mal faire lui-même. Et plus loin : Le plus vertueux à mes yeux est celui qui préfère perdre sa réputation plutôt que le bon témoignage de sa conscience. La honte qui résulte d'une bonne action n'est pas une honte, c'est la véritable gloire.

Vers le milieu de la fête, c'est-à-dire le quatrième jour de la semaine qui est celui où, dès le commencement, Dieu

créa la lumière pour éclairer le monde, le Sauveur monta ostensiblement au temple, et là il instruisait le peuple qui alors était plus disposé à l'écouter que pendant les premiers jours de réjouissances. Les évangélistes, dans leur récit, adoptent la méthode admise parmi les Juifs, et par mot *fête*, ils désignent les sept jours consacrés à la solennité des Tabernacles. Le huitième jour n'en faisait pas partie, il est vrai, mais il n'était pas pour cela moins solennel, car il était employé à la collecte en faveur des pauvres et pour l'entretien du Temple. Parmi le peuple, les uns regardaient Jésus-Christ comme un prophète, comme le Messie qui devait venir ; d'autres au contraire le traitaient de démoniaque. Le Sauveur, sans se troubler, ne cherchait pas à leur rendre injure pour injure, mais répondait à tous avec bonté. Il voulait par là, selon le vénérable Bède (*in cap.* VII *Joan.*), nous donner l'exemple de la patience et de la résignation, et nous montrer que nous devons supporter avec douceur la calomnie et rendre le bien pour le mal.

Cependant les pharisiens et les princes des prêtres, témoins des discussions qui circulaient parmi le peuple, dont les uns glorifiaient, les autres blasphémaient le Sauveur, inquiets et jaloux, envoyèrent leurs ministres, c'est-à-dire les gardes du prétoire pour se saisir de lui. Les insensés ! ils étaient furieux de voir que Jésus était glorifié par le peuple, et ils cherchaient l'occasion de le mettre à mort. Le Sauveur, voulant triompher de leur malice et leur procurer le salut, leur dit : Je ne suis plus que pour quelques jours parmi vous; pourquoi cherchez-vous à me faire mourir? Attendez encore quelques mois et vous pourrez accomplir ce que vous désirez; jusque-là vos efforts sont

vains et inutiles; mais lorsque ma mission sera remplie, lorsque la rédemption du genre humain, pour laquelle je suis parmi vous, sera consommée, alors, par ma passion et par ma mort, je retournerai vers Celui qui m'a envoyé et qui est mon Père qui est dans les cieux. Alors vous me chercherez, mais vous ne me trouverez pas. C'est ce qui arriva, selon saint Augustin (*Tractat.* 28, *in Joan.*), après l'ascension de Jésus-Christ, quand les Juifs crurent en lui. C'est aussi ce qui arrive journellement. Beaucoup, en effet, cherchent Jésus-Christ et ne le trouvent pas, parce qu'ils le cherchent, non point où il est, mais où il n'est pas. Jésus-Christ, qui est la Sagesse de Dieu le Père, ne se trouve ni dans les délices, ni dans les plaisirs, ni dans les richesses et les grandeurs de ce monde, mais dans l'humilité, dans l'indigence et dans la mortification. C'est là seulement où nous pouvons le trouver, c'est ainsi qu'il a voulu se montrer en ce monde. Vous trouverez, dit l'ange aux bergers, selon le rapport de saint Luc, vous trouverez cet enfant, montrant ainsi son humilité, enveloppé de langes, signes de la pauvreté, couché dans une crèche, marque de la mortification.

Le dernier jour de la fête des Tabernacles, c'est-à-dire le septième, était, à cause du grand concours du peuple, aussi solennel que le premier. Ce jour-là donc le Sauveur se tenait au milieu du peuple en lui annonçant la parole de vie. Remarquons ici que l'évangéliste ne se contente pas de dire qu'il parlait au peuple, mais qu'il criait: *clamabat*, montrant par cette expression, l'ardeur et le zèle dont il était embrasé pour l'instruction et le salut des hommes. Le premier jour de la fête, selon saint Chrysostôme, était consacré aux louanges du Seigneur et aux

sacrifices en son honneur; les jours suivants étaient employés aux réjouissances et aux festins ; mais quand arrivait le dernier jour, la ferveur du peuple pour entendre la parole sainte se ravivait; on voulait remporter avec soi quelques pensées salutaires; aussi le Sauveur profitait-il de ce jour pour instruire le peuple, et lui procurer par là une nourriture salutaire qui pût l'alimenter jusqu'à la fête à venir.

Ces sept jours sont la figure des sept fêtes de l'âme chrétienne. Le premier jour, elle offre à Dieu le sacrifice de ses louanges, et dans les six autres elle reçoit de lui les dons spirituels et célestes, dont le premier est le pain des larmes pour pleurer ses péchés; le second, la réintégration dans la vertu; le troisième, le calme et la paix de la conscience sur ses péchés passés; le quatrième, l'accomplissement des désirs; le cinquième, les consolations du Saint-Esprit; le sixième enfin, le vrai pain de vie caché dans l'auguste Sacrement de l'autel. C'est aussi le septième jour que le Sauveur annonce au peuple les paroles de la vie éternelle. Mais qu'enseignait-il ? L'Évangile nous l'apprend : *Si quis sitit, veniat ad me;* si quelqu'un est altéré, qu'il vienne à moi, je suis la source de vie ; qu'il vienne, non corporellement, mais spirituellement et avec foi; qu'il rejette l'amour du monde pour m'aimer uniquement, et il boira abondamment et surabondamment l'eau de la sagesse divine; il recevra les dons et les grâces de l'Esprit-Saint, qui, de lui-même, rejailliront sur les autres, selon ces paroles de l'apôtre saint Pierre : Que celui qui reçoit de Dieu des grâces et des faveurs les communique aux autres. Le Sauveur, par ce mot *altéré, qui sitit*, désigne ceux qui, vides de l'amour du monde, soupirent après

les eaux de la grâce, ou après l'amour de Dieu. C'est ce qui fait dire à saint Augustin (*Tractat.* 32, *in Joan.*) : Quand l'âme est remplie de l'amour du monde, il n'y a plus de place pour l'amour de Dieu. Lorsque le vase est plein, rien ne peut plus y entrer ; rejetez donc ce que vous avez pour recevoir ce que vous n'avez pas ; chassez de votre cœur l'amour du monde, afin qu'il se remplisse de l'amour de Dieu. Le Saint-Esprit, dit saint Chrysostôme (*Hom.* 50, *in Joan.*), est appelé fleuve, parce que, de même qu'un fleuve ne remonte point vers sa source, ne reste jamais en repos, mais coule toujours, ainsi ceux qui sont remplis des grâces de l'Esprit-Saint, ne retournent point à leurs anciens péchés, ne s'arrêtent pas en chemin, mais s'avancent toujours de vertu en vertu. Il est également appelé eau vive, pour nous apprendre que ceux qui sont animés par la grâce, doivent persévérer jusqu'à la fin ; car sans cette persévérance, toutes leurs bonnes œuvres précédentes seraient vaines et inutiles. Cessez de persévérer dans le bien, ajoute saint Bernard (*Epist.* 129), et toutes vos bonnes actions passées sont perdues pour vous.

Lorsque les ministres des scribes et des pharisiens eurent entendu le Sauveur, ils furent tellement émerveillés de ses paroles et de sa doctrine, qu'ils n'osèrent se saisir de lui ; mais retournant vers ceux qui les avaient envoyés, ils leur dirent : Cet homme parle avec tant d'éloquence, qu'il semble au-dessus de la nature humaine ; ce serait donc une imprudence de se saisir de sa personne ; si vous l'entendiez vous-mêmes, vous cesseriez bientôt de vouloir agir contre lui. Les pharisiens, poussés par la haine et par l'envie, s'imaginaient qu'ils s'étaient laissés séduire par de

vaines paroles, comme la populace ignorante, et qu'ils ne méritaient que malédictions, selon ces paroles du Deutéronome : Maudit soit celui qui ne s'attache pas aux commandements de la loi. N'est-ce pas, hélas ! ce que nous voyons chaque jour dans l'Église de Dieu, où les simples et les ignorants sont plus dévots que les savants et les maîtres du monde. Cependant, comme ni la doctrine du Sauveur, ni la foi du peuple, ni les rapports de leurs envoyés n'avaient pu convaincre les pharisiens et les détourner de leur infâme projet, Nicodème, qui était l'un des leurs, mais qui était venu secrètement pendant la nuit vers le Sauveur pour s'instruire de sa doctrine, se leva au milieu d'eux et leur dit : D'après notre loi, nul ne peut être jugé et condamné sans avoir été entendu, et avant que son crime soit prouvé ou par son propre aveu ou par la déposition de témoins, et cela, en sa présence ; car, quand il s'agit de la condamnation d'un homme, il ne faut pas agir à la légère.

Les pharisiens voulaient condamner le Sauveur sans l'avoir entendu. Nicodème, dans la bonté de son cœur, s'imaginait que s'ils entendaient Jésus-Christ, sa parole et ses raisonnements les entraîneraient et les ramèneraient à de meilleurs sentiments et à la vérité, comme lui-même y avait été ramené ; c'est pour cela qu'il insistait auprès d'eux. Mais les pharisiens persistant dans leur mauvaise volonté et n'obéissant qu'à la passion de l'envie qui les animait, rejetèrent ses avis et ses conseils et retournèrent dans leurs maisons, confus et honteux de leur défaite, sans avoir accompli leur mauvais dessein et sans avoir conquis la foi, car la dissension se mit parmi eux. Cependant le Sauveur se retira sur la montagne des Oliviers, sur le pen-

chant de laquelle s'élevait la petite ville de Béthanie, dans la maison de Marthe. C'est là que Jésus-Christ, toutes les fois qu'il venait au temple de Jérusalem pour enseigner le peuple et l'instruire par ses miracles, avait coutume de se retirer pour prendre quelque repos.

CHAPITRE LXXXIII

DE LA FEMME ADULTÈRE

Le lendemain, de grand matin, Jésus se rendit au Temple, pour nous montrer le zèle pour le salut des âmes dont il était animé, et le peuple vint en foule pour l'entendre, ce qui prouve l'ardeur qu'il avait de s'instruire. Le Sauveur, assis au milieu d'eux, leur enseignait sa doctrine. Les scribes et les pharisiens, jaloux de ses succès et de plus en plus furieux, cherchaient par tous les moyens possibles à le surprendre. Sachant qu'il prêchait spécialement la mansuétude et la miséricorde, et qu'il s'attirait ainsi l'amitié de la foule, ils lui amenèrent une femme surprise en adultère et qui, d'après la loi, devait être lapidée; puis, la plaçant devant lui, au milieu de tout le peuple, ils lui demandèrent en le tentant ce qu'il fallait faire. S'il la condamnait, ils l'eussent traité d'homme inhumain et sans pitié, qui agissait contrairement à cette

miséricorde qu'il enseignait à tous. Si au contraire il ne la condamnait pas, ils l'eussent accusé de violer la justice et de trahir la loi, qui voulait qu'une adultère fût punie de mort. Les insensés, ils pensaient que Dieu pouvait être sans pitié et sans justice dans ses jugements. Ils ne se préoccupaient pas de l'équité, mais ils cherchaient à surprendre Jésus dans ses paroles. Le Sauveur, par sa prudence, déjoua le piége qui lui était tendu, et, sans violer la justice, observa aussi la miséricorde.

Avant de leur répondre, il se baissa et se mit à écrire du doigt sur la poussière, comme s'il eût voulu par là, selon saint Augustin (*Tractat.* 33, *in Joan.*), signifier que les noms de ceux qui accusaient cette femme, étaient plus dignes d'être écrits sur la terre que dans le ciel. Par la terre, comme le remarque Alcuin, nous pouvons entendre le cœur humain, qui produit de bonnes ou de mauvaises actions, selon qu'il est rempli de bons ou de mauvais sentiments ; et, par le doigt, flexible de sa nature, avec lequel Jésus écrit, la vertu de discrétion avec laquelle nous devons agir en toutes choses. Par là aussi nous devons apprendre que, quand nous entendons dire du mal de notre prochain, nous ne devons pas le juger avec précipitation et témérité, mais descendre humblement dans notre conscience et examiner si nous sommes exempts de tout péché. Ainsi également, le juge qui entend les accusateurs de celui qui est amené devant son tribunal, ne doit pas légèrement prononcer sa sentence, mais auparavant peser mûrement tout ce qui est dit pour et contre l'accusé, afin de conserver avec équité les droits de chacun. Le Sauveur, écrivant sur la terre, semble dire aux scribes et aux pharisiens : Vous apportez ici l'autorité de votre loi, mais

cette loi, vous ne la comprenez pas vous-mêmes. Elle dit, il est vrai, que cette femme doit être punie, mais elle ne doit pas l'être par des gens tels que vous, qui les premiers violez la loi.

Cependant, comme les accusateurs persévéraient dans leur malice, Jésus, pour se délivrer de leur importunité, proféra cette sentence : *Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre.* Comme s'il leur eût dit : Que chacun de vous descende dans son propre cœur, et il se trouvera également coupable. Ainsi donc, ou laissez aller cette femme sans la punir, ou consentez à subir comme elle et avec elle les châtiments que la loi vous impose. Que cette pécheresse soit punie, mais non par des pécheurs; que la loi soit exécutée, mais non par ceux qui eux-mêmes la violent. Soyez justes avant tout, et ensuite punissez le coupable; telle est la vraie équité. Le Sauveur, remarque saint Augustin (*ibidem*), ne dit pas que cette femme ne soit point punie; il aurait paru agir contre la loi; mais il ne dit pas non plus qu'elle soit lapidée, car il est venu en ce monde pour sauver ceux qui étaient perdus, et non pour perdre ceux qu'il voulait sauver. Celui qui est coupable lui-même ne doit ni juger ni condamner les autres, car alors il se juge et se condamne lui-même. Examinons donc notre propre cœur avant de juger autrui, car, selon la divine justice, celui qui est coupable lui-même ne doit ni accuser, ni juger les autres; mais, hélas! souvent nous oublions ce principe. Écoutez ce que dit Sénèque à ce sujet : Travaillez d'abord à être bon, puis cherchez qui vous ressemble; si vous trouvez en vous quelque chose à reprendre, commencez par vous corriger, et soyez indulgent pour vos semblables.

Quant à ce que Jésus-Christ écrivit sur le sable, l'Évangile ne le dit pas. Saint Augustin (*Tractat.* 33, *in Joan.*), pense qu'il écrivit la sentence qu'il articula ensuite : *Que celui d'entre vous qui est sans péché*, etc. Saint Jérôme, dans une de ses lettres, prétend que le Sauveur traça ces mots : O terre, terre, engloutis ces hommes pervers. D'autres pensent que la première fois, il écrivit ces mots : Terre, terre, terre; à moi seul appartient la justice ; c'est à moi de juger tel ou telle ; et que la seconde fois il écrivit ces autres paroles : La terre accuse la terre; mais c'est à moi qu'appartient le jugement. Ou bien encore, selon la *Glose*, il écrivait les péchés de chacun d'eux, pour leur montrer qu'ils étaient indignes d'exécuter eux-mêmes la sentence portée par la loi; ce que voyant, ils se retirèrent avec confusion. Dans les divers caractères que Jésus traçait sur le sable, il y avait une vertu divine telle que chacun y lisait ses propres péchés sans pouvoir lire toutefois ceux des autres. Le Sauveur s'incline une seconde fois vers la terre pour montrer sa persistance dans la sentence qu'il prononce, et il détourne son visage des scribes et des pharisiens pour leur faire voir qu'ils n'étaient pas dignes de le considérer en face, et en même temps pour leur laisser la faculté de se retirer sans trop de confusion. Apprenons aussi qu'avant de juger les autres, nous devons nous examiner nous-mêmes, et ne pas condamner légèrement ceux qui souvent sont moins coupables que nous.

Ici se présente une question : Le pécheur peut-il reprendre et corriger les autres? A cela je réponds : Ou cet homme est coupable de fautes légères et communes à tous, et alors il peut reprendre et corriger les autres; ou il est coupable de péchés semblables, et même plus grands;

alors, ou ses péchés sont publics, ou ils sont secrets et cachés ; s'ils sont publics, il ne doit et ne peut reprendre les autres, à cause du scandale qui résulterait de sa conduite ; s'ils sont cachés, alors, ou il se repent lui-même de ses propres fautes, et dans ce cas, il peut reprendre le prochain, pourvu toutefois qu'il le fasse en toute humilité ; ou il ne se repent pas, et dans ce cas il ne doit pas juger ou reprendre les autres, car alors sa correction ne procéderait point de la charité et de la haine du péché, parce qu'il doit d'abord détester en lui-même ce qu'il blâme dans les autres, et qu'il se condamnerait lui-même par cette manière d'agir. En second lieu, avant de reprendre les autres, il faut d'abord examiner avec soin si la personne que l'on veut corriger est dans la disposition de profiter de vos avis et de vos remontrances, ou non; ensuite, quelles sont les circonstances et la gravité des fautes que l'on veut blâmer; si la faute est grave et réelle, il faut agir; mais si l'action n'est pas positivement mauvaise, dans le doute, il vaut mieux l'interpréter en bonne qu'en mauvaise part. Enfin, l'on doit examiner avec soin les motifs qui font agir; si c'est la charité ou l'amour-propre ou la passion qui nous guident, afin de nous conformer à cette grande maxime de l'Évangile : *Ne jugez point, et vous ne serez point jugés.*

Après ces paroles de Jésus-Christ, les accusateurs, reconnaissant l'équité de la sentence et aussi les fautes dont eux-mêmes étaient chargés, se retirèrent les uns après les autres, à commencer par les plus âgés, qui étaient les plus coupables. Alors le Sauveur resta seul, c'est-à-dire fut abandonné par les scribes et les pharisiens, car ses disciples et la foule du peuple restèrent avec lui ; et la femme accusée se tenait debout au milieu d'eux. Puis,

Jésus, dont la parole avait dissipé tous ses ennemis, se relevant de nouveau et jetant sur l'accusée des regards pleins de miséricorde : Femme, lui dit-il, où sont vos accusateurs? est-ce que personne ne vous a condamnée? — Personne, Seigneur, lui répondit-elle. En effet, ses ennemis avaient disparu. Le Seigneur, dit saint Augustin (*Tractat.* 23, *in Joan.*), délivra cette pécheresse, car il ne se trouva personne qui pût à bon droit lui jeter la première pierre. Comment en effet punir quelqu'un quand on se reconnaît plus coupable et plus punissable que lui? Comme cette femme pouvait craindre qu'il ne la condamnât lui-même, et comme elle n'osait lui dire : Personne, il est vrai, ne m'a jeté la pierre, mais vous qui êtes sans péché, vous pouvez si vous voulez me condamner, car c'est contre vous que je me suis rendue coupable, le Sauveur la prévint en lui disant : Eh bien! et moi non plus je ne vous condamnerai point. Rassurez-vous et soyez sans crainte en vous conformant à mes conseils. Allez et ne péchez plus à l'avenir. C'est-à-dire : n'ayez plus désormais la volonté de mal faire; c'est la volonté qui rend l'homme coupable. Rassurée sur vos fautes passées, tenez-vous sur vos gardes pour l'avenir; faites ce que j'ordonne et vous trouverez ce que je promets.

Jésus-Christ condamne ici le péché mais non le pécheur; si nous aimons sa miséricorde, apprenons aussi à craindre sa justice. Dieu est tout à la fois juste et bon; lui seul a le droit de punir et de pardonner; mais, soit qu'il pardonne, soit qu'il punisse, il est toujours juste et miséricordieux. Quoique ces deux grands attributs soient inhérents à sa nature divine, il préfère la miséricorde à la justice, car, dans l'exercice de la première, il agit d'après sa seule vo-

lonté, tandis que dans l'exercice de la seconde, il a pour ainsi dire besoin du concours de nos actions bonnes ou mauvaises, qui méritent d'être ou récompensées ou punies. Rappelons souvent à notre mémoire, dit saint Anselme, cette femme pécheresse et la sentence que le Sauveur prononça sur elle. Il s'incline vers la terre parce qu'il craignait, en la regardant, de lui inspirer une trop grande confusion. Il écrit sur le sable pour montrer que ses accusateurs n'étaient que des hommes charnels; c'est pourquoi il leur dit : Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre. O bonté ineffable de notre divin Maître! Il absout, dans sa miséricorde, celle qu'il aurait pu condamner avec justice. Représentons-nous Jésus-Christ lorsque tous les scribes et les pharisiens furent sortis du Temple, jetant un regard de tendresse et de compassion sur cette malheureuse accusée, et d'une voix douce lui disant : Personne ne vous a condamnée; eh bien! et moi non plus je ne vous condamnerai pas. Heureuse pécheresse, qui reçoit le pardon de ses fautes passées et l'assurance pour l'avenir! O bon Jésus! qui oserait condamner celui auquel vous faites grâce! qui oserait punir celui que vous justifiez! Mais rappelons-nous aussi ce que le Sauveur ajoute : Allez, mais ne péchez plus à l'avenir.

De ce que Jésus-Christ pardonna à cette femme sans lui imposer aucune satisfaction pour ses fautes passées, il ne faut pas conclure que ses ministres puissent absoudre les pécheurs sans un aveu sincère de leur part, et sans leur imposer une satisfaction proportionnée à leur condition et à leurs péchés. Le Sauveur pouvait, sans l'application du sacrement, en conférer les effets, ce que ne peuvent ses ministres. Il pouvait inspirer à cette femme, lui qui est le

maître des cœurs, cette contrition parfaite qui mérite tout à la fois la remise de la coulpe et de la peine, mais le prêtre ne peut, lui, pénétrer le fond des cœurs ni les changer subitement.

Cette femme pécheresse est la figure de l'âme chrétienne qui, unie par la foi à Jésus-Christ, son divin époux, le trahit et l'abandonne par le péché mortel pour se livrer au démon et vivre sous sa puissance. Les scribes et les pharisiens nous représentent les démons; car, comme scribes, ils inscrivent nos péchés pour nous les rappeler au grand jour du jugement; et comme pharisiens, qui en hébreu signifie *divisés*, ils sont séparés à tout jamais de Jésus-Christ et de l'assemblée des saints. De même que les scribes et les pharisiens conduisent la femme adultère à Jésus-Christ pour la faire condamner, ainsi les démons cherchent avec ardeur l'éternelle condamnation des hommes. Comme le Sauveur ne veut pas la mort du pécheur, mais bien plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive, par ces paroles : *Allez et ne péchez plus*, il nous exhorte à une sincère pénitence de nos fautes passées et à une grande vigilance pour les éviter à l'avenir.

CHAPITRE LXXXIV

DE QUELQUES PAROLES DU SAUVEUR POUR LESQUELLES LES JUIFS VOULAIENT LE LAPIDER

Jésus-Christ venait de pardonner ses péchés à la femme adultère. Comme quelques-uns, parmi la foule, qui ne voyaient en lui qu'un homme ordinaire, eussent pu douter de son pouvoir de remettre les péchés, le Sauveur daigne leur manifester plus clairement sa divinité. C'est pourquoi, élevant de nouveau la voix, il leur dit : *Je suis la lumière du monde*, non de quelques parties spéciales, mais de l'univers entier. Celui qui va à lui avec foi et dévotion, reçoit la vraie lumière du salut ; celui qui s'en éloigne, marche dans les ténèbres de la perdition. Jésus-Christ est appelé Lumière selon ses deux natures; comme Dieu, il éclaire l'âme intérieurement; comme homme, il trace aux hommes le modèle de leur conduite, et cela de trois manières différentes : par ses miracles, qui manifes-

tent sa puissance ; par sa prédication, qui découle de sa sagesse ; par ses exemples, qui sont l'effet de sa bonté. Il est la vraie lumière, la seule lumière par essence, qui éclaire tout homme venant en ce monde. Et, comme dit saint Augustin (*Tractat.* 34, *in Joan.*), la vraie Lumière du monde, sortie du sein du Père éternel, est venue parmi nous, tempérant son éclat sous les voiles de l'humanité, et s'est ainsi manifestée aux hommes, afin que par elle ils pussent arriver jusqu'à Dieu. C'est cette lumière qui dissipe les ténèbres de notre nature déchue, qui nous éclaire des rayons de la foi, pour nous conduire à la vision céleste. Aussi le Sauveur ajoute : Celui qui me suit en croyant en moi, en m'aimant et en m'imitant, ne marche pas dans les ténèbres de l'ignorance, car je suis la Verité ; ni dans les ténèbres du péché, car je suis la Voie ; ni dans les ombres de la mort, car je suis la Vie ; mais il possédera la clarté de vie, c'est-à-dire Jésus-Christ, la Sagesse de Dieu, qui est la vraie Lumière, la lumière inaltérable et éternelle ; et il la possédera en ce monde par la foi et en l'autre par la vision béatifique. Par ces paroles : *Celui qui me suit*, il nous désigne le travail de cette vie, qui est l'épreuve, et par les autres : *Il aura la clarté de vie*, il nous montre le prix, la récompense des efforts qu'on aura faits. Le Sauveur, dit saint Augustin (*ibidem*), par ces courtes paroles : *Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais aura la clarté de vie*, nous montre tout à la fois et ce qu'il demande de nous et ce qu'il nous promet. Faisons donc ce qu'il nous commande, si nous voulons voir ses promesses se réaliser en notre faveur, de peur qu'au jour du jugement il ne nous dise : Pour prétendre à ce que j'ai promis, avez-vous fait ce que j'ai commandé ? Qu'avez-vous donc

ordonné, Seigneur, si ce n'est que nous vous suivions, que nous marchions sur vos traces? Obéissons, mes frères, à ce précepte; suivons Jésus-Christ avec ardeur; secouons tous les liens qui pourraient entraver notre marche. Suivons Jésus-Christ qui est la vraie lumière du monde, de peur de marcher dans les ténèbres. Qu'elles sont à redouter ces ténèbres, non pas celles des yeux du corps, mais celles des yeux de l'âme, qui nous empêchent de distinguer le bien du mal. En parlant ensuite de l'excellence de cette lumière qui nous est promise, le même saint Augustin ajoute : La jouissance de cette lumière éternelle est si agréable, si grande, si incompréhensible, que pour elle, dussions-nous même ne la posséder qu'un seul jour, nous devrions sacrifier tous les biens terrestres, toutes les joies, tous les plaisirs de cette vie, devraient-ils durer plusieurs siècles.

Jésus voulant ensuite faire connaître aux Juifs sa passion future, leur dit : Lorsque vous aurez élevé le Fils de l'homme en croix, alors vous connaîtrez que je suis vraiment le Christ promis et attendu ; que je suis un Dieu caché sous ce corps que j'ai pris dans le sein virginal de Celle qui m'a conçu et enfanté sans rien perdre de sa pureté. Il faisait entendre par là que plusieurs de ceux qui devaient contribuer à sa passion, croiraient en lui. Le Sauveur, dit saint Augustin (*Tractat.* 40, *in Joan.*), semble tenir aux Juifs ce langage : Je diffère de me faire connaître clairement à vous, afin que le mystère de ma passion ait lieu. En effet, ce mystère de la passion devait s'accomplir par les mains de plusieurs, qui ensuite devaient croire en lui. Pourquoi cela? Si ce n'est pour nous apprendre que nul, quelle que soit l'énormité des pé-

chés dont-il s'est rendu coupable, ne doit se désespérer, en voyant Jésus-Christ pardonner leur crime à ses propres bourreaux. Nous offensons, nous outrageons Dieu de trois manières : par nos mauvaises pensées, par nos mauvaises paroles et par nos mauvaises actions. Mais, par un sincère repentir, par une confession sans détour et par une pleine et entière satisfaction, nous élevons, nous exaltons Dieu dans nos cœurs, et nous parvenons ainsi à sa connaissance, en l'aimant plus que tout autre chose au monde.

Puis Jésus-Christ s'adressant à ceux qui croyaient en lui, leur disait : *Si vous demeurez fidèles à mes paroles*, c'est-à-dire si vous persévérez dans la foi à ma doctrine, si vous ne vous laissez pas entraîner aux tentations, vous serez véritablement mes disciples ; il parlait ainsi parce que plusieurs feignaient de croire en lui, mais n'étaient pas sincèrement ses disciples ; alors vous connaîtrez cette vérité, qui, en ce moment voilée sous les grossières enveloppes d'un corps humain, vous enseigne la vraie doctrine. Et cette vérité connue vous délivrera, c'est-à-dire vous arrachera de l'esclavage du péché en ce monde, pour vous rendre la vraie liberté de la gloire dans l'autre. Quelques orgueilleux qui ne croyaient point en lui répondirent qu'ils étaient les enfants d'Abraham, et que n'ayant jamais été esclaves, ils n'avaient pas besoin d'être affranchis. Mais ils mentaient audacieusement, car ils avaient subi la servitude en Égypte, celle des rois de Babylone et d'Assyrie ainsi que celle des nations, et en ce moment encore, ils étaient soumis aux Romains auxquels ils payaient le tribut.

Le Sauveur leur parla alors d'une autre servitude plus honteuse et plus à redouter que celle des hommes en leur disant : En vérité, je vous le dis, quiconque commet le

péché, de quelque condition qu'il soit, noble ou roturier, juif ou gentil, riche ou pauvre, roi ou sujet, est l'esclave du péché. Celui, dit saint Chrysostôme (*Hom.* 41 *Oper. Imperf.*), qui est soumis à la volonté du démon est esclave, quand même il serait libre. Celui, au contraire, qui fait la volonté de Dieu est vraiment libre, quand même il serait esclave. L'esclavage du corps ne peut entraver la liberté de l'âme, de même que la liberté corporelle ne saurait anoblir la servitude spirituelle. Ce n'est pas la disposition du Créateur, mais la malice et la violence des hommes, qui ont introduit l'esclavage en ce monde. Tout homme a été créé libre, car Dieu l'a mis en possession de son franc arbitre; c'est lui qui s'est volontairement rendu esclave. L'homme de bien, dit saint Augustin, (*Tractat.* 41 *in Joan.*), est libre même dans les fers; le méchant, au contraire, est esclave, serait-il sur le trône; il n'est pas l'esclave d'un seul homme, mais, ce qui est bien pire encore, il a autant de maîtres qu'il a de vices. Que je sois esclave de l'homme, peu m'importe, pourvu que je ne sois jamais l'esclave du péché. O affreuse servitude! Dans le monde, les serviteurs qui ont de mauvais maîtres, les quittent et vont s'offrir à d'autres; mais l'esclave du péché, à qui s'adressera-t-il pour être délivré? L'esclave peut quelquefois échapper par la fuite à la barbarie d'un maître trop dur, et alors il goûte un peu de repos; mais l'esclave du péché, où fuira-t-il? il porte sans cesse son bourreau dans son cœur. La mauvaise conscience ne peut se soustraire à elle-même. Les péchés qui la souillent sont toujours là pour la tourmenter sans relâche. Ayons recours à Jésus-Christ, implorons sa miséricorde; il peut par les mérites de son sang précieux nous affranchir de l'esclavage du péché, car lui seul est

venu en ce monde, exempt de tout péché. Le pécheur, comme nous l'avons déjà dit, a autant de maîtres qu'il a de passions. Voici, à ce sujet, ce que nous lisons dans l'histoire : Alexandre le Grand se vantait d'être le maître du monde ; Diogène lui répondit : Loin d'être le maître du monde, vous n'êtes que l'esclave de mes propres sujets. L'orgueil est votre maître, et il vous conduit à son gré où il veut, mais moi, je l'ai dompté, je l'ai soumis, et il est mon esclave. Les plaisirs des sens et la concupiscence vous dominent et dirigent vos pas, et moi je les ai vaincus ; vous le voyez, vous êtes l'esclave de mes sujets.

Jésus, pour faire sentir aux Juifs les châtiments réservés à cette servitude du péché, ajoute : L'esclave du péché ne demeure pas perpétuellement dans cette maison qui est l'Église de Dieu ; il y reste pour un temps ici-bas, où les bons sont mêlés avec les méchants ; mais un jour viendra où ils seront séparés comme on sépare les brebis des boucs. Le Fils de Dieu, au contraire, demeure perpétuellement dans cette maison de liberté, parce que seul il est sans péché, et seul il a le pouvoir d'affranchir les autres du péché en les rendant les enfants de Dieu par adoption, afin qu'ils restent éternellement avec lui. C'est ce qu'il conclut par ces paroles : Si donc le Fils qui est véritablement libre et tout-puissant dans cette demeure, vous affranchit de la servitude du péché, vous serez véritablement délivrés non de la puissance des barbares, mais de celle du démon ; non de la servitude du corps, mais de l'esclavage de l'âme, de sorte que le péché ne règnera plus en vous; telle est la vraie liberté. C'est ce qui fait dire à saint Grégoire (*Epist.* 39 *lib.* IX) : Celui dont la conscience est pure est libre même au milieu de ses accusateurs. Et Boèce ajoute :

La liberté dont se glorifient les Juifs n'est pas la vraie liberté qui nous rend agréables à Dieu; et la noblesse humaine n'est pas la vraie noblesse qui consiste seulement dans les vertus de l'âme. Combien aujourd'hui, hélas! voyons-nous de chrétiens qui recherchent avec soin la noblesse et les distinctions humaines, et ne rougissent point des péchés dont ils sont les esclaves! Celui, dit saint Augustin (*Tractat.* 41, *in Joan.*), qui pèche, non par faiblesse ou par ignorance, mais par malice, est véritablement l'esclave du péché. Les fautes d'ignorance et de faiblesse ne sont opposées qu'à la puissance et à la sagesse de Dieu, tandis que les péchés de malice blessent et outragent sa bonté.

Jésus ensuite leur prouve qu'ils ne sont pas les fils d'Abraham, comme ils s'en glorifiaient, mais qu'ils ne sont que des enfants dégénérés, parce qu'ils n'imitent pas ses œuvres. La vraie descendance ne consiste pas uniquement dans le sang, mais bien plutôt dans l'imitation des vertus de nos aïeux; or, les Juifs étaient loin de marcher sur les traces d'Abraham, eux qui voulaient mettre à mort le Christ, le Messie promis, après la venue duquel il avait tant soupiré. De là, nous devons conclure qu'en vain les religieux se glorifient d'être les enfants de saint Augustin, de saint Benoît ou de tout autre fondateur de leur ordre, s'ils ne s'efforcent d'imiter les vertus qu'il a pratiquées lui-même. Les Juifs se voyant confondus de ce côté, soutinrent alors qu'ils étaient les vrais enfants de Dieu, dont ils observaient la loi et les cérémonies. Nous ne sommes pas, lui disaient-ils, des enfants de fornication comme les païens qui ne connaissent pas Dieu (l'Ecriture, par le mot fornication, désigne souvent l'idolâtrie, parce qu'elle sé-

pare l'âme de son Créateur) ; nous n'adorons que lui seul, et nous le regardons comme notre père. Mais le Sauveur leur démontre clairement que Dieu n'est pas leur père, puisqu'ils ne veulent ni connaître, ni aimer le Messie, le Christ qui est son Fils unique et coéternel. La marque qui distingue les vrais enfants de Dieu est la connaissance, l'amour de son divin Fils. Il leur prouve au contraire qu'ils sont les enfants du démon, puisqu'ils cherchent à exécuter ses volontés en condamnant l'innocence; puisqu'ils sont les vils imitateurs de celui qui fut homicide dès le commencement. C'est le démon en effet qui, par ses mauvaises inspirations, donna la mort à nos premiers parents, en leur arrachant l'immortalité pour laquelle ils avaient été créés. La vie de l'homme consiste plus spécialement dans son âme que dans son corps; celui donc qui, par ses mauvais conseils, entraîne l'âme au péché qui lui donne la mort, est plus coupable que celui qui donne la mort au corps, selon la pensée de saint Augustin. (*Tractat.* 42, *in Joan.*).

Cependant le Sauveur voulant leur manifester clairement son innocence, ajoute : Qui de vous, en présence de qui je n'ai pas craint de prêcher ma doctrine et d'opérer mes miracles, pourrait me convaincre d'aucun péché? Comme s'il leur disait : Vous voulez me mettre à mort, eh bien! montrez-moi par quel crime je l'ai mérité; si vous ne le pouvez pas, il s'ensuit que vous condamnerez en moi un innocent. Admirons ici, dit saint Grégoire (*Homil.* 18, *in Evangel.*), la bonté et la mansuétude de notre divin Maître, qui ne dédaigne pas de prouver aux Juifs par ses raisonnements qu'il n'est pas un pécheur, lui qui était venu en ce monde pour justifier les pécheurs par la puissance

de sa divinité. Si donc, ajoute-t-il, vous ne pouvez me convaincre de péché, parce que je vous dis la vérité en affirmant que je suis le Fils de Dieu, pourquoi ne croyez-vous pas ce que je vous dis; pourquoi n'avez-vous pas foi en moi? Et pour leur montrer la cause de leur incrédulité, il ajoute : Celui qui est de Dieu, non-seulement par nature, mais par la foi, non de bouche, mais par affection, entend avec joie et avec bonheur la parole de Dieu; mais ceux qui n'ont ni foi ni amour, comme étaient les Juifs, ne peuvent entendre cette céleste doctrine. Ainsi, chacun de nous, en interrogeant son propre cœur, peut connaître s'il est vraiment de Dieu ou non. Quiconque reçoit avec joie la doctrine chrétienne, qui consiste à soupirer après la céleste patrie, à mépriser les honneurs et les plaisirs de cette vie, à ne point désirer le bien d'autrui, mais à répandre son propre bien dans le sein des pauvres, etc., celui-là peut croire qu'il est véritablement de Dieu. Celui au contraire qui endurcit son cœur contre cette céleste doctrine, ou qui, l'écoutant des oreilles du corps, se met peu en peine de la réduire en pratique, n'est pas certainement de Dieu. Tels étaient les Juifs. C'est pourquoi le Sauveur termine en leur disant : Pour vous, vous ne voulez pas accepter ma doctrine, parce que vous n'êtes pas de Dieu, dont vous vous éloignez par votre mauvaise conduite ; vous êtes donc les enfants de Satan, que vous imitez par vos œuvres. Lorsque le Sauveur, remarque saint Augustin (*Tractat. in Joan.*), dit aux Juifs : vous n'êtes pas de Dieu, n'allons pas croire qu'il veuille dire par là qu'ils ne sont pas enfants de Dieu par nature; ces paroles sont relatives à leur conduite et à leurs mauvaises affections. Or, selon saint Grégoire (*Homil.* 18, *in Evang.*), trois sortes

de personnes entendent mal la parole de Dieu : les premières sont celles qui ne veulent l'écouter d'aucune manière, pas même des oreilles du corps ; les secondes sont celles qui l'écoutent, mais qui n'ont ni le désir ni la volonté de l'observer ; les troisièmes sont celles qui l'écoutent avec plaisir et qui même en sont touchées, mais qui, ou détournées par les afflictions, ou entraînées par les joies et les plaisirs mondains, retombent bientôt dans leurs anciennes habitudes du péché et se mettent peu en peine de la mettre en pratique. Tous, il est vrai, sont enfants de Dieu par nature, mais ils sont les fils de Satan par leurs œuvres. Quand une terre est exposée aux pluies bienfaisantes du ciel, on peut juger des fruits qu'elle est capable de produire ; de même, si la parole divine vous est à charge, craignez de ressembler aux Juifs, qui, quoique nourris de cette sainte parole, ne produisirent pourtant que des ronces et des épines et encoururent ainsi la malédiction et les peines éternelles.

Lorsqu'un homme, contredit dans sa mauvaise conduite, ne peut se défendre par de bonnes raisons, il a recours aux injures contre ceux qui le reprennent ; ainsi les Juifs, convaincus par le Sauveur de n'être ni les enfants d'Abraham ni les enfants de Dieu, mais bien les enfants de Satan, se tournent contre lui, le chargent d'insultes et le traitent de Samaritain et de possédé du démon. Jésus-Christ était véritablement Juif de naissance, et cependant ils le traitent de Samaritain, et cela pour plusieurs raisons. Les Samaritains étaient gentils d'origine, et les Juifs les détestaient parce qu'ils possédaient leur terre, ils les haïssaient comme des pécheurs dignes de tout leur mépris. Ils détestaient également le Sauveur,

parce qu'il leur reprochait leurs fautes. Les Samaritains observaient en partie la loi de Moïse, et en partie la violaient; de même ils remarquaient que Jésus s'y soumettait dans certaines observances, et dans d'autres ne craignait pas de la contredire; c'est pourquoi ils le regardaient comme un ennemi de cette loi; enfin ils l'appelaient Samaritain parce qu'il conversait et mangeait avec eux. Ils le traitaient de possédé du démon, ou à cause des merveilles qu'ils lui voyaient opérer, merveilles qu'ils attribuaient à la magie; ou parce qu'il pénétrait leurs pensées les plus cachées, ce qu'il ne pouvait faire selon eux que par l'entremise du démon, qui pourtant ne peut lire dans les cœurs; ou enfin à cause de l'élévation, de la sublimité de sa doctrine, qu'ils ne pouvaient comprendre, et que, pour cela, ils attribuaient à Satan. Ici, comme partout et toujours, Jésus-Christ, en ne répondant pas aux injures de ses ennemis, nous donne l'exemple de la patience et de la douceur. Il nous montre, selon saint Chrysostôme (*Homil. in Joan.*), que nous devons nous préoccuper de ce qui regarde la gloire de Dieu, mais mépriser ce qui a rapport à la nôtre. Par là aussi, dit saint Grégoire (*Homil.* 18, *in Evang.*), le Sauveur confond l'orgueil de ceux qui, blessés dans leur amour-propre, rendent injure pour injure, font à leurs ennemis tout le mal qu'ils peuvent, et les menacent même de celui qu'ils ne peuvent leur infliger. Jésus se contente de répondre à ses ennemis qu'il n'est pas possédé du démon; celui en effet qui cherche la gloire de Dieu seul, ne saurait être l'âme et l'instrument de Satan. C'est pourquoi il ajoute : Quant à moi, j'honore mon Père par les merveilles que j'opère et qui ne peuvent être attribuées qu'à la puissance divine, tandis que vous, vous me désho-

norez en les rapportant à la puissance du démon, et en me déshonorant, vous déshonorez mon Père, car celui qui ne révère pas le Fils, manque de respect au Père qui l'a envoyé. Les partisans du démon, père de l'orgueil, cherchent leur propre gloire et s'évertuent à paraître aux yeux des hommes ce qu'ils ne sont pas réellement ; mais moi je ne la cherche pas. En effet, recherchait-il sa gloire, celui qui s'est anéanti jusqu'à prendre la forme d'esclave? celui qui est venu en ce monde pour nous apprendre à mépriser les richesses et les honneurs?

Le Fils de Dieu, par les prodiges qu'il opérait, ne cherchait point sa propre gloire, pour nous apprendre à ne pas nous glorifier de nos bonnes œuvres, et il remet au jugement de son Père céleste les injures qui lui sont adressées, pour nous montrer que nous devons supporter avec patience toutes sortes de mauvais traitements. Plus nous sommes en butte à la perversité des méchants, dit saint Grégoire (*Homil.* 18, *in Evang.*), plus nous devons montrer de zèle pour annoncer la parole de Dieu, à l'exemple du Sauveur qui, injurié par les scribes et les pharisiens, ne cesse pas pour cela de leur prêcher sa doctrine. *En vérité, en vérité je vous le dis, si quelqu'un garde ma parole,* non-seulement par sa croyance mais par ses œuvres, *il ne mourra point éternellement, mais il* possèdera la vie bienheureuse. D'après ces paroles, les Juifs voulurent lui montrer qu'il était possédé du démon et lui dirent : Abraham est mort et tous les prophètes sont morts et vous osez dire que quiconque croit ne mourra pas! Ils étaient dans le faux, car le Sauveur n'entendait pas parler de la mort temporelle, mais bien de la mort éternelle. Jésus leur dit encore : Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien ;

la gloire humaine, en effet, n'est qu'un vent qui passe, une fumée qui s'évapore, une ombre qui fuit et disparaît; elle nous fait commettre le mal et nous conduit aux peines de l'enfer. Ma gloire vient de Dieu, mon Père; c'est lui qui me glorifie par les miracles que j'opère pour son nom, et qui me glorifiera encore davantage par ma résurrection et mon ascension. Vous dites qu'il est votre Dieu, mais vous ne le connaissez pas, puisque vous n'avez pour lui ni foi ni amour, et ce sont ces deux vertus qui constituent la vraie filiation de Dieu par adoption. Abraham, votre père selon la chair, et dont vous vous glorifiez, a désiré ardemment voir mon jour, c'est-à-dire ma naissance temporelle, mon avénement en ce monde, et par la vivacité de sa foi il a mérité de voir, quoiqu'en figure, et ma génération éternelle et ma venue en ce monde, et il a été comblé de joie en pensant que de sa race devait sortir le Rédempteur de tous les hommes, et qu'ainsi s'accomplirait cette promesse prophétique : De toi sortira celui en qui seront bénies toutes les nations. Cependant les Juifs étonnés de ces paroles, et ne considérant en lui que les choses extérieures : Quoi donc, lui dirent-ils, vous n'avez pas encore cinquante ans et vous avez vu Abraham, qui est mort depuis longues années? Maintenant nous voyons bien que vous n'êtes qu'un imposteur. Le Sauveur alors voulant de son humanité les faire passer à la considération de sa divinité, ajouta : En vérité, en vérité je vous le dis, je suis bien avant qu'Abraham vînt au monde, leur indiquant par là son origine éternelle. Mais les Juifs incrédules, dans la pensée que l'éternité n'appartient qu'à Dieu seul, et qu'en se l'attribuant, il se proclamait Dieu, le traitèrent comme un blasphémateur que la loi punit de mort; là-dessus donc

ils prirent des pierres pour les lui jeter et le punir de son audace.

A quoi, en effet, s'écrie saint Augustin (*Tractat. 43, in Joan.*), pouvaient avoir recours ces cœurs endurcis, sinon aux pierres dont la dureté était l'image de la leur? Le doux Sauveur, lui, qui d'un seul mot aurait pu les confondre, ne voulut point exercer contre eux sa vengeance. Il était venu en ce monde pour souffrir, et pour triompher de ses ennemis, non par la force, mais par sa résignation et son humilité. Il sortit donc du temple et se cacha, non par la crainte de la mort ou par impuissance de résister à ses adversaires, mais parce que l'heure de sa passion n'était pas encore venue, et pour nous apprendre à pratiquer la patience et à nous soustraire quelquefois à la fureur de nos ennemis. Il sortit du temple, pour signifier aussi par là l'abandon des Juifs et la vocation des gentils. Admirons ici la conduite de notre divin Maître ; tantôt il fuyait, tantôt il s'offrait lui-même à ses ennemis, et quelquefois aussi il se cachait. Il fuyait pour échapper aux honneurs, comme quand le peuple vint en foule pour le faire roi ; il se présenta lui-même à ses persécuteurs, quand ils vinrent pour s'emparer de sa personne ; il se cachait enfin, comme nous le voyons ici, afin d'ôter à ses ennemis le moyen d'assouvir leur fureur. Par là, il nous donne trois enseignements salutaires : il nous apprend à fuir les biens et les honneurs du monde, à désirer de souffrir pour Jésus-Christ et à éviter les querelles et les dissensions. Mais hélas ! que souvent notre conduite est en opposition avec celle de notre modèle et que nous sommes loin de marcher sur ses traces ! La plupart du temps, en effet, nous courons après les honneurs, nous fuyons les adversités et

nous prenons plaisir dans les disputes. Méditons sérieusement, dit saint Grégoire (*Homil. , in Evang.*), sur la douceur et l'humilité de notre divin Sauveur, qui, quand d'un seul signe de sa volonté et de sa puissance divine, il aurait pu précipiter ses ennemis dans les abîmes éternels, se cache et disparaît. Il a voulu agir ainsi pour trois grands motifs. D'abord parce que l'heure de sa passion n'était pas encore venue; ensuite, parce que ce n'était pas là le genre de mort qu'il avait choisi; enfin, pour nous montrer que nous pouvons quelquefois nous soustraire aux persécutions, surtout quand elles ne sont que personnelles et qu'elles n'intéressent pas la foi. Jésus se dérobe aux yeux de ses persécuteurs pour montrer également qu'ils n'étaient pas dignes de le considérer spirituellement, ce qui fait dire au même saint Grégoire (*Ibid.*), Jésus-Christ, qui est la vérité même, se cache à ceux qui ne veulent pas mettre ses maximes en pratique, et se révèle aux cœurs humbles, mais non à ceux où règne l'orgueil. Comme homme, dit saint Augustin (*Tractat. 43, in Joan.*), le Sauveur fuit devant ceux qui veulent le lapider; malheur à ceux qui s'éloignent de Dieu par la dureté de leurs cœurs.

N'allons pas croire cependant que Jésus se cacha dans quelque lieu retiré ou obscur; non, par un effet de sa puissance, il passa au milieu de ses ennemis sans en être aperçu, quoique ses disciples, qui le suivaient, le vissent bien. Par cette conduite, dit saint Grégoire (*Homil. 18, in Evang.*), Notre-Seigneur a voulu nous apprendre que nous devons fuir humblement la colère de nos ennemis, lors même que nous pouvons leur résister. Si un Dieu a daigné se soustraire humblement à la fureur de ses adversaires, que ne devons-nous pas faire nous-mêmes? Que nul

donc ne s'élève contre les mauvais traitements qu'il peut avoir à subir ; que nul ne rende injure pour injure, il est plus glorieux, à l'exemple de Jésus Christ, de se soustraire à une insulte sans y répondre, que d'en triompher en y répondant. Combien de chrétiens de nos jours, continue le même docteur, blâment ouvertement les Juifs d'avoir endurci leur cœur aux prédications de Jésus-Christ, qui eux-mêmes les imitent dans leur conduite? Comme eux, en effet, ils entendent ses instructions, comme eux ils sont témoins de ses miracles, et comme eux aussi ils persévèrent dans leurs voies corrompues. Contemplons ici en silence notre divin Maître fuyant la fureur de ses ennemis ; associons-nous à sa douleur et à l'affliction de ses disciples qui le suivent tristement, et, du fond de nos cœurs, compatissons à leur chagrin.

CHAPITRE LXXXV

DE L'AVEUGLE DE NAISSANCE RECOUVRANT L'USAGE DE LA VUE

Au sortir du Temple, le Sauveur aperçoit un aveugle de naissance, qui, assis le long du chemin, demandait l'aumône aux passants. Arrivé auprès de lui, il s'arrêta pour le considérer, comme s'il eût voulu, selon la pensée de saint Chrysostôme (*Homil.* 55 *in Joan.*), opérer quelque œuvre de miséricorde en sa faveur, et aussi pour attirer l'attention de ses disciples. Ceux-ci, en effet, convaincus qu'aucune peine ne peut être infligée sans une faute préalable, s'adressant à Jésus : Maître, lui demandèrent-ils, pourquoi cet homme est-il né aveugle? est-ce en punition de ses propres péchés ou de ceux de ses parents? Le Sauveur, sans nier positivement que cet aveugle ou ses parents eussent péché, leur répondit : La cécité de ce malheureux n'est l'effet ni de ses propres fautes ni de celles de ses pères. Elle ne peut être la punition de ses péchés, puisque

étant né aveugle, il n'a pu se rendre coupable avant d'être au monde. Elle n'est pas non plus la peine des crimes de ses parents, quoique pécheurs. Remarquons ici qu'il y a deux sortes de peines qui sont infligées aux hommes : les peines spirituelles quant à l'âme, et sous ce rapport le fils ne porte pas l'iniquité du père, car cette âme, il ne la tient pas de son père selon la chair, mais de Dieu son Créateur ; et les peines physiques quant au corps, et ici le fils peut être puni pour son père, dont il tient cette vie charnelle, attendu que le père même est tourmenté en voyant les supplices infligés à son enfant. La cécité de cet homme ne vient donc ni de ses propres péchés ni de ceux de ses parents; il est né aveugle afin qu'en lui éclatent les œuvres de Dieu, c'est-à-dire afin que par sa guérison merveilleuse le Fils du Très-Haut soit manifesté au monde, et que les hommes soient attirés à la foi. Le Sauveur, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 55 *in Joan.*), sortant du temple pour se soustraire à la fureur de ses ennemis, guérit l'aveugle-né afin de les éclairer par ce prodige et de dissiper l'endurcissement de leurs cœurs par ses œuvres. Jésus donc, crachant à terre, fait du mélange de la poussière et de la salive une sorte de boue dont il enduit les yeux de l'aveugle, et l'envoie se laver à la piscine de Siloë, mot qui, en hébreu, signifie envoyé, *quod interpretatur* MISSUS. L'évangéliste donne cette interprétation pour marquer par là le mystère du Christ envoyé pour le salut du monde. Docile à la voix du Sauveur, l'aveugle part, traverse la ville entière, les yeux couverts de boue, afin d'être vu de tous et que le miracle devînt plus éclatant; et après s'être lavé, il revient ayant recouvré la vue, non par l'effet de la boue dont ses yeux étaient enduits ou de l'eau dans laquelle il

s'était lavé, mais par la vertu divine qui avait opéré cette merveille en sa faveur.

Or, tout ceci se passait un jour de sabbat ; aussi les pharisiens blâmaient-ils la conduite du Sauveur ; mais ils se trompaient grossièrement, car toute œuvre qui peut contribuer à la gloire de Dieu est licite en tout temps. Jésus-Christ, dit saint Augustin (*Tractat.* 44 *in Joan.*), observait le sabbat plus strictement que les pharisiens, car seul il était sans péché ; et l'observation du sabbat consiste spécialement à s'abstenir de tout péché, selon cette expression de la loi elle-même : Vous ne ferez en ce jour aucune œuvre servile. Voulez-vous savoir ce que c'est qu'une œuvre servile ? Écoutez le Saint-Esprit : Quiconque commet le péché est l'esclave et le serviteur du péché. Mais les pharisiens s'attachaient à la lettre de la loi et se mettaient peu en peine d'en violer l'esprit. Ils se montraient fidèles observateurs des traditions de leurs pères, et se souciaient peu d'enfreindre les préceptes de Dieu. Hélas ! combien de chrétiens aujourd'hui, à l'exemple de ces pharisiens, se contentent d'observer les cérémonies extérieures de la religion et négligent d'en accomplir les préceptes ! Qu'ils redoutent leur malheureux sort !

Cependant le miracle que Jésus venait d'opérer avait excité la dissension parmi le peuple, mais l'aveugle guéri prit le parti du Sauveur contre les chefs même des Juifs, montrant ainsi toute la reconnaissance dont il était capable envers son bienfaiteur. Voyez, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 56 *in Joan.*), voyez ce nouvel athlète de la vérité ; il ne craint ni les sarcasmes ni les mauvais traitements de la foule ; il ne rougit point d'avouer le mal dont il était affligé ; il n'a pas honte de se montrer à ses ennemis fu-

rieux, pourvu qu'il proclame la gloire de son bienfaiteur ; imitons-le. Après de longs débats, les Juifs furieux lancèrent contre lui toutes sortes de malédictions en lui disant : Sois, si tu le veux, son disciple ; pour nous, nous sommes les disciples de Moïse, qui nous a donné notre loi. Moïse promettait pour récompense à ceux qui observaient fidèlement la loi l'abondance des biens terrestres ; aussi avait-il plus de partisans que Jésus-Christ, qui prêchait le renoncement à ces biens temporels et la mortification des sens. Puis ils le chassèrent comme un membre indigne de la synagogue, c'est-à-dire de leur société, ce qui était chez eux le comble de l'opprobre, de même que parmi les chrétiens l'excommunication est le plus grand châtiment que l'Église puisse infliger à ses enfants rebelles. Cet aveugle, pour avoir confessé hautement la vérité et s'être attaché au Sauveur, fut rejeté et méprisé des Juifs ; mais que lui importait le blâme des hommes, puisque Dieu l'approuvait ? Combien de chrétiens, au contraire, se mettent peu en peine du jugement de Dieu, pourvu qu'ils jouissent de l'estime du monde ! Honteusement repoussé par les Juifs, il revint vers Jésus, qui, après l'avoir instruit de sa doctrine, l'éclaira intérieurement des lumières de la foi. Pénétré de reconnaissance et d'amour, il s'écria : Je crois, Seigneur ! *Credo, Domine!* et se prosternant en terre, il l'adora, proclamant ainsi son humanité et sa divinité tout ensemble. Plus l'homme, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 18, *in Joan.*), souffre d'injures et de mépris pour la défense de la vérité, plus aussi Dieu le chérit et l'honore. C'est ce que nous voyons dans l'aveugle de notre Évangile. Les Juifs l'avaient chassé ignominieusement du Temple, mais Jésus, le maître du Temple, le reçoit au nombre de ses disciples et récompense la foi et

les efforts de ce généreux athlète par la gloire de l'immortalité.

Le Sauveur ensuite, voulant louer cet homme de sa foi et de son zèle, lui dit : Je suis venu en ce monde afin que les petits et les humbles, qui reconnaissent avec simplicité leur ignorance et qui cherchent un remède à leur aveuglement, soient éclairés des lumières de la foi et de la vérité, et aussi, afin que les sages du monde et les orgueilleux qui tirent vanité de leur science et qui par là même ne cherchent aucun remède à leurs maux, puisqu'ils se croient au-dessus de tous, soient aveuglés de plus en plus, et soient endurcis dans leur incrédulité. C'est ce que nous voyons, en effet, par l'exemple de cet aveugle-né et des apôtres qui, par leur humilité, méritèrent d'être éclairés des lumières de la foi, tandis que les princes des prêtres et les docteurs de la Loi furent aveuglés à cause de leur orgueil. Ceci peut également s'entendre des gentils et des païens. Avant l'avénement du Christ, les Juifs les méprisaient comme des ignorants et comme des aveugles ; mais à la venue du Sauveur, ils méritèrent par leur docilité d'être éclairés des lumières de la vérité et de la foi ; le peuple juif, au contraire, persistant dans son orgueil, demeura aussi dans son aveuglement. Les pharisiens, en entendant ce langage de Jésus, lui dirent : Sommes-nous donc des aveugles, nous qui sommes instruits dans la religion et dans la connaissance de la Loi ; nous qui avons l'intelligence des choses spirituelles ? Mais le Sauveur les confond par leurs propres paroles : Si vous étiez aveugles, c'est-à-dire si vous ne connaissiez ni les Écritures, ni les prophéties relatives à mon avénement, vous seriez moins coupables ; mais parce que vous les connaissez, votre péché

est plus grand, et vous méritez d'être plus durement punis. En effet, celui qui connaît les Écritures et qui n'y conforme pas sa conduite, est plus coupable que celui qui les ignore, selon les paroles du sage : Le serviteur qui connaît la volonté de son maître et qui ne l'accomplit pas, sera plus sévèrement châtié. Tout ce que nous venons de dire peut également s'appliquer aux œuvres du Sauveur. En effet, si les Juifs n'eussent point été témoins de ses miracles, ils seraient moins répréhensibles, mais comme toutes ces œuvres se sont opérées sous leurs yeux, ils sont inexcusables de n'avoir pas cru en lui.

Nous voyons encore dans la guérison de cet aveugle-né de l'Évangile, opérée par Jésus-Christ, l'image de la conversion du pécheur repentant. Le péché, en effet, obscurcit et aveugle l'intelligence de l'homme, et cet aveuglement spirituel est produit par trois causes : la cupidité des choses terrestres, la concupiscence charnelle et l'orgueil. Souvent aussi il advient que le pécheur, soit par l'habitude du péché dans lequel il croupit, soit par endurcissement de cœur, soit par ruse du démon, ne voit pas son péché, parce qu'il ne veut pas y réfléchir et considérer comme péché ce qui l'est véritablement. C'est ce qui fait dire à saint Grégoire : Lorsque l'homme est tombé dans une faute grave, le démon, pour le détourner d'en faire pénitence et de s'en confesser humblement, lui représente la grande bonté et la miséricorde infinie de Dieu, lui promet une longue vie, et l'entraîne ainsi dans le mépris, dans le désespoir vers sa perte éternelle. Pour éclairer cet aveugle, trois choses sont indispensables : la grâce prévenante de la part de Dieu, la componction du cœur et l'aveu sincère de ses péchés. C'est là aussi ce que le Sauveur fit éclater

dans la guérison de l'aveugle-né. La première, en ce que Jésus vint vers lui et le regarda avec compassion : image de la grâce prévenante, nécessaire avant tout à la conversion du pécheur. L'homme, par lui-même, peut tomber dans le péché, mais de lui-même et par ses seules forces, il ne saurait se relever. Et si Dieu ne le regarde en pitié, il y demeurera éternellement. La seconde nous est représentée par le Sauveur crachant à terre et formant de sa salive et de la poussière mélangées un peu de boue dont il enduit les yeux de l'aveugle. La salive, parce qu'elle descend du sommet dans la bouche, figure la sagesse ou le Verbe du Très-Haut, et la poussière est l'image du corps humain ; or ces deux choses sont résumées dans la personne de l'Homme-Dieu, de Jésus-Christ. C'est lui qui est le remède infaillible de tout aveuglement spirituel, si nous savons l'appliquer à notre infirmité. Cette application s'opère lorsque le pécheur, considérant la grandeur de Dieu, l'énormité de ses fautes et son propre néant, est ramené à la vérité, et par suite, à la componction du cœur. Mais pour que le pécheur soit pleinement éclairé et parvienne au vrai repentir, il doit, avec le secours de la grâce divine : 1° considérer le nombre de tous les péchés qu'il a pu commettre par pensées, paroles, actions et omissions contre la loi et les institutions de Dieu et de l'Église, et à cette vue s'écrier : Mes péchés, ô mon Dieu ! se sont multipliés au delà des grains de sable de la mer ; contempler l'énormité de ces mêmes péchés commis contre la majesté divine, et dire : Seigneur, j'ai péché contre le ciel et contre vous je ne suis plus digne d'être appelé votre enfant. Il doit, 2° compter le temps qu'il a perdu, les jours, les mois, les années employées à toute autre

chose qu'à la gloire de Dieu ; car, selon la pensée de saint Bernard, tout le temps qui n'est pas consacré au service de Dieu est un temps perdu. Il doit, 3° réfléchir à la beauté de son âme, cette âme, la plus excellente de toutes les créatures humaines, formée à l'image et à la ressemblance de Dieu, et qu'il a souillée, traînée dans la fange du péché. Il doit, 4° considérer l'immensité des grâces et des biens qu'il a perdus par sa faute et par ses crimes ; car Dieu est toujours prêt à répandre sur nous ses faveurs et ses bienfaits, pourvu que nous en soyons dignes ; mais, hélas ! combien peu se préoccupent de les mériter ! Il doit, 5° se représenter la colère implacable du Seigneur qu'il a provoquée lui-même par son indifférence et son ingratitude. Il doit, 6° penser aux peines qu'il a encourues par ses iniquités, peines multiples, peines affreuses et éternelles. Il doit, 7° enfin contempler la gloire céleste qu'il a perdue, gloire inappréciable et infinie, pour laquelle, selon la pensée de saint Augustin, dût-on n'en jouir qu'un instant, l'homme devrait mépriser et fouler aux pieds tous les biens et tous les plaisirs de ce monde. Après de semblables considérations, celui qui ne sentirait pas naître en lui la componction et le repentir de ses iniquités, aurait un cœur plus dur que le bronze. La troisième condition nécessaire pour la guérison de l'aveuglement spirituel est l'aveu sincère des fautes commises, et Jésus nous la manifeste en envoyant l'aveugle se laver dans la piscine de Siloë.

Dieu, il est vrai, remet les fautes d'après le repentir du pécheur, mais il exige aussi qu'il en fasse l'aveu au prêtre, son ministre et son représentant ici-bas ; et l'absolution que ce dernier lui confère, rétablit en lui, selon la

pensée de saint Augustin, la pureté baptismale qu'il avait perdue.

Ces trois obligations accomplies, le pécheur est entièrement lavé de ses fautes, et il doit alors en toute humilité adorer Dieu et lui rendre grâces de tous les bienfaits qu'il a reçus. Le pécheur aura la certitude évidente de sa guérison spirituelle, s'il voit clairement et connaît parfaitement ses défauts. Cette lumière consiste spécialement en deux choses : dans la connaissance de Dieu et dans la connaissance de soi-même. La connaissance de Dieu, c'est-à-dire de sa puissance, produit en son cœur la crainte qui l'éloigne de tout mal ; la connaissance de sa bonté fait naître en lui l'amour qui le porte au bien. La connaissance de lui-même, produit nécessairement l'humilité, la mère de toutes les autres vertus. C'est cette double connaissance de Dieu et de nous-mêmes qui est la véritable base de notre salut. N'abusons donc pas des moments précieux que Dieu nous donne en ce monde pour travailler à notre conversion, en les employant à la vanité, de peur que, comme les Juifs obstinés, nous ne restions dans cet aveuglement qui nous conduirait à la perte éternelle. Le Seigneur, dit saint Chrysostôme (*Hom.* 57, *in Joan.*), nous a donné la vie présente pour le servir et mériter ainsi les biens éternels, et nous la dissipons en futilités. La perte d'un peu d'argent nous afflige, et nous restons insensibles à la perte de tant de jours employés aux œuvres de Satan. Tous les instants de notre existence doivent être consacrés à la prière, aux bonnes œuvres, et nous les employons à de vaines conversations, à des contestations frivoles ou à des plaisirs sans fruit. Sachons-le bien ! l'or perdu peut se retrouver, le temps perdu est irréparable. Insensés que

nous sommes! Ces moments précieux que Dieu veut bien nous accorder encore pour nous corriger de nos fautes, et pour acquérir un bonheur sans fin et la gloire des élus, nous les employons à des œuvres perverses qui doivent attirer sur nous les plus terribles châtiments et nous plonger dans les abîmes éternels!

CHAPITRE LXXXVI

DU BON PASTEUR ET DE SES VÉRITABLES BREBIS

Comme les pharisiens et les Juifs, s'obstinant dans leur aveugle incrédulité, se refusaient à embrasser la doctrine de Jésus qui est la voie, la vérité et la vie, et à devenir ses disciples, mais prétendaient que sans lui ils pouvaient parvenir à la connaissance de la vérité, le Sauveur, pour confondre de nouveau leur orgueil, leur proposa une parabole. Sous la figure d'un bercail, dont la porte étroite et abaissée ne permet de pénétrer à l'intérieur qu'à ceux qui se font petits et humbles, il leur prouve que malgré leur sagesse, leur rigoureuse exactitude à observer la lettre de la loi et leurs prétendues bonnes œuvres, ils ne pourront jamais sans lui parvenir à la connaissance de la vérité et arriver à la vie éternelle et bienheureuse. *Amen, amen dico vobis*, etc., leur dit-il. En vérité, en vérité, je

vous le dis, celui qui n'entre pas par la porte, qui est le Christ, dans le bercail qui est l'Église et l'assemblée des fidèles, est un voleur et un larron, comme sont les païens et les mauvais chrétiens. Saint Augustin parlant sur ce sujet s'exprime en ces termes : Celui qui entre dans le bercail par la bonne porte qui est Jésus-Christ, et qui marche sur ses traces en imitant ses souffrances, ses humiliations et ses autres vertus, est véritablement pasteur, digne de conduire et de diriger les brebis. Tous ceux cependant qui entrent par cette porte, ne sont pas pour cela pasteurs, car les brebis y entrent également pour y être nourries de la parole sainte des bons exemples dans l'unité de l'Église universelle. Le céleste gardien, qui est le Saint-Esprit, introduit ce vrai pasteur en éclairant son intelligence des lumières de la vérité, et en dirigeant ses pas dans les sentiers de la justice, afin qu'il puisse instruire et à son tour diriger les ouailles qui lui sont confiées. Les brebis fidèles écoutent sa voix et reçoivent avec docilité ses instructions. Ce bon pasteur connaît toutes ses brebis et les appelle par leur nom, pour leur ménager par cette familiarité un plus facile accès auprès de lui. Par ses instructions, il les conduit des ténèbres de l'erreur à la lumière de la vérité, et de l'esclavage du péché à la liberté des enfants de Dieu. Il marche devant elles en leur donnant de bons exemples, et les ouailles dociles suivent ses traces en imitant ses vertus, car elles connaissent et chérissent sa voix. Elles fuient au contraire le pasteur étranger qu'elles ne connaissent pas et repoussent sa doctrine et ses exemples, parce que sa doctrine les conduirait à l'erreur et ses exemples les entraîneraient au mal ; elles l'évitent comme un larron et un ennemi dangereux. Ce bercail est la seule

Église catholique dont Jésus-Christ est l'unique pasteur. Celui au contraire qui n'entre dans la Bergerie que par des voies détournées, n'est qu'un voleur et un larron, et il méritera d'entendre ces terribles paroles : *Amice, quomodo huc intrasti,* etc. Mon ami, comment êtes-vous entré ici, n'ayant pas la robe nuptiale ; alors il sera poussé dehors et jeté dans les ténèbres extérieures. Trois sortes de gardiens ouvrent cette porte du bercail ou de l'Église au digne et vrai pasteur, Jésus-Christ par ses exemples, la sainte Écriture par sa doctrine, l'Esprit-Saint par ses divines inspirations. Jésus en effet remet les clefs au bon pasteur en lui communiquant le pouvoir de lier et de délier les fidèles ; l'Écriture par ses leçons et sa doctrine l'éclaire sur les divers emplois de cette autorité qui lui est confiée, et le Saint-Esprit lui confère l'aptitude et les grâces nécessaires pour en faire usage. Ainsi s'ouvre cette porte étroite contre laquelle les orgueilleux viennent se briser, mais par laquelle l'humble pasteur entre avec d'autant plus de facilité qu'il s'abaisse plus profondément.

C'est ainsi que le Sauveur parlait en parabole aux Juifs et aux pharisiens ; mais comme ils s'obstinaient à ne vouloir pas comprendre, il leur dit plus clairement : Je suis par ma doctrine et par mes exemples la véritable porte par laquelle il faut entrer au bercail. Quiconque n'entre point par moi et recherche, non la gloire de Dieu, mais sa propre gloire, est un larron qui usurpe le droit de conduire les brebis pour les perdre par sa fausse doctrine et ses mauvais exemples ; mais les vrais fidèles n'écoutent pas sa voix et s'éloignent de lui. Le Sauveur leur montre ensuite qu'il est la véritable porte, en ce que sa destination est de protéger ce qui est à l'intérieur et de donner

passage à ceux qui entrent et à ceux qui sortent. Or, c'est par Jésus-Christ que les fidèles sont protégés et sauvés; c'est par lui qu'ils parviennent à la foi et de là à la gloire; c'est par lui qu'ils entrent en ce monde dans l'unité de l'Église catholique, et qu'ils en sortent pour prendre possession de la vie bienheureuse; c'est par lui qu'ils trouvent d'abondants pâturages. En effet, les élus seront rassasiés intérieurement de la contemplation de la majesté divine et extérieurement de la vue de l'humanité de Jésus leur rédempteur. Ou bien encore, par lui les vrais fidèles trouveront dans l'Église militante l'abondance de doctrine et de grâce, et dans l'Église triomphante la surabondance de joie et de gloire. Quoique les vraies brebis, dit saint Augustin (*Tractat.* 45 *in Joan.*), ne manquent pas de gras pâturages en cette vie, ils en trouveront encore de plus abondants pour se rassasier, comme en trouva celui à qui le Sauveur dit sur la croix : Vous serez aujourd'hui avec moi en paradis.

Le mauvais pasteur ne vient pas pour sauver les peuples, mais bien plutôt pour les séduire par ses fausses doctrines, les corrompre par ses funestes exemples, et, en les détournant du service de Dieu, les plonger dans la damnation éternelle. Mais moi, j'ai été envoyé par mon Père pour sauver les âmes, pour leur communiquer la foi, qui est la vie du juste en ce monde, et les faire passer de cette vie d'épreuves à la véritable vie de gloire qui est la consommation de la grâce. Tous ceux, dit saint Grégoire (*Hom.* 14, *in Evang.*), qui suivent Jésus-Christ avec un cœur simple et droit, trouveront ces abondants pâturages. Embrasons donc nos cœurs du désir des biens célestes; que ni les avantages ni les adversités de cette vie ne puissent

nous en détourner. Ne serait-il pas insensé, le voyageur qui, s'arrêtant aux bagatelles et aux vains plaisirs de la route, oublierait le but où il veut parvenir? Si nous sommes les vrais disciples de Jésus-Christ, gardons-nous de mettre notre bonheur dans les joies fragiles de cette vie afin d'être un jour en possession de la gloire éternelle.

Le Sauveur leur prouve ensuite qu'il est pasteur; en effet, le devoir du pasteur est de conduire et de paître ses brebis ; or, Jésus-Christ dirige les fidèles et les nourrit spirituellement de son corps et de son sang dans l'auguste sacrement de l'autel, et, pour se distinguer du larron et du mauvais pasteur, *bonus*, il est bon non-seulement par sa nature et par sa grâce, mais encore en ce qu'il accomplit la charge du vrai et du bon pasteur. Jésus-Christ, dit saint Chrysostôme (*Hom.* 58, *in Joan.*), s'attribue indifféremment le nom de porte ou de pasteur ; il est la porte, en ce sens que par lui nous entrons dans le royaume de son Père ; il est pasteur, puisqu'il nous conduit lui-même au bonheur éternel. Il établit ensuite la distinction du bon et du mauvais pasteur en ce que le bon, ne considérant que les récompenses célestes, chérit les brebis ou les fidèles confiés à ses soins, et donne ou du moins est toujours disposé à donner sa vie pour leur salut. Si telles sont les qualités que doivent avoir les vrais pasteurs, hélas! qu'ils sont peu nombreux dans le siècle où nous vivons! Que l'âne de notre prochain tombe dans un puits, chacun s'empresse de lui porter secours pour l'en retirer; que le chrétien tombe dans le péché mortel, nul ne s'occupe de lui venir en aide pour le relever. Et pourtant nous devons préférer l'âme de notre prochain à notre propre corps. Mais comment se-

rons-nous disposés à donner notre vie pour le salut de l'âme d'autrui, lorsque pour me retirer du péché, nous ne voulons pas même nous imposer le sacrifice de quelque avantage temporel?

Remarquons ici les diverses circonstances dans lesquelles le bon pasteur peut ou doit s'immoler pour ses brebis. La première, c'est quand il s'agit de les faire passer d'un état bon en lui-même à un état meilleur; alors le pasteur n'y est point obligé, car c'est là une œuvre de surérogation, et nul n'est tenu aux œuvres de surérogation, à moins d'un vœu spécial à cet égard. La seconde, lorsqu'il sagit de délivrer les brebis d'un danger imminent; alors le vrai pasteur est obligé de se sacrifier pour elles, car Dieu lui demandera compte des fidèles commis à sa garde, âme pour âme, sang pour sang. La troisième circonstance, c'est lorsque les brebis sont dans une telle position qu'elles ne peuvent échapper à une réprobation certaine, si quelqu'un ne s'expose pas pour elles à la mort; alors c'est pour le vrai pasteur une nécessité de s'immoler; de même que dans une extrême disette nous sommes tenus de vendre tous nos biens pour secourir les indigents. Ainsi, dans une persécution générale suscitée contre tout le peuple, un pasteur est obligé de s'y opposer et de risquer sa propre vie pour empêcher la dispersion de son troupeau; mais si la persécution n'est que personnelle et dirigée contre lui-même, alors il peut fuir, à l'exemple de Jésus-Christ lui-même, qui, pour se soustraire aux recherches d'Hérode, se retira en Égypte, et à l'exemple de saint Paul, se laissant descendre par dessus les murs de la ville, afin de se conserver par la fuite pour les besoins futurs des fidèles. Aussi Jésus-Christ dit à ses apôtres dans un autre

endroit : Si l'on vous persécute dans une ville, retirez-vous dans une autre. Quelquefois même c'est un devoir pour lui de fuir et de ne pas exposer ses jours, mais d'attendre avec patience, lorsque l'ennemi n'en veut qu'aux biens temporels et non aux personnes. Le mauvais pasteur, au contraire, n'est qu'un mercenaire ; il n'agit qu'en vue des biens temporels et non des récompenses célestes. Il ne mérite pas le nom de pasteur, dit saint Grégoire (*Hom.* 14, *in Evang.*) ; il n'aime pas les brebis mais seulement les avantages qu'elles lui procurent. Aussi, dès qu'il voit venir le loup, c'est-à-dire le démon pour dévorer le troupeau, l'hérétique pour le tromper et le séduire, le tyran pour l'immoler, il prend la fuite et l'abandonne lâchement à la fureur de ses ennemis. Il n'aime pas, dit saint Augustin (*Tractat.* 45, *in Joan.*), les brebis pour Jésus-Christ, mais uniquement pour le profit qu'il en retire. Alors le démon les entraîne au mal et les disperse en les séparant de la charité mutuelle et de l'unité de l'Église. Le bon pasteur, lui, résiste à tous ces adversaires aux dépens même de sa propre vie ; il s'oppose aux tentations du démon par ses observations et ses réprimandes, aux ruses des hérétiques par ses instructions et ses discours, à la fureur des tyrans par les ferventes prières qu'il adresse au ciel pour ses ouailles, parce qu'il ne cherche que leur seul avantage, et qu'il a sans cesse devant les yeux le compte qu'il en devra rendre un jour à Dieu. Mes frères, dit saint Augustin, vous avez été confiés à notre garde, à notre sollicitude, et nous rendrons compte à Jésus-Christ de votre conduite (*Serm.* 49, *de Verbis Domini*).

Le Sauveur, voulant ensuite démontrer ce qu'il disait, ajoute : Je suis le bon pasteur, je connais mes brebis, et

mes brebis me connaissent : Jésus-Christ en effet connaît ses brebis à son image et à sa ressemblance qu'il a gravées dans leurs cœurs ; il les connaît aux vertus qu'il leur inspire, et surtout à l'amour et à la charité mutuelle qui les animent. Et les vraies brebis connaissent Jésus-Christ à sa tendresse et à ses bienfaits envers elles. La première marque du bon pasteur est donc cette connaissance réciproque qui existe entre lui et ses brebis. Cette connaissance naît de ce que le bon pasteur visite ses brebis fréquemment et avec sollicitude ; qu'il étudie leurs besoins, et pourvoit à leur bien-être. Les brebis, de leur côté, à la vue de sa tendresse et de sa vigilance, le connaissent et le chérissent. Ce sont là les rapports qui existent entre le Sauveur et les vrais fidèles, il est donc le bon Pasteur par excellence. La seconde marque du bon Pasteur est l'affection qu'il montre à l'égard de ses brebis; or, peut-il y en avoir une plus grande que de donner sa vie pour elles? C'est également ce qui a lieu entre Jésus-Christ et les vrais fidèles, c'est pourquoi il ajoute : Je donne ma vie pour mes brebis. En effet, la passion du Sauveur n'est avantageuse qu'aux véritables chrétiens. Le bon Pasteur, dit saint Chrysologue (*Serm.* 40), donne sa vie pour ses brebis. De quoi, en effet, le véritable amour n'est-il pas capable ? Il brise les plus grands obstacles ; il méprise tous les dangers ; le fer et la flamme ne sauraient l'arrêter un instant ; l'amour est une cuirasse impénétrable ; il se rit de la mort elle-même. L'homme ici-bas est spécialement attaché à trois choses : aux biens temporels, à sa famille et à lui-même ; or, le bon Pasteur doit sacrifier tout cela pour ses brebis ; mais, hélas ! qu'ils sont loin de sacrifier les biens temporels pour leurs ouailles, ces pasteurs de nos jours

qui ne veulent pas même les partager avec elles? qu'ils sont loin de renoncer à leurs proches ceux qui cherchent à leur procurer des charges ecclésiastiques dont ils sont indignes! qu'ils sont loin de s'immoler eux-mêmes, ceux qui craignent de résister aux méchants. Le Sauveur, lui, a tout sacrifié pour ses brebis, comme il le dit lui-même par la bouche de son prophète Jérémie : *J'ai abandonné ma maison et ma famille*, c'est-à-dire les anges ; *j'ai délaissé mon héritage*, qui est la céleste patrie ; et *j'ai livré ma vie aux mains de mes adversaires.*

La troisième marque du bon Pasteur est de conduire toutes ses brebis au bercail. Aussi le Sauveur, pour montrer qu'il ne devait pas mourir pour le seul peuple juif, ajoute : J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie, qui n'appartiennent pas à la synagogue des Juifs ; ce sont les gentils ; il faut que je les amène et que je les réunisse dans la même foi et dans le même bercail qui est l'Église ; ce qui s'est accompli par le ministère des apôtres sous la direction de Jésus-Christ. Elles entendront ma voix, et il n'y aura plus qu'un seul bercail, l'Église formée par les Juifs et les Gentils réunis ensemble, et un seul Pasteur, Jésus-Christ son chef invisible et le Pape son chef visible, qui est le vicaire et le représentant du Pasteur des pasteurs. O pasteurs des âmes, considérez tout ce que Jésus-Christ, le vrai Pasteur, a fait pour ses brebis ; marchez sur ses traces, et, à son exemple, sachez, s'il le faut, vous immoler pour les fidèles qui ont été confiés à vos soins et à votre sollicitude. Celui-là, dit Hugues de Saint-Victor, donne vraiment sa vie pour ses brebis, qui, affrontant les dangers de ce monde, les conserve en paix par une sainte et salutaire discipline ; qui,

méprisant ses propres avantages temporels, ne s'occupe qu'à leur procurer les choses nécessaires au salut; qui, s'élevant au-dessus des louanges des flatteurs et du mépris des orgueilleux, prodigue ses soins aux malades, soulage les nécessiteux et console les affligés. Saint Bernard (*Epist.* 201), écrivant à un abbé pour l'engager à veiller au salut des âmes qui lui étaient confiées, s'exprime en ces termes : Nourrissez vos brebis par vos saintes paroles, par vos bons exemples et surtout par le fruit de vos ferventes prières. Ces trois points sont essentiels, mais la prière est le plus important des trois. C'est la prière qui donnera la force et la vertu à vos paroles, l'efficacité à vos exemples. Quoi donc ! vous vous plaignez de n'être pas secondé par vos collaborateurs, et d'être plutôt entravé par eux dans vos efforts? rassurez-vous; leur négligence accroît vos mérites, leur zèle diminuerait vos récompenses. N'est-il pas juste, en effet, que celui qui a participé à la peine participe aussi à la gloire? Sachez que vous avez été élevé en dignité non pas pour être aidé par les autres, mais pour les aider eux-mêmes. N'êtes-vous pas le représentant et le ministre de celui qui est venu en ce monde pour servir et non pour être servi? Nous serons heureux si nous persévérons jusqu'à la fin en cherchant la gloire de Jésus-Christ et non pas notre propre avantage. Pour en arriver là, il faut avoir un cœur droit et une conscience pure ; aussi, le même saint Bernard ajoute: Le vrai Pasteur doit, dans toutes ses paroles et dans tous ses actes, se proposer, non ses propres avantages, mais uniquement la gloire de Dieu et le salut du prochain. Pour y parvenir, il faut renoncer à soi-même et s'oublier entièrement. Heureux oubli, qui peut contribuer au bonheur des autres! Le pasteur qui

s'oublie ainsi et qui a la conscience pure, travaillera de toutes ses forces et sans inquiétude pour lui-même au salut de ceux qui lui sont confiés. Or, deux choses sont nécessaires pour nous procurer cette pureté de conscience : le repentir des fautes passées et le ferme propos de n'en plus commettre à l'avenir, ou, pour me servir des paroles du grand saint Grégoire, pleurer les péchés commis, et ne plus commettre ces mêmes péchés qui sont le sujet de nos larmes, car l'un ne peut aller sans l'autre. Fort de ces deux dispositions, le bon Pasteur peut alors, sans aucun souci pour lui-même, travailler au salut des autres. Les pasteurs doivent surtout se garder d'être pour leurs ouailles, par leurs mauvais exemples, un sujet de scandale et de chute ; malheur à celui par qui le scandale arrive! Le Pasteur, dit saint Grégoire (*Pastoral.* 3e *part.*) qui par son exemple est cause de la perte de ses brebis, est autant de fois homicide et digne de mort. Et selon saint Augustin : Celui qui entraîne les âmes au péché en les arrachant à l'amour de Dieu, est plus coupable que les bourreaux qui ont crucifié Jésus-Christ. Celui, dit saint Isidore, qui par ses mauvais exemples corrompt les mœurs des fidèles, est plus coupable que le voleur qui ravit leurs biens et leur fortune. Que celui-là ne compte pas sur sa propre justice et sur ses bonnes œuvres pour être sauvé, s'il fait si peu de cas du salut des autres, car, dit encore saint Grégoire, de quelle utilité pourront être les bonnes œuvres pour celui à qui on demandera compte des âmes qui lui ont été confiées? Le pasteur dont la vie et la conduite seront irréprochables, dit saint Chrysostôme, mais qui aura négligé de veiller sur celles des fidèles confiés à ses soins, sera précipité avec eux dans les abîmes éternels.

De leur côté, que les fidèles se gardent bien de prendre, de la négligence de leur pasteur, le faux prétexte de se relâcher dans leur conduite ; qu'ils jettent les yeux sur Jésus-Christ qui est leur vrai modèle ; qu'ils se soumettent avec résignation au jugement de leurs chefs ici-bas, et ils ne seront pas soumis dans l'autre vie au jugement de Dieu qui ne punit pas deux fois la même faute. S'ils ont des pasteurs faibles et négligents, qu'ils s'en humilient, car souvent Dieu envoie de mauvais pasteurs au peuple en punition de ses fautes, parce qu'il n'est pas digne d'en avoir de bons. C'est ce qui fait dire à saint Grégoire écrivant au clergé de Milan qui lui avait demandé un évêque : J'adresserai au ciel mes prières en faveur de l'élection que vous allez faire, afin que le Tout-Puissant daigne vous donner un pasteur selon son cœur, un pasteur qui par ses discours et sa bonne conduite vous dirige sûrement dans le chemin de la vertu. Mais comme souvent Dieu n'accorde de bons pasteurs qu'autant que les peuples s'en montrent dignes, attachez-vous aux biens spirituels et célestes, méprisez les avantages temporels et les plaisirs fugitifs de ce monde ; alors soyez assurés que Dieu, selon vos bonnes dispositions, vous donnera un pasteur de son choix, qui vous conduira au séjour des bienheureux.

CHAPITRE LXXXVII

DE LA FÊTE DE LA DÉDICACE, PENDANT LAQUELLE LES JUIFS VOULURENT LAPIDER JÉSUS

Or la dédicace se fit à Jérusalem, et l'on était en hiver (*Joan.*, *cap.* x).On sait ce qu'on entend par la fête des Dédicaces. Il y en avait eu trois dans les temps passés : La première fut celle que fit Salomon, le 10 décembre. Elle se célébra ce jour-là tous les ans jusqu'au moment où le temple fut renversé par les Babyloniens. La seconde dédicace eut lieu au temps d'Esdras et Zorobabel, et de leurs compagnons de captivité, qui rebâtirent le temple. Elle tombait le 12 mars, et se célébra tous les ans, à la même époque, jusqu'au moment où Antiochus vint souiller le temple du vrai Dieu, en y plaçant la statue de Jupiter. A cause de cette profanation, il y eut une troisième dédicace

sous Judas Machabée ; elle tombait le 15 décembre. C'était cette dernière qui se célébrait tous les ans pendant l'hiver au temps de la venue du Christ.

Jésus se promenait ce jour-là dans le temple. C'est-à-dire, dans le portique de Salomon, ou la partie du temple où tout le peuple pouvait se porter pour prier, car pour l'intérieur du temple proprement dit, il était exclusivement réservé aux prêtres et aux lévites. *Les Juifs entourèrent Jésus*, dissimulant leurs pensées, car ils voulaient le perdre, et s'ils le suivaient au temple, c'était avec l'intention de le surprendre dans ses discours. Ils lui dirent donc : *Jusques à quand tiendras-tu notre âme en suspens ?* lorsque nous sommes prêts à nous prononcer en faveur de la vérité. Ainsi, ils le flattaient dans le but de lui faire croire une chose, lorsqu'ils en avaient une autre dans le cœur.

Si tu es le Christ, notre roi, si tu as reçu l'onction de la royauté, *dis-nous-le hautement*, nous sommes disposés à te suivre. Ces questions et ces paroles étaient insidieuses. Si Jésus se disait le Christ, c'était comme s'il se faisait roi, comme s'il se posait en rival de César ; dans ce cas, il aurait affaire aux Romains. Ainsi, les Juifs ne cherchaient pas la vérité; leur curiosité était perfide, et comme leurs demandes n'étaient pas sincères, Jésus pesa sa réponse et leur dit : *Je vous parle, et vous ne me croyez point ; les œuvres que j'ai faites au nom de mon Père rendent témoignage de moi.* On trouve ailleurs (*Joan.*, *cap.* v) d'autres preuves que Jésus-Christ est vrai Dieu et vrai homme tout ensemble. Il est dit que trois témoignages parlent dans le ciel de la divinité du Christ : celui du Père, celui du Verbe lui-même et celui de l'Esprit-Saint ; de même que trois témoi-

gnages parlent sur la terre de son humanité : l'âme qu'il rendit, l'eau et le sang qu'il répandit.

Que le Christ ait été vraiment Dieu, son père l'atteste quand il dit : (*Matth.*, *cap.* III) *Celui-ci est mon Fils bien-aimé.* Le Saint-Esprit lui rend le même témoignage en descendant sur lui en forme de colombe, à l'époque de son baptême. Et le Fils témoigne de lui-même, en disant : (*Joan.*, *cap.* X) *Moi et mon Père sommes un. Mais vous ne croyez pas, parce que vous n'êtes pas* ou que vous ne voulez pas être *de mes brebis*, c'est-à-dire innocents et justes, mais superbes et méchants. Quant à mes brebis qui sont humbles, *elles entendent ma voix*, ma vérité leur arrive, je les connais, non-seulement parce que je les vois, mais parce qu'elles sont selon mon cœur ; *et elles me suivent* en ce monde au moyen de la grâce qui les façonne sur mon modèle, et dans le siècle à venir au moyen de la gloire que je leur réserve. *Et je leur donne la vie éternelle*, en leur donnant en ce monde mon corps à manger et mon sang à boire, et dans l'autre ma présence. Ainsi, *elles ne peuvent périr, et nul ne peut les ravir de ma main.* Ici, c'est le dogme établi de la prédestination, ce que Jésus prouve, en disant : *Mon Père, qui me les a données, est plus grand que tous, et personne ne peut les ravir des mains de mon Père.* De même, ce que m'a donné mon Père dépasse toute parole. D'où saint Augustin, faisant parler le Sauveur (*Tract.* VIII, *in Joan.*) : Il m'a donné d'être son Verbe, son Fils unique, et la splendeur de sa lumière ; *Moi* et mon Père *nous sommes un.* Si personne ne peut par violence enlever quoi que ce soit des mains d'un père tout-puissant, qui pourra enlever de mes mains les brebis qui y sont rassemblées et que je conserve ?

Il est bon de noter que ces paroles : *Moi et mon Père nous sommes un*, font tomber deux erreurs contraires s'attaquant au dogme de la très-sainte Trinité. Sabellius suppose qu'il y a en Dieu unité de personne de même qu'il y a unité d'essence; mais si le Père et le Fils étaient une seule personne, nous aurions dans le verbe le singulier. Arius, au contraire, veut que les essences divines soient diverses, ainsi que le sont les personnes; mais le mot *un*, mis au genre neutre, confond les essences dans un singulier, de même que deux nominatifs et le verbe au pluriel distinguent parfaitement des personnes que le neutre égale en puissance et en toute chose. En théologie, en effet, le genre neutre sert à marquer la substance divine, le genre masculin marque les personnes, tandis que le genre féminin désigne la substance terrestre ou visible. Écoutons saint Augustin sur le même texte (*Tract.* VI, *in Joan.*): Prenons, dit-il, les deux expressions *sommes* et *un*, ce singulier et ce neutre rejettent l'erreur d'Arius, tandis que le verbe au pluriel nous débarrasse de celle de Sabellius. L'expression *un* n'admet pas la diversité, et *nous sommes* désigne et distingue les personnes du Père et du Fils.

Les brebis de Dieu se reconnaissent à quatre signes, que nous traitons ici par ordre. D'abord par leurs bonnes œuvres. Ce premier signe, qui marque les brebis de Dieu, désigne aussi le bon pasteur, qui dit de lui : *Ce sont les œuvres que je fais qui rendent témoignage de moi.* Le second signe, c'est que les brebis du Christ *entendent sa voix.* Le troisième signe, qu'elles sont connues de lui, *et moi-même je les connais*, dit-il. Le quatrième signe des brebis du Christ, c'est qu'elles suivent leur vrai pasteur; aussi ajoute-t-il : *et elles me suivent*. Les méchants, au con-

traire, ne veulent pas suivre le Christ, ils le fuient, ils se détournent de lui, tandis que les bons le suivent par leurs bonnes actions, en l'imitant.

A ces paroles citées plus haut par le Sauveur : *Moi et mon Père sommes un*, les Juifs endurcis *prirent des pierres pour le lapider;* ils ne pouvaient comprendre le sens profond des paroles du Maître. Leurs cœurs de pierre les portèrent à se saisir de pierres. Jésus, les reprenant avec douceur, leur répondit : *Je vous ai montré plusieurs excellentes œuvres qui viennent de mon Père; pour laquelle de ces œuvres me lapidez-vous ?* lorsque je devrais être loué de vous !

Observons ici que la doctrine de Jésus-Christ, ainsi que celle du monde, est toute là. Rendre le bien pour le mal, voilà le Christ. Rendre le mal pour le bien, voilà les Juifs. Et cependant l'Éternel leur avait dit : *A moi la vengeance, car la justice est mon attribut.* D'autres rendent le bien pour le bien. C'est le cours ordinaire du monde, dont la manière d'agir est intéressée et sans mérite aux yeux de Dieu (*Deut.*, XXIII, *Rom.*, XII.)

Les Juifs répondirent à Jésus : *Nous ne te lapidons pas pour une bonne œuvre, mais pour tes blasphèmes et parce qu'étant homme, tu te fais Dieu.* En affirmant que Lui et son Père ne font qu'un, Jésus affirmait en effet sa divinité. Mais, ce n'est pas lui qui *se fait Dieu*, c'est son Père lui-même, en l'engendrant de toute éternité, et on peut ajouter, en lui donnant sur la terre sa puissance. Cependant, pour calmer leur fureur, Jésus leur répondit : qu'il n'était pas blasphémateur en disant qu'il était Dieu ou Fils de Dieu : *N'est-il pas écrit, j'ai dit : vous êtes des dieux?* Si l'Écriture a appelé Dieux ceux auxquels la parole est adres-

sée, et l'Écriture ne peut être vaine en parlant en ces termes des saints personnages de l'Ancien Testament et des prophètes au sens figuré, à combien plus forte raison Jésus n'a-t-il pas le droit de parler ainsi de *celui que le Père a sanctifié* et engendré de toute éternité comme Dieu, et qu'il sanctifie encore comme homme par la plénitude de sa grâce; de celui enfin *qu'il a envoyé dans le monde*, pour notre salut et notre sanctification, ainsi que l'avaient annoncé les prophètes ?

Jésus peut être appelé réellement Dieu, bien qu'il soit appelé tour à tour Homme-Dieu, et Verbe divin. Il est homme par adoption, et Verbe de sa nature. Et si l'Écriture appelle des dieux les fils adoptifs de la Divinité, pourquoi le fils naturel de Dieu ne pourrait-il prendre ce titre ? Selon saint Augustin, on est dieu de trois manières : de fait et naturellement, comme il arrive au Dieu tout-puissant qui a créé le monde; par élection ou par grâce de la part de ce Dieu tout-puissant, dans le sens du Psalmiste (*Psal.* 81.) : *Vous êtes des dieux;* par erreur enfin et de nom, ainsi qu'il est arrivé aux dieux des nations. Mais Dieu se montre et se prouve surtout par ses œuvres, dit avec raison saint Augustin après Jésus-Christ. C'est encore à ce critérium que la philosophie nous rappelle, pour juger de la nature de chaque chose. Le Christ faisait les œuvres d'un Dieu, des miracles surhumains, en son propre nom, et par sa vertu propre; concluons donc que Jésus ne blasphémait point, qu'en lui résidaient vraiment la nature et la puissance divines, et qu'il avait eu raison de dire : *Si vous ne voulez pas croire aux paroles*, croyez *aux œuvres, afin que vous connaissiez et croyiez que le Père est en moi et moi en lui.* Celui qui chérit le plus, qui croit le plus, est

aussi celui qui connaît davantage; ce n'était pas le cas des Juifs, qui semblaient atteints de folie. Ils voulaient savoir si Jésus était le Christ, et parce qu'il leur prouvait qu'il l'était et par ses paroles et par ses œuvres, ils voulurent le lapider. Ils venaient le prendre, non pas pour s'attacher à lui, mais pour se défaire de lui; *Jésus donc s'échappa de leurs mains*, par un effet de sa puissance divine, comme il avait fait souvent, pour nous prouver qu'il n'était au pouvoir de personne de le retenir sans son consentement divin, et pour nous enseigner à éviter les traits des méchants, lorsqu'on peut le faire sans trahir sa foi.

Et ayant quitté la Judée, à cause de leur incrédulité, *Jésus s'en alla de nouveau au delà du Jourdain, dans le lieu où Jean baptisait d'abord, et il demeura là*, afin que le peuple qui l'y suivrait se ressouvînt du témoignage de Jean, de celui de Dieu, son Père, et de tant d'autres choses qui s'étaient passées et dites en ce lieu.

Et plusieurs vinrent à lui, s'attachant à lui de cœur et par la foi; ceux-ci s'emparèrent véritablement de lui, en adoptant sa doctrine. Le contraire arrivait aux Juifs, qui n'avaient pas les mêmes dispositions. Selon Théophile, notre divin Maître, en quittant Jérusalem pour se transporter au-delà du Jourdain, semble se rapprocher de l'Église des gentils, qui doit venir à lui par les fonts du baptême, et comme à travers les flots du Jourdain. Cela étant, les mauvais Juifs ne sont pas seulement ceux qui, attachés uniquement à la circoncision et à la lettre de la loi, blasphèment, en niant le Christ, comme les Juifs dont il est ici question, mais encore tous les mauvais chrétiens qui ne sont chrétiens que de nom, qui *confessent* (*Tit. 1*) *Jésus-Christ de bouche, mais qui le nient par leur manière*

de vivre; on pourrait dire d'eux avec vérité, ce qu'on dit ici : que *les Juifs prirent des pierres pour le lapider*. Saint Ambroise dit aussi : Ce que firent les Juifs persécuteurs est fait réellement encore de nos jours par les chrétiens incorrigibles; ils lapident Jésus et le mettent à mort. Le Christ, c'est la vérité, la paix et la justice. Ceux qui abandonnent la vérité pour s'attacher à l'erreur; ceux qui pour la discorde abandonnent l'unité et la paix, et la justice pour un avantage passager, ne font pas moins que lapider, crucifier et mettre à mort le Christ, parce qu'ils éteignent les dons de sa grâce en eux-mêmes.

Saint Ambroise dit encore sur ce même texte : Combien, dans la multitude des chrétiens, il en est peu qui ne persécutent pour la deuxième fois, ne lapident et ne fassent mourir Jésus ! De quelle manière ? le voici : Le Christ est notre avocat, et la propitiation de nos péchés auprès de son Père, il pleure et souffre de nos fautes, de même qu'il se réjouit quand nous nous convertissons à lui. Toutes les fois que nous péchons, nous le contristons et le blessons, et par ce moyen nous le lapidons en quelque sorte. Ce n'est pas cependant que son corps, aujourd'hui glorieux, puisse essuyer nos coups, il est impassible et brave nos atteintes; ce n'est pas non plus que son âme partage nos passions et qu'il en soit en quelque sorte lapidé. Cette lapidation, ce crucifiement sont une figure, comme lorsque l'Apôtre dit de certains baptisés relaps : *Ils crucifient de nouveau en eux-mêmes le Fils de Dieu* (*Heb.*, VI.). Saint Bernard dit dans le même sens, apostrophant le pécheur au nom du Christ : N'est-ce pas à cause de toi que j'ai été blessé ? N'est-ce pas par tes iniquités que j'ai connu l'affliction ? Pourquoi viens-tu ajouter une seconde affliction à

la première? Les blessures de ton péché me sont plus pénibles que celles de mon corps. Ainsi parle saint Bernard. Malheur à tous ceux qui lapident ainsi le Seigneur Jésus parce qu'il leur cache sa connaissance, qu'il sort du temple de leurs cœurs, tandis qu'il se manifeste à ses fidèles et qu'il habite en eux!

CHAPITRE LXXXVIII

LES TRADITIONS DES PHARISIENS ÉTAIENT CONTRE LES COMMANDEMENTS DE DIEU

Les scribes, qui croyaient posséder la perfection de la science, et les pharisiens, qui prétendaient réaliser la perfection dans leur genre de vie, n'avaient pu rien trouver à reprendre en Jésus-Christ dans le temple. C'est pourquoi ils quittèrent Jérusalem et le suivirent en Galilée (*Matth.*, *cap.* XV; *Marc.*, *cap.* VII). Ici apparaît l'acharnement des ennemis de Jésus. Les anciens du peuple, les docteurs de la loi se dérangeaient, s'empressaient de le suivre pour voir de quelle manière ils pourraient tendre un piége à celui qu'ils n'avaient pu prendre ni dans ses paroles ni dans ses actions. Cette fois, ils attaquent ses disciples dans le but de rendre le maître odieux. Les voyant manger, comme les gentils, sans se laver les mains, ils lui disaient : *Pourquoi vos disciples ne suivent-ils pas la tradition des*

anciens et prennent-ils leur repas avec des mains impures? A ce propos, le vénérable Bède dit : Les scribes et les pharisiens prenaient à la lettre les paroles spirituelles des prophètes (*Beda, in cap.* VII, *Marci.*) qui se rapportaient au culte de l'âme : *Lavez-vous, soyez sans tache.* Et encore : *Purifiez-vous, vous qui portez les vases du Seigneur* (*Isa.*, I; *ibid.*, LV). Les Pharisiens, les rapportant seulement au corps, se lavaient les mains avant de manger, tandis qu'ils négligeaient (ce qui est autrement important) de se purifier par l'aumône, par les larmes et par les fruits abondants d'une justice impartiale.

De pareils hommes occupés à l'excès de la propreté extérieure, et complétement oublieux de celle de l'âme, sont le type des fourbes et des hypocrites de tous les temps, qui font des griefs à leur prochain à propos des moindres choses, lorsqu'ils ont à se reprocher eux-mêmes les plus graves fautes; *qui voient une paille dans l'œil d'autrui,* et qui ne s'aperçoivent pas *d'une poutre qui est dans le leur* (*Luc.* VI).

Les disciples du Sauveur mangeaient sans se laver les mains, parce que la chose d'elle-même était sans importance. Saint Chrysostôme dit (*Hom.* 52, *in Matth.*) que les disciples de Jésus agissaient ainsi, parce qu'ils rejetaient les pratiques superflues pour ne s'attacher qu'aux pratiques nécessaires. Ils ne mettaient pas la loi dans une ablution, et se lavaient ou ne se lavaient pas les mains selon l'occurrence, sans s'inquiéter d'une vaine tradition.

Ne prendre le pain qu'après s'être lavé les mains n'était pas contraire à la loi. Ce qui lui était contraire, c'était qu'une pareille ablution remplaçât l'ablution intérieure commandée par Isaïe. Selon saint Bernard, nulle offrande

faite à Dieu ne saurait lui être agréable, quand on reste d'ailleurs chargé d'une dette envers lui. C'est ce qui fait dire au Sauveur répondant aux pharisiens : *Pourquoi donc vous-mêmes transgressez-vous le commandement de Dieu à cause de votre tradition?* C'est comme s'il leur avait dit : Si les commandements de Dieu disparaissent dans votre tradition, pourquoi blâmez-vous mes disciples qui rejettent votre tradition pour s'attacher aux seuls commandements de Dieu? Notre-Seigneur, au contraire, ne rejette rien, mais il ne veut pas que, négligeant la propreté intérieure, on s'attache, comme suffisante, à la seule ablution corporelle.

Pour prouver toujours la même chose, le Sauveur ajoute : *Car Dieu dit : Honore ton père et ta mère, et celui qui maudira son père ou sa mère, qu'il meure de mort.* Le Seigneur, prenant en souci la faiblesse et la gêne d'un père ou d'un ascendant à un degré quelconque, avait fait ce commandement à Moïse, et l'anathème était lancé contre ceux qui le négligeaient. Les pharisiens avides renversaient par leur doctrine et par avarice ce commandement sacré. Ils enseignaient et disaient qu'il valait infiniment mieux faire une offrande à Dieu que de donner à son père ou à sa mère, parce que Dieu est notre père avant eux, notre père spirituel. Par l'offrande d'une partie de nos biens à Dieu, nos parents réels supportaient une perte, il est vrai, mais une perte plus que compensée par le bien spirituel qui en était le fruit. Ainsi, ils enseignaient aux Juifs ce qu'ils devaient répondre à un père devenu pauvre et vieux qu'ils délaissaient. Voilà pourquoi le Sauveur leur objecte avec reproche : *Mais vous, vous dites : Quiconque dira à son père ou à sa mère : Toute offrande que je vous présenterai vous servira, celui-là n'honore pas son*

père ni sa mère, c'est-à-dire son véritable père et sa véritable mère qui sont Dieu et la synagogue, le seul père et la seule mère des pharisiens dans cette circonstance, parce qu'ils se contentent d'une offrande qu'ils mesurent eux-mêmes et qui les dispense d'un sacrifice plus lourd vis-à-vis de leurs parents, que Dieu avait eus en vue. Aussi le Sauveur ajoute : *Et vous avez rendu vain le commandement de Dieu à cause de votre tradition.* Dieu donc, qui est notre Père spirituel, a pris de tout temps les intérêts de notre père selon la chair et de tous ceux qui se rattachent à lui à différents degrés. Ici revient une seconde fois la remarque de saint Bernard : L'offrande des pharisiens ne pouvait être agréable à Dieu, lorsqu'ils lui restaient redevables pour un de ses commandements précis qu'ils enfreignaient.

Cependant il ne faut pas abuser de l'autorité divine, comme on l'a fait quelquefois, et prendre, dans l'intérêt de ses père et mère ou d'un parent à un degré quelconque, les biens de l'Église et la substance du pauvre. Il est vrai qu'un fils doit tout à son père, car il lui doit l'être, ainsi que la nourriture que le premier il lui a fournie. Si le fils est riche et puissant, son superflu ou une partie de son superflu appartient au père, et nul ne peut faire même à Dieu un sacrifice du bien d'autrui. C'est, on l'a vu, transgresser la loi précise du Seigneur et sanctionnée deux fois par l'Ancien et le Nouveau Testament. Mais par la même raison le contraire doit arriver, si un fils avait disposé de ses biens avant qu'un père fût dans l'indigence, il ne pouvait prévoir ce cas, il n'est pas tenu, il n'a pas même droit de pourvoir aux nécessités de son père parce qu'il n'est permis à per-

sonne, pour s'acquitter, de prendre sur le bien d'autrui ou sur un bien dont on a déjà disposé.

Jésus les démasquant et leur reprochant leur hypocrisie, leur dit (*Isa.*, XXIX) : *Hypocrites, Isaïe a bien prophétisé de vous, lorsqu'il a dit :* Ce peuple m'honore des lèvres, mais *son cœur est loin de moi.* Sous de saintes paroles et de saintes pratiques, la corruption du cœur et l'hypocrisie, voilà les pharisiens et les politiques de tous les temps. Il semble que la parole leur a été donnée pour cacher leur mauvaise vie et jusqu'à leur pensée. *C'est en vain qu'ils m'honorent, enseignant les doctrines et les commandements des hommes,* leurs paroles ne portent aucun fruit. De même qu'une médecine qui ne procure pas la santé est nuisible ou inutile, de même le culte de Dieu, qui ne conduit pas par lui-même au bonheur, et dont les vues sont seulement humaines, ne porte que des fruits de mort. Jésus, ayant abaissé l'orgueil et réfuté la tradition superstitieuse des pharisiens, se tourna vers la foule humble et recueillie, pour la tirer d'erreur et la faire participer à la véritable doctrine. *Écoutez et comprenez, lui dit-il, ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme, mais ce qui sort de la bouche, voilà ce qui peut le souiller.* Jésus venait de faire justice de deux erreurs; il établit ici une vérité, et montre que lui seul possède le véritable esprit de toute chose. En effet, comme le demande le prophète, le Verbe divin pose pour nous une sentinelle divine sur chacune des paroles sortant de la bouche (*Psal.* XL), parce que l'erreur qui peut en sortir est un poison autrement funeste que tout ce qui peut y entrer.

Alors ses disciples, s'approchant de lui, dans toute leur

simplicité, *lui dirent : Savez-vous que les pharisiens, entendant cette parole, se sont scandalisés?* Les pharisiens ne prétendaient pas seulement qu'il fallait se laver les mains avant de prendre le pain, ils croyaient aussi que certains aliments souillaient l'homme. Jésus les avait repris avec la rigueur de la vérité. Une lumière soudaine et imprévue avait blessé leurs yeux malades ; aussi ses disciples ne lui disent pas : Vous avez scandalisé les pharisiens, mais les pharisiens se sont scandalisés. Le venin n'était pas dans la doctrine, mais dans ceux qui la rejetaient. Saint Grégoire dit à ce sujet (*Greg., Hom.* 7 *in Ezechiel.*) : Si un scandale s'élève à propos de la vérité qui se fait jour, il vaut mieux subir ce scandale que de trahir la vérité. C'est ici l'intention et le fait du Sauveur, *qui répond à ses disciples*, marchant dans sa lumière évangélique : *Toute plante que mon père céleste n'a point plantée sera arrachée.* C'est-à-dire, toute doctrine inventée par les hommes, contraire à l'esprit de la loi de Dieu, et que la faiblesse de la chair a recommandée, sera arrachée avec ceux qui l'ont plantée, et cela non par la violence, mais en la démasquant, mais en la réprouvant et en posant pour fondement le Christ.

Laissez-les, dit-il, dans le gouffre avec leur doctrine, *ils sont aveugles ;* je vous ai prouvé qu'ils transgressaient la loi et qu'ils en faisaient perdre l'intelligence au peuple, *ils sont conducteurs d'aveugles. Or, si un aveugle conduit un aveugle, ils tombent tous deux dans la fosse.* Si la ligne droite dévie, c'est de la règle que cela vient. Eux ont fait dévier la loi. Saint Grégoire dit encore (*Greg.* II, *Per te pastoral. Abus.*) : Quand le pasteur marche à travers les écueils du vice, le troupeau ne peut manquer

d'y tomber. Et saint Bernard : Ce serait vraiment une chose ridicule et amusante, si elle n'était encore plus dangereuse. Représentez-vous un éclaireur aveugle, un piqueur ou un courrier boiteux, un prélat négligent ou sans initiative, un hérault dont la voix est frappée de mutisme. Mais, hélas! de même que les boiteux veulent courir, ainsi, dit-on, le prélat marche à notre tête.

Sur la demande de Pierre, Jésus explique ce qu'il vient de dire, ou de jeter dans les cœurs, car une parabole du Sauveur n'est pas une figure, elles sont détruites, mais un jet dans l'âme. *Et vous aussi, êtes-vous sans intelligence? Ne comprenez-vous pas que tout ce qui entre dans la bouche descend dans les entrailles, et tombe dans un lieu secret? Mais ce qui sort de la bouche vient du cœur, et c'est là ce qui souille l'homme : car du cœur viennent les mauvaises pensées, les homicides, les adultères, les fornications, les vols, les faux témoignages, les blasphèmes*, et l'envie ou l'œil mauvais. Tout le reste ne saurait souiller l'homme. *Tout ce qui entre dans la bouche descend et tombe*, dit le Sauveur. Soyons justes : à ne regarder que la lettre, tout ce qui entre dans la bouche ne descend pas et ne tombe pas; une partie substantielle et nécessaire reste en nous. Aussi, n'est-ce là qu'une manière de s'exprimer commune aux saintes Écritures, comme on le voit (*Mich.*, VII), où il est dit : *Tous sont homicides*, ou bien, *tous dressent des piéges dans le sang; tous*, pour dire le plus grand nombre. Ainsi, le Sauveur ne pouvait être plus explicite, rien d'exagéré dans ses paroles.

Tous ces maux, toutes ces transgressions de préceptes, tous les péchés enfin viennent de la volonté pervertie et souillent l'homme. C'est pourquoi les paroles malheureuses

des scribes et des pharisiens contre le Christ et ses disciples, les souillent seuls, comme procédant d'une intention perverse; tandis que, ne pas laver ses mains pour prendre le pain ne saurait imprimer à l'homme une souillure réelle. C'est comme si Jésus-Christ disait : De même qu'aucune nourriture ne peut pas elle-même souiller l'homme ; de même ou encore moins, des mains non lavées prenant du pain ne sauraient le faire. Quand l'Écriture commande d'une manière absolue l'ablution, cela s'entend donc surtout d'une ablution spirituelle. Le contraire est une erreur funeste. C'est ce que pense saint Jean Chrysostôme : Nous voyons le plus grand nombre des chrétiens, dit-il, se laver les mains et le visage pour entrer à l'église, et ne prendre cependant aucun souci de l'état de l'âme. Nos mauvaises pensées viennent des mauvaises dispositions de notre cœur, et non pas du démon, qui ne peut que les lui suggérer. Il peut lui présenter la pensée du mal, mais toute action et toute pensée mauvaises sortent du cœur de l'homme. C'est pourquoi il faut y faire attention, dit saint Jérôme (*in cap.* XV *Matth.*), et avoir l'œil ouvert sur nos dispositions intérieures. Le démon s'étudie à influencer nos pensées, il ne les connaît pas toujours, et quand il les connaît ce n'est que par certains dehors, parce que nos cœurs lui sont naturellement cachés. Dieu seul connaît, à tous moments, les pensées du cœur qu'il a créé et qu'il dirige par sa grâce. Les bonnes pensées nous viennent de lui, il les connaît directement, les mauvaises pensées viennent de nous seuls, et Dieu les connaît encore par élimination en quelque sorte et comme négation des bonnes pensées venant de lui : *Parce qu'il n'y a que lui seul qui connaît*

le cœur des enfants des hommes (III Reg., VIII). C'est dans ce sens que parle saint Augustin (*De ecclesiasticis dogmatibus, cap* LXXXI, LXXXII). De sorte qu'on pourrait conclure de ces principes que la foi en Dieu sans les œuvres est le plus souvent une foi morte et sans mérite.

Voici, dit saint Anselme, comment on peut résister à un mauvais dessein conçu dans notre cœur et à une mauvaise pensée. Supplantez ce mauvais dessein et cette mauvaise pensée, en mettant à leur place un dessein et une pensée opposée, jusqu'à ce qu'il ne reste plus trace de ces premiers hôtes. Il n'y a pas, dit saint Paul (*Rom.* VIII.), de condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ, et qui ne marchent pas selon la chair (*Galat.* V.). Guérissons donc les contraires par les contraires, en les opposant, dans le principe, les uns aux autres ; tel est le conseil de saint Anselme.

Hugues dit encore à ce sujet : Il n'y a sous le ciel rien de plus sublime, rien de plus noble, rien qui resemble plus à Dieu que le cœur de l'homme. Aussi ce Dieu ne nous demande-t-il rien de plus. Dans toute tentation en général, le remède assuré c'est de s'attacher à Dieu comme à l'objet de toutes les bonnes pensées. Et saint Augustin (*in Soliloquio*) : Quand je m'attache à vous, Seigneur, je suis soulagé, et vous supprimez pour moi la peine et la douleur.

Résumons cet Évangile. Jésus blâme les Pharisiens, il leur renvoie les reproches qu'ils faisaient à ses disciples. Il les accuse d'être impies, fourbes, superstitieux ou plutôt charnels. En les réfutant, il pose avec une autorité divine sa doctrine, une doctrine véritable sur chaque chose. Il nous apprend ce que c'est que l'homme

intérieur, et le crée en quelque sorte à chacune de ses paroles; mais il ne faisait que nous révéler ce qui était caché en nous-mêmes. Aussi, quel assentiment général et involontaire suit la mission d'un Dieu! Voyez les docteurs de la loi nouvelle, loi de grâce et d'amour, les saint Jean Chrysostôme, les saint Bernard, les saint Grégoire, les saint Augustin, les saint Jérôme, les saint Anselme cités ici, et tant d'autres qu'on aurait pu citer encore, se porter les disciples et les commentateurs du divin Maître, faire briller à sa suite la vérité d'une lumière inconnue, pour nous transmettre à travers des siècles d'ignorance, le flambeau des lettres humaines et des saintes Écritures.

CHAPITRE LXXXIX

GUÉRISON DE LA FILLE DE LA CHANANÉENNE

Jésus laissa les Scribes et les Pharisiens avec leurs desseins insidieux : *et quittant la Judée, il se retira dans la terre de Tyr et de Sidon* (*Matth.*, *cap.* xv.). Tyr et Sidon avaient appartenu autrefois aux Chananéens. Ces villes étaient cependant situées dans la terre promise, non loin du Liban et du Carmel, sur la côte de la mer. L'une d'elles, Tyr, s'avançait même dans la mer. Ces deux villes, ainsi que tout le pays, appartenaient encore aux gentils. Jésus, fuyant devant l'ingratitude et l'endurcissement des Juifs, se porta vers ces régions dont les habitants avaient dû être exterminés par ordre de Dieu, lors de la conquête de la terre promise; mais ils n'avaient pu l'être complétement. Cette fois Jésus allait vers eu pour les sauver et leur faire du bien. Cette différence

caractérise deux époques et marque l'esprit de l'Évangile, un esprit nouveau.

Cependant Jésus avait dit à ses apôtres (*Matth.*, *cap.* x.): *N'allez pas vers les nations*. Et il avait ajouté : *Mais allez plutôt vers les brebis perdues de la maison d'Israël*. Ce n'était donc là qu'une préférence, dans le but de ne pas scandaliser inutilement les Juifs. *Et une femme chananéenne, étant sortie de ce pays-là, criait vers lui, disant : Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi, ma fille est cruellement tourmentée du démon*. Que fera Jésus? ses actions vont-elles contredire ses paroles et sa mission divine annoncée par les Prophètes? Jamais. Il éprouvera la foi de la Chananéenne; et loin de rejeter cette étrangère, il la louera de sa foi vive, et enfin l'exaucera. Mais en même temps, pour ne pas augmenter la haine des Juifs contre lui, il dira à cette femme et à ses apôtres ce qu'il leur avait déjà dit de sa mission spéciale, et en agissant ainsi, même après avoir exaucé plus tard la Chananéenne, il n'aura dit que la vérité. Maintenant, pour éprouver sa foi, *Jésus ne lui répondit pas une parole*; *et ses disciples s'approchant, le priaient, disant : Renvoyez-la, car elle crie derrière nous*. Ces paroles des disciples attirent cette réponse du Maître : *Je ne suis envoyé que pour les brebis perdues de la maison d'Israël*. C'était pour la deuxième fois qu'il leur parlait ainsi. Avaient-ils oublié ses conseils ou les prenaient-ils trop à la lettre? La vérité est que les Apôtres étaient là comme un instrument entre les mains de Dieu, il fallait les instruire et les amener successivement à la connaissance de toutes les vérités. Selon saint Augustin, après avoir ainsi répondu à ses apôtres, Jésus sortit de la maison, la

Chananéenne le suivit. *Elle vint et l'adora, disant : Seigneur, secourez-moi.* Jésus voulant éprouver sa foi, répondit : *Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants, et de le jeter aux chiens.* Par ces dernières paroles Jésus prouve qu'il pensait aux Juifs, lesquels il ne voulait pas scandaliser sans motif ; mais, bien qu'il mît les gentils au second rang dans sa pensée, il ne les oubliait pas. Jésus ne cherchait pas la Chananéenne, il semblait la repousser au contraire ; mais la Chananéenne, s'attachant à lui par la foi, ne sera pas toujours rejetée. *Elle lui répondit : Il est vrai, Seigneur, mais les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leur maître.* Jésus vaincu par cette soumission et cette humilité prend enfin en pitié sa plainte ; et sans se soucier désormais de ce que diront les scribes et les pharisiens incorrigibles, *il lui répondit* cette fois, car il ne s'agissait plus de l'éprouver, et lui dit : *Votre foi est grande ; qu'il vous soit fait comme vous voulez, et sa fille fut guérie à l'heure même.*

Oui, la foi de cette femme était *grande*, sublime même, elle partait du cœur, comme les pensées du divin Maître. Par ses simples paroles, elle proclame le Sauveur, vrai Dieu et vrai homme tout ensemble. Elle parle du Seigneur, comme David en avait parlé, l'égalant à l'Éternel. Elle l'appelle fils de David, et proclame par là son humanité. Elle réclame de lui les œuvres d'un Dieu, sans balancer, insistant toujours, espérant contre toute espérance ; car elle croit peu à ses mérites ; elle se voit étrangère, et n'a devant ses yeux que sa misère et son indignité : *Ayez pitié de moi !* Paroles admirables dans leur simplicité ! Elles sont courtes, mais elles réfléchissent à nos yeux la mer immense de ses sentiments d'humilité

dit admirablement saint Jean Chrysostôme, qui fait entendre encore cette parole : Cette femme vaut pour moi un évangéliste (*variis in Matth. locis*).

Reprenons. Selon saint Augustin (*lib. II*, *De consensu Evangelist.*, *cap.* XLIX), les paroles des Apôtres : *Renvoyez-la*, signifient : Accordez-lui l'objet de sa demande, pour qu'ensuite elle se retire. Et quand Jésus lui a répondu : *Il n'est pas bon de prendre le pain aux enfants, et de le jeter aux chiens ;* les actions du Maître, même après avoir exaucé la Chananéenne, ne contrediront pas ses paroles. Il est des choses qui ne sont pas bonnes en genéral, et qui sont bonnes par circonstance, et, comme on dit, dans l'espèce : Il n'est pas bon de jeter les perles aux pourceaux, mais il est bon de préférer une Chananéenne fidèle, à un pharisien endurci; l'une n'a que plus de mérite, et l'autre n'est que plus coupable. Il n'est pas bon de scandaliser les Juifs sans motif, mais il est bon de le faire dans l'intérêt de la vérité, et détruire d'une tradition vaine et hypocrite.

Saint Chrysostôme (*Hom.* 53, *in Matth.*) fait ressortir la patience et l'humilité de cette femme de l'Évangile. Jésus appelle les Juifs des fils ; elle les considère comme des maîtres vis-à-vis d'elle, et se fait en esprit leur servante ; si le mot de chien est dans la bouche du Maître à propos des gentils, elle, s'humiliant toujours, les appelle *catellos*. Le Sauveur parle du pain pris sur la table, elle parle des miettes qui en tombent par hasard. Saint Jérôme reconnaît dans la Chananéenne le vrai type de la foi, de la patience et de l'humilité chrétiennes. La *foi*, elle ne doute pas que sa fille ne soit enfin guérie. La *patience*, aucun mépris ne la rebute, elle prie et persévère. Son

humilité, elle a l'art de se mettre un peu au-dessous des chiens immondes. Je sais bien, dit-elle, que je ne mérite pas le pain des enfants de Dieu, et que ma place n'est pas à la table du père de famille ; mais je suis heureuse des restes que se disputent les plus vils et les plus frêles animaux, espérant par les miettes, prises en toute humilité, arriver peut-être un jour à la fraction entière du pain. Ainsi parle saint Jérôme (*in cap.* xv *Matth.*). Mais toutes les réflexions que la conduite de la Chananéenne suggère, s'effacent devant son attitude et sa démarche auprès du Sauveur. Elles sont le triomphe de la grâce qui se montre ici sous ses trois formes habituelles, justificative, opérante et sanctifiante.

Saint Chrysostôme dit au sujet de la grâce accordée par notre Sauveur à la Chananéenne (*Hom.* 17, *ex variis in Matth. locis*) : O femme, ta foi est grande, et cependant tu n'as pas vu, comme d'autres, un mort ressuscité, ni un lépreux guéri ; tu n'as pas entendu la voix des Prophètes, et la loi de Dieu t'est étrangère ; tu n'as pas eu le spectacle de la mer divisant ses flots ; méprisée et rebutée par moi, tu as persévéré dans ta demande. Oui, ta foi a été grande, mais ma grâce ne l'a pas été moins, et ta fille a été guérie du moment que j'ai consenti à lui faire grâce à ta demande, c'est-à-dire, avant d'avoir revu toi-même ta demeure. Et encore : La Chananéenne fut comblée de grâce, parce que Dieu voulut montrer qu'il peut donner, sur une instante prière, les choses auxquelles nous avons le moins de droits, tandis qu'il prouve que les Juifs endurcis ont eu le contraire de ce qui leur était réservé. Le chien eut la part des fils. Tant sont puissantes une foi vive et une prière persévérante !

Sidon est à deux lieux de Sarepta; devant la porte de Sidon on montre encore une chapelle, bâtie sur le lieu même où le Sauveur parla à la Chananéenne et guérit sa fille, sur la voie qui conduit à Césarée de Philippe en Iturée.

Comme la foi d'une mère est ici tenue en compte à sa fille, dit saint Remi, la foi de l'Église leur mère est imputée aux petits enfants qui sont baptisés dans son unité, avant d'avoir atteint l'âge de raison et d'avoir eu connaissance du bien et du mal. Selon le même saint Remi, la Chananéenne figure l'Église chrétienne formée de toutes les nations de la terre. La circonstance qui pousse le Sauveur à quitter les scribes et les pharisiens, pour se transporter au pays de Tyr et de Sidon, fait pressentir la réprobation des Juifs et la vocation des gentils. La Chananéenne sort de son pays, comme l'Église fondée par Jésus-Christ quitte ses erreurs et ses vices. Elle prie pour sa fille, qui est le peuple encore infidèle, et parvient à l'affranchir des embûches du démon. Si à une première prière de l'Église, le Seigneur diffère de donner la santé de l'âme, il ne faut pas désespérer ni cesser de prier. Enfin, comme celle de la Chananéenne, la foi de l'Église formée de toutes les nations de la terre a été proclamée grande, parce que, sans une première connaissance de la loi écrite, sans avoir entendu la voix des prophètes, elle a embrassé le salut à la voix de simples Apôtres.

La fille de la Chananéenne nous réprésente encore l'âme, ou la conscience des fidèles affranchis du péché au sein de l'Église, à la prière d'une mère. D'où Raban-Maur prend occasion de dire (*in cap.* XV *Matth.*) : Si quelque pécheur a la conscience souillée de la lèpre du vice, il a sa

fille tourmentée par le démon, et il est nécssaire pour lui d'avoir recours aux prières et aux larmes. Et saint Jean Chrysostôme (*Hom.* 17, *ex variis in Matth. locis*) : Imitons la Chananéenne, dit-il ; nous sommes des hommes, imitons une simple femme. Mais peut-être me direz-vous : Où est notre fille démoniaque? N'avez-vous pas votre âme couverte de la lèpre du péché? Dites aussi : Ayez pitié de nous, Seigneur, notre âme est sous l'empire du démon.

Selon Théophile sur le même sujet, lorsque nous offensons Dieu, la femme chananéenne c'est notre âme pécheresse, fragile, infirme. Mais d'après saint Augustin (*Serm.* LXXIV, *De tempore*) : La femme chananéenne, c'est la raison supérieure, qui a des regards pour les lois éternelles. Le démon c'est la sensualité, figurée encore par le serpent. La fille de la Chananéenne est tourmentée, quand par la sensualité notre raison inférieure descend au péché mortel et que sa guérison est demandée par une mère, la raison supérieure. Et de même que le Seigneur différa d'exaucer la demande d'une mère véritable, de même le Seigneur permet que le mouvement d'une raison inférieure se traîne plus longtemps à travers la sensualité pour augmenter le mérite de l'épreuve. C'est dans cet esprit qu'il est dit à saint Paul demandant au Seigneur d'être affranchi de l'aiguillon de la chair (II *Cor.*, XII.) : *La force se perfectionne dans la faiblesse :* fils de l'Église, imitons cette femme qui est devenue par sa foi notre mère évangélique. Croyons un seul Dieu en trois Personnes ; tout ce que nous lui demandons de juste, espérons l'obtenir. Ayons la constance, afin que, si Dieu dans sa justice impénétrable tarde d'exaucer nos prières, nous ne cessions de prier que lorsque nous aurons obtenu l'objet de nos demandes. Et s

nous sommes pénétrés du sentiment de notre indignité, ayons recours aux prières spirituelles de nos frères dans la foi, afin que, de même que cette femme obtint par l'intervention des Apôtres ce qu'elle demandait, nous nous persuadions que nous sommes plus soulagés par les prières communes de nos frères que par toutes les nôtres. Ayons l'humilité, abaissons-nous dans notre propre estime, et contentons-nous que les autres aient trop bonne opinion de nos mérites. A l'exemple de cette femme, rabaissons encore l'expression qui nous abaisse. Il avait une semblable humilité dans le cœur celui qui, méprisé, disait : *Je danserai, et je paraîtrai plus abaissé que je n'ai été, et je serai humble à mes yeux. (II Reg.*, VI.) Prions instamment le Seigneur qu'il guérisse nos filles, c'est-à-dire nos iniquités. A celui qui se convertit, et qui ne désespère pas de la miséricorde divine, le Seigneur dira, avec sa bonté ordinaire et suprême : *Qu'il vous soit fait selon vos désirs,* et dès ce moment, il sera guéri, parce qu'à quelque heure que le pécheur *se convertisse, et se repente, il sera reçu en grâce, il vivra (Ezech.* XVIII.). Ne désespérons jamais et si nous continuons de prier avec un cœur pur, un cœur humilié devant Dieu et persuadé qu'il est indigne de toute faveur de la part du Seigneur, nous ne pouvons manquer d'obtenir l'objet de nos demandes.

CHAPITRE XC

GUÉRISON D'UN SOURD-MUET POSSÉDÉ DU DÉMON

Alors quittant de nouveau la ville de Tyr, Jésus vint par Sidon, près de la mer de Galilée, à travers les régions de la Décapole. La Décapole était le nom d'un pays composé de dix villes, comme son nom grec l'indique. Une partie de la Décapole était au delà, et l'autre en deçà du Jourdain; et la mer de Galilée, qui est un lac d'une certaine étendue, à travers lequel passe ce fleuve, touche dans toute leur longueur aux deux parties de la Décapole. *Là, on lui amena un homme sourd et muet, et on le suppliait de lui imposer les mains.* Ce sourd-muet n'était pas tel depuis sa naissance, ni par suite d'une maladie survenue. C'était le démon qui l'obsédait et l'empêchait de parler et d'entendre. Nous pouvons donc admirer ici sur le même sujet un triple miracle, opéré par la seule imposition de cette main puissante, qui avait créé le premier homme, et qui

créait maintenant par ses miracles l'homme nouveau. Mais la main toute-puissante du Christ l'était surtout pour guérir et sauver. Jésus guérit celui qu'il touche, parce qu'il est la guérison et la vie, et qu'il est lui-même et la médecine et le médecin. Que la conduite du Christ nous serve donc d'enseignement et d'exemple ; allons à lui tour à tour par l'amour et la crainte, et, comme lui, quittons Tyr et Sidon, c'est-à-dire nos péchés, pour nous rendre dans la Décapole des dix Commandements de Dieu.

Et le tirant de la foule et le prenant à part, il lui mit ses doigts dans les oreilles, et de la salive sur la langue, et, levant les yeux au ciel, il gémit et lui dit : Ephpheta! c'est-à-dire, ouvrez-vous. Et soudain ses oreilles furent ouvertes, sa langue fut déliée, et il parlait distinctement. L'homme et le Dieu apparaissent ici dans Jésus. L'homme touche pour guérir, il gémit ; le Dieu regarde le ciel d'où il est descendu, il commande, *et soudain les oreilles sont ouvertes, la langue est déliée.* Par ce sourd et muet, il nous est permis, il nous est même recommandé de voir le genre humain devenu sourd aux commandements de Dieu, et muet à proclamer ses louanges, malgré les patriarches et les prophètes ; ceux-ci prédisant, tous attendant l'Incarnation du Christ, qui devait imposer au monde les mains de sa miséricorde. Le genre humain avait contracté dans le principe toutes les infirmités, tous les maux imaginables. La cécité et le mutisme qui s'ensuivirent avec la mort et la lèpre du péché n'étaient pas les moindres. Jésus, en guérissant les sourds, les muets et les boiteux (*Matth.* XV) venait redresser une longue déviation du genre humain.

Au sujet de la guérison du sourd-muet, le vénérable Bede fait remarquer (*in cap.* VII *Marci*) que les deux na-

tures dans Jésus-Christ sont parfaitement distinctes. En regardant le ciel, dit-il, Jésus soupire comme un homme passible devant son Dieu ; mais bientôt, par une seule parole guérissant une triple infirmité, il se révèle à nous puissant et dans toute sa majesté divine. Cet exemple de guérison nous impose le devoir d'amener par la prédication de l'Evangile, aux pieds du Sauveur, toutes sortes de pécheurs. La prière de ceux qui conduisent le sourd-muet marque l'action ou l'intercession de l'Eglise. Ceux-là sont sourds et muets, dit Bède, qui n'ont pas d'oreilles pour entendre la parole de Dieu, ni de bouche pour la proclamer. Il est nécessaire alors que les ministres de Dieu, mieux dotés qu'eux, les présentent au Sauveur pour les guérir. Saint Grégoire (*Hom.* 10, *in Ezechiel.*) parle dans ce sens : Quand les oreilles du cœur sont ouvertes, les chaînes de la langue tombent aussitôt, pour faire partager à d'autres la connaissance et le bonheur d'une faveur reçue. Tout pécheur est sourd à l'endroit de Dieu. Il bouche, pour ne pas l'entendre, ses oreilles à la prédication, à l'Ecriture et à la voix intérieure de son propre cœur, car Dieu nous parle de ces trois manières, et il faut être sourd pour ne pas l'entendre nous parler ainsi. Il faut être mort pour ne pas répondre par des actions de grâce et par notre reconnaissance à l'invitation d'un Dieu bienfaisant qui appelle tout le monde. Le Seigneur nous reproche ce double défaut, ou plutôt nous le signale par Isaïe, quand il dit des Juifs (*Isaïe*, LXV) : *Je vous ai appelés, vous ne m'avez pas répondu, j'ai parlé, mais en vain.* Le sourd est celui qui n'entend pas la voix de Dieu ; il est en même temps muet, et ne peut proclamer ce qu'il ignore de la gloire et des bienfaits du Seigneur. Il n'a pas d'oreilles pour

entendre, ni de bouche pour proclamer de divines paroles. Le toucher ou la grâce du Christ fait disparaître ce double défaut, parce que lorsque le Christ fait descendre sa grâce dans un cœur, ce cœur devient humble, dévoué, louant Dieu. C'est le possesseur d'un pareil cœur qui vient, qui est amené dans sa province, où il est guéri et où sont les dix villes, symboles des dix Commandements de Dieu. N'oublions pas que c'est le plus saint, le plus grand pape qui parle.

L'ordre suivi par Notre-Seigneur dans la guérison du sourd-muet nous montre de quelle manière le pécheur obtient d'être guéri de ses infirmités morales. Rappelons les diverses circonstances de cette guérison : le malade est amené devant le Sauveur ; le Sauveur est prié de le guérir ; il le prend par la main et le sépare de la foule ; il lui met les doigts dans les oreilles ; il lui touche la langue avec sa salive ; il regarde le ciel ; il gémit ; il dit : *Ephpheta,* s'adressant aux seules oreilles, et une double, une triple guérison s'ensuit. La première chose, pour guérir un pécheur, c'est de l'amener devant son Sauveur. On le fait de plusieurs manières : tantôt par la prédication, tantôt par une infirmité survenue, surtout si elle menace d'être mortelle ; tantôt par l'exemple d'un autre pécheur repentant ; tantôt par une aumône octroyée. Quelquefois le pécheur vient de lui-même, amené par le sentiment de son mal et de ses besoins. Secondement, le Sauveur veut être prié en faveur du pécheur, et souvent sa guérison est due aux prières des saints dans le ciel. Dieu le veut ainsi, bien que sa volonté soit toujours conforme à ce qu'il fera en nous. Troisièmement, le malade est séparé de la foule ; ce qui arrive lorsque Dieu justifiant un impie le sépare de la société des méchants et le retire de ses défauts habituels,

parce que, dit saint Jérôme (*in cap.* VII *Marci*), celui qui a été trouvé digne d'être guéri est séparé en quelque sorte de la foule troublée de ses pensées, de ses actions ordinairement inconséquentes et de ses paroles inconsidérées. Mais tous les pécheurs ne peuvent pas se séparer de la société des méchants, par une fuite corporelle ; il suffit, pour leur salut, qu'ils s'en séparent d'esprit. Quatrièmement, le Sauveur met les doigts dans les oreilles du pécheur quand il lui donne la connaissance de toutes ses fautes, en lui montrant tous ses péchés inscrits dans son cœur par un doigt divin. Cinquièmement, le Sauveur touche de sa salive la langue de l'homme en le disposant à la confession. En effet, la confession, que figure le toucher de la langue, est une suite de la connaissance de la vérité, mise en nous à travers nos oreilles par le doigt de Dieu. Sixièmement, le Sauveur regarde le ciel ; il nous enseigne par là que le pécheur converti doit élever en haut les yeux de l'intention et du désir. Que servirait en effet à l'homme d'être arraché aux choses de la terre, si l'esprit ne s'attachait pas à celles du ciel ? Septièmement, le Sauveur gémit devant une infirmité, et nous montre ainsi qu'il faut gémir de l'exil où nous sommes et dire avec David (*Psalm.* CXX) : *Malheur à moi, car mon exil a été prolongé*. Huitièmement, le Seigneur dit : *Ephpheta*, et donne au pécheur une pleine absolution, lui remettant sa faute et lui faisant grâce du châtiment. A ces paroles : *Ouvrez-vous, soudain ses oreilles furent ouvertes, sa langue fut déliée, et il parlait distinctement*. De même, par ces paroles, le pécheur est rétabli dans une santé parfaite de l'âme ; il ne lui reste plus qu'à s'envoler vers Dieu. Le Sauveur ordonne à ceux qui lui avaient amené le sourd-muet *de ne*

parler à personne de sa guérison miraculeuse. Cet ordre du Sauveur n'était pas absolu, mais il voulait nous apprendre à ne jamais nous glorifier de nos actions, même les meilleures. Toutefois, s'il est du devoir de ceux qui font une bonne œuvre. de ne pas se flatter et de la cacher, il est du devoir de ceux qui en ont été l'objet de louer leur bienfaiteur. C'est pourquoi il est dit : *Or, plus il le leur défendait, plus ils le publiaient. Et ils l'admiraient d'autant plus, disant : « Il fait bien toutes choses; il a fait entendre les sourds et parler les muets.* »

Théophile dit à ce propos : A l'exemple du Sauveur, quand nous avons fait quelque bien, ne recherchons pas les applaudissements et les louanges des hommes. Mais si quelqu'un nous a fait du bien, à l'exemple de ceux qui furent témoins d'un miracle et qui le publièrent, malgré la défense qui leur en avait été faite, ne demandons pas la permission de publier le bienfait et de proclamer le bienfaiteur. Et, en particulier, lorsque ceux qui avaient reçu l'ordre de garder le silence, à propos d'un miracle opéré par le Sauveur, le publient, sans encourir de reproches, que ne devons-nous pas faire, nous ministres de celui qui nous a ordonné de prêcher partout son Évangile? Et saint Augustin : Le Dieu qui connaît tout d'avance, dit-il, savait que sa défense de publier un de ses miracles serait un aiguillon pour le proclamer. Mais, par cette défense et par son infraction prévue, Dieu montrait encore, et de plus en plus, l'obligation de la prédication évangélique pour ceux qui en avaient reçu l'ordre formel.

Bien qu'on n'ait parlé encore que d'un sourd-muet guéri, il y en eut plusieurs, ainsi que plusieurs aveugles et boiteux, sans compter les autres malades, comme on le

verra dans le chapitre suivant. Mais parmi tous ces malades, il y en avait un surtout dont la guérison fut plus remarquable, parce que dans le même sujet, dit saint Jérôme, on rencontre la matière à trois miracles. Il est dit de notre Sauveur, en terminant : *Il fait bien toutes choses;* ainsi, il ne suffit pas de faire du bien, il faut comme lui le faire à propos. Faisons donc comme notre Sauveur, fuyons la vaine gloire afin d'obtenir la véritable. Saint Augustin (*lib. V, de Civitate, cap.* XIX) : Il dit y a un grand mérite à mépriser la gloire; ce mérite, les yeux de Dieu seul savent l'apprécier, la raison humaine en est incapable. Celui qui se met au-dessus des louanges, se met au-dessus de la témérité humaine et n'en saurait être touché. Il n'y a de véritable vertu que celle qui tend au bien au delà duquel pour l'homme il ne saurait y en avoir de plus grand. On sent de quel bien saint Augustin veut ici parler dans sa Cité de Dieu. Et saint Jean Chrysostôme : La gloire, dit-il, a quelque chose d'inconstant et de vain, et à l'endroit des choses les plus manifestes, elle aveugle l'esprit de ceux qui en sont épris. On pourrait l'appeler en quelque sorte une ivresse profonde, et cette passion rend difficilement raisonnable celui qui en est atteint. D'elle naissent l'avarice, l'envie, la calomnie et ses perfidies ; c'est elle qui arme et irrite ceux qui n'ont reçu aucun mal contre ceux qui n'en ont fait aucun ; l'homme pris de cette maladie ne saurait connaître l'amitié ; personne ne l'arrête ; il rejette le bien de son cœur ; il est en guerre avec tout le monde et ne saurait avoir d'amis. Veillons donc sur nous, mes chers enfants, et prenons ce sens de l'humilité qu'un Dieu nous a donné, ce sens c'est l'honneur de l'Évangile. Dédaignons la gloire du monde; rien ne nous rend vils et méprisables

comme cette passion. La véritable gloire consiste à la mépriser et à n'en prendre aucun souci. Le chrétien tourne ses actions et ses discours uniquement en vue de ce qui plaît à Dieu.

CHAPITRE XCI

JÉSUS NOURRIT QUATRE MILLE PERSONNES

Ensuite Jésus monta sur une montagne, où il s'assit. Et une grande multitude s'approcha de lui, ayant avec elle des muets, des aveugles, des boiteux, des infirmes et beaucoup d'autres malades, et on les mit à ses pieds, et il les guérit. De sorte que la multitude était dans l'admiration. (*Matth.*, XV, *Marc.*, VIII, *Luc.* IX.) Une seule parole avait suffi, à celui qui avait créé le monde d'une seule parole, pour guérir toutes ces infirmités. C'est pourquoi *tous glorifiaient Dieu.* Ici l'évangéliste fait supposer un plus grand nombre de guérisons qu'il n'en cite. C'est ainsi que saint Jean, à la fin de son Évangile, après avoir tâché, mais en vain, de tout raconter, déclare son impuissance, l'impuissance de l'homme, à redire en entier les paroles et la vie miraculeuse d'un Dieu. C'est l'observation même de saint Jean Chrysostôme (*Hom.* 5, *in Matth.*). Raban-Maur dit à ce sujet : Jésus

montait sur une montagne pour attirer la foule vers les hauteurs divines de sa parole, et il s'asseyait là, pour montrer que le ciel est le lieu du repos qu'il nous faut chercher bien plus encore que les diverses guérisons matérielles dont nous avons besoin.

Le peuple se trouvant en grand nombre, Jésus appela ses disciples, *et leur dit : J'ai pitié de ce peuple, parce que voilà déjà trois jours qu'il est avec moi, et il n'a rien à manger*. Jésus convoque ses disciples pour plusieurs raisons, dit saint Jérôme (*in cap.* XV *Matth.*) : d'abord, pour donner aux maîtres un exemple de condescendance vis-à-vis de leurs subordonnés; secondement, pour montrer à ses disciples qu'il s'agissait ici d'une chose importante, et pour fixer leur attention sur le miracle qu'il allait opérer. *J'ai pitié de ce peuple*. Selon la *Glose*, comme homme Jésus a pitié de ceux qu'il va nourrir en Dieu en opérant un miracle qu'ils avaient mérité par trois jours d'attachement à sa personne. Quelques-uns sont venus de loin; raison de plus pour déterminer la bonté divine et pour ne pas renvoyer la foule à jeun. Jamais la ferveur du peuple n'avait été plus grande. La renommée du Christ s'étendait au loin. *Jésus, pour récompenser la ferveur du peuple, demanda à ses disciples : Combien de pains avez-vous? Ils dirent sept, et il ordonna de s'asseoir*, non pas sur l'herbe, comme la première fois, mais à terre; car on était en hiver, dit Origène, et au jour de l'Épiphanie.

Quand Jésus demande à ses disciples le nombre de pains qu'ils ont, ce n'est pas qu'il l'ignore; c'est pour nous faire toucher au doigt sa sobriété et celle de ses disciples, qui n'avaient que ces sept pains et le condiment de quelques petits poissons; c'est aussi pour nous rendre attentifs à la

grandeur et à la simplicité tout à la fois du miracle qui se prépare. *Et prenant les sept pains, et rendant grâces,* il les rompit, *et les donna à ses disciples pour les distribuer ; et ils les distribuèrent au peuple. Et ils avaient quelques petits poissons ; et il les bénit, et commanda qu'on les distribuât. Et ils mangèrent, et ils furent rassasiés ; et on emporta sept corbeilles pleines de morceaux qui étaient restés.* L'économie du récit évangélique, en nous rendant compte d'un grand miracle, est là pour éclairer d'un exemple divin la conduite des chrétiens qui doivent rendre grâces à Dieu et s'élever ainsi au-dessus de la brute qui mange ou qui rumine, parce que *toute grâce excellente et tout don parfait vient d'en haut, et descend du Père des lumières* (*Epist. Jacobi I*). De même, pour les sept corbeilles de fragments de pain ramassés, elles ne sont là que pour marquer la grandeur du miracle et pour nous apprendre que notre superflu est dû aux pauvres et doit leur être réservé. Au point de vue mystique, ce miracle montre que nous ne pouvons passer avantageusement notre vie présente, si la grâce de notre Rédempteur ne nous vient fournir son aliment. La foule attend trois jours, parce que la grâce de la foi chrétienne ne nous est venue qu'en troisième lieu; c'est-à-dire après la loi de nature et la loi écrite, qui ont précédé la loi de grâce. Moralement parlant, le pain de l'âme est la connaissance de la vérité et l'amour du bien. Mais ce pain ne se trouve pas dans le désert du monde. Le pain de la vérité selon le monde, est mêlé de nombreuses erreurs, parce que le sens d'une foule de vérités échappe aux enfants des hommes. Le pain de l'amour de la créature a des amertumes sans nombre; d'où saint Augustin prend occasion de dire (*in Psal.* XXVI) : Toute âme attachée aux

choses périssables est malheureuse pendant qu'elle croit en jouir et déchirée cruellement de leur perte, et ce n'est pas ce pain de connaissance et d'amour de la créature qui peut la satisfaire. La fraction que le Sauveur fait du pain qu'il donne à ses disciples pour nous être servi, est l'emblème des sacrements qui allaient devenir la nourriture des chrétiens par le ministère de ses Apôtres. Ce que Jésus fait ici par l'intermédiaire de ses disciples à l'occasion de la distribution des pains, il le fait partout, notamment lors de la résurrection de Lazare (*Joan.*, XI), quand il dit encore à ses disciples : *Déliez-le, et laissez-le aller*. Tout se fait en effet dans le royaume de Dieu par le ministère des Apôtres et de leurs successeurs. Ce sont eux qui nous amènent à la foi, eux qui nous réconcilient en nous donnant l'absolution de nos péchés, eux enfin qui nous font participer au festin eucharistique.

La multiplication des pains fut réelle et non apparente; et il y eut bien en effet création d'une nouvelle matière qui vint s'ajouter à la première; sans quoi le miracle n'aurait pas produit son effet voulu. Saint Augustin dit à ce propos : Rien de plus absurde que de prétendre qu'une chose puisse croître, sans qu'il y ait addition de substance. Etudions-nous donc, ministres du Seigneur, à servir aux autres par la prédication le pain que nous avons reçu de la science divine, de peur que, par notre négligence, quelqu'un de ceux qui nous sont confiés ne défaille en chemin, et ne meure de faim. Les pécheurs convertis défaillent dans le chemin de la vie présente, si leur âme ne reçoit incessamment l'aliment d'une bonne doctrine (*Aug., lib. X, de Gen. ad litteram, cap. ultim.*).

Voici maintenant ce que nous avons à faire remarquer

au sujet de la présente multiplication des pains comparée à celle déjà racontée des cinq pains et des deux poissons. La multiplication des cinq pains figure la doctrine de l'Ancien Testament contenue dans les cinq livres de Moïse. Ici, dans la multiplication des sept pains, nous voyons figurée la doctrine du Nouveau Testament portant les sept dons du Saint-Esprit. Le même miracle figure encore les sept béatitudes, les sept sacrements, enfin les sept vertus principales, dont trois théologales et quatre cardinales. Si les cinq pains étaient d'orge tandis que les sept pains étaient de pur froment, c'est parce que la doctrine du Nouveau Testament est plus délicieuse, plus élevée et plus claire que celle de l'Ancien. Dans le miracle des cinq pains, il y a deux poissons pour figurer les deux personnes qui donnaient la nourriture au peuple dans l'ancienne loi, le roi et le grand-prêtre. Dans le miracle des sept pains, il y a de petits poissons en petit nombre, pour figurer les saints retranchés du flot de ce monde, et qui, enlevés au trouble des passions, nous donnent par l'exemple de leur sainte vie la nourriture spirituelle. Petits poissons à cause de leur humilité; en très-petit nombre, parce que le nombre seul des insensés est grand, et qu'il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus; ces hommes assaisonnnent et accompagnent par le plus simple des condiments, qui est leur vie austère, les sept pains du Nouveau Testament. Dans le premier miracle la foule se repose et prend son repas sur l'herbe; dans le second la foule s'assied sur la terre nue, pour nous montrer que l'ancienne loi promettait les biens de la terre que la nouvelle loi méprise ou met au second rang; pour nous apprendre, en second lieu, que les convives du Nouveau Testament n'ont pas d'autres désirs, suivant les

préceptes du divin Maître, que celui de mépriser les richesses, les délices et la chair, qui est l'herbe périssable, afin de s'attacher à la vérité pure de l'Évangile. Dans le miracle des cinq pains il y avait cinq mille hommes à nourrir marqués par les cinq sens auxquels ils étaient attachés. Dans le miracle des sept pains, il y a quatre mille personnes figurant les quatre Évangiles, les quatre vertus cardinales, enfin le grand nombre des enfants de l'Église qui devaient lui venir des quatre parties du monde. Il y avait quatre mille hommes non compris les enfants dont l'ancienne loi ne tenait pas compte. Le Christ donna la nourriture à tous, parce qu'il ne refuse sa grâce à personne. Maintenant les Apôtres ramassent les fragments du pain pour signifier qu'il y a des choses que la foule ne peut pratiquer ou comprendre et qui sont l'aliment des parfaits; cette première raison est mystique ; une seconde raison est prise dans l'ordre naturel; on ramasse simplement pour donner aux pauvres. Une troisième raison de ramasser son superflu participe des deux ordres; on ramasse son superflu pour donner et recevoir tout à la fois; car, en donnant aux pauvres, on reçoit les fruits des bénédictions de ceux qu'on nourrit. Rien de plus vrai dans la vie que cette réciprocité de biens temporels et spirituels. Nous avons fait voir les différences nombreuses des deux miracles. Ils n'ont en effet qu'une seule ressemblance, mais elle est considérable; ils ont lieu l'un et l'autre sur une montagne pour nous marquer la séparation du monde et nous parler du ciel que résument le Christ et les saintes Écritures. S'attacher au Christ pendant trois jours sur la montagne, c'est s'attacher en sa personne au dogme de la sainte Trinité. C'est, une fois converti, et après avoir

satisfait à la justice divine pour ses péchés, selon ses forces, s'attacher à elle de pensée, de parole et d'œuvre. Saint Ambroise dit (*in cap.* XI *Luc.*) : L'aliment de la grâce céleste est accordé, mais remarquez à qui. Ce n'est pas aux oisifs des grandes villes, mais à ceux qui cherchent le Christ dans le désert. Ce sont ceux qui ne méprisent pas le Christ, qui sont reçus par lui. Le Seigneur Jésus partage la nourriture à tous. Il ne fait pas d'acception de personnes parmi ceux qui le cherchent, car il est le dispensateur de tous. Mais lorsqu'il rompt le pain et le donne à ses disciples pour nous le distribuer, si nous ne tendons pas les mains vers la nourriture qui nous est offerte, nous tomberons en chemin; et ce sera notre faute et non la faute de celui *qui a pitié de nous*, et qui prépare notre part. Mais Jésus ne dispose la part que de ceux qui s'attachent à lui dans le désert et qui ne se retirent ni le premier, ni le second, ni le troisième jour. Dieu ne veut jamais nous renvoyer sans nourriture ; il n'entre pas dans ses desseins que nous tombions d'inanition sur la voie. Attachons-nous aux dogmes de la foi. Si Dieu se fâche contre nous, ne nous rebutons pas; ne nous rebutons pas sur l'heure du blâme; ne nous rebutons jamais ensuite. Écoutez encore saint Ambroise (*in cap.* VIII *Luc.*) : Dieu n'offre à la foule que le nécessaire. Il est économe sans être avare; il nous enseigne à fuir la volupté parce qu'elle est l'ennemie de l'âme et du corps. Ce qui fait dire à saint Jean Chrysostôme (*Serm. contra luxum et crapulam*) : Rien n'est contraire, rien n'est mortel à notre corps comme la volupté. Rien ne le défait, rien ne l'opprime, c'est-à-dire rien ne le corrompt comme elle. Elle le punit en le saisissant par les pieds qui l'ont porté aux

orgies pernicieuses; elle lui lie les mains pour les punir d'avoir été les ministres du ventre dans ses nombreux appétits. Plusieurs même en s'adonnant aux délices y ont perdu l'organe de la voix, de la vue, et se sont abrutis l'esprit. Un païen parlant comme saint Jean Chrysostôme, dit à l'aîné des Lollius (*Horatius in Epist.*) : *Méprise la volupté, elle nuit, on l'achète par la douleur.*

Considérons encore le miracle au point de vue mystique et de la vie religieuse : il y a l'état des novices ou des commençants, celui des profès, et après les profès ou au-dessus d'eux, viennent les parfaits. Saint Bernard (*Serm. I, de septem panibus*) sert les sept pains de notre Évangile à chacun de ses novices. Le premier pain, c'est celui de la parole, le plus substantiel de tous, car en lui est la véritable vie de l'homme, parce que l'*homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu* (*Matth.*, IV). Le second pain que leur offre saint Bernard est celui de l'obéissance, car que servirait d'écouter la parole de Dieu, si l'on ne voulait se conformer à cette parole par l'obéissance. Le troisième pain est celui de la méditation, c'est le condiment nécessaire des deux premiers et l'aliment incessant de nos actions futures. Le quatrième pain, ce sont les larmes, celui-là même que prenait David après son péché, pendant la prolongation de son exil sur la terre. Le cinquième pain est l'œuvre de la pénitence, pain non moins nécessaire que les quatre premiers, parce que, selon saint Augustin, il ne suffit pas de se corriger, d'abandonner ses mauvaises mœurs, et même d'en quitter de bonnes pour en prendre de meilleures, si l'on ne satisfait pas d'ailleurs à Dieu et au prochain pour les premières fautes commises. Le sixième pain est une joie pai-

sible et abondante dans la vie de communauté et l'égalité d'âme qui est le lot, non-seulement des religieux cloîtrés, mais encore de ceux qui appartiennent à une même foi. Le septième pain, c'est celui del 'Eucharistie ; nous en avons parlé ailleurs, nous n'en parlerons pas ici. Saint Bernard traite ensuite des sept pains que Dieu lui avait fournis à lui-même dans la vie claustrale dont il avait fait profession. Le premier, c'est l'affranchissement des écueils et de l'occasion du péché qu'une telle vie en dehors du monde comporte, ce qui arrivait de deux manières, moralement et matériellement. Le second pain est la bonté plus sensible de Dieu vis-à-vis du pécheur dont il attend avec longanimité le repentir. Le troisième pain, c'est ce repentir lui-même qui vient à la suite de cette ineffable bonté ou longanimité de Dieu. Le quatrième pain est celui de l'indulgence. Le cinquième pain est celui de la continence. Le sixième pain, c'est la grâce *promerendi.* Cette grâce est tout entière dans la haine ou détestation des maux passés, dans le mépris des biens présents et dans le désir des biens de l'autre vie. Le septième pain est l'espérance absolue des biens célestes, fruit d'une conscience en repos (*Bernardus, Serm. III, Sperandi ratio*). Les sept pains enfin que Dieu réserve aux parfaits sont les sept dons du Saint-Esprit : 1° la crainte du Seigneur; non une crainte servile, qui est à grand'peine le pain des novices dans la voie du salut, mais une crainte filiale et pleine de confiance; 2° le don de piété; 3° le don de science ; 4° le don de force ; 5° le don de conseil, l'esprit de conseil qui suit heureusement l'esprit de force, parce que, selon saint Grégoire (*lib. VI Moralium*, IX), la force se brise là où il n'y a pas cet esprit de conseil; parce que plus il peut,

plus le pouvoir se précipite, s'il n'a le don de modération qui doit l'accompagner partout ; et parce que l'esprit, qui n'a pas au dedans de lui le don de conseil, s'échappe au dehors en désirs insensés. Le sixième pain est l'esprit ou le don d'intelligence, qui éclaire encore l'esprit de conseil d'une lumière supérieure. Le septième pain des parfaits est le don de sagesse qui suit le don d'intelligence et qui les résume tous. La sagesse se définit, en effet, une vive et pénétrante science de toutes les sciences divines et humaines.

CHAPITRE XCII

LE FERMENT DES PHARISIENS DONT IL FAUT SE GARDER

GUÉRISON DE L'AVEUGLE DE BETHSAIDE

Jésus ayant ensuite renvoyé le peuple, monta dans une barque, et vint aux confins de Magédan. C'était pour fuir les applaudissements et l'acharnement de ses ennemis; mais c'était encore pour donner à ses disciples, auxquels il se devait, le précepte et l'exemple de la retraite et de la fuite du monde. Mais *les pharisiens et les sadducéens s'approchèrent de lui pour le tenter* de nouveau, *et lui demandèrent de leur montrer un signe dans le ciel.* Cependant les pharisiens avaient mieux qu'un signe quelconque dans le ciel pour déterminer le temps de la venue du Messie. N'avaient-ils pas les Écritures et les Prophètes? Et étaient-ils plus astrologues que docteurs de la Loi? Aussi voyant cette anomalie, *Jésus leur répondit*, pour les reprendre: *Le soir vous dites: Il fera beau demain, car le ciel est*

rouge. Et le matin vous dites: Nous aurons de l'orage; car le ciel est sombre et couleur de feu. Vous savez juger l'aspect du ciel, ne pouvez-vous juger les signes des temps, qui marquent la venue du Christ prédite par les Prophètes. En reprochant aux pharisiens de s'occuper d'astrologie et de l'inspection des astres plus que de l'étude des Écritures, Jésus reprend moralement ici ceux qui s'occupent plus des affaires des autres que de celles de leur propre conscience, dans laquelle il leur serait cependant plus facile et plus utile de descendre ou de porter les yeux. Saint Jérôme dit (*Epist. ad Celantiam, de Institutione matris familias*) : Vous trouverez difficilement quelqu'un qui s'occupe à se montrer soi-même irréprochable, et qui ne mette pas son plaisir à mordre dans la réputation d'autrui. La passion de s'oublier soi-même pour médire des autres a fait de tels progrès, que ceux mêmes qui sont parvenus à s'affranchir de tous les autres défauts, tombent dans ce dernier comme dans un piége tendu par le démon. Ceci s'adresse à ceux qui s'occupent à considérer l'aspect du ciel, comme le pharisien, et qui négligent de penser à leur heure dernière et au jugement qui doit la suivre. Cependant, comme le dit saint Augustin, il y a plus de mérite à connaître sa propre infirmité qu'à connaître toutes les constellations du ciel et à creuser les fondements mêmes de la terre. Moralement, le soir représente la vieillesse de l'homme, et le matin sa jeunesse. Quand donc, au matin de la jeunesse, le ciel est couleur de feu, c'est le signe certain d'une tentation, d'une tribulation. Ce qui fait dire à l'Ecclésiastique (*Eccles.* II) : *Mon fils, quand tu t'approches du service de Dieu, demeure dans la justice et dans la crainte, et prépare ton âme à la*

tentation. Mais lorsque sur le soir ou vers la fin de la vie la charité s'embrase et rougit, c'est le signe certain d'un beau jour à venir, de la sérénité qui suit la tempête; comme il est dit (*Tob., III*) : *Après la tempête, vous ramenez le calme, et après les gémissements et les larmes, vous répandez la joie.* Et dans Salomon (*Prov.,* XIV) : *Toutes les joies finissent dans les larmes.* Et réciproquement dans saint Jean : *Votre tristesse sera changée en joie.* Ainsi la prospérité dans la vie présente est le signe d'une tempête à venir dans une autre vie. *Jésus gémissant dans son esprit*, et présageant mal du salut des pharisiens, *leur dit : Cette génération mauvaise et adultère demande un signe, et il ne lui en sera donné d'autre que celui du prophète Jonas ;* c'est-à-dire celui de la Passion d'un Dieu, et de sa résurrection au troisième jour.

Et montant de nouveau dans une barque, il passa *à l'autre bord* du lac de Génézareth, laissant là les Pharisiens et le bruit du monde. *Et ses disciples étant venus avec lui au delà du lac, avaient oublié de prendre du pain*, dont ils avaient eu en abondance la veille. *Et ils n'avaient qu'un seul pain.* Cet oubli de la vie ne doit pas étonner dans les disciples du Sauveur qui leur avait souvent recommandé d'être sans souci du lendemain. Ils avaient pu, ils avaient même dû abandonner tout aux personnes de leur suite nombreuse et nécessiteuse, ne se réservant que l'espérance en Dieu, c'est-à-dire comptant sur le seul pain qui renferme toutes les délices. D'où le vénérable Bède prend occasion de dire (*in cap.* VIII *Marc.*) : L'unique pain que les Apôtres avaient avec eux dans leur barque, figure bien le Seigneur, seul et unique pain mystique de vie. Saint Remi dit la même chose en d'autres termes (*in Matth.*).

Selon saint Chrysostôme (*Hom.* 54, *in Matth.*) : La possession de la vertu chasse toute tristesse et toute sollicitude pour mettre à leur place une joie et une espérance incessantes qui nous rend meilleurs et plus acceptables, même aux yeux des hommes.

Et Jésus leur dit : *Ayez soin de vous préserver du levain des Pharisiens, des Sadducéens et du levain d'Hérode.* Les Sadducéens ne croyaient pas entre autres choses à la résurrection. Les Pharisiens éludaient la loi qu'ils remplaçaient par des traditions qui en faussaient l'esprit ; Hérodé avait un parti qui le regardait comme le Messie promis en son temps, bien qu'il fût Iduméen. C'était donc une triple erreur que Jésus ordonnait à ses disciples de fuir. Mais comme leur esprit était encore charnel, *ils pensaient en eux-mêmes et se disaient l'un à l'autre* : *En effet, nous n'avons pas pris de pain. Jésus connaissant leurs pensées, dit : Hommes de peu de foi, pourquoi pensez-vous en vous-mêmes que vous n'avez pas de pain?* Jésus connaissant leur pensée comme Dieu et voulant les instruire, leur reproche leur peu de foi, soit à cause du miracle dont ils avaient été témoins la veille et qu'ils n'avaient pu oublier, soit parce qu'ils pensaient à un pain terrestre. C'est dans ce sens que parle saint Jean Chrysostôme (*Hom.* 54, *in Matth.*). Voilà pourquoi Jésus ajoute : *Ne comprenez-vous point encore* que les pains que j'ai multipliés par deux fois sont ma doctrine, la vraie doctrine du salut, et que par conséquent, le triple ferment dont je vous parle en ce moment, c'est l'erreur et ses suites, la corruption des âmes? Saint Chrysostôme dit encore que le Sauveur fixait l'attention de ses disciples sur ce qui avait eu déjà lieu pour les rendre plus attentifs. *Alors ils comprirent qu'il n'avait pas dit de se garder du*

levain des pains, mais de la doctrine des Pharisiens et des Sadducéens. Le ferment des Pharisiens pris au sens spirituel, son sens véritable, prouve le besoin pour nous, comme pour les Apôtres, d'élever nos pensées vers le ciel.

Et Paul qui n'avait pas suivi la mission divine du Christ, mais à qui elle avait été complétement révélée après sa conversion, dit (*I Cor.*) : Dans le sens du Sauveur, *le moindre ferment corrompt la masse entière.* Il faut donc se garder de lui comme d'un poison, mais comme d'un poison spirituel. Saint Ambroise (*in cap.* IX *Luc.*), dit : On se garde avec beaucoup de soin de la nourriture du corps, lorsqu'elle est mortelle, à combien plus forte raison ne doit-on pas se garder dans ce cas de la nourriture spirituelle?

Lorsqu'ils arrivèrent à Bethsaïde, on lui amena un aveugle et on le priait de le toucher. Et, prenant la main de l'aveugle, il le conduisit hors du village, hors du tumulte du monde. *Et lui mettant de la salive sur les yeux, et lui ayant imposé les mains, il lui demanda s'il voyait quelque chose. Et regardant,* c'est-à-dire commençant de voir, l'aveugle *dit : Je vois confusément marcher des hommes qui me paraissent comme des arbres. Jésus lui mit encore une fois les mains sur les yeux, et il vit distinctement toute chose.* Jésus faisait tout en vue de nous et de ses disciples. Il aurait pu guérir l'aveugle tout à fait et d'un seul coup ; il le guérit successivement pour faire voir que sa vérité ne pénètre dans notre cœur et dans celui de ses disciples qu'imparfaitement et par degrés. Malgré les miracles présents, ce ne fut qu'après la résurrection du Sauveur que les Apôtres eurent le sens des Écritures. Par cette manière d'opérer une guérison, le Seigneur nous montre aussi qu'une première grâce accordée entre en nous d'une manière pro-

gressive, pour devenir complète. *Et Jésus le renvoya en sa maison, lui ordonnant de ne rien dire à personne.* Jésus continue à nous donner l'exemple de la modestie. Saint Paul marche sur les traces de son maître et dans son esprit, quand il dit (I *Tim.*, I.) : *Moi qui étais autrefois un blasphémateur, un persécuteur et un véritable ennemi.* Et saint Augustin, après le premier docteur de la grâce de Dieu, dit : Le moyen d'augmenter ses vertus et ses mérites, c'est de ne pas en parler, c'est de les ignorer. Conservons par notre silence les mérites que nous pourrions dissiper en paroles.

Écoutons encore Bède (*in cap.* VIII *Marci*) : Tous les maux matériels que le Sauveur guérit sont l'image des maux spirituels auxquels notre âme est soumise par le péché. De même que dans la guérison du sourd et muet par le Sauveur, on veut signifier la guérison spirituelle de ceux qui ne veulent ni écouter ni prêcher la parole de Dieu; de même, dans cet aveugle guéri progressivement, on figure la guérison successive des cœurs insensés qui se tiennent loin de la vérité évangélique. On priait Jésus de le toucher, parce qu'on savait que la main du Sauveur pouvait illuminer un aveugle, de même qu'elle avait guéri un lépreux. Maintenant nous touchons le Seigneur, lorsque nous nous attachons à lui par une foi ferme et sincère. Le Seigneur nous touche, lorsqu'il illumine notre esprit de son souffle divin, et lorsqu'il nous donne la connaissance de notre propre infirmité et nous inspire le goût de bien faire. Jésus prend la main de l'aveugle pour prouver qu'une pareille opération venait de Dieu même; car Dieu est heureux du bien qu'il fait. Il le tire hors du bourg pour que l'opéré fût plus libre de voir et de contempler dans

le secret de son cœur la volonté de son divin Bienfaiteur et Créateur. Quiconque, en effet, désire voir une lumière divine, doit s'attacher à suivre, non l'exemple de la foule, mais la main de son Rédempteur. S'il guérit l'aveugle peu à peu et comme à tâtons, lorsqu'il aurait pu le guérir d'un seul mot, c'est pour nous montrer l'immense aveuglement de l'espèce humaine, les ménagements et les efforts qu'elle comporte de la part des ministres de la bonté divine, et pour nous montrer aussi qu'on n'arrive à la vision de la lumière céleste, que par degrés successifs. Jésus crache sur les yeux de l'aveugle et lui impose les mains. Ce qui sort de la bouche du Seigneur et de sa poitrine est la grâce invisible; ses mains sont les sacrements ou signes extérieurs de cette grâce que figurent encore les sacrements de l'Église visible, tendant la main à l'humanité entière pour l'élever à elle. En ordonnant à l'aveugle de retourner dans sa maison, Jésus nous avertit, au point de vue mystique, que tous ceux qui sont éclairés de la lumière de la vérité, doivent revenir à eux-mêmes et rentrer dans leur propre cœur pour y peser en silence la grandeur du bienfait reçu. Mais, de ce que le Sauveur demande à celui qu'il a guéri ici comme à tant d'autres, le silence de ce qu'il a fait pour lui, il faut conclure la fuite de la vaine gloire au sujet des dons, même les plus admirables aux yeux du monde, pour ne s'attacher qu'aux seuls côtés divins de chaque chose portant en elle-même sa récompense.

CHAPITRE XCIII

PROFESSION DE FOI DE SAINT PIERRE

Jésus-Christ, après tout ce qui vient d'être rapporté, voulant accomplir sa mission de Sauveur des hommes, répandre les lumières de sa nouvelle doctrine et ramener au bercail les brebis égarées, vint dans les environs de la petite ville de Césarée-Philippe. Le tétrarque Philippe, frère d'Hérode, avait renouvelé et agrandi cette cité et lui avait donné ce nom pour perpétuer sa propre mémoire, et en l'honneur de Tibère César, qui lui avait confié le gouvernement de la quatrième partie de l'empire. Cette ville est située au pied du mont Liban, d'où s'échappent deux ruisseaux, le Jor et le Dan. Ces deux ruisseaux, après avoir arrosé chaque côté de la ville, se réunissent en confondant leurs eaux et leurs noms, et forment le Jourdain, qui, après de longs circuits, va se jeter dans la mer de Galilée, non loin de Corosaïne. Elle est appelée Césarée-

Philippe, pour la distinguer de Césarée en Palestine, où demeurait, dit-on, le centurion Corneille, et d'une autre Césarée, métropole de la Cappadoce. Cette petite cité et ses environs étaient habités par les gentils; Jésus y vint pour leur révéler le mystère de son Incarnation et montrer qu'il voulait établir les fondements de son Église sur la foi des païens. C'était aussi dans cette ville que, depuis le dernier dénombrement ordonné par César Auguste, on allait payer les impôts exigés par l'empereur. N'était-il pas juste aussi que le tribut de la vraie foi fût rendu dans ce même lieu à celui qui est le Roi des rois et le Maître souverain de l'univers. Jésus donc cheminait à l'écart, plongé dans le recueillement et la prière. Tout à coup il se retourne vers ses disciples et leur adresse une question, non pour dissiper ses propres doutes et éclairer son ignorance, mais pour les instruire eux-mêmes, et affermir leur foi en détruisant les erreurs qui circulaient dans la foule à son sujet. Il montre aussi par là que tout prédicateur de l'Évangile doit d'abord combattre les erreurs des hommes afin de pouvoir ensuite établir plus solidement en eux les principes de la vérité.

Le Sauveur leur demanda donc : *Que dit le peuple touchant le Fils de l'homme*, c'est-à-dire de la Vierge ? Cette dénomination du Fils de l'homme ne convient qu'au Christ seul; en effet, Adam, lui, fut fils de la terre, et tous ses descendants sont les enfants des hommes, tous issus d'un père et d'une mère; le Christ seul est Fils de l'homme, car de même qu'au ciel il n'a qu'un Père qui l'a engendré de toute éternité, de même sur la terre il n'a qu'une Mère qui l'a conçu dans ses chastes entrailles sans rien perdre de sa virginité. Jésus ne dit pas le Fils de Dieu, mais le Fils de

l'homme, donnant ainsi une leçon d'humilité à ceux qui cherchent à accroître leur réputation en vantant sans cesse la gloire de leurs ancêtres. Il ne dit pas, selon saint Jérôme *(in cap.* XVI *Matth.)* : Que pensent les hommes de moi, quoique pourtant il ne fût question que de lui seul, dans la crainte de paraître chercher sa propre gloire, mais selon saint Chrysostôme (*Hom.* 55, *in Matth.*), il dit le Fils de l'homme pour nous montrer à professer ouvertement notre foi au mystère de son Incarnation. A l'exemple du Sauveur, les prélats et les personnes élevées en dignité doivent s'enquérir auprès de ceux qui les entourent de ce que les peuples pensent d'eux, car la bonne réputation d'un évêque et d'un prédicateur contribue puissamment à l'instruction et à l'édification des fidèles. Jésus, dit Origène (*Tract.* 1, *in Matth.*), interroge ses disciples pour nous apprendre à nous informer avec soin de l'opinion que les peuples conçoivent de nous, afin que nous nous efforçions, si elle est mauvaise, de nous corriger de nos défauts, et si elle est bonne, de croître de plus en plus en vertus et en piété. La conduite des apôtres montre à ceux qui approchent les grands qu'ils doivent les informer de ce qu'on peut dire sur leur sujet dans le public; et le Sauveur, en interrogeant ses disciples sur l'opinion de la foule, nous apprend que les prélats rendront compte à Dieu de la foi de ceux qui sont confiés à leur sollicitude.

Diverses opinions circulaient parmi le peuple touchant le Messie. Aussi les apôtres répondirent à leur maître : Les uns prétendent que le Fils de l'homme est Jean-Baptiste, ressuscité d'entre les morts pour opérer des miracles, lui qui avait institué le baptême du Jourdain et qui avait édifié les peuples par l'excellence de sa vie. C'était là d'ailleurs

l'opinion d'Hérode et de toute sa cour. D'autres disaient : C'est Élie, à cause du grand zèle que ce prophète avait montré pour la défense de la vérité et de la puissance qu'il avait manifestée en faisant descendre le feu du ciel, où il avait été enlevé miraculeusement pour en descendre un jour. Les autres affirmaient que c'était Jérémie, ce grand prophète, qui avait été sanctifié dès le sein de sa mère, qui avait montré tant de patience au milieu des afflictions et des tourments, donné tant de preuves de sa bonté en pleurant amèrement sur les péchés du peuple et en s'immolant pour en obtenir le pardon. D'autres enfin s'imaginaient que c'était quelqu'un des anciens prophètes qui était ressuscité, comme Élisée à qui sa sagesse avait mérité de succéder au double esprit de son maître. Telles étaient les diverses erreurs touchant le Messie. Il en est encore de même aujourd'hui relativement au salut et à la vraie béatitude. Chacun met son bonheur dans l'objet qu'il aime le plus et en fait son Dieu, car, selon saint Augustin (I *de doctrina Christiana*), la créature fait son idole de l'objet qu'elle chérit de préférence à tout.

Mais vous, reprit Jésus, vous que j'ai retirés de la foule en vous choisissant pour mes disciples, vous à qui il est donné de connaître les mystères du royaume de Dieu, vous qui êtes la lumière du monde, vous à qui j'ai révélé ce que j'ai appris de mon Père, qui dites-vous que je suis ? Comme s'il leur eût dit : Si les autres se trompent à mon sujet, vous, vous ne devez pas vous tromper; vous qui vivez depuis si longtemps avec moi, qui avez entendu ma doctrine et qui avez été les témoins de mes miracles. Pierre alors, éclairé d'une lumière céleste et reconnaissant la divinité et l'humanité réunies en la personne de son Maître,

lui répond et pour lui-même et pour tous les autres : *Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant.* Vous êtes le Christ, c'est-à-dire vrai homme, oint et sacré au-dessus de tous les autres par l'huile de la grâce céleste, voilà l'humanité; et Fils de Dieu, non par adoption comme les autres hommes, mais par nature et par identité de substance, voilà la divinité. Puis il ajoute : Fils du Dieu *vivant*, c'est-à-dire immuable et éternel. Les Juifs en effet nommaient Dieu le *Dieu vivant*, pour le distinguer des faux dieux qu'adoraient les païens qui élevaient aux honneurs de la divinité des hommes morts ou des simulacres insensibles. Sans nul doute, tous les autres apôtres étaient animés des mêmes sentiments que saint Pierre, mais seul il répondit pour tous comme le plus ancien d'entre eux et comme leur chef, nous apprenant par là qu'il appartient au Souverain Pontife seul, en sa qualité de successeur de saint Pierre, de prononcer sur les doutes et les incertitudes en matière de foi.

Jésus alors, pour récompenser Pierre de la vivacité de sa foi, lui répondit, et en sa personne à tous les autres apôtres : Tu es heureux, Simon, fils de Jean, car la vérité que tu viens de proclamer hautement ne t'a pas été révélée par la chair et par le sang, c'est-à-dire par la science des hommes, mais bien plutôt par mon Père qui est dans les cieux, et par conséquent par la Trinité tout entière, dont les opérations sont inséparables. Ce langage de Jésus-Christ à saint Pierre, dit saint Chrysostôme (*Hom.* 55, *in Matth.*), s'adresse à chacun des chrétiens auquel on peut dire : Vous êtes heureux, car ce n'est ni la chair ni le sang qui vous ont inspiré la vraie foi dont vous faites profession. Tu dis vrai, ajoute le Sauveur; je suis en effet le Christ,

Fils du Dieu vivant. Eh bien, moi qui suis la vérité immuable, je te dis : Tu es Pierre, et sur cette pierre que tu viens de proclamer et qui est le Christ, j'établirai les fondements de mon Église, et les portes de l'enfer, c'est-à-dire les tentations et les efforts du malin esprit, les attraits du vice, la fausse doctrine des hérétiques, les tortures ou les caresses des persécuteurs, les mauvais propos ou les mauvais exemples, ne prévaudront point contre elle et ne pourront jamais l'arracher à l'amour et à la foi de son fondateur. Nous voyons par là que la force de l'Église catholique repose sur Jésus-Christ et sur la foi sincère de ses vrais disciples.

Le Sauveur ensuite promet à saint Pierre les clefs du royaume des cieux, mais ne les lui donne pas; le temps n'en était pas encore venu. Comme le chef des apôtres s'était adressé à Jésus au nom de tous les autres, Jésus aussi s'adressant à lui, et en sa personne à ses autres disciples, lui dit : Parce que le premier tu as proclamé ma divinité et que tu as cru en moi, je te donnerai les clefs du royaume des cieux, c'est-à-dire la puissance et la discrétion nécessaires pour juger ici-bas du mérite ou du démérite de ceux qui devront être admis dans le ciel ou en être éternellement exclus. Les clefs du royaume céleste, dit le vénérable Bède, dans le huitième chapitre de saint Marc, ne sont d'abord que promises, mais ne sont pas données aux apôtres, car elles n'avaient pas encore été forgées sur l'enclume de la croix ni trempées dans le sang du Christ. Il semble leur dire : C'est moi qui le premier dois en faire usage lorsqu'elles auront été perfectionnées dans la fournaise ardente de ma passion et que par elles j'aurai ouvert le paradis à un larron et à un homicide, afin qu'à mon exemple

vous y fassiez entrer les publicains et les femmes de mauvaise vie. C'est sur ceux-là, en effet, que vous devrez spécialement exercer votre puissance, lorsqu'ils viendront à vous pour confesser leurs fautes avec un sincère repentir et la ferme résolution de les expier par une véritable pénitence. Je vous donnerai pour cela toute juridiction et tout pouvoir, afin que vous soyez aptes à discerner la gravité de leurs péchés et assez puissants pour les pardonner ou les retenir. Le pouvoir des clefs consiste donc tout à la fois et dans le discernement nécessaire pour distinguer ceux qui sont dignes ou indignes d'entrer au royaume des cieux, et dans la puissance d'en ouvrir ou d'en fermer les portes; et ce pouvoir ne s'exerce qu'au for intérieur, c'est-à-dire sur les âmes. Saint Bernard, sur ce sujet (*Serm.* 69, *in Cantic.*), s'exprime en ces termes : Saint Pierre reçut les clefs du ciel, c'est-à-dire que la science et la puissance lui furent données d'en haut; car les clefs sont l'emblème de la puissance nécessaire pour en ouvrir ou en fermer les portes et du discernement indispensable pour distinguer ceux qui sont dignes ou indignes d'entrer dans le royaume de Dieu.

Jésus dit encore à Pierre : *Tout ce que que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans les cieux,* ou, en d'autres termes, tout pécheur à qui vous aurez remis ses fautes ici-bas pendant sa vie, sera justifié auprès de Dieu dans le ciel, mais celui à qui vous les aurez retenues en ce monde, sera infailliblement condamné dans l'autre. Or, ce pouvoir a été donné non-seulement à saint Pierre et aux autres apôtres, mais aussi à tous les évêques et à tous les prêtres de l'Église catholique. Toutefois, cependant, la puissance

d'autorité réside en Dieu seul, qui ouvre le ciel par l'infusion de sa grâce; la puissance de mérite réside en Jésus-Christ, qui l'ouvre en vertu des fruits immenses de sa passion, et la puissance d'application réside dans le prêtre, qui l'ouvre par l'administration des sacrements qui lui a été confiée.

Les clefs du royaume des cieux et le pouvoir de juger les autres ont été spécialement donnés à saint Pierre, pour nous apprendre que tous les chrétiens répandus dans le monde entier doivent être unis dans la même foi et ne former qu'une seule société, et que quiconque se sépare de cette unité ne peut obtenir le pardon de ses péchés et ne saurait entrer au ciel. Ou, comme dit la Glose, Notre-Seigneur Jésus-Christ donna spécialement cette puissance de lier et de délier à saint Pierre, afin de nous inviter par là à vivre dans l'unité de foi et de sentiments; et il voulut l'établir le prince des apôtres pour nous montrer que dans son Église il ne doit y avoir qu'un chef, qui est le Pape, vicaire et représentant de Dieu sur la terre, auquel seul doivent recourir tous les membres quand parmi eux s'élèvent quelques discussions relatives à la foi, car s'il y avait plusieurs chefs, l'unité serait bientôt rompue. — C'est dans cette circonstance que saint Pierre fut désigné et choisi pour être le chef de l'Église, mais il ne reçut le pouvoir de lier et de délier qui lui était promis qu'après la résurrection, lorsque Jésus soufflant sur lui et sur les autres apôtres, leur dit à tous : *Recevez le Saint-Esprit; les péchés seront remis pour ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus pour ceux à qui vous les retiendrez*, leur conférant ainsi le pouvoir et la dignité de l'épiscopat. Saint Pierre, lui, fut ordonné chef de toute l'Église, prince des

apôtres et vicaire de Jésus-Christ par ces autres paroles du divin Maître : *Paissez mes brebis.*

Que les prélats et pasteurs de l'Église se réjouissent des grands priviléges et des faveurs que Dieu leur a départis ; mais qu'ils ne s'en prévalent pas pour s'élever et pour s'enorgueillir. Si, comme saint Pierre, ils ont reçu la puissance de lier ou de délier les pécheurs, qu'ils s'efforcent aussi de marcher sur ses traces en imitant sa discrétion et sa justice. Ces paroles n'ont été adressées par le Sauveur qu'à saint Pierre, pour apprendre à tous les prélats qu'il doit être leur modèle et qu'ils doivent imiter ses vertus, se rappelant sans cesse ce que dit le grand Apôtre : « Nous n'avons pas été ordonnés de Dieu pour agir contre la vérité, mais, au contraire, pour la défendre avec sincérité et en toute justice. Celui, dit Origène (*Tractat.* 1, *in Matth.*), qui a reçu le pouvoir de lier et de délier les autres, doit être irréprochable dans sa vie et dans sa conduite, et jugé digne d'exercer même dans le ciel la puissance dont il a été revêtu. Ainsi, tout ce qu'en vertu du pouvoir des clefs le prêtre aura lié ou délié à bon droit en ce monde, sera lié ou délié dans l'autre ; mais si sa sentence est injuste, quoiqu'elle ait son effet dans l'Église militante, elle ne sera pas ratifiée dans l'Église triomphante. Quoiqu'il en soit, les fidèles doivent toujours respecter la sentence prononcée par leur pasteur, car autrement leur innocence de fait deviendrait un orgueil coupable. Saint Grégoire, dans sa seizième homélie sur les Évangiles, émet le même sentiment.

Après cette profession de foi de la part de saint Pierre, qui proclamait hautement que Jésus était véritablement le Christ et le Fils du Dieu vivant, le Sauveur défendit ex-

pressément à ses disciples de communiquer au peuple ce qui venait de leur être révélé, qu'il était le Messie promis par la loi et annoncé par les prophètes. Cette défense du Sauveur n'était pas seulement un effet de son humilité, mais elle avait surtout pour motif de ne pas mettre obstacle à la passion et à la mort du Sauveur, car si les Juifs l'eussent reconnu pour le Messie, ils ne l'auraient pas crucifié ; c'était pour éviter également de scandaliser les faibles dans la foi, qui n'auraient pu concilier son immortalité et son impassibilité avec les ignominies de sa passion. Si Jésus-Christ, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 55, *in Matth.*), eût été manifestement reconnu pour le Fils de Dieu, nul n'aurait osé se saisir de lui ; il n'aurait point été crucifié, il ne serait point ressuscité d'entre les morts, et le prince des ténèbres régnerait encore sur le monde entier. Le Sauveur, dit saint Ambroise (*in cap.* IX *Luc.*), ordonne à ses disciples de garder le secret relativement à sa divinité, et cela pour plusieurs raisons : pour tromper l'ennemi du genre humain qui est le démon ; pour éviter toute apparence d'orgueil, pour nous enseigner l'humilité, et aussi pour que ses apôtres, encore grossiers et imparfaits, ne soient pas accablés d'un trop lourd fardeau. Il leur défend de le proclamer comme Fils de Dieu, afin que plus tard ils le prêchent comme un Dieu crucifié. En effet, la véritable gloire du chrétien consiste à se glorifier uniquement dans la passion et dans la croix de notre divin Maître. Cette croix seule nous est profitable ; toutes les autres, sans elle, ne peuvent servir à notre salut. C'est par elle seule que nous sommes crucifiés pour le monde et que le monde est crucifié pour nous ; or si le monde est mort pour nous, nous n'avons plus d'affection pour lui, nous le considérons alors comme une ombre qui

passe, comme un cadavre en putréfaction et nous le fuyons avec horreur.

Cependant, pour que les apôtres fussent plus exacts à garder jusqu'à sa résurrection le secret qu'il venait de leur révéler, et aussi pour les fortifier contre la crainte de la mort, s'ils voulaient participer à la gloire céleste et immortelle, le Sauveur leur prédit sa passion et les diverses circonstances de sa mort future. Il leur annonce que, selon les décrets éternels de Dieu, le Fils de l'homme doit aller à Jérusalem, afin que là s'accomplisse le grand mystère de la rédemption du genre humain. Remarquons ici que le Sauveur, toutes les fois qu'il parle de ses humiliations et de ses souffrances, ne se désigne jamais que sous le nom de Fils de l'homme et non pas sous celui de Fils de Dieu, nous enseignant par là que s'il devait souffrir, c'était seulement comme homme et non comme Dieu. Il leur dépeint ensuite la manière dont doit s'accomplir le salut du monde, en ajoutant qu'il devait souffrir de rudes tourments et de grandes ignominies, *multa pati*. Le Fils de l'homme, leur dit-il, sera saisi et accusé, il sera chargé d'opprobres, couvert d'ignominies ; on le souffletera, on lui crachera au visage; il sera flagellé et réprouvé par les anciens du peuple, par les scribes et les princes des prêtres, qui le condamneront à mort et le livreront au bras séculier, c'est-à-dire aux gentils, qui l'attacheront à la croix et le feront mourir. Cependant, pour ne pas trop les affliger et relever leur espérance, il ajouta : Mais par sa vertu et sa propre puissance, il ressuscitera le troisième jour après sa mort. Comme s'il leur eût dit, selon la remarque de saint Jérôme (*in cap.* XVI *Matth.*) : Vous publierez ma divinité lorsque j'aurai souffert toutes ces choses ; que servirait d'annoncer

actuellement au peuple la majesté et la grandeur du Christ, lorsque dans peu ils le verront flagellé et crucifié ? Ce serait pour eux un sujet de scandale.

En entendant ces paroles, saint Pierre, poussé par l'affection qu'il portait à son bon Maître, et ne pouvant s'imaginer que celui dont il venait de proclamer la divinité pût souffrir tant d'opprobres et mourir au milieu de tant d'abaissements et de tortures, le prit à part et lui dit en manière de reproche : Maître, loin de vous de pareils supplices ! Quoi donc, le Fils du Dieu vivant pourrait-il jamais supporter de semblables traitements? Saint Pierre alors n'écoutait que l'ardent amour dont son cœur était embrasé pour le Sauveur, et en le prenant à part il nous montre qu'un inférieur ne doit jamais reprendre son supérieur en public et en présence des autres. Jésus se retournant, car il marchait le premier, lui dit : Retire-toi de moi, Satan et vil tentateur ; ne cherche pas à t'opposer aux desseins de Dieu ; conforme ta volonté à la volonté divine pour le salut du monde ; imite mon exemple et marche sur mes traces. Heureux, dit Origène (*Tractat.* 1, *in Matth.*), celui vers lequel Jésus se retourne, même pour le blâmer et le reprendre. Le Sauveur ajoute encore : Tu es pour moi un sujet de scandale, car tu ne goûtes pas les choses de Dieu et les dispositions divines relativement à ma passion, mais tu ne considères que les choses humaines et les affections terrestres. Jésus-Christ, dit Origène à l'endroit déjà cité, avait loué saint Pierre de la vivacité de sa foi, et maintenant il le traite de tentateur, parce que, uniquement conduit par l'affection qu'il portait à son Maître, il cherchait à le détourner de sa passion. Saint Pierre, en effet, aimait tendrement et fortement le Sauveur, et nous lisons dans

saint Clément (*In Itinerario*), qu'après l'ascension de Jésus-Christ, lorsque le chef des apôtres se rappelait la présence et les doux entretiens de son bon Maître, il fondait en larmes, au point que ses pleurs presque continuels avaient sillonné et creusé ses joues. Sa tendresse et son amour pour lui l'entraînaient jusqu'à vouloir détourner et même empêcher ses souffrances ; mais son zèle était inconsidéré, car la passion du Christ était arrêtée dans les éternels décrets de Dieu et devait seule opérer le salut du genre humain. Aussi le Sauveur le reprend amèrement, parce qu'il ne sait pas conformer sa volonté à la volonté divine, et qu'il cherche à y apporter des entraves. A l'exemple de Notre-Seigneur, nous devons regarder comme ennemis ceux qui, sous prétexte de nous procurer quelques avantages corporels, quelques consolations terrestres, cherchent à nous ravir les biens spirituels. Saint Pierre, loué d'abord et réprimandé ensuite par son Maître, nous apprend que nul, malgré tout le bien qu'il a pu faire, n'est exempt de blâme et de reproche s'il vient ensuite à mal agir. Nous ne devons donc pas rougir, mais nous glorifier de la croix de Jésus-Christ ; elle est le signe de notre salut et le principe de toutes nos bonnes œuvres. Nous devons, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 55, *in Matth.*), porter sans cesse sur nous la croix du Sauveur comme une précieuse couronne. C'est par elle que nous viennent tous les biens et qu'ils se perfectionnent en nous. Si nous nous présentons pour être régénérés dans les eaux du baptême, la croix nous est présentée ; si nous voulons approcher de l'auguste sacrement des autels pour nous nourrir du corps et du sang précieux du Sauveur, c'est par la croix et en vertu du signe de la croix qu'ils ont été consacrés. La croix est partout le signe,

le symbole de la victoire sur les ennemis de nôtre salut. Vénérons cette croix sainte ; appliquons-la sur les murs et sur les portes de nos maisons; portons-la sans cesse sur notre front et surtout dans notre cœur, elle est le gage assuré de notre rédemption. Quand nous formons sur nous le signe de la croix, rappelons-nous la passion de notre divin Maître et les effets merveilleux qu'elle a produits pour nous. Que ce ne soit pas en nous un mouvement purement d'habitude, mais faisons-le avec foi et dévotion ; ce signe puissant dissipera les ennemis de notre salut, car les démons prennent la fuite à la vue de ces armes victorieuses dont Jésus-Christ s'est servi pour anéantir leur force et triompher de leur puissance.

CHAPITRE XCIV

DE LA TRANSFIGURATION DU SAUVEUR

Quelque temps après, Jésus-Christ voulut réaliser à l'égard de ses apôtres la promesse qu'il leur avait faite en disant : Plusieurs d'entre vous ne sortiront pas de cette vie mortelle sans avoir eu un échantillon de la gloire et de la majesté du Fils de l'homme dans son royaume. Ainsi donc, six jours après, au rapport de saint Mathieu, qui ne compte ni le jour de la promesse ni celui de sa réalisation, et huit jours après selon saint Luc, qui comprend l'un et l'autre, le Sauveur prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, et les conduisit sur une haute montagne, qui est le Thabor, éloigné d'environ quatre milles de Nazareth, du côté de l'Orient, afin d'y prier avec eux. Le Sauveur se transfigura en présence de ses apôtres, pour apprendre aux chrétiens que la gloire de la résurrection future n'éclatera que dans le huitième âge du monde, figuré par ce huitième jour. Il

prit avec lui trois de ses disciples, pour montrer que la vérité peut être attestée par le témoignage de trois personnes, et aussi que ceux qui professeront hautement la foi au mystère de la sainte Trinité, jouiront éternellement de la vision béatifique. Il prit avec lui les trois apôtres qu'il affectionnait plus spécialement, afin de nous prouver que pour jouir de la gloire de Dieu, il faut, comme saint Pierre, faire profession de la foi en Jésus-Christ; triompher des passions et des vices comme saint Jacques; et à l'exemple de saint Jean, avoir la grâce nécessaire pour opérer les bonnes œuvres. En effet, le mérite de tout chrétien consiste dans la foi, dans la fuite du mal et dans la pratique du bien. Il voulait encore par là montrer qu'il agrée également tous les états, toutes les positions des fidèles dans l'Église de Dieu; saint Pierre représente les gens mariés et les prélats; saint Jacques la vie active et les pénitents; saint Jean les vierges et la vie contemplative. Afin de donner à ses disciples un échantillon de sa gloire future, il les prend à part, pour nous enseigner que si nous voulons participer à la gloire de la résurrection, nous devons nous séparer de la société des méchants, fuir les embarras du siècle et nous éloigner des joies et des plaisirs mondains. Il les conduit sur une haute montagne et non dans une vallée, parce que celui qui désire contempler un jour Jésus-Christ dans tout l'éclat de sa gloire, ne doit point s'abaisser aux plaisirs et aux jouissances de ce monde périssable, mais élever sans cesse vers les cieux ses regards et toutes ses affections. Il monte sur cette montagne pour y prier, afin de nous apprendre que tout chrétien doit prier sans cesse, et que pour bien prier, il doit marcher de vertu en vertu. Cette montagne est appelée

Thabor, qui signifie lumière, parce que toutes les connaissances de l'homme lui sont communiquées par un effet de la lumière divine. Or, pendant qu'il priait, il fut transfiguré devant eux.

L'Évangile ne dit point qu'il se transfigura, mais qu'il fut transfiguré, marquant ainsi l'action de la Trinité tout entière sur l'humanité du Sauveur. Et pendant qu'il priait, car la ferveur et la dévotion dans la prière disposent à la transfiguration et à l'extase, le visage du divin Jésus devint brillant comme le soleil, et plus brillant même que le soleil, mais l'évangéliste n'avait pas un point plus éclatant de comparaison, et ses vêtements devinrent plus blancs que la neige. La blancheur des vêtements de Jésus-Christ, selon saint Augustin (*lib.* X, *de Mirabil. sac. Scripturæ, cap.* III), provenait de l'éclat de son visage, en sorte que le changement s'opéra sur sa face et non dans ses habits. Cependant il ne perdit point la véritable substance de sa chair, mais y ajouta seulement un éclat nouveau et extraordinaire. Son visage, comme dit saint Luc, ne devint pas autre, *non alia*, mais apparut d'une autre manière, *sed altera.* En sorte qu'il ne prit point la qualité de la vraie lumière céleste, mais seulement la ressemblance. Les disciples, dit saint Léon, Pape (*Serm. de transfig. Dom.*), encore couverts de l'enveloppe de leurs corps mortels, ne pouvaient supporter cette ineffable et inaccessible vue de la divinité, dont la jouissance est réservée pour la vie future et éternelle à ceux qui ont le cœur pur. L'éclat qui brille sur le visage du Sauveur nous représente la divinité de notre glorieux chef, et la blancheur de ses vêtements son humanité et aussi la gloire future des saints qui, selon la réflexion du vénérable Bède (*in cap.* IX *Luc.*) auront

accepté avec joie les insultes et les mépris de ce monde.

Dans le mystère de sa.Transfiguration, notre divin Sauveur nous donne par sa conduite trois grands exemples que tout chrétien doit s'efforcer d'imiter. Il prend avec lui trois de ses disciples, gravit avec eux une haute montagne et se met en prière, pour nous enseigner que nul ne saurait parvenir à la véritable gloire s'il n'a soin de s'entourer de vertus, de mener une vie régulière, toujours pénible à notre faible nature, et s'il ne s'adonne à l'oraison. Heureux celui qui, comme Jésus, est sans cesse accompagné de ces saints personnages. Heureux, en effet, le chrétien qui vit dans la société de saint Pierre, c'est-à-dire, comme l'exprime son nom, qui possède la triple connaissance de Dieu, de soi-même et du prochain : la connaissance de Dieu, qui produit l'amour et chasse la crainte et le désespoir ; la connaissance de soi-même, qui fait naître en nous l'humilité et nous préserve de la présomption; la connaissance du prochain, qui engendre la compassion et bannit la dureté et l'indifférence. Dans la société de saint Jacques, qui signifie lutte, c'est-à-dire qui est disposé à soutenir courageusement et jusqu'à la fin le triple combat contre la concupiscence de la chair, les séductions et les entraînements du monde, et les tentations du démon; car il n'y aura de couronné que celui qui aura légitimement combattu. Aussi lisons-nous dans les saintes Écritures que le patriarche Jacob ne fut béni de Dieu qu'après avoir lutté avec courage. Enfin, dans la société de saint Jean, dont le nom est interprété grâce, c'est-à-dire qui reçoit de Dieu la triple et insigne faveur de bien commencer, de progresser et de parvenir au but. C'est là ce qui fait dire au grand Apôtre : Ce que je suis, je le suis par la grâce de Dieu;

voilà la première grâce ; cette grâce ne fut pas en moi vaine et sans fruit ; voilà la seconde ; mais par elle et avec elle, j'ai plus travaillé que tous les autres ; voilà la troisième. En saint Jean éclata surtout l'amour de Dieu, et à son exemple tout chrétien doit aimer Dieu par-dessus toute chose, et ne pas attacher son cœur aux vanités fugitives de ce monde. Saint Pierre, qui était aussi appelé Simon, c'est-à-dire docile, nous représente l'obéissance ; saint Jean la pureté et saint Jacques la pauvreté volontaire. Ce sont là les trois vertus qui conduisent le chrétien au Thabor et à la vision de Dieu ; mais pour arriver à cette heureuse montagne, il faut franchir trois degrés difficiles : le renoncement à sa propre volonté, la mortification des sens et le mépris du monde. La face éclatante et lumineuse du Sauveur signifie les clercs qui doivent briller par la science, brûler par la charité et éclairer les autres par leurs instructions et leurs bons exemples. La blancheur de ses vêtements représente les laïcs auxquels suffit la pureté de cœur, la chasteté de corps et la droiture des œuvres.

En même temps apparurent aux yeux étonnés des trois apôtres Moïse et Élie, qui s'entretenaient avec Jésus. Si ces deux grands personnages, Moïse, qui était mort depuis longtemps, et Élie, qui encore vivant avait été enlevé au ciel dans un char de feu, apparaissent sur le Thabor avec le Sauveur de préférence à tous autres, c'était pour plusieurs raisons : pour nous apprendre d'abord que Jésus-Christ est l'arbitre souverain de la vie et de la mort ; qu'il est tout à la fois le Dieu des morts et des vivants ; qu'à la fin des siècles tous les justes, soit morts, représentés par Moïse, soit vivants, représentés par Élie, régneront également avec lui et participeront tous à sa gloire ; que Jésus

devait mourir pour le salut du monde, mais qu'ensuite il ressusciterait glorieux et impassible; que nous devons mourir nous-mêmes aux joies et aux plaisirs de la terre et ne vivre que pour Dieu seul. C'était également pour nous montrer que Jésus était véritablement le Messie promis et annoncé par la loi et les prophètes, et que sa doctrine ne diffère en rien de celles qu'ils avaient prêchée précédemment; que le Sauveur est au-dessus de cette loi primitive qu'autrefois, par ordre de Dieu, Moïse avait donnée au peuple juif, et au-dessus de tous les prophètes dont Élie était le plus grand. Moïse représente la loi, Élie les prophètes et Jésus-Christ le saint Évangile; mais Jésus se tient au milieu afin de prouver que l'Évangile reçoit le témoignage de la loi et des prophètes dont il était la fin et l'unique but. Dans cette circonstance aussi, le Sauveur reçut de toutes parts un témoignage éclatant de sa divinité : du ciel, par la voix du Père éternel qui se fit entendre; de l'air, par la nuée lumineuse qui les enveloppa; du paradis terrestre, par la présence d'Élie qui en était sorti; de la terre, par la présence des apôtres; et même des lieux souterrains ou des limbes où reposaient les âmes des justes, par celle de Moïse. — Ces deux grands patriarches s'entretenaient avec Jésus touchant ce qui allait s'accomplir à Jérusalem, c'est-à-dire sur sa passion, dans laquelle il devait manifester l'excès de son amour, de sa douceur et de son humilité; nous montrant par là que la grâce de la rédemption du genre humain, que Jésus allait opérer, avait été prédite et figurée par la loi et les prophètes. Remarquons cependant que si Moïse et Élie s'entretiennent avec le Sauveur, ce n'est pas pour l'instruire de quelque chose qu'il ignorât, mais bien plutôt pour adorer les mys-

tères de son Incarnation et de sa passion ; mystères qu'ils avaient annoncés et qu'ils voyaient se réaliser en sa personne. Ils se réjouissaient de ce qu'allait s'accomplir leur propre rédemption et le salut du genre humain, mais aussi ils s'attristaient en pensant que celui qui brillait en ce moment d'un si vif éclat serait dans peu trahi, conspué, jugé et mis à mort sur une croix par les Juifs envieux et jaloux de sa gloire. Tous ces divers personnages étaient heureux, non-seulement d'être les témoins de la transfiguration de Jésus, mais encore, selon la remarque de saint Éphrem, de se voir réunis dans le même lieu. Moïse, ce législateur des Hébreux, contemplait avec joie saint Pierre qui, lui aussi, devait être le prince des apôtres et le chef de toute la chrétienté; le chaste Élie admirait la pureté angélique de saint Jean, et tous deux louaient en saint Jacques le glorieux privilége du martyre.

Cependant Pierre et ses deux compagnons, dont les regards avaient été éblouis par l'éclat de la divinité, sortant de leur assoupissement, levèrent les yeux et virent toute la majesté de leur Maître et reconnurent Moïse et Élie qui s'entretenaient avec lui. Comment, s'écrie ici saint Ambroise (*in cap.* IX *Luc.*), les apôtres purent-ils connaître Moïse et Élie qu'ils n'avaient jamais vus? Et il ajoute : Ils les reconnurent à la majesté dont ils étaient environnés, ce qui nous montre que dans la glorieuse éternité, nous nous connaîtrons tous les uns les autres, quoique nous ne nous soyons jamais vus en ce monde. Alors Pierre, toujours plus empressé que les autres, dit à Jésus : Seigneur, nous sommes bien ici, sur cette montagne, dans les douceurs de cette heureuse contemplation. En effet, dit Raban Maur (*in cap.* XVII *Matth.*), plus on goûte les

douceurs de la vie céleste, plus on méprise les joies et les satisfactions de ce monde. Faisons donc, s'il vous plaît, ici trois tentes : une pour vous, une pour Moïse et une pour Élie; il ne parle pas d'une tente pour lui ni pour ses compagnons; il pensait sans doute qu'en qualité de ses disciples, ils demeureraient dans la tente de leur Maître. A la vue de l'éclatante majesté de son divin Maître, selon la pensée de saint Remi (*in Matth.*) et du vénérable Bède (*in cap.* IX *Marci*), et de ses deux grands serviteurs, Pierre éprouve tant de joie et de bonheur, qu'il oublie à l'instant toutes les choses de ce monde et n'a d'autre désir que celui de demeurer perpétuellement dans cet état; or, si l'humanité transfigurée du Sauveur et un échantillon passager de la gloire céleste produisirent tant de douceur et de satisfaction dans le cœur de ces trois apôtres, quel ne sera pas le bonheur des élus de contempler le Roi des rois dans tout l'éclat de sa gloire, et de jouir pendant l'éternité tout entière de la société des anges et des saints?

Cependant Pierre était dans l'erreur, et en parlant ainsi il ne savait ce qu'il disait, l'insensé ; il cherchait la véritable patrie dans l'exil, il préférait l'ombre de la gloire à la réalité; il oubliait que le royaume de Dieu n'a pas été promis aux élus en ce monde, mais dans le ciel, où il n'y aura plus besoin de tentes faites de la main des hommes; il ne pensait pas que ses compagnons et lui-même étaient encore enveloppés de leur dépouille mortelle, et il voulait jouir de l'immortalité avant d'avoir passé par les amertumes de la mort; en un mot, il mettait de côté son propre salut et celui des autres. O saint Pierre, s'écrie saint Augustin, quel est votre langage! Quoi donc, le monde entier va périr, et vous cherchez votre propre sûreté! Les na-

tions s'agitent, et vous courez après le repos! L'univers est plongé dans les ténèbres, et vous voulez lui cacher la lumière! O saint Pierre, dit saint Jean Damascène, vous parlez contre vos propres intérêts; non, il n'est pas bon pour vous que le Christ reste sur le Thabor; s'il fixe là sa demeure, les promesses qu'il vous a faites ne seront point accomplies; vous ne recevrez jamais les clefs du royaume des cieux, et l'empire de la mort ne sera pas détruit. Saint Chrysostôme ajoute (*Homil.* 57, *in Matth.*) : en entendant dire qu'il fallait que le Sauveur descendît à Jérusalem pour y souffrir de cruels tourments, saint Pierre qui, par l'affection qu'il portait à son bon Maître, avait déjà essayé de l'en détourner, mais en avait été rudement repris, voulut de nouveau et sous un autre prétexte l'en dissuader encore; c'est pour cela qu'il lui dit : Nous sommes bien ici; faisons-y, s'il vous plaît, trois tentes. Il pensait que si Jésus consentait à son désir, il n'irait pas à Jérusalem, et qu'ainsi il échapperait aux mains des Juifs qui l'y attendaient pour se saisir de lui et le mettre à mort. Sans nul doute, Pierre raisonnait en aveugle, mais ses paroles étaient dictées par l'excès de tendresse qu'il portait au Sauveur, et il oubliait que la vraie béatitude ne consiste pas dans la seule contemplation de l'humanité même glorieuse de Jésus-Christ, et qu'elle seule ne peut suffire au bonheur des élus.

La transfiguration de notre divin Sauveur sur le Thabor, qui est l'image de la gloire des saints dans la céleste patrie, nous manifeste en premier lieu la majesté divine. En effet, sur cette montagne apparaît la Trinité tout entière : Dieu le Père, par la voix qui se fait entendre du haut des cieux; Dieu le Fils, dans son humanité, et le

Saint-Esprit, dans la nuée lumineuse qui l'enveloppe de toute part. Nous voyons par là que le bonheur des saints consiste surtout dans la contemplation de la bienheureuse Trinité. Les trois tentes que saint Pierre, dans le transport de sa joie, veut établir sur le Thabor, nous représentent les trois facultés de l'âme chrétienne, dans laquelle doit se complaire la Trinité tout entière, selon ces paroles de l'évangéliste saint Jean : Nous viendrons en elle et nous fixerons en elle notre demeure. Or, ces trois facultés de l'âme sont la mémoire, l'intelligence et la volonté. Le Fils habite l'intelligence, qu'il éclaire de la connaissance divine ; le Saint-Esprit habite la volonté, qu'il échauffe et qu'il anime des feux sacrés de l'amour ; le Père habite la mémoire en la remplissant surabondamment de l'objet connu et aimé. Alors, l'âme chrétienne est tout entière comme tranformée en Dieu et, pour ainsi dire, totalement déifiée. En second lieu, la transfiguration, par la réunion des personnages qui en sont les témoins, nous représente la société de tous les saints dans la céleste patrie. En effet, dans le ciel, nous jouirons de la compagnie de tous les saints, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament. Les saints de l'Ancien Testament se divisent en deux ordres : les patriarches, représentés par Moïse, et les prophètes, représentés par Élie. Les saints du Nouveau Testament forment trois classes : les martyrs, figurés par saint Jacques ; les confesseurs, par saint Pierre, et les vierges, par saint Jean. En troisième lieu, la transfiguration nous révèle la gloire de celui qui en est l'objet. En effet, le visage du Sauveur devint brillant comme le soleil, et ses vêtements devinrent blancs comme la neige. De là aussi nous devons conclure que, dans la céleste pa-

trie, les corps des bienheureux seront resplendissants de lumière et de clarté.

Saint Pierre, en s'adressant au Sauveur, et en lui demandant de construire trois tentes, ne reçut aucune réponse, parce que ses paroles, quoique dictées par l'affection qu'il portait à son Maître, étaient alors déplacées et que le temps n'était pas encore venu pour lui de jouir du repos et de la gloire. Que celui qui veut dresser à Jésus une tente où il vienne habiter, prépare son cœur par la pureté et l'amour, et le Seigneur y descendra; mais comme Pierre ne pensait qu'à des tentes matérielles, il ne fut point entendu. Aussi, à peine avait-il achevé de parler, qu'une nuée lumineuse les enveloppa, pour montrer que dans la céleste patrie les saints n'auront pas besoin d'être protégés par des abris matériels contre les intempéries des saisons, et qu'ils seront comme enveloppés de la gloire du Saint-Esprit, et comme cachés dans la face du Très-Haut. Cette nuée, dont parle ici l'Évangile, n'était pas formée des vapeurs émanées de la terre, mais bien plutôt de l'abondance de lumière qui environnait Jésus. Cependant, pour mieux convaincre les apôtres que Jésus était le Fils unique de Dieu, et pour fortifier de plus en plus le témoignage que Moïse et Élie venaient de lui rendre, la voix du Père éternel, éclatant comme le bruit du tonnerre, se fit entendre du milieu de la nuée, en disant : Celui-ci est mon Fils, non par adoption, mais par nature, et que j'ai engendré de toute éternité semblable à moi par essence ; c'est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toutes mes affections et toutes mes complaisances, et par lequel j'ai résolu de sauver le genre humain. A ce moment, selon la réflexion de saint Ambroise (*in cap.* IX *Matth.*), Moïse et Élie avaient

déjà disparu, de peur que les apôtres n'eussent quelque doute, ne sachant pas auquel des trois pouvait se rapporter cette parole céleste, mais Jésus était demeuré seul. C'est là, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 57, *in Matth.*), mon Fils bien-aimé, dans lequel je me repose avec confiance, qui exécute mes ordres et qui n'a d'autre volonté que la mienne ; si donc il veut être crucifié, pourquoi vous opposer à ses desseins? Écoutez-le de préférence à Moïse et à Élie, parce que le Christ est le but et la fin de la Loi et des prophètes; écoutez-le, car c'est lui qui désormais doit être votre unique et souverain Maître, qui vous enseignera les choses nécessaires au salut. Écoutez-le, il est la vérité même; cherchez-le, il est la vie; suivez-le, il est l'unique voie qui conduit au ciel. Comme s'il eût dit en d'autres termes, selon saint Remi : Les ombres de la Loi sont dissipées, les prédictions des prophètes sont anéanties; la seule lumière de l'Évangile doit désormais éclairer le monde. Heureux ces trois apôtres privilégiés, qui méritèrent de contempler sur le Thabor la gloire du divin Sauveur et d'entendre la voix du Père éternel. Nous aussi, nous pouvons participer à leur bonheur, si, comme eux, nous croyons en Jésus-Christ; si nous vivons saintement comme ils ont vécu, et surtout si nous aimons de toutes nos forces celui qu'ils ont aimé avec tant d'ardeur.

Cependant, comme la faiblesse humaine ne saurait, sans en être opprimée, soutenir la présence de la majesté divine, au bruit de cette voix céleste, les disciples tombèrent le visage contre terre. Par là, dit saint Remi (*cap.* IX *in Matth.*), les apôtres nous donnent une preuve de leur perfection et de leur sainteté, car ils tombent le visage contre terre, tandis que les impies tombent à la renverse.

Les justes tombent ainsi tantôt par crainte, comme les apôtres sur le Thabor; tantôt par humilité, comme les rois mages auprès de la crèche du Sauveur; tantôt par reconnaissance, comme les vieillards de l'Apocalypse, qui se prosternent au pied du trône de l'Éternel. A la vue de la nuée lumineuse, à la voix retentissante du Très-Haut, les apôtres furent saisis de frayeur, parce qu'alors ils reconnurent l'erreur à laquelle ils s'étaient laissés aller. Cette voix céleste, dit saint Ephrem, éclata avec tant de bruit que les prophètes s'enfuirent, les apôtres tombèrent, et que la terre entière en fut ébranlée jusque dans ses fondements. Alors Jésus, ému de compassion, s'approche d'eux, car ils ne pouvaient plus se relever, les touche avec bonté pour fortifier leurs membres affaiblis, et leur dit avec douceur : Levez-vous et ne craignez point. Ils se relevèrent et leur frayeur se dissipa. Heureux ceux que Jésus touche de cette manière. Prions ce bon Maître de nous toucher ainsi ; qu'il dissipe l'engourdissement et la torpeur spirituelle où nous sommes plongés; il est le secours et la force des faibles, la consolation des affligés; c'est un ami plein de douceur et de tendresse; il tend volontiers la main à ceux qui l'invoquent pour les aider à se relever de leurs chutes.

Les disciples s'étant donc relevés ne virent plus que Jésus seul, car Moïse et Élie avaient disparu, et ils le virent tel qu'il était avant sa transformation et tel qu'il avait coutume de se montrer quand il conversait avec eux. En descendant de la montagne, Jésus défendit à ses apôtres de rien dire à personne de tout ce qu'ils avaient vu touchant la gloire de sa transfiguration avant qu'il fût ressuscité d'entre les morts. Cette défense du Sauveur

était dictée par plusieurs raisons. Premièrement, selon saint Jérôme (*in cap.* XVII *Matth.*), parce que ce fait eût paru incroyable, à raison même de sa grandeur et de son étrangeté. En second lieu, selon saint Thomas (*part.* III, *q.* 45, *art.* 3), de peur que ceux qui auraient entendu parler de sa gloire du Thabor, ne fussent scandalisés en voyant quelques jours après ce même Sauveur mourir ignominieusement sur une croix. Troisièmement, selon saint Remi (*in Matth.*), dans la crainte que la publication de cette gloire de la montagne ne vînt mettre obstacle aux fruits de la Passion, car si le miracle de la Transfiguration de Jésus eût été publié parmi le peuple, un grand nombre se serait opposé aux projets déicides des princes des prêtres, les aurait empêchés de lui faire souffrir les tourments et la mort auxquels ils le condamnèrent, et la rédemption du genre humain eût été retardée. En quatrième lieu, selon saint Hilaire (*canon.* 17, *in Matth.*), parce que les apôtres ne devaient prêcher la divinité de Jésus-Christ qu'après avoir reçu le Saint-Esprit, et par lui les forces nécessaires pour attester un si grand miracle. Cinquièmement, selon la pensée de saint Jean Damascène, parce que les autres disciples auxquels ils auraient raconté ces merveilles, eussent été contristés de n'avoir pas été jugés dignes de la même faveur, et que Judas eût été encore plus excité par là à trahir son divin Maître et à le livrer aux Juifs. Sixièmement, parce que la résurrection future de Jésus-Christ était encore incertaine pour plusieurs qui en doutaient; il était donc nécessaire de taire la gloire de sa transfiguration jusqu'à ce qu'il fût ressuscité d'entre les morts, car alors il serait plus facile d'y faire croire le peuple, les deux faits de la transfiguration et de la résur-

rection se prêtant un mutuel appui. En septième lieu, c'était pour nous apprendre à cacher avec soin tout ce qui peut contribuer à notre propre gloire et nous attirer les louanges des autres, selon cette parole du sage dans l'*Ecclésiastique :* Ne louez jamais un homme pendant qu'il est encore en ce monde. De là aussi nous devons conclure qu'il n'est pas toujours bon de publier les secrets et les mystères de Dieu, mais qu'il faut choisir et les temps et les lieux qui conviennent. Les saints doivent également apprendre par là à ne pas publier aisément les révélations dont ils sont favorisés de Dieu, à l'exemple de saint Paul, qui ne découvrit qu'après quatorze ans son ravissement au troisième ciel.

La transfiguration du Sauveur sur le Thabor eut lieu vers le commencement du printemps; c'est pour cette raison que l'Évangile qui en fait mention est lu dans toutes les églises le samedi des quatre temps de la première semaine du carême. La fête de ce grand mystère se célèbre le 6 des calendes d'août, parce que ce fut vers cette époque seulement que les apôtres publièrent la gloire du Thabor; jusque-là ils avaient gardé le secret sur ce mystère, pour se conformer à la défense expresse que leur divin Maître leur avait faite.

CHAPITRE XCV

GUÉRISON DU LUNATIQUE

Le lendemain Jésus descendit de la montagne où il avait été transfiguré et vint trouver ses autres disciples qu'il avait laissés au bas. Lorsque les apôtres aperçurent leur maître, ils vinrent au-devant de lui, suivis de tout le peuple qui était avec eux. Si, à l'exemple du Sauveur, les prélats, conduits par l'humilité, la charité et la douceur, savaient descendre vers ceux qui leur sont confiés, on verrait les peuples s'empresser autour d'eux pour obtenir le pardon de leurs fautes. Mais parce que, s'enveloppant dans leur amour-propre et dans leur orgueil, ils restent toujours au sommet de leur grandeur, peu viennent les y trouver et bien moins encore sont guéris par eux ; car l'Évangile ne dit pas que Jésus ait guéri quelque malade sur le Thabor. Cependant un homme se détachant de la foule s'approcha du Sauveur, le priant d'avoir compas-

sion de son fils unique qui était lunatique, c'est-à-dire plus tourmenté encore au renouvellement de la lune, et qui était de plus possédé du démon; ses disciples eux-mêmes n'avaient pu le guérir. Puis il ajouta que quand le démon se saisissait de lui, il le jetait et le roulait par terre en lui tordant tous les membres, et qu'alors, poussé par la douleur, il écumait de la bouche, grinçant horriblement des dents, et jetant des cris affreux. Quelquefois le démon le précipitait dans l'eau ou dans le feu, et il aurait déjà infailliblement péri, si la divine Providence ne l'eût protégé. Jésus alors se fit amener l'enfant; mais le démon pressentant qu'il allait être chassé de ce corps qu'il possédait, agita de nouveau ce malheureux et lui fit souffrir toutes sortes de contorsions et de tourments. Le Sauveur alors s'adressant au malin esprit et le traitant de sourd et de muet, non-seulement à cause de sa malice, mais parce qu'il avait rendu cet enfant sourd et muet, lui ordonna de sortir du corps de ce malheureux et de ne plus jamais y rentrer. L'enfant cependant était étendu par terre comme s'il eût été frappé de mort. Jésus alors s'étant approché de lui le prit par la main, le releva et le rendit sain et sauf à son père. Ce lunatique est l'image du pécheur que le démon retient dans ses filets par l'attrait du vice; il le fait crier par la violence des mauvais désirs qu'il lui inspire; il le rend muet en lui ôtant la force d'avouer ses fautes et de proclamer les louanges de Dieu; il le rend sourd, en endurcissant son cœur aux bons avis et aux sages conseils qu'on pourrait lui donner; il le fait grincer des dents par les mouvements de colère et d'indignation auxquels il s'abandonne; il le pré-

cipite ou dans le feu de la luxure et de l'orgueil ou dans la fange des voluptés et des plaisirs charnels ; il le dessèche par la paresse ; il ne le quitte jamais par l'habitude du péché qu'il a contractée et le déchire sans cesse par les nouvelles plaies que le crime fait à son âme. Le lunatique en s'approchant du Sauveur s'agite et se trouble ; de même le pécheur qui veut revenir à Dieu est plus fortement attaqué et tenté par le démon qui fait de nouveaux efforts pour le détourner de la pénitence et l'entraîner dans de nouvelles chutes. Le Sauveur ne reprend pas l'enfant qui est tourmenté, mais bien le démon qui l'agite et le persécute ; de même le ministre de la religion doit s'élever contre le vice et le péché, mais traiter le coupable avec bonté et le rassurer par sa douceur. Le démon une fois sorti du lunatique ne rentre plus en lui ; de même le pécheur sincèrement converti se préservera de toute chute s'il a soin de conserver en son cœur l'humilité et la charité. L'enfant, délivré du démon, reste comme un mort étendu par terre, mais Jésus le prend par la main, le relève et il est parfaitement guéri ; ainsi le pécheur doit paraître mort au monde en renonçant aux désirs terrestres et en mortifiant les inclinations de la chair et du sang ; Dieu alors vient à son secours, le fortifie, le relève et l'aide en toutes circonstances dans la pratique du bien, à condition cependant qu'il corresponde à la grâce divine en se livrant aux bonnes œuvres.

Jésus ensuite étant entré dans la maison, ses disciples le prirent en particulier et lui demandèrent pourquoi ils n'avaient pu eux-mêmes chasser du corps de l'enfant ce démon sourd et muet, et il leur répondit que c'était à cause de leur incrédulité. Non pas toutefois que le Sau-

veur voulût taxer ses disciples d'être incrédules comme les Juifs, mais seulement il les reprenait deleur peu de ferveur dans la foi, et leur reprochait de ne pas croire aussi ardemment qu'ils le devaient, parce que rien n'est impossible à celui qui sait joindre un ardent amour à la vivacité de la foi. Puis il compare la foi à un grain de senevé qui est tout petit, chaud, amer et qui a la vertu d'éloigner le poison, pour nous montrer que tout chrétien doit être petit par son humilité, brûlant par l'ardeur de sa dévotion, endurci contre les souffrances et les tribulations de cette vie, et ennemi de toute erreur par sa sincérité. Le grain de senevé, dit saint Ambroise (*Serm.* 1 et 2.), est tout petit, mais si on le broie, il répand son odeur et montre toute sa force : ainsi la foi qui semble toute petite dans la prospérité, développe dans l'adversité toute son énergie et toute sa puissance.

Jésus-Christ enseigne ensuite l'humilité à ses disciples en les avertissant de ne pas se glorifier dans leurs bonnes œuvres, mais de s'abaisser de plus en plus devant celui à qui est dû l'obéisssance et de qui procèdent tous les biens. Il leur disait donc : Lorsque vous avez accompli tout ce qui vous est commandé, dites, non-seulement de bouche, mais du fond du cœur, afin que votre humilité ne soit pas seulement extérieure, mais réelle : Nous sommes des serviteurs inutiles, nous n'avons fait que ce que nous devions faire. Ne vous vantez pas d'avoir bien servi, en agissant ainsi vous n'avez fait que votre strict devoir ; et vous pouvez dire alors : Nous n'avons mérité aucune faveur de la part de Dieu, nous avons seulement évité les châtiments dus à la désobéissance. Les orgueilleux, au contraire, qui n'accomplissent souvent qu'une faible partie de ce qui leur

est ordonné, se glorifient du peu de bien qu'ils font et de plus, méprisent les autres qu'ils regardent toujours comme plus imparfaits qu'eux-mêmes. Nous ne nous appartenons pas ; nous sommes les serviteurs de Jésus-Christ qui nous a rachetés au prix de son sang précieux, c'est lui que nous devons servir en n'omettant rien de ce qu'il nous prescrit, en ne faisant rien de ce qu'il nous défend. La vraie sagesse, dit le philosophe Sénèque, consiste à ne rien omettre de ce qui est commandé et à ne rien faire de ce qui est défendu. Les vrais serviteurs qui exécutent avec fidélité les commandements de Dieu ne sont pas appelés inutiles, en ce sens qu'ils recevront en récompense de leurs œuvres la vie éternelle et bienheureuse, mais en ce sens que Dieu n'a pas besoin de nos œuvres ; ou bien encore parce que toutes les peines, toutes les tribulations que nous pouvons souffrir en cette vie ne seront jamais en proportion du poids immense de gloire qui nous est réservé dans les cieux ; ou bien encore parce que tout chrétien, à quelque degré de perfection qu'il soit parvenu, doit toujours se regarder comme très-imparfait. La véritable perfection de la foi dans le chrétien ici-bas, dit le vénérable Bède (*in cap.* XVII *Luc.*), consiste à se regarder comme très-imparfait, même quand on a rempli tous les préceptes de la loi ; à gémir et à pleurer sur ses propres faiblesses tant qu'on est éloigné de Dieu et aussi sur le peu de bien qu'on fait pour mériter ses grâces et procurer sa gloire. Puis il ajoute : Sans moi, c'est-à-dire sans ma grâce, vous ne pouvez faire aucun bien qui soit digne de la vie éternelle ; nous ne devons point calculer le temps que nous avons employé à son service ni compter sur le mérite de nos œuvres

précédentes, mais nous efforcer de plus en plus par notre obéissance et notre amour de croître en vertu et d'augmenter par de nouveaux mérites les mérites déjà acquis. C'est encore avec raison qu'il est dit : *Nous avons fait ce que nous devions faire.* En effet, comme le remarque le même auteur dans l'endroit que nous venons de citer, Jésus-Christ qui est venu en ce monde pour servir et non pas pour être servi, a voulu que nous soyons ses débiteurs afin de détruire la confiance que nous pourrions avoir dans nos œuvres et aussi afin que nous ayons sans cesse devant les yeux la crainte de ses jugements en disant avec le prophète : Que pourrons-nous rendre à Dieu en retour des bienfaits dont il nous a comblés ?

Remarquons ici que l'Évangile appelle serviteur inutile celui qui n'a fait que ce qu'il était obligé de faire. En conséquence, à quelque degré de perfection que nous soyons parvenus, ayons toujours de bas sentiments de nous-mêmes, et, pénétrés de notre faiblesse, adressons-nous du fond du cœur à notre divin Maître en lui disant : Seigneur Jésus, je ne suis que misère en votre présence ; sans vous, sans votre secours, je le reconnais humblement, je ne saurais vous servir comme vous méritez d'être servi ; donnez-moi donc votre grâce, afin que par elle je puisse travailler utilement à mon salut. Nous ne devons donc jamais nous arrêter dans la pratique du bien, car quels que soient nos bonnes œuvres et nos mérites, ils seront toujours peu de chose en comparaison de la récompense éternelle qui en sera le prix. Pénétré de cette pensée, le bienheureux saint François, malgré de longues années passées dans la mortification, dans la pénitence et dans toutes sortes de travaux pour la gloire de Dieu et de la

religion, disait en parlant à ses religieux : Commençons dès aujourd'hui, mes frères, à servir sérieusement le Seigneur, car jusqu'à présent nous avons peu fait pour lui. Si nous devons nous humilier, même après avoir accompli tous ses commandements, à combien plus forte raison devons-nous le faire quand nous n'en avons observé qu'une partie ? Si celui qui observe la loi tout entière est regardé comme un serviteur inutile, que penser de celui qui la met tout à fait de côté ? Ne vous glorifiez pas, dit saint Ambroise (*lib.* VIII, *in Luc.*, *cap. De virtute fidei*), de votre exactitude et de votre fidélité dans le service de Dieu ; vous ne faites que votre devoir, comme le soleil et la lune en éclairant le monde de leur lumière, comme les anges qui servent Dieu dans le ciel. Écoutez saint Paul, que Dieu lui-même avait choisi pour être la lumière des nations : Je ne suis pas digne, s'écrie-t-il, d'être appelé apôtre, moi qui ai persécuté l'Église de Dieu. Et dans un autre endroit, malgré le témoignage de sa conscienee qui ne lui reprochait aucune faute, il dit : Je ne suis pas pour cela justifié. Ne cherchons donc pas à être loués en ce monde pour nos bonnes œuvres ; n'anticipons pas sur la sentence du souverain Juge et laissons tout à son jugement qui sera rendu selon l'exacte vérité. Il est bon de se tenir toujours en crainte et de ne pas trop présumer de soi-même, car nul ici-bas, quelque progrès qu'il ait fait dans la vertu, ne sait jamais si, devant Dieu, il est digne d'amour ou de haine. En vérité, dit saint Bernard (*Serm.* 54, *in Cantica*), je n'ai jamais rien connu ici-bas de plus efficace pour obtenir la grâce, la conserver en soi ou la recouvrer quand on a eu le malheur de la perdre, que de se tenir dans l'humilité et dans la crainte, conformément à cette parole du

Sage : Heureux l'homme qui se tient toujours dans la crainte de Dieu! Possédez-vous la grâce, craignez de ne pas correspondre par vos œuvres à ses inspirations. Vous est-elle ravie, craignez encore, parce que Dieu vous abandonne à vos propres forces et à vos propres vertus qui ne sont pas puissantes à vous garder du mal. Vous est-elle rendue, craignez encore davantage de peur qu'elle ne vous soit ravie de nouveau et que votre second état devienne pire que le premier. C'est conformément à cette même pensée que l'apôtre saint Paul nous exhorte à ne pas recevoir en vain la grâce du Seigneur. Celui-là, en effet, reçoit inutilement la grâce de Dieu, qui ne cherche pas à la faire fructifier par ses bonnes œuvres. Si donc nous voulons que la grâce de Dieu ne soit point en nous sans fruits spirituels, il est nécessaire que nous l'entretenions par l'exercice des vertus et que nous nous éloignions de toutes fautes, autant du moins que peut le permettre la fragilité humaine. Nous devons de plus veiller à ce que toutes les œuvres que nous faisons pour l'amour de Dieu soient conformes non-seulement à sa volonté, mais encore à son bon plaisir. Saint Basile, dans son *Traité de l'institution des religieux* (*chap.* III), compare le chrétien à un taillandier auquel on a commandé une hache ou tout autre outil tranchant. Cet ouvrier a sans cesse présent à l'esprit la grandeur, la qualité et la forme de l'instrument attendu, et quand il le forge, il fait tous ses efforts pour se conformer exactement à la volonté et au désir de celui auquel il est destiné. De même, dans toutes nos actions, nous devons nous conformer avec soin à la volonté de Dieu qui nous les prescrit et agir toujours conformément à ses moindres désirs ; par là, nous accomplirons ce précepte du

grand apôtre : Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez toute autre chose, faites tout pour la plus grande gloire de Dieu.

Le Sauveur, voulant ensuite enseigner à ses apôtres les moyens à employer pour triompher de l'orgueil des malins esprits ajouta : Cette espèce de démons qui s'emparent tout à la fois de l'âme et du corps des créatures ne peuvent être chassés que par la prière, qui procure la santé de l'esprit, et par le jeûne, qui donne au corps la guérison spirituelle : or, ces deux vertus sont le résultat d'une foi vive unie à une ardente charité. De là on peut conclure que la possession de cet enfant venait d'excès dans le boire et dans le manger. L'impuissance des apôtres à le guérir pouvait encore tenir à une autre cause. Les démons ne sont pas tous égaux en puissance, et dès lors les uns sont plus difficiles à chasser que les autres. Pour triompher de celui dont il est ici question, il fallait que dans l'exorciste le corps fût soumis à l'esprit, ce qui ne peut avoir lieu que par la pratique du jeûne; et que l'esprit fût uni intimement à Dieu, ce qui est l'effet de la prière et de l'oraison mentale. Or, les apôtres étaient encore bien peu avancés dans ces deux vertus; d'abord ils ne jeûnaient pas encore, à cause de la présence de l'Époux qui était avec eux, et ils n'étaient pas intimement unis à Dieu par l'oraison, mais au contraire, ils étaient très-imparfaits jusqu'à l'époque de la résurrection du Sauveur où ils reçurent l'abondance et la plénitude des grâces et des dons du Saint-Esprit. Jésus-Christ, selon saint Chrysostôme (*Homil.* 59, *in Matth.*), dit que ce genre de démons dont était possédé le lunatique, et en général tous les autres démons, ne peuvent être chassés que par

le jeûne et la prière. En effet, le diable reste toujours maître du cœur du pécheur, tant qu'il ne revient pas à Dieu par une sincère pénitence ; et plus il diffère de se convertir, plus aussi il devient difficile de le chasser. Notre-Seigneur, dit saint Jérôme (*in cap.* XVII *Matth.*), en enseignant à ses apôtres les moyens à employer pour chasser les démons, nous instruit en même temps de ce que nous devons faire pour parvenir à la vie de la grâce : recourir au jeûne et à la prière. En effet, c'est uniquement par la pratique du jeûne et de l'oraison que nous pourrons vaincre les tentations du malin esprit, triompher des séductions du monde et apaiser la colère de Dieu irrité par nos erreurs et par nos crimes. Le jeûne, comme nous l'avons déjà dit, est un remède puissant contre les maladies du corps, et la prière guérit les maladies de l'âme et tous les deux nous font vaincre toutes les tentations. Ou bien encore, par le jeûne nous pouvons entendre la fuite du mal, et par la prière la pratique du bien, car le jeûne pris en général ne consiste pas seulement dans la privation de nourriture, mais encore dans la fuite des satisfactons et des plaisirs de la chair et de tous les vices. Ce qui fait dire à saint Augustin(*Tractat.* 17, *in Joan.*), que la perfection du jeûne ne consiste pas seulement à se priver de boire et de manger, mais bien plutôt encore à se garder des plaisirs et des vanités du siècle. Si la bouche seule a péché, dit saint Bernard (*Serm.* 3, *in Quadrages.*), que la bouche jeûne et cela suffit. Mais si les autres membres ont participé à la faute, pourquoi ne jeûneraient-ils pas ? Que vos yeux jeûnent en s'interdisant tout regard vers les objets mondains et sensuels, eux qui par leur légèreté ont si souvent contribué à vos chutes. Que vos oreilles jeûnent en se fermant à

tous propos bouffons, inutiles et étrangers à votre salut. Que votre langue jeûne, en s'abstenant de toute médisance, de tout murmure, de toutes paroles vaines et futiles, et même, pour montrer l'importance du silence, de tout discours qui pourrait vous paraître nécessaire. Que vos mains jeûnent, en se privant de tout mouvement, de toute action qui ne vous sont pas commandés. Mais surtout que votre esprit jeûne en s'éloignant de tout défaut et en renonçant à votre propre volonté. Sans cela, tous vos autres jeûnes corporels sont inutiles et réprouvés de Dieu, selon ce reproche que le Seigneur adressait aux Juifs : Vos jeûnes ne sauraient m'être agréables, parce que j'y trouve toujours votre propre volonté. Nous ne devons donc pas nous contenter de nous abstenir des choses illicites, mais encore des choses permises, si nous voulons obtenir de Dieu le pardon de nos excès passés. De même, dit le vénérable Bède (*in cap.* IX *Marci*), que le jeûne en général ne consiste pas seulement dans l'abstinence de la nourriture, mais aussi dans la privation de tous les plaisirs sensuels et dans le renoncement à nos passions, ainsi la prière en général ne consiste pas uniquement dans les paroles dont nous pouvons nous servir pour implorer la clémence divine, mais encore dans toutes les actions faites par amour et en vue de la volonté de Dieu, conformément à ce précepte du grand apôtre qui nous recommande de prier sans cesse : *sine intermissione orate*. Celui-là, en effet, prie sans interruption, qui fait toujours le bien et qui persévère dans cette heureuse pratique.

CHAPITRE XCVI

DU TRIBUT PAYÉ POUR JÉSUS ET POUR SAINT PIERRE, ET DE LA PRÉSÉANCE PARMI SES DISCIPLES

Les Juifs, toujours furieux de ce qu'ils avaient vu et entendu à Jérusalem de la part du Sauveur, cherchaient l'occasion de se débarrasser de lui et de le mettre à mort. La fête de Pâques approchait, mais Jésus ne voulait pas aller en Judée auparavant, parce que son heure n'était pas encore venue, nous montrant par là qu'un chrétien peut quelquefois se soustraire à la persécution. Jésus-Christ, dit saint Augustin, n'avait rien perdu de sa puissance et il aurait pu sans danger venir à Jérusalem, mais il voulait par là consoler notre faiblesse, et, comme notre Maître, nous apprendre qu'on peut quelquefois, sans se rendre coupable, fuir les persécutions des tyrans. Le Sauveur demeura donc avec ses disciples en Galilée où il avait été

conçu et élevé. Cependant, selon la remarque de saint Chrysostôme (*Hom.* 59, *in Matth.*), dans la crainte que ses apôtres ne trouvassent extraordinaire de rester si longtemps dans le même lieu, il leur parla de nouveau de sa passion et de sa mort prochaine, afin qu'en les familiarisant avec cette pensée, ils fussent moins surpris quand le moment serait venu ; il leur prédit aussi sa résurrection pour ne pas les jeter dans le désespoir. Gravez profondément dans vos cœurs ce que je vais vous dire touchant ma mort et ma résurrection ; ce souvenir vous sera d'un grand avantage. Le temps approche où le Fils de l'homme va être livré par l'amour excessif de son Père en faveur du monde entier, par sa propre soumission aux décrets du Souverain Juge, par les iniques suggestions du démon, par l'avarice de Judas, par l'envie des Scribes et des Pharisiens, par la faiblesse et la pusillanimité de Pilate ; et il sera livré entre les mains des hommes, c'est-à-dire des Juifs et des gentils de tous les états : soldats, grands, princes des prêtres, rois, religieux et peuples ; et ces hommes, par le plus infâme des crimes, mettront à mort le Sauveur de l'humanité tout entière. Puis, pour ne pas trop les affliger, il ajoute : et il ressuscitera le troisième jour. Jésus-Christ, dit saint Jérôme (*in cap.* XVII *Matth.*) voulut tempérer la tristesse que l'annonce de sa mort pouvait produire dans le cœur de ses disciples par la joie que devait leur occasionner l'espérance de sa prochaine résurrection. En effet, si l'homme était en ce monde dans une perpétuelle tristesse, qui pourrait supporter la vie ? Si au contraire sa prospérité était sans trouble, il oublierait bientôt Dieu. Cependant les disciples ne comprirent pas clairement tout ce que Jésus leur disait touchant sa

passion ; non pas, comme le remarque le vénérable Bède (*in cap.* IX *Marci*), non pas à cause de la grossièreté de leur intelligence, mais par un effet de la tendre affection qu'ils portaient à leur bon Maître. Ils ne pouvaient croire que celui qu'ils regardaient comme Dieu pût mourir d'une mort si ignominieuse, ni comprendre comment une même personne pouvait mourir et ne pas mourir tout à la fois.

Lorsqu'ils furent arrivés à la ville de Capharnaüm, ceux qui étaient chargés de percevoir les impôts au nom de l'empereur César s'approchèrent de saint Pierre, car, selon la réflexion de saint Jérôme, ils n'osèrent s'adresser à Jésus à cause de sa grande renommée et des prodiges qu'il opérait, et lui dirent : Votre maître ne paye-t-il pas ses impôts? comme s'ils eussent dit : Avertissez-le de payer. Il n'est pas question des autres apôtres, car le tribut n'était payé que par les chefs de maison. Capharnaüm était la principale ville de la Galilée et c'était là que résidaient les percepteurs d'impôts pour les Romains auxquels la Judée était soumise. Chaque chef de maison était obligé de payer un impôt qui était de deux drachmes, et en le versant il disait : Je suis le sujet de l'empereur romain. Le Sauveur avait été élevé à Nazareth, petite ville de Galilée et qui dépend de celle de Capharnaüm; c'est pourquoi il voulut payer le tribut imposé par la loi. Capharnaüm, dont le nom signifie ville de Consolation ou champ d'abondance, et où l'on exige de Jésus-Christ le tribut, nous montre que celui qui en cette vie se livre aux joies, aux plaisirs et aux consolations de ce monde, ne peut guère se soustraire au tribut du péché que le démon exige de lui en retour. Le Sauveur ayant entendu ce qu'on de-

mandait à saint Pierre, lui ordonna aussitôt d'aller à la mer, d'y jeter un hameçon et d'apporter le premier poisson qu'il prendrait, et qu'en lui, il trouverait une pièce de monnaie suffisante pour payer le tribut qui était réclamé pour eux deux, manifestant ainsi clairement sa divinité par la révélation de l'avenir. Je ne sais, s'écrie saint Jérôme (*in cap.* XVII *Matth.*), ce que je dois admirer le plus ici, ou la présence de la pièce de monnaie dans le poisson, ou la puissance du Créateur en vertu de laquelle elle s'y trouva placée. Ce poisson est dans le sens spirituel la figure de Jésus-Christ; la mer représente le monde; l'hameçon, la mort; la pièce de monnaie trouvée dans le poisson, le prix de notre rédemption annoncé par le Sauveur à ses apôtres et payé par lui sur la croix, et par la vertu duquel nous avons été délivrés. Le Seigneur, dans le sens moral, semble dire à tout pécheur : Allez à la mer, c'est-à-dire pleurez amèrement les fautes commises; jetez l'hameçon de la componction et du repentir; ouvrez la bouche par une confession sincère, et vous trouverez dans une salutaire satisfaction le tribut que vous devez pour vos crimes et vous serez délivré des poursuites du démon. Jésus sans doute n'était pas tenu de payer le tribut; partout et dans tout royaume les fils de rois sont exempts d'impôts, et à ce titre il en était doublement déchargé aussi; cependant il voulut s'y soumettre pour ne point scandaliser ceux qui étaient chargés de les percevoir et en même temps pour nous apprendre à être humbles et à ne pas être pour les autres un sujet de scandale. Il voulut également le payer pour saint Pierre, le désignant par là comme le chef de tous les autres apôtres, car le cens n'était exigé que des chefs de famille. Jésus-Christ, dit saint Jérôme (*in cap.* XVII, *Matth.*) n'était

pas obligé de payer cet impôt, mais comme il s'était revêtu de notre humanité, il voulut s'y soumettre pour accomplir toute justice, de même que par amour, il voulut subir le supplice de la croix pour nous délivrer; tandis que nous, misérables que nous sommes, à peine si nous daignons faire quelque chose pour sa gloire et lui témoigner notre reconnaissance, et comme des fils de rois, nous nous croyons exempts de tout tribut.

Remarquons ici que le Sauveur, qui ne s'était pas préoccupé du scandale des Pharisiens lors de la discussion sur l'usage des viandes permises ou prohibées, évite avec soin de scandaliser les percepteurs d'impôts. Et cela pour plusieurs raisons: les premiers étaient des savants et des hommes habiles; les seconds au contraire étaient des gens simples et peu instruits; les premiers agissaient par malice, les autres par ignorance; or, si nous devons mépriser le scandale qui naît de la malice de ceux qui le reçoivent, nous devons éviter celui qui naîtrait de leur ignorance, sans blesser toutefois la vérité de la doctrine, la morale et la justice. C'est cette seconde espèce de scandale que Jésus veut éviter ici. Ces percepteurs d'impôts; en effet, étaient des païens qui ne connaissaient ni la Loi ni les prophètes; ils ignoraient que le Sauveur fût exempt de tout tribut comme Fils du Roi des rois par sa divinité et comme Fils de David par son humanité, et ils n'étaient nullement tenus de le savoir. D'ailleurs, en payant l'impôt, Jésus ne blessait ni la vérité de la doctrine, ni la morale, ni la justice; c'est pour cela qu'il voulut s'y soumettre. Le scandale est ou une parole ou un acte opposé à la droite raison et qui devient pour autrui un sujet, une occasion de chute. Le mot dont on se sert pour l'exprimer, en grec

comme en latin, signifie obstacle; ainsi, de même que celui qui dans un chemin mettrait des pierres ou des pièces de bois pour faire tomber les passants serait coupable de leur chute, de même celui qui, par ses paroles ou par ses actes contraires à la saine raison, fournit aux autres une occasion de pécher, est responsable de leur chute spirituelle. Le scandale doit être considéré sous deux rapports, et dans sa nature même et dans la personne qui le reçoit. S'il est mauvais de sa nature, c'est-à-dire si les paroles ou les actes desquels il naît sont contraires à la droite raison, alors c'est le scandale actif et celui qui le donne est coupable d'un grand péché. Si, au contraire, il naît de paroles ou d'actes bons en eux-mêmes et qu'il ne devienne un sujet de chute que par la faiblesse, l'ignorance et les mauvaises dispositions de ceux qui le reçoivent, il n'est que passif, et dans ce cas, il est tout au plus une faute légère, et quelquefois même un acte méritoire. Une action bonne en elle-même ne peut pas être un sujet de chute pour le prochain ; si elle le devient par sa faute, c'est à lui qu'il doit s'en prendre. Gardons-nous bien, dit saint Grégoire (*Hom.* 7, *in Ezechiel.*), de scandaliser les autres; cependant, si, pour éviter le scandale, il nous fallait trahir la vérité, nous devons préférer le scandale à l'apostasie.

Considérons un instant l'extrême pauvreté de notre divin Sauveur; il est le Maître du monde entier, et il n'a pas même deux deniers pour payer le tribut exigé par la loi. Judas, sans doute, avait bien quelque argent, puisqu'il portait la bourse, mais cet argent est destiné au soulagement des pauvres, et il ne voulait pas l'employer à son propre usage, nous traçant par là la conduite que nous devons tenir

à cet égard. Celui donc qui a dissipé inutilement le patrimoine des pauvres ou de l'Église est tenu à restitution. Comment, direz-vous, pourra-t-il rendre s'il n'a rien en propre? Dans ce cas, il doit travailler de ses propres mains, ou du moins retrancher toute superfluité, même un peu du nécessaire, supplier les riches bienfaisants de lui venir en aide afin de réparer le tort qu'il a fait aux malheureux.

Les autres apôtres, en voyant leur Maître payer pour saint Pierre comme pour lui les impôts demandés, et par là se l'assimiler pour ainsi dire à lui-même, s'imaginèrent qu'il leur serait préféré et qu'il deviendrait leur chef. Puis se rappelant que Jésus lui avait promis de lui donner les clefs du royaume des cieux, d'établir sur lui seul les fondements de son Église, qu'il l'avait choisi avec Jacques et Jean pour le conduire avec lui sur le Thabor, éprouvèrent au fond de leur cœur la pensée et le désir de savoir lequel serait le plus grand parmi eux, et résolurent de questionner leur Maître à ce sujet. Ils s'approchèrent donc de lui et dirent : Maître, lequel pensez-vous qui est le plus grand dans le royaume des cieux, c'est-à-dire dans l'assemblée des justes, soit dans l'Église militante par ses mérites, soit dans l'Église triomphante par les récompenses dont il se sera rendu digne? Jésus alors voulant arrêter dans leurs cœurs tout désir de gloire et d'honneur, en leur inspirant des sentiments d'humilité, leur répondit : Si quelqu'un veut être le premier en mérite ou en récompense, qu'il soit le plus petit de tous à ses propres yeux par les bas sentiments de lui-même, et le serviteur de tous par son humilité et son obéissance. En commentant ce texte de l'Évangile, saint Ambroise (*Serm.* 10) ajoute : Quiconque veut être plus élevé que son frère au royaume des cieux, doit ici-bas

l'emporter sur lui par son humilité et son obéissance, et afin d'être plus grand que lui dans le ciel, qu'il soit plus saint que lui en ce monde. Si votre frère ne vous a fait aucun mal, vous devez être naturellement disposé à l'aimer et à lui rendre service, et si par aventure il vous a offensé, vous devez encore plus chercher à lui être utile afin de vaincre le mal par le bien. L'essence et la gloire de notre sainte religion consistent à nous aimer les uns les autres, à supporter patiemment les injures et à rendre le bien pour le mal. Celui qui en ce monde aura pour l'amour de Dieu supporté avec le plus de patience les injures et les mauvais traitements, sera le plus grand dans le royaume des cieux.

Cette discussion, qui s'était élevée parmi les disciples, avait peut-être pour origine l'humilité, selon la remarque de la Glose; chacun d'eux préférant l'honneur et la gloire de son frère à sa propre gloire; néanmoins saint Chrysostôme (*Homil.* 59, *in Matth.*), pense le contraire et attribue leur question à un sentiment de vanité et à un désir d'élévation; en cela, dit-il, les apôtres agissaient comme des hommes encore faibles et imparfaits; cependant ils ne se rendirent coupables d'aucune faute, car il n'était pas question de biens et d'honneurs temporels et humains, mais spirituels et célestes, comme le prouve leur demande : Qui sera le plus grand dans le royaume des cieux? Hélas! ajoute-t-il, que nous sommes encore loin, nous autres, même de cette faiblesse et de cette imperfection des apôtres! Nous nous occupons peu de savoir quel sera le plus grand dans le ciel, mais bien plutôt quel est le plus élevé, le plus riche, le plus puissant en ce monde.

Comme, dans les choses morales surtout, les faits sont plus puissants sur l'esprit de la foule que les discours les

plus éloquents, le Sauveur, pour réprimer leur orgueil naissant, voulut leur présenter un exemple sensible et frappant de l'humilité qu'il désirait leur inspirer. Il appela à lui un petit enfant. Quelques-uns prétendent que ce fut saint Martial, que dans la suite saint Pierre envoya dans les Gaules; il fut le premier apôtre et le premier évêque de Limoges et pendant toute sa vie se fit spécialement admirer par sa simplicité d'enfant, sa bonté et sa mansuétude. Le Sauveur alors, prenant cet enfant dans ses bras, le plaça en l'élevant au milieu, afin que chacun pût considérer celui qui allait leur être donné pour modèle. Puis il l'embrassa, nous montrant ainsi que le chrétien véritablement humble est seul digne de sa faveur et de ses grâces, et s'adressant à ses apôtres afin de confondre leur vanité et leur ambition, il ajouta : En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne changez vos cœurs en chassant loin de vous tout sentiment d'orgueil et d'ambition, et si vous ne devenez petits par vertu comme les enfants le sont par nature, c'est-à-dire doux, simples et petits à vos propres yeux, non-seulement vous ne serez jamais grands dans le royaume du ciel, mais vous n'y entrerez pas. Ce n'est que par l'humilité qu'on peut entrer dans l'Église de Dieu pour y acquérir des mérites, et dans le ciel pour y jouir de la gloire. Le Christ est la porte par laquelle seule on peut parvenir à l'une et à l'autre; mais comme celui qui est la porte est lui-même doux et humble de cœur, il faut pour y entrer devenir ses imitateurs. Que cette sentence de notre divin Maître doit nous faire trembler! et qu'ils sont rares aujourd'hui ceux qui imitent la simplicité et la douceur des petits enfants! Si autrefois le démon fut chassé du ciel à cause de son ambition et de son orgueil, l'homme, lui, qui n'est que

poussière et que cendre, ne pourra y parvenir qu'en suivant une voie toute opposée, c'est-à-dire celle de l'humilité et de l'entière abnégation de lui-même. Par cette expression *petit*, Jésus-Christ désigne ici l'homme vraiment humble, selon cette parole du Seigneur à Saül : Je t'ai établi roi d'Israël, parce que tu étais petit à tes propres yeux. Quand le Sauveur nous dit : Soyez comme de petits enfants, il ne demande pas de nous que nous devenions enfants par l'âge, mais que, de même que les enfants sont simples et doux par leur nature, nous soyons nous mêmes doux et humbles par amour pour lui. La véritable vertu, dit saint Ambroise (*in cap.* XVIII *Luc.*), ne consiste pas dans l'impuissance de faire le mal, mais dans la volonté de ne le point faire. Jésus-Christ, dit saint Jérôme (*in cap.* XVIII *Matth.*), n'ordonne pas à ses apôtres d'être enfants par l'âge, mais par l'innocence; d'acquérir par leurs vertus ce que ceux-là psssèdent par nature, d'être enfants relativement au mal, mais grands par la sagesse. Comme s'il leur disait : De même que cet enfant, que je vous présente pour modèle, ne persiste pas longtemps dans sa colère, qu'il ne sait pas se souvenir d'une injure, qu'il ne parle pas autrement qu'il ne pense, ainsi vous devez avoir l'innocence et la pureté du cœur, autrement vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. Le Sauveur, dit saint Léon, Pape (*Serm.* 7, *Epiphan.*), chérit l'enfance, qui est le parfait modèle de l'humilité et de l'innocence. Il ne nous prescrit pas de descendre à l'imperfection des enfants, mais d'imiter en eux ce qu'ils ont de bon; si comme eux nous nous laissons aller à quelques sentiments d'impatience et de courroux, de rentrer promptement comme eux dans le calme et dans la paix; comme eux, de ne point nous souvenir du mal qu'on nous a

fait; de ne point désirer les honneurs et les dignités du monde; de nous aimer tous les uns les autres et de nous traiter comme étant tous égaux. Les petits enfants, dit saint Hilaire (*Canon* 15 *in Matth.*), suivent leur père, chérissent leur mère, ne veulent de mal à personne, méprisent les richesses, ne se préoccupent pas du lendemain; ils ne connaissent ni l'envie, ni la haine, ni le mensonge; imitons-les; c'est là la véritable voie qui conduit au ciel, et par là aussi nous porterons en nous l'image et la ressemblance de Jésus-Christ, qui doit être notre modèle.

Remarquons ici que l'enfance se prolonge jusqu'à l'âge de quatorze ans, et que ce nombre même nous indique les différentes vertus que doit pratiquer tout chrétien qui veut se montrer digne d'être présenté à Jésus-Christ et d'avoir place à ses côtés. En effet, l'enfant se contente de peu; le vrai chrétien, lui, doit être sobre en toutes choses; l'enfant s'assied où il se trouve, sur la paille ou dans la poussière; telle doit être l'humilité du chrétien. L'enfant ne ressent pas les mouvements déréglés de la chair; le chrétien doit aimer la chasteté. L'enfant partage volontiers son pain avec le premier venu; le chrétien doit être libéral envers tous. L'enfant obéit promptement au moindre signe de ses parents; le chrétien doit se montrer comme lui docile et obéissant. Les enfants s'aiment tous entre eux; le chrétien doit aimer tous les hommes et se faire un devoir de la charité fraternelle. L'enfant se défie de lui-même, et dans ses petits chagrins il a recours à ses parents; le chrétien doit placer en Dieu seul toute sa confiance. L'enfant est sans sollicitude et ne se préoccupe pas de l'avenir; le chrétien doit n'espérer qu'en Dieu. L'enfant est sincère dans toutes ses paroles; le chrétien ne doit

jamais s'abandonner au mensonge ou à l'imposture. L'enfant se calme vite et pour peu de chose ; le chrétien doit être rempli de douceur et de bénignité envers tout le monde. L'enfant s'effraie à la vue des grands personnages ; le chrétien doit rendre à ses supérieurs les honneurs et le respect qui leur sont dus. L'enfant ne rougit pas de mendier son pain ; le chrétien ne doit pas avoir honte de découvrir sa misère et ses faiblesses. L'enfant est sans détours ; le chrétien doit imiter sa simplicité et son innocence. L'enfant est toujours gai ; le chrétien, lui, se réjouit sans cesse des grâces que Dieu lui accorde. Telles sont les qualités de l'enfant, telles doivent être aussi celles du vrai chrétien qui veut plaire à Dieu.

Le Sauveur, après avoir prouvé à ses disciples que le royaume des cieux est destiné, non aux superbes qui courent après les honneurs de ce monde, mais bien plutôt aux petits et aux humbles, répond à la question qu'ils lui avaient proposée, en leur disant : Quiconque s'abaissera et se fera petit comme cet enfant que vous voyez, celui-là sera le plus grand dans le ciel. Comme s'il disait à chacun : Voulez-vous être le plus grand dans le ciel? Soyez ici-bas le plus petit de tous ; car plus vous vous serez abaissés, plus vous vous serez faits petits en ce monde, plus vous serez exaltés, plus vous serez grands dans l'autre. Dieu, en effet, se plaît à résister aux superbes et à donner sa grâce aux humbles. Ce petit enfant, placé par Jésus-Christ au milieu de ses disciples, est l'image de l'homme vraiment humble, élevé en dignité et posé sur le pinacle, pour servir de modèle aux autres ; plus il est comblé d'honneurs, plus il se croit indigne de l'être. Profitons de ces exemples ; fuyons avec soin les charges et les dignités,

abaissons-nous de plus en plus à la vue de notre fragilité et de nos faiblesses, si nous voulons parvenir au ciel. La porte en est étroite; ceux qui sont bouffis de vanité et d'orgueil ne sauraient y passer; les petits et les humbles peuvent y parvenir.

Après avoir ainsi combattu et réprimé les sentiments de vaine gloire dans le cœur de ses disciples, le Sauveur voulut encore les engager, non pas à chercher eux-mêmes les honneurs, mais à les rendre à ceux qui en sont vraiment dignes, c'est-à-dire aux petits et aux humbles. Il leur dit donc : Quiconque recevra en mon nom et pour l'amour de moi un de ces petits qui marchent sur mes traces en imitant mes vertus et ma conduite, et qui lui rendra toute sortes de bons offices, me recevra moi-même en personne, car j'habite en lui par ma grâce, et il recevra aussi celui qui m'a envoyé; car je suis dans mon Père et mon Père est en moi. Celui, dit saint Ambroise (*in cap.* IX *Luc.*), qui reçoit dans sa maison un fidèle serviteur de Jésus-Christ, reçoit Jésus-Christ lui-même; et celui qui reçoit le représentant de Dieu, reçoit Dieu dont il est l'image. Nous devons donc traiter avec déférence et avec respect les petits et les pauvres puisqu'ils sont les images et les représentants de Dieu sur la terre. Considérez, dit saint Théophile, de quel prix inestimable est l'humilité, puisque celui qui la met en pratique devient la demeure du Père, du Fils et du Saint-Esprit qui habitent en lui par la grâce. Comme si le Sauveur leur disait, selon la pensée de saint Chrysostôme et de saint Jérôme : Vous recevrez de moi de grandes récompenses dans le ciel, non-seulement si vous pratiquez l'humilité, mais encore si vous honorez les petits et les humbles; ce que vous ferez pour

eux, c'est pour moi que vous le ferez; car l'honneur revient à celui pour l'amour duquel on le rend.

En entendant ces paroles du Sauveur : Quiconque reçoit en mon nom un de ces petits me reçoit moi-même; saint Jean avait conclu de là qu'il ne fallait pas recevoir ceux qui ne marchent pas sincèrement dans la voie de la vérité; c'est pourquoi il lui dit : Maître, nous avons vu un homme qui chassait les démons en votre nom, et nous l'en avons empêché, parce qu'il n'est pas avec nous et qu'il n'a pas comme nous tout quitté pour vous suivre; celui-là donc ne doit pas être reçu en votre nom. Jésus lui répondit : Gardez-vous bien de l'en empêcher; comme s'il eût dit : Vous ne devez empêcher personne de faire des bonnes œuvres et même des prodiges; car ceux qui agissent ainsi ne sauraient dire du mal de moi; ils ne sont pas contre nous, et quoiqu'ils ne marchent pas sincèrement avec nous, ils n'enseignent rien qui soit opposé à notre doctrine. Les disciples, selon la remarque de saint Théophile, en défendant à cet homme de faire des miracles, n'agissaient pas par un sentiment d'envie, mais seulement parce que cet homme n'avait pas été comme eux envoyé par Jésus-Christ et qu'il ne le suivait pas; cette division apparente des miracles les alarmait et leur faisait de la peine. Ils auraient dû penser, dit saint Cyrille, que cet homme ne faisait pas ces miracles par lui-même et qu'il n'agissait qu'en vertu de la grâce de Dieu qui était en lui. Les dons de Dieu sont différents et diversement répartis; mais parce que les apôtres avaient seuls reçu de leur divin Maître le pouvoir de chasser les esprits immondes, ils pensaient que nul autre qu'eux ne pouvait obtenir le don des miracles. C'est pour cela qu'ils lui demandent s'il était permis à d'autres de faire des mi-

racles. Jésus-Christ, en recommandant à ses apôtres de se bien garder de défendre à cet homme de faire des miracles, quoi qu'il ne fût pas son disciple et qu'il ne le suivît pas comme eux, voulait leur apprendre à ne pas tirer vanité de la puissance qu'ils avaient reçue. Le Sauveur, dit saint Ambroise (*in cap.* IX *Luc.*), ne reprend pas saint Jean de ce qu'il dit, parce qu'il ne parlait ainsi que par la grande affection qu'il avait pour son Maître, et parce qu'il croyait que le don de guérir les malades et de chasser les démons devait être le privilége de ceux qui suivent Jésus-Christ. Nous voyons par là la différence qui existe entre les forts et les faibles; mais aussi nous apprenons que, si Dieu récompense largement ceux qui font de grandes actions, il ne rejette pas pour cela ceux qui n'en font que de petites; nous apprenons encore que, loin de mépriser ceux qui ne font que peu de bien, nous devons les encourager à en faire davantage et les exciter par nos exemples.

Ce pouvoir de chasser les démons accordé à cet homme qui n'était pas le disciple du Sauveur et qui ne marchait pas à sa suite, nous apprend que Dieu accorde ses dons non-seulement aux grands, mais encore aux petits et aux imparfaits, et nous manifeste également la puissance du nom de Jésus, qui agit indistinctement par le ministère des uns et des autres. Admirons, dit saint Théophile, la vertu de Jésus-Christ dont la grâce agit par le ministère de ceux mêmes qui en sont indignes. De même dans la sainte Église, les prêtres qui ne sont pas saints eux-mêmes, contribuent cependant à la sanctification des fidèles. De là aussi nous devons conclure que quand nous voyons les pécheurs faire de bonnes œuvres, il faut bien nous garder de

les en empêcher, car quoique ces œuvres, parce qu'elle ssont dépourvues de la vraie charité, ne soient point méritoires pour eux, elles peuvent du moins les diposer à s'amender et à revenir sincèrement à Dieu. Cet homme, qui en dehors de la société des apôtres opère des miracles, est l'image des bons laïcs. Quoiqu'ils ne soient pas ouvertement enrôlés sous la bannière de Jésus-Christ par la cléricature ou la profession de l'état religieux, ils peuvent cependant contribuer puissamment à chasser le démon du cœur de leurs frères par leurs sages discours et par leurs bons exemples. C'est ainsi que notre divin Sauveur nous engage à la pratique de l'humilité, cette vertu essentiellement chrétienne, qui est le trésor et la force de tout vrai fidèle; mais, hélas ! de jour en jour nous différons de l'embrasser et nous conservons jusqu'à la mort au fond de notre cœur les sentiments d'un orgueil effréné qui nous assimile aux démons.

CHAPITRE XCVII

QU'IL FAUT SE GARDER DE SCANDALISER LES PETITS ET LES FAIBLES

Après avoir cherché à éteindre dans le cœur de ses apôtres tout sentiment d'orgueil et de vanité et à faire cesser parmi eux toute contestation relative au point d'honneur, en leur montrant les récompenses promises à ceux qui sont véritablement humbles, Jésus-Christ veut encore les détourner de la superbe en leur faisant connaître les châtiments réservés à ceux qui, par leurs contestations, leur haine ou leur envie, sont pour les petits et les faibles un sujet de scandale et de chute. De même que ceux, dit saint Chrysostôme (*Hom.* 59, *in Matth.*), qui honorent et édifient les petits et les humbles recevront de Dieu les plus grandes récompenses, ainsi ceux qui les déshonorent et les scandalisent, encourent les plus rigoureux châtiments.

Or, celui-là est pour les autres un sujet de scandale, qui par sa conduite et ses mauvais exemples devient pour eux une occasion de péché, ou qui par ses discours les entraîne au mal. Il faut distinguer deux espèces de scandale; l'un actif ou que l'on donne; l'autre passif ou que l'on reçoit. Jésus-Christ détourne ses disciples de l'un et de l'autre, en commençant par le premier. Comme s'il leur disait : O vous qui êtes mes apôtres, gardez-vous bien de disputer entre vous sur un léger point d'honneur, car par là vous scandaliseriez ceux qui sont nouvellement convertis à ma doctrine et qui sont encore bien faibles dans leur croyance à mon égard; vous seriez ainsi cause de leur perte. Jésus-Christ mentionne ici deux sortes de personnes qu'il faut spécialement éviter de scandaliser : les nouveaux convertis et les chrétiens encore faibles dans la foi, car ceux-là se laissent facilement entraîner au mal. Les chrétiens au contraire qui se sont fortifiés dans la foi et dans la charité, quelque chose qu'ils voient ou qu'ils entendent, persistent courageusement dans la voie de la vérité qu'ils ont embrassée, selon cette parole des Proverbes : L'homme vraiment juste, quoi qu'il lui arrive, ne se laisse point ébranler. Malheur donc, continue le Sauveur, à celui qui aura scandalisé un de ces petits qui commencent à croire en moi; il vaudrait mieux pour lui qu'on lui mît au cou une meule de moulin et qu'on le précipitât au fond de la mer. Comme s'il disait : Il est plus avantageux pour l'homme innocent et même pour le pécheur repentant de terminer cette vie mortelle par la fin la plus misérable, que de mériter par le scandale et la perte de son frère une mort éternelle. Ou bien encore : Il vaut mieux être puni en ce monde par des châtiments passagers que de

subir dans l'autre des tourments sans fin. Jésus-Christ, dit saint Jérôme (*in cap.* x *Matth.*), se sert ici d'un exemple tiré des coutumes du pays où il se trouvait; en effet, les anciens Juifs, pour punir les plus grands forfaits, attachaient une grosse pierre au cou des criminels et les précipitaient ainsi dans la mer; il vaudrait donc mieux pour le pécheur subir un pareil supplice, qui d'ailleurs est bien court, que de souffrir des tourments éternels, car Dieu ne punit pas deux fois la même faute. Ceci peut également s'appliquer au pécheur chargé du poids de ses crimes : il est plus avantageux pour lui de supporter ici-bas les peines dues aux fautes qu'il a commises, que de les expier dans l'autre vie par des supplices éternels. Oh ! si cette pensée était bien profondément gravée dans nos cœurs, qu'elles nous paraîtraient légères, quelles que grandes qu'elles puissent être, les pénitences qu'on nous impose pour les péchés que nous avons eu le malheur de commettre !

Malheur donc au monde, ajoute le Sauveur, c'est-à-dire à ces hommes livrés aux joies, aux plaisirs et aux folies du siècle, par qui le scandale arrive; car s'il est plus avantageux d'être précipité dans la mer avec une meule de moulin au cou que de scandaliser un seul de ces fidèles encore faibles dans la foi, quels terribles châtiments ne mériteront pas ces pécheurs audacieux qui ne craignent pas d'entraîner au mal par leurs discours corrompus et par leurs mauvais exemples, non-seulement les petits et les faibles, mais aussi les grands et les forts dans la foi? Le scandale qui vient des prélats et des religieux est encore plus blâmable et sera plus sévèrement puni, parce que leurs mauvais exemples influent plus puissamment encore

sur les peuples. Cependant, comme on aurait pu dire à Jésus-Christ : Si les scandales peuvent avoir de si terribles suites, pourquoi donc les permettez-vous? Il ajoute : Pourtant il est nécessaire, c'est-à-dire utile, avantageux qu'il y ait des scandales, afin d'éprouver les bons, de leur fournir l'occasion de lutter contre le mal et de montrer leur ardeur et leur zèle pour plaire à Dieu. De même saint Paul dit : Il est nécessaire qu'il s'élève des hérésies parmi vous, afin que les vrais chrétiens soient connus. De même, dit saint Jérôme (*in cap.* XVIII *Matth.*), qu'il est nécessaire que le soleil communique la chaleur et la neige le froid, ainsi il est nécessaire que la malice du monde, qui est rempli d'erreurs, enfante le scandale et que la charité des parfaits brille par les œuvres de piété et de miséricorde. Cette nécessité pourtant n'est pas absolue, mais naît seulement de l'iniquité même du monde. Rien sans doute ne force les cœurs à être corrompus, mais dès lors qu'ils le sont, il faut que le scandale apparaisse. Le Sauveur, dit saint Chrysostôme (*Hom.* 60, *in Matth.*), n'enlève pas à l'homme son libre arbitre et n'impose aucune nécessité à ses créatures; il prédit seulement ce qui doit arriver. Les scandales arrivent non pas parce qu'il les a prédits, mais il les a prédits parce qu'ils devaient avoir lieu.

Ici encore on aurait pu objecter à Jésus-Christ : Si, comme vous le dites, il est nécessaire que les scandales arrivent, ceux par qui ils arriveut ne doivent pas être punis ; mais Jésus prévient cette difficulté en disant : Malheur à celui par qui le scandale arrive, comme s'il eût dit : Quiconque devient par sa mauvaise conduite un sujet de scandale et de chute pour ses frères, sera éternellement maudit de Dieu. Or, dit saint Chrysostôme (*ibid.*), si les scandales étaient

absolument nécessaires, le Sauveur n'aurait pas lancé ses malédictions contre ceux qui en sont les auteurs ; il les maudit parce qu'ils sont volontairement cause de la perte de leurs frères. Quelquefois, dit saint Jérôme (*in cap.* XIX *Matth.*), le scandale peut avoir de bons effets, Dieu toutefois ne juge pas d'après ses résultats, mais d'après l'intention de celui qui le donne. La passion et la mort du Sauveur eurent d'heureuses suites, puisque le salut du genre humain en fut la conséquence; cependant ceux qui crucifièrent Jésus-Christ n'en furent pas moins coupables. Dieu juge les œuvres sur la malice de ceux qui les produisent, et non d'après les suites heureuses qu'elles peuvent avoir; lui seul en dispose, et, dans sa divine sagesse, il sait tirer le bien du mal même. Les châtiments dont le Sauveur menaçait les auteurs du scandale, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 60, *in Matth.*), nous démontrent évidemment le prix qu'il attache au salut des âmes; c'est à bon droit qu'il leur prédit des supplices éternels, eux qui ne craignent pas de précipiter leurs frères dans les abîmes de l'enfer. Celui qui empoisonne une fontaine est responsable de la mort de tous ceux qui boivent de cette eau; de même, celui qui par ses mauvais exemples entraîne les autres au mal, est responsable de leur mort spirituelle. Celui qui par sa mauvaise conduite, dit saint Grégoire (22, *Moral.*), donne aux autres occasion de mal faire, en rendra compte à Dieu; et saint Chrysostôme ajoute (*Hom.* 8, *in Matth.*) : La femme qui se pare de tous ses atours pour attirer les regards des passants et pour les faire tomber dans ses piéges, quand même nul ne s'y laisserait prendre, n'en sera pas moins rigoureusement jugée; elle a présenté la coupe empoisonnée; nul, il est vrai, n'est venu y boire, pourtant elle

n'en est pas moins coupable. Le scandale est donc un grand péché, et nous devons l'éviter avec soin. Ceux, dit saint Augustin, qui entraînent les autres au mal en les détournant du service de Dieu, sont plus criminels que ceux qui ont crucifié Jésus-Christ. Et saint Isidore ajoute : Celui qui par ses mauvais discours ou par ses mauvais exemples corrompt les mœurs des gens de bien est plus coupable que s'il leur ravissait leurs biens et leur fortune.

Notre divin Sauveur, après avoir exhorté ses apôtres à éviter avec soin le scandale actif ou donné, en leur défendant expressément d'être un sujet de chute pour ceux qui commençaient à croire en lui, les engage à fuir avec le même zèle le scandale passif ou reçu en leur recommandant de se séparer des scandaleux; ces deux sortes de scandales en effet diffèrent peu l'un de l'autre, et sont presque aussi funestes dans leurs suites. Pour mieux leur faire comprendre sa pensée, il emploie une comparaison tirée des membres du corps. De même que pour sauver la vie du corps, on ne doit pas craindre de sacrifier un de ses membres, quelque utile, quelque nécessaire qu'il soit, de même aussi, pour sauver la vie de notre âme, nous ne devons pas hésiter à fuir la société des personnes qui nous sont les plus chères et à nous séparer d'elles, si leur liaison doit devenir pour nous une occasion de chute et de mort éternelle.

Jésus leur dit donc : Si votre main ou votre pied vous scandalise, coupez-le et jetez-le loin de vous, car il vaut mieux pour vous entrer dans le ciel ou manchot ou boiteux, que d'être, avec vos deux mains et vos deux pieds, précipités dans les feux éternels de l'enfer. De même, si votre œil vous scandalise, arrachez-le et jetez-le loin de vous,

car il est plus avantageux pour vous d'entrer au ciel avec un seul œil que d'être avec vos deux yeux précipités dans les ténèbres extérieures. C'est-à-dire, en d'autres termes : Si vos parents les plus chers, vos amis les plus intimes, vos protecteurs les plus puissants et les plus nécessaires sont pour vous un sujet de chute et de péché, vous devez, quoi qu'il vous en coûte, les éloigner de vous si vous le pouvez, ou du moins vous éloigner d'eux; car, malgré les douleurs d'une telle séparation, malgré les déchirements d'une semblable rupture, il est plus avantageux pour vous d'entrer sans eux dans le ciel que d'être condamné avec eux aux supplices éternels. Quelque soit l'objet de votre tendresse et de vos affections, dit saint Augustin (*lib. I, de serm. Dom. in monte, cap.* XXIV), quand même il vous serait plus cher que votre œil droit, dès lors qu'il est pour vous une occasion de péché et un obstacle qui vous empêchent d'arriver à la vraie béatitude, vous devez l'arracher et le jeter loin de vous, car à tout prix et quoi qu'il nous en coûte, nous devons fuir tout ce qui peut nous porter au mal. Quelque utile, quelque avantageuse que soit pour nous, dit le vénérable Bède (*in cap.* IX *Marc.*), la société de nos amis ou de nos proches, quelque nécessaire même qu'elle puisse être pour nos intérêts temporels, nous devons nous en éloigner et y renoncer entièrement; ils sont pour notre âme une occasion de ruine; il vaut mieux en effet entrer au ciel sans ses amis que d'être jeté avec eux dans les abîmes de l'enfer, et il n'est rien ici-bas que nous devions aimer plus que le salut de notre âme. La vraie justice, ajoute Cassiodore, ne connaît ni père ni mère; elle ne fait acception de personne; elle ne voit, ne considère que Dieu seul, et cherche en tout ce qui peut lui plaire. Brisez donc

pour l'amour de Jésus-Christ toute affection charnelle. éloignez de vous ceux qui peuvent vous entraîner au mal, si vous êtes plus puissants qu'eux; si vous êtes au contraire leurs inférieurs, séparez-vous vous-mêmes d'eux, et, autant que vous le pouvez, fuyez la société de ceux que vous ne pouvez ramener au bien; rien n'est plus funeste en ce monde que la compagnie des hommes pervers, il faut les éviter à tout prix; si vous voulez avoir part avec eux en cette vie, vous périrez aussi avec eux en l'autre. Il vaut mieux, dit saint Jérôme (*in cap.* XVIII *Matth.*), abandonner nos parents et nos amis lorsque nous ne pouvons les convertir au bien, que de nous perdre avec eux. L'amour de Dieu doit l'emporter sur toutes choses, et l'affection, la tendresse que nous pouvons avoir pour nos frères ou nos sœurs, nos enfants ou nos amis, ne doit pas nous priver du royaume éternel. Ne vaut-il pas mieux, en effet, être sauvé seul que de périr en grande compagnie? Se séparer des méchants et de leur société, dit saint Augustin, c'est ne pas se laisser séduire par leurs sollicitations ni entraîner par leurs mauvais exemples.

Mais, direz-vous peut-être, quelles sont donc les actions qu'il faut éviter pour ne pas scandaliser le prochain? A cela il est facile de répondre. Ou les actions sont mauvaises et constituent un péché mortel ou même simplement véniel, et dans ce cas aucun doute qu'il faille les éviter; ou bien ces actions sont tout à fait indifférentes; mais si elles peuvent être un objet de scandale pour autrui, nous devons encore nous en abstenir. Ou bien enfin ces actions sont bonnes en elles-mêmes, alors il faut considérer si elles sont de précepte ou seulement de surérogation; si elles sont de précepte, nous ne devons pas les omettre,

quand bien même il en résulterait un scandale pour quelques-uns, car nul ne doit s'exposer au péché pour éviter de scandaliser son prochain. Si elles sont simplement de surérogation, l'on peut, non pas y renoncer entièrement, puisqu'elles tiennent à la perfection de la vie chrétienne, mais les différer pour éviter de scandaliser les faibles, avec l'intention de les reprendre ensuite.

Non content d'avoir montré à ses disciples avec quel soin ils devaient veiller à ne pas donner aux petits et aux faibles un sujet de scandale de quelque nature qu'il fût, leur bon Maître leur enjoint encore de ne pas les mépriser, car souvent le mépris pour les autres est la source et l'origine du scandale qu'on leur donne. Dieu nous prescrit, il est vrai, de fouler aux pieds les affections charnelles et terrestres plutôt que de donner aux autres un sujet de scandale, mais il ne nous ordonne pas de mépriser les faibles pour lesquels, au contraire, nous devons avoir une grande sollicitude tant que nous pouvons espérer de les sauver. Aussi Jésus-Christ allègue-t-il un motif tout particuler en vue duquel nous devons, non-seulement ne pas les mépriser, mais de plus les honorer et travailler à leur salut, parce qu'ils sont chers à Dieu son Père, ce qu'il nous prouve en disant : Gardez-vous bien de mépriser aucun de ces petits, car, je vous le dis, les saints anges à la garde desquels ils ont été confiés, contemplent sans cesse la face de mon Père qui est dans les cieux. Comme s'il leur disait, selon la pensée de saint Jérôme (*in cap.* XVIII *Matth.*) : Autant qu'il est en vous, ne méprisez pas les petits et les faibles ; après avoir assuré votre propre salut, travaillez à les sauver eux-mêmes ; si pourtant vous voyez qu'ils s'obstinent à persévérer dans le mal, sauvez-vous

vous-mêmes plutôt que de vous exposer à périr avec eux. La première raison pour laquelle le Sauveur nous engage à ne pas dédaigner les petits et les simples est l'honneur que Dieu lui-même leur accorde en les confiant à la garde de ses saints anges : En vérité, je vous le dis, les anges auxquels Dieu les a confiés contemplent sans cesse dans le ciel la face de mon Père. Par la face de Dieu, selon saint Augustin (*lib. XXII, de Civitate Dei, cap. ultim.*), nous devons entendre ici la contemplation de Dieu et la vue béatifique. Si donc les petits et les humbles sont ainsi honorés auprès de Dieu et de ses saints anges, combien, à plus forte raison, ne doivent-ils pas l'être par les hommes qui ne sont eux-mêmes que faiblesse et misère. Comme si Jésus disait : Vous devez respecter vous-mêmes ceux que Dieu honore au point de les confier à la sollicitude de ses saints anges. L'homme ne saurait mépriser impunément ceux que Dieu traite avec tant de considération ; si donc vous les dédaignez, leurs anges gardiens s'en plaindront à mon Père céleste, qui tirera de vous une vengeance éclatante. Qu'elle est grande! s'écrie saint Jérôme (*in cap.* XVIII, *Matth.*) la dignité de l'âme humaine, puisque Dieu, dès le moment de sa création, la confie aux soins et à la sollicitude de ses saints anges. Ainsi nos anges gardiens veillent sans cesse à nos côtés pour nous protéger et nous défendre ; n'allons pas cependant nous imaginer qu'ils soient pour cela privés de la vue de Dieu, qui est présent partout par son essence, et qui partout se manifeste à eux par la béatifique intuition. Ils sont envoyés sur la terre pour veiller au salut des âmes confiées à leur garde, sans pour cela cesser un instant de contempler la gloire du Très-Haut, qui fait dans le ciel la joie et les délices des

bienheureux. Apprenons donc à respecter les petits et les simples; notre mépris à leur égard rejaillirait sur Dieu lui-même dont ils sont les représentants et les images, et sur les saints anges, qui sont devenus leurs tuteurs et leurs gardiens.

La seconde raison que Jésus-Christ apporte pour nous engager à honorer les petits et les simples, il la tire de sa propre Passion. C'est aussi ce qui fait dire à saint Chrysostôme (*Hom.* 60, *in Matth.*) : Ne dites pas, c'est un homme du peuple, un bûcheron, un simple ouvrier; nous leur devons le respect en considération des saints anges auxquels ils ont été confiés, et encore plus en vue du sang divin par lequel ils ont été rachetés. Nous devons donc honorer ceux que Dieu lui-même a aimés au point de donner pour eux son Fils unique, qui est descendu du ciel sur la terre, qui s'est revêtu de notre misérable nature, et opéra sur la croix le salut du genre humain, des petits aussi bien que des grands. Comme s'il disait en d'autres termes : Vous ne devez point mépriser ni chercher à perdre ceux que je suis venu sauver; c'est pour tous indistinctement que je me suis fait homme; c'est pour tous que je suis mort sur le Calvaire. Gardez-vous, nous dit le grand Apôtre, de contrister et de perdre votre frère pour lequel Jésus-Christ n'a pas craint de donner son sang et sa vie. Ce second motif qu'apporte le Sauveur pour exciter en nous le respect des petits et des simples, remarque saint Chrysostôme (*ibid.*), est encore plus grand que le premier : si c'est un grand crime de mépriser ceux que Dieu honore au point de les confier à la sollicitude de ses saints anges, que sera le fait de manquer de respect à ceux pour lesquels Jésus-Christ lui-même a voulu

venir en ce monde et expirer sur la croix pour opérer leur salut.

Considérons un instant ici les grands services que nous rendent nos anges gardiens, et la sollicitude dont ils sont animés à notre égard ; apprenons aussi le respect qui leur est dû ; louons-les, bénissons-les chaque jour ; rendons-leur de continuelles actions de grâce ; ne pensons, ne disons, ne faisons jamais rien qui puisse les contrister ou blesser leurs regards. Pour accomplir la volonté et exécuter les secrets desseins de Dieu, dit saint Anselme (*in Epist. ad Hebr.*), des milliers d'anges vont continuellement du ciel en terre et de la terre au ciel, semblables à ces abeilles qui passent sans cesse des fleurs à la ruche et de la ruche aux fleurs, disposant toutes choses avec douceur et avec une parfaite obéissance ; les anges, en effet, ne désirent rien tant que d'exécuter la volonté de leur souverain Maître. Écoutons maintenant le langage de saint Bernard (*Serm.* 12, *in psalm.* 90), commentant ces paroles du psaume : *Il vous a confié à ses anges et leur a ordonné de vous garder dans toutes vos voies.* Que ces paroles doivent nous inspirer de respect, d'amour, de confiance en nos saints anges gardiens ! Ayons un profond respect pour leur présence, un amour sincère pour leur bonté, une confiance sans bornes pour leur sollicitude. Marchez donc désormais en toute assurance, vos bons anges, dociles aux ordres qu'ils ont reçus, veillent sur vous et vous protégent dans toutes vos voies. En quelque lieu que vous soyez, conservez toujours le respect qui leur est dû ; ne vous permettez jamais en leur présence ce que vous rougiriez de faire devant un simple mortel. Que pouvez-vous rendre au Seigneur pour de si grands bienfaits ! Qu'à lui,

et à lui seul, soit l'honneur et la gloire? Pourquoi à lui seul? Parce que lui seul a commandé et que tous dons parfaits ne viennent que de lui seul. C'est lui qui a commandé à ses saints de veiller sur nous; dociles à ses divins ordres, ils nous aident, ils nous assistent avec amour dans tous nos besoins; nous ne devons donc pas nous montrer ingrats envers eux. Soyons dévoués, soyons reconnaissants à l'égard de si grands et de si bons gardiens; adressons-nous à eux dans nos embarras et dans nos peines; invoquons-les, implorons leur assistance autant que nous le devons et que nous le pouvons. Quand vous récitez le saint office, récitez-le avec joie, distinctement et avec ferveur; soyez attentifs à ce que vous dites; représentez-vous que vous êtes en la présence de Dieu, de la Très-Sainte-Vierge et de tous les saints du paradis. On ne saurait douter que les anges assistent au service divin, car ils sont partout où Dieu est publiquement honoré. Saint Basile (*in Regul. brevior.*), voulant enseigner à ses religieux les moyens d'être recueillis et d'éviter les distractions dans l'oraison, s'exprime en ces termes : Gravez bien fortement dans votre pensée que vous êtes en la présence de Dieu, qu'il est là, devant vous ; que c'est à lui que vous parlez ; alors votre esprit, saisi d'une sainte frayeur, se gardera de tout autre sentiment et ne se laissera pas emporter à mille pensées étrangères.

Comme tous les chrétiens sont destinés à être dans le ciel associés aux esprits bienheureux, nous remarquerons ici que quiconque dans l'Église de Dieu et surtout dans l'état religieux, aura servi le Seigneur avec fidélité, avec amour et humilité, et qui, par charité, aura secouru les pauvres, soigné les étrangers, les malades et les infirmes,

sera associé aux saints Anges qui forment le premier degré de la céleste hiérarchie. Ceux qui se seront plus intimement unis à Dieu par l'oraison et qui, par leurs lumières et leurs sages conseils, auront travaillé au salut du prochain, seront associés aux Archanges qui forment le second degré. Ceux qui auront embrassé avec joie la pauvreté volontaire, qui auront pratiqué l'obéissance religieuse, la patience et l'humilité, régneront avec les Vertus qui forment le troisième degré. Ceux qui auront lutté contre les vices, combattu les concupiscences de la terre et résisté à toutes les suggestions du malin esprit, triompheront dans le ciel avec les Puissances qui forment le quatrième degré. Ceux qui, dans l'Église, auront été revêtus des dignités et chargés du soin des âmes et se seront dignement acquittés de leurs emplois en sacrifiant leur repos et leurs propres intérêts au salut des peuples, et qui se seront efforcés de multiplier le talent qui leur a été confié, brilleront avec les Principautés qui forment le cinquième degré. Ceux qui se seront soumis en toute humilité à la majesté divine, qui auront aimé tous les hommes parce qu'ils sont les images de Dieu, qui se seront en toutes choses conformés à la volonté de leur divin Maître en soumettant la chair à l'esprit et en mortifiant leurs sens, seront unis aux Dominations qui forment le sixième degré. Ceux qui se seront livrés à la méditation et à la contemplation des saintes vérités, qui auront conservé la pureté de cœur et le calme de l'esprit pour devenir sur la terre les tabernacles du Dieu trois fois saint, seront associés aux Trônes qui forment le septième degré. Ceux qui se seront élevés au-dessus des autres par leur science et la connaissance des choses divines et qui, éclairés intérieurement par les lu-

mières que Dieu leur aura communiquées, s'en seront servi pour éclairer les autres et les diriger dans le chemin de la vertu, brilleront dans le ciel avec les Chérubins qui forment le huitième degré. Enfin, ceux qui auront aimé Dieu de tout leur cœur, de tout leur esprit et de toutes leurs forces, qui n'auront rien aimé ici-bas qu'en Dieu et en vue de Dieu; qui, unis à Dieu par l'ardeur de la charité, auront renoncé à toutes les consolations humaines et passagères; qui, à l'exemple des apôtres et des martyrs, auraient préféré mille morts plutôt que d'être séparés de l'objet de leurs affections; qui auront supporté avec joie et pour Dieu toutes les peines, toutes les misères, toutes les tribulations de la vie présente; qui se seront efforcés de faire passer dans leurs frères les ardeurs dont ils étaient embrasés afin de ne plus former qu'un seul cœur brûlant d'amour pour Dieu; qui auront pleuré les péchés des autres comme leurs propres péchés et qui auront aimé Dieu par-dessus tout et de préférence à tout, seront mis au nombre des Séraphins qui forment le neuvième degré. Entre ce chœur des anges et Dieu, il n'y a plus aucune distance possible, ils sont noyés en Dieu et le contemplent face à face.

CHAPITRE XCVIII

DES TROIS PARABOLES RELATIVES A LA BREBIS, A LA DRAGME PERDUES ET A L'ENFANT PRODIGUE

Pour montrer de plus en plus à ses apôtres avec quels soins ils devraient éviter de scandaliser et de mépriser les faibles et les simples, et leur prouver combien ces derniers sont grands aux yeux de Dieu son Père, le Sauveur leur propose trois paraboles différentes. Deux grands motifs, selon saint Luc, inspirèrent ces paraboles à Jésus-Christ: le premier fut d'excuser les publicains et les pécheurs publics qui venaient à lui; le second de réprimer le murmure des scribes et des pharisiens. Les publicains, dit l'Évangile, et les pécheurs, parce qu'ils avaient besoin d'être guéris, s'approchaient du Sauveur afin de l'entendre et de profiter de sa doctrine. Ils venaient vers lui, parce qu'en leur reprochant leurs péchés, non avec sévérité mais avec douceur, il leur en faisait espérer le pardon, s'ils vou-

laient se corriger. De même aujourd'hui les pécheurs doivent aller avec confiance vers Jésus, sûrs de trouver en lui les remèdes à tous leurs maux. C'est ce qui fait dire à saint Ambroise (*lib. III, de Virginibus*) : Que tout chrétien s'approche du Sauveur avec pleine confiance, il est tout pour nous. Voulez-vous être guéri de vos blessures spirituelles, il est le vrai médecin. Êtes-vous brûlé des ardeurs dévorantes de la fièvre, il est la source d'eau vive qui vous raffraîchira. Êtes-vous la victime innocente de fausses persécutions, il est la justice même. Avez-vous besoin de secours et de protection, il est tout-puissant. Craignez-vous la mort, il est la vie par excellence. Désirez-vous parvenir au ciel, il est la voie qui y conduit. Êtes-vous plongé dans les ténèbres les plus profondes, il est la vraie lumière. Cherchez-vous la nourriture céleste qui doit fortifier les âmes dans le pèlerinage de cette vie, il est le vrai pain descendu du ciel. Cependant les pharisiens, qui, par leur sainteté hypocrite, voulaient se distinguer des autres, et les scribes qui se vantaient d'être les docteurs du peuple, murmuraient en disant : Il reçoit les pécheurs et mange avec eux. Comme s'ils eussent dit : Il passe pour un saint et pour un homme parfait, et pourtant il reçoit les pécheurs et non-seulement il leur parle, mais encore il mange avec eux et les traite comme des amis, ce qui est le comble de l'infamie et du déshonneur. Sans doute si les scribes et les pharisiens avaient su que Jésus-Christ n'était venu en ce monde que pour sauver les pécheurs, ils n'auraient pas murmuré, car s'il les recevait et conversait avec eux, c'était uniquement pour les détourner de leurs péchés, les éclairer et les sauver. Le Sauveur donc leur répondit par les trois paraboles dont nous parlons.

Trois choses excitent spécialement l'homme à prendre compassion de son prochain : l'innocence, la parenté et l'extrême misère. Ce sont également ces trois choses qui ont porté Jésus-Christ à avoir pitié de nous. Premièrement, notre simplicité et notre ignorance, et c'est à cette simplicité que se rapporte la parabole de la brebis égarée. L'homme, en effet, n'est que simplicité et ignorance relativement à l'ennemi rusé de son salut, qui est le démon, conformément à cette parole du Psalmiste : Je me suis égaré, Seigneur, comme la brebis perdue, sauvez, je vous en prie, votre serviteur. En second lieu, la parenté qu'il a contractée avec nous, et à cette parenté se rapporte la parabole de la dragme perdue. En effet, de même que sur cette pièce de monnaie se trouve l'image de l'empereur et son nom gravé autour, ainsi l'homme représente Dieu à l'image duquel il a été créé, et il porte le nom de chrétien, qui vient de Christ. C'est à ce titre qu'il a compassion de nous, selon cette parole du grand Apôtre : *nul ne hait sa propre chair*. En troisième lieu, notre pauvreté et notre extrême misère, et c'est à cette misère qu'a trait la parabole de l'enfant prodigue qui s'écrie : Combien à cette heure de mercenaires ont du pain en abondance dans la maison de mon père, et moi je meurs ici de faim. Quand l'homme connaît sa misère, Dieu vient alors à son aide ; aussi, quand le père de famille eut aperçu son fils, ses entrailles furent émues de compassion. Jésus-Christ donc, pour réprimer le murmure des scribes et des pharisiens, leur propose la parabole de la brebis perdue. Le bon Pasteur qui a cent brebis, en ayant perdu une, la cherche avec soin, et quand il la retrouve, comme elle est affaiblie par de longues fatigues et qu'elle ne peut marcher, il la

charge avec joie sur ses épaules, la rapporte à la bergerie, et de retour à sa maison, il assemble ses amis et ses voisins pour se réjouir avec lui de ce qu'il a retrouvé sa brebis qui était perdue.

Tel est, d'après saint Luc, le sens de cette parabole : Si le pasteur qui a perdu une de ses brebis, la cherche avec soin et se réjouit quand il la retrouve, nul ne doit s'étonner et moins encore s'irriter si je reçois à pénitence les pécheurs qui se sont perdus par leur faute. Cette parabole peut également s'appliquer aux petits et aux humbles dont nous venons de parler, car ils sont également les créatures et les enfants de Dieu, qui ne désire pas leur perte, mais qui veut les sauver tous et que dès lors nous ne devons pas mépriser. Dans cette parabole, nous voyons successivement se dérouler à nos yeux : la création des anges et des hommes : *quis ex vobis homo, qui habet centum oves ;* la prévarication et la chute de l'homme après sa création *et si perdiderit unam ex illis ;* l'Incarnation du Fils de Dieu descendant du ciel en terre pour chercher la brebis égarée : *nonne dimittit nonaginta novem in deserto ;* les travaux et la passion du Sauveur pour ramener au bercail cette brebis égarée : *et cum invenerit eam, imponit in humeros suos gaudens ;* son retour dans le ciel par son ascension glorieuse : *et veniens domum ;* l'invitation qu'il adresse aux saints anges de se réjouir avec lui : *convocat amicos dicens eis, congratulamini mihi ;* enfin l'explication mystique de la parabole elle-même par ces paroles : *dico vobis quod ita gaudium erit in cœlo.* Parce que le nombre cent, selon la pensée de saint Grégoire (*Homil.* 34, *in Evangel.*), est un nombre parfait, il est dit ici que Dieu, après la création des anges et des hommes, avait cent brebis, qu'il conservait

sous son autorité; mais une de ces brebis se fourvoya et se perdit lorsque par sa faute elle abandonna le bercail. Cette brebis est le premier homme que Dieu créa et qu'il destina pour être le père de tous les autres depuis la création jusqu'à la fin des siècles ; par son péché le genre humain tout entier a péri. Les quatre-vingt-dix-neuf autres sont les neuf chœurs des anges que le Fils de Dieu, en se revêtant de notre humanité, laisse dans le désert ou sur les hautes montagnes, c'est-à-dire dans le ciel, que les mauvais anges et l'homme avaient quitté par leur orgueil et leur désobéissance.

Le ciel est appelé désert, c'est-à-dire délaissé, parce qu'en effet il fut délaissé ou abandonné par les mauvais anges, qui y avaient été créés, et par l'homme, qui devait y régner éternellement. Pour parfaire et compléter le nombre de ses brebis dans le ciel, le Sauveur vient sur la terre à la recherche de sa brebis égarée. L'ayant trouvée, comme un pasteur plein de tendresse et de sollicitude, il ne la maltraite pas, il la charge au contraire sur ses épaules et la porte avec joie au bercail. Jésus-Christ porta la brebis égarée sur ses épaules, lorsque, chargé du poids accablant de nos péchés, il alla les expier sur la croix. Les épaules du Sauveur, dit saint Ambroise (*in cap.* xv *Luc.*), sont les bras de la croix ; c'est là que tout chrétien doit déposer ses péchés ; c'est là qu'il trouvera le repos et la paix. Le pasteur, après avoir retrouvé sa brebis qu'il croyait perdue, revient à sa maison ; de même Jésus-Christ, après avoir opéré le salut du monde, retourne au ciel par sa glorieuse ascension ; il assemble ses amis et ses voisins, c'est-à-dire les chœurs des anges, qui sont appelés ses amis parce qu'ils font toujours sa volonté, et ses voisins, parce qu'ils le con-

templent sans cesse dans sa gloire par la vision béatifique, et il leur dit : Réjouissez-vous avec moi et félicitez-moi, car j'ai trouvé ma brebis qui était perdue. Jésus-Christ ne dit pas, comme le remarque saint Grégoire (*Homil.* 34, *in Evangel.*) : Réjouissez-vous de ce que la brebis est trouvée, mais réjouissez-vous avec moi ; nous montrant par là que notre bonne vie, notre conduite régulière en ce monde fait toute sa joie, et que quand nous parvenons au ciel nous mettons le comble à son allégresse. Ou bien encore : Il faut féliciter le Sauveur parce qu'il n'a pas souffert inutilement et qu'il n'est pas mort en vain, puisqu'il a trouvé la brebis perdue, mais ne pas féliciter la brebis qui a été sauvée sans aucun mérite, sans aucune participation de sa part. Puis en concluant il ajoute : En vérité, je vous le dis, il y aura plus de joie dans le ciel pour le retour d'un pécheur qui fait sincèrement pénitence que pour la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. Jésus-Christ ne dit pas, remarquons-le bien ici, que les anges se réjouissent dans le ciel au sujet de ceux qui pensent à faire pénitence, comme font ceux qui remettent sans cesse leur conversion au lendemain ; ni de ceux qui prêchent la pénitence aux autres, mais qui ne pratiquent pas ce qu'ils enseignent ; ni de ceux qui font ostentation de pénitence, comme les hypocrites et les faux chrétiens, mais de ceux qui font sincèrement pénitence, comme les vrais dévots.

Ainsi, dans le ciel, les anges de Dieu se réjouissent non-seulement de la rédemption générale du genre humain, mais chaque fois même qu'un pécheur repentant retourne sincèrement à Dieu. Ceux qui en ce monde, dit saint Augustin (*lib. De mirabil. Script. sac.*), effacent leurs péchés

par une sincère pénitence, seront dans le ciel associés à la compagnie des anges, c'est pour cela qu'ils se réjouissent de leur conversion. Nous sommes un sujet de joie pour les saints anges, dit Origène (*in Luc.*), lorsque vivant encore sur cette terre d'exil, nous n'avons de pensées et de désirs que pour la céleste patrie. Et saint Ambroise ajoute (*in cap.* XV *Luc.*) : Les anges, en leur qualité de créatures raisonnables, se réjouissent à bon droit de la rédemption des hommes ; efforçons-nous donc tous tant que nous sommes de leur être agréables ; implorons leur assistance dans tous nos besoins, craignons de les contrister en quoi que ce soit, et cherchons plutôt à être pour eux un sujet de joie par notre retour sincère à la vertu. Sans doute le bon pasteur aime davantage les quatre-vingt-dix-neuf brebis qu'il a conservées que la centième qui s'est perdue ; et pourtant il témoigne plus de joie du retour de cette dernière que de la conservation des autres. De même, Dieu semble manifester plus de plaisir au sujet de la rédemption des hommes que de la persévérance des saints anges. C'est également ce qui arrive parmi nous. Quoique nous aimions plusieurs personnes avec la même affection et avec la même tendresse, nous faisons cependant éclater plus de joie à la vue de celle qui a échappé à un grand péril qu'à la vue des autres qui n'ont couru aucun danger. Ne soyons donc pas surpris si Dieu témoigne plus d'allégresse pour le retour d'un pécheur sincèrement converti que pour la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes, quoique pourtant, toutes choses égales, ces derniers lui soient plus chers.

Cet homme aux cent brebis nous représente également tout abbé, tout chef de communauté qui a sous lui plu-

sieurs sujets qui ont été confiés à sa garde. Si l'un de ses religieux, ou par apostasie ou par toute autre faute grave, quitte et abandonne le couvent, aussitôt ce bon pasteur se sépare de ses autres brebis qu'il laisse dans le cloître, désigné ici par le désert, à cause de la vie austère qu'on y mène et aussi parce que peu s'y retirent, et court après la brebis fugitive. Il la cherche avec ardeur jusqu'à ce qu'il la retrouve et la ramène à de meilleurs sentiments. Alors il se réjouit du retour sincère de cette brebis fourvoyée bien plus que de la persévérance des autres, non pas qu'il l'aime, qu'il la chérisse plus que les autres, mais parce que, par ses égarements et son repentir, elle lui a donné plus d'occasion de manifester sa joie.

Le Sauveur ensuite propose à ses adversaires une autre parabole, celle d'une femme qui, ayant perdu une des dix dragmes qu'elle possédait, allume sa lampe et la cherche avec soin jusqu'à ce qu'elle la trouve, et lorsqu'elle l'a trouvée, elle invite ses amies et ses voisines à venir se réjouir avec elle. La dragme est une pièce de monnaie valant dix deniers communs et portant l'image et la suscription du souverain ; elle est donc l'emblème de l'homme qui, lui aussi, porte en lui-même l'image et la ressemblance de son Créateur. En effet, Dieu existe en trois personnes qui constituent la Trinité dans l'unité; l'âme humaine est douée dans son unité de trois facultés : l'intelligence, la mémoire et la volonté ; Dieu possède en lui-même toutes les qualités et toutes les vertus; l'âme humaine elle aussi, quoique dans un degré inférieur, est susceptible de toutes les vertus et de toutes les qualités. Or, cette créature raisonnable, formée à l'image de Dieu, s'était perdue par ses péchés; la divine Sagesse et son Épouse,

qui est l'Église, notre sainte mère, mettent tout en œuvre pour la chercher, et la cour céleste tout entière se réjouit quand elle est retrouvée.

Le Sauveur nous montre par là quelle importance il attache au salut même des plus petits et des plus humbles; dès lors nous ne devons pas les mépriser, mais nous efforcer au contraire de les conduire à l'éternelle béatitude à laquelle ils sont destinés. Comme si Jésus-Christ eût dit aux pharisiens, et tel est le sens de cette parabole : Si cette femme cherche avec tant de soin et d'empressement la dragme qu'elle a perdue, et, si après l'avoir retrouvée, elle s'en réjouit avec ses amies et ses voisines, à plus forte raison Dieu doit-il chercher les hommes qui se sont perdus par leurs péchés, et faire éclater avec ses anges la joie qu'il éprouve quand il les a retrouvés. Nul, certes, n'a le droit de murmurer contre la sollicitude de cette femme, pourquoi donc murmurer contre moi lorsque pour ramener les pécheurs à Dieu qu'ils ont abandonné, je converse et je mange avec eux?

Cette femme allumant sa lampe pour chercher avec sollicitude la dragme qu'elle a perdue, c'est Jésus-Christ lui-même, la Sagesse éternelle de Dieu, se revêtant de notre mortalité et descendant sur la terre pour chercher l'homme qui, par sa désobéissance et par ses crimes, avait effacé en lui l'image de la divinité, à la ressemblance de laquelle il avait été créé, et qui s'était perdu à jamais. Pour éclairer cette malheureuse créature, plongée désormais dans les ténèbres de l'ignorance et assise à l'ombre de la mort, Jésus-Christ, par ses miracles, sa doctrine et ses œuvres, fait briller le flambeau de sa divinité, et, à la clarté de cette céleste lumière, il cherche la dragme perdue. Il la

cherche avec ardeur, parce qu'il l'aime avec passion, et il ne se donne aucun repos qu'il ne l'ait retrouvée. Il n'épargne ni peines, ni fatigues ; rien ne l'arrête, ni les humiliations, ni les railleries, ni les injures ; il brave les tourments, les supplices les plus cruels, la mort la plus ignominieuse, jusqu'à ce qu'il ait rétabli dans l'homme déchu l'image effacée de son divin Créateur. Ce n'est qu'alors qu'il se livre à la joie et à l'allégresse.

Jésus-Christ se réjouit de la conversion du pécheur pour deux raisons : d'abord parce que par sa pénitence sincère, il apaise sa colère justement irritée ; en second lieu, il *utilise* le prix du sang qu'il a versé pour lui. La joie que par son retour le pécheur procure à Jésus-Christ est si grande, que si sa passion et sa mort ne suffisaient pas pour son salut, il serait prêt à souffrir et à mourir de nouveau. C'est la pensée que saint Denis l'Aréopagite exprime dans une lettre écrite à Démophile, où il rapporte l'histoire suivante : Un infidèle avait séduit un chrétien et l'avait entraîné dans l'apostasie. Carpus, homme d'une sainteté remarquable, en fut tout à la fois si contristé et si indigné qu'il pria Dieu de faire tomber le feu du ciel sur ces deux impies. La nuit suivante, Jésus-Christ lui apparut dans les airs, entouré de tous ses anges, et en même temps il vit sur la terre une fournaise ardente, remplie de serpents de feu, vers laquelle on entraînait ces deux coupables. Aux yeux de Carpus, le supplice n'était pas assez prompt, et il lui tardait de voir ces deux criminels précipités dans l'abîme. Tout à coup cependant il aperçoit le Sauveur quitter le trône sur lequel il était assis, descendre sur la terre, étendre ses bras pour sauver ces deux infortunés, puis il entend une voix qui lui dit, en élevant la main : Frappe, ô Carpus, frappe-

moi de nouveau de cette lance acérée dont mon côté a été percé sur la croix, car je suis prêt à souffrir et à mourir encore pour le salut des hommes.

Le Sauveur ensuite conclut en disant : En vérité, je vous le dis, les anges de Dieu, qui sont ses amis et ses voisins, se réjouissent dans le ciel du retour d'un pécheur qui fait pénitence. En effet, lorsque l'homme secoue les liens du péché dont il est enlacé, qu'il se corrige et qu'il revient à la pratique de la vertu, il est tout à la fois un sujet de joie pour les anges du ciel et pour les justes sur la terre. C'est ce qui fait dire à saint Bernard (*Serm.* 30, *in Cantic.*) : Les anges de Dieu se réjouissent de la conversion des pécheurs qui font pénitence, parce qu'ils ne désirent rien tant que le salut des hommes. Les larmes des pénitents sont tout à la fois le vin qui réjouit le cœur de l'homme sur la terre et qui fait tressaillir d'allégresse les anges dans le ciel. Descendez donc souvent dans votre conscience, dans votre propre cœur pour y chercher aussi la dragme perdue, c'est-à-dire pour voir s'il n'y a rien en vous qui puisse blesser les regards de Dieu et l'éloigner de vous.

Cette femme de l'Évangile est aussi l'image ou l'emblème de tout prélat qui est chargé d'enfanter avec douleur les chrétiens à Jésus-Christ. Les dix dragmes représentent les âmes créées à l'image de Dieu qui ont été confiées à sa sollicitude. Si l'une d'elles vient à se perdre, il doit la chercher par la ferveur de ses prières, la sainteté de sa vie, par ses bons conseils, ses exhortations, ses menaces même, jusqu'à ce qu'enfin il la retrouve, c'est-à-dire qu'il la ramène à Dieu par un sincère repentir.

Le Sauveur ensuite propose à ses ennemis une troisième

parabole plus concluante encore que les deux autres, celle de l'enfant prodigue qui, après avoir dissipé tout son bien par sa mauvaise conduite, et s'être réduit à la plus extrême misère, revient enfin vers son père, lequel, malgré son indignité, le reçoit avec tendresse et le traite encore avec honneur et déférence. Notre divin Maître voulait nous montrer par là que nous ne devons rejeter aucun de nos semblables, quelque méprisable qu'il nous paraisse, mais que nous devons au contraire nous efforcer de le ramener au bien. En effet, quoiqu'il se soit éloigné de la grâce par ses crimes, qu'il ait perdu la foi par l'apostasie, s'il revient à la vérité, s'il se repent sincèrement de ses erreurs, Dieu, dans son infinie miséricorde, est toujours disposé à le recevoir en sa grâce, et la cour céleste se réjouit de ce que celui qui était perdu est retrouvé, de ce que celui qui était mort est revenu à la vie.

Cette parabole peut s'appliquer tout à la fois et aux gentils relativement aux Juifs, et au pécheur relativement à l'homme juste, mais tiède et relâché. Ce père de famille est l'emblème de Jésus-Christ ; ses deux fils nous représentent les Juifs et les gentils, qui tous ont été créés à l'image de Dieu, ou les chrétiens qui, régénérés dans les eaux du baptême, sont devenus les enfants de Dieu, et parmi lesquels se trouvent et les justes et les pécheurs. Le plus jeune, qui représente les gentils et les pécheurs, demande à son père la part qui lui revient de son héritage, afin de pouvoir vivre à son gré et selon sa fantaisie. Dieu, qui ne refuse ses dons à personne et qui accorde à chacun l'usage de son libre arbitre, accède à la demande de son Fils. Maître de son bien, ce jeune insensé s'éloigne de son père et de sa véritable patrie, et s'en va dans un pays lointain

où bientôt, se livrant à la débauche et aux excès de tout genre, il a bientôt dissipé tout son bien. Ainsi le pécheur, en s'éloignant de la foi et en se livrant à tous les crimes, perd bien vite tous les dons de la nature et de la grâce dont il avait été comblé.

Cependant une grande famine se fait sentir dans le nouveau pays qu'il habitait ; de même le pécheur une fois éloigné de Dieu, qui est la source de toutes les grâces, et privé de tous les biens spirituels, éprouve les angoisses de la disette. Privé de toutes ressources, et ne sachant plus que devenir, cet infortuné s'adresse à un habitant de la contrée qui l'envoie à sa maison des champs pour y garder les pourceaux ; ainsi le pécheur dans sa détresse s'adresse au démon qui le précipite de plus en plus dans les ténèbres et les abîmes du vice, et dans la société des pécheurs qu'il domine et dont il est le souverain. Là, cet infortuné aurait désiré se rassasier de la nourriture même qu'on offrait aux pourceaux, mais personne ne lui en donnait. En effet, le désir des méchants est insatiable et le démon s'applique à ne jamais le satisfaire entièrement, de peur qu'étant rassasiés ils ne reviennent au bien. Alors rappelé à la raison par l'excès même de son indigence, il rentre en lui-même et se dit : Combien de mercenaires à cette heure ont dans la maison de mon père du pain en abondance et moi je meurs ici de faim.

Ainsi, le pécheur est-il quelquefois rappelé à lui-même par l'excès des crimes dans lesquels il s'est précipité et revient à Dieu ; mais il doit alors, selon saint Grégoire (*Homil.* 34, *in Evangel.*), reconnaître le péché qu'il a commis afin de s'en repentir ; le terrible jugement de Dieu auquel il s'est exposé, afin de le craindre désormais; la

misère à laquelle il a été réduit, afin d'en gémir ; la gloire du ciel qu'il avait perdue, afin de la désirer avec plus d'ardeur. Je me lèverai, se dit-il alors, *surgam ;* je sortirai de l'abîme infect du péché dans lequel je me suis précipité, et où je croupis depuis si longtemps ; j'irai, en m'efforçant de mieux vivre, trouver mon père, que j'ai si malheureusement abandonné, et, en reconnaissant ma faute, en implorant sa miséricorde, je lui dirai : J'ai péché contre le ciel et contre vous. Contre le ciel, que je n'ai point cherché à cause de ma négligence, que j'ai perdu par mes crimes ; contre le ciel, en contristant les saints anges qui l'habitent, et surtout mon ange gardien dont j'ai méprisé les bons avis et les salutaires inspirations ; contre vous, qui avez été le témoin de toutes mes actions et qui devez être mon juge. Je ne suis plus digne d'être appelé votre fils, vous que j'ai abandonné, que j'ai affligé par ma conduite ; vous dont j'ai souillé l'image que je portais en moi, et dont j'ai dissipé l'héritage par mes prodigalités ; vous que j'ai déshonoré en me faisant l'esclave du démon, votre ennemi, et que j'ai méprisé par mon ingratitude. Traitez-moi seulement comme un de vos mercenaires. Comme s'il disait à Dieu : Je suis disposé à satisfaire à votre justice et, comme un mercenaire qui n'a en vue que la récompense promise, à vous servir dans l'espérance des biens éternels. C'est la disposition ordinaire de tout pécheur qui, à la suite de son repentir et de l'aveu de ses fautes, prend la ferme résolution de satisfaire à la justice divine par sa pénitence.

Remarquons ici que souvent Dieu, dans son infinie bonté envers les pécheurs, et par le désir qu'il a de leur salut, emploie tous les moyens et met tout en œuvre pour les rappeler à lui ; les uns, par la prédication de ses ministres ;

les autres, par de salutaires inspirations; d'autres enfin, en les comblant de bienfaits ou en les frappant de ses châtiments temporels. Cet enfant prodigue, dit le vénérable Bède (*in cap.* xv *Luc.*), ramené vers son père par la misère qui l'accable, ne demande plus à partager l'héritage paternel qui revient de droit aux enfants de famille; mais se regardant comme un esclave, il se contente d'implorer dans sa maison la qualité de mercenaire. Entre l'esclave, le mercenaire et le fils de famille, la différence est grande. L'esclave se soumet à la loi et évite le mal par la crainte seule des châtiments temporels et éternels; le mercenaire, lui, agit uniquement en vue des récompenses promises à son obéissance et dans le désir de parvenir au royaume des cieux; mais le vrai fils de famille, auquel appartient l'héritage, ne se conduit pas dans l'espoir de récompenses, mais bien plutôt par l'affection, par l'amour qu'il porte à son père, et il déteste du fond du cœur tout ce qui pourrait déplaire à celui qu'il entoure de toute sa tendresse.

Cependant l'enfant prodigue humilié et déjà contrit de ses erreurs et de ses crimes, s'achemine vers la maison de son père. Lorsque ce dernier l'eut aperçu de loin, il sentit ses entrailles émues de compassion, et courant à sa rencontre, il se jette à son cou et l'embrasse avec tendresse en le pressant affectueusement sur son cœur. C'est ainsi que Dieu, dans sa bonté, va au devant du pécheur repentant; il le prévient par sa grâce et le reçoit avec clémence en lui pardonnant tous les forfaits dont il s'est rendu coupable. L'enfant prodigue, alors s'adressant à ce bon père, lui dit dans toute la sincérité de son cœur : O mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis plus digne d'être appelé désormais votre fils. Il ne demande

plus à être admis dans la maison au nombre des mercenaires, car depuis qu'il a senti le baiser paternel, il ne saurait se contenter d'une position inférieure et désire remonter au rang qu'il a perdu. Alors le père de famille, qui est Dieu, s'adressant à ses serviteurs, qui sont les apôtres et les ministres de l'Église auxquels Jésus-Christ a recommandé de traiter les pécheurs repentants avec bonté et indulgence, leur dit : Apportez la robe de son innocence et l'en revêtez ; mettez-lui l'anneau au doigt et des souliers aux pieds ; amenez le veau gras, tuez-le ; réjouissons-nous et faisons bonne chère, car mon fils était perdu et il est retrouvé, il était mort et il est revenu à la vie. Cet anneau, dont la forme est ronde, et qui n'a ni commencement ni fin, nous représente ici la foi à l'éternelle Trinité, par laquelle l'âme fidèle devient l'épouse de Dieu même ; c'est cet anneau que les ministres de l'Église doivent mettre au doigt de tout pécheur converti, pour lui apprendre qu'il faut que ses œuvres répondent à sa croyance, car si la foi sans les œuvres est une foi morte, les œuvres aussi sans la foi deviennent inutiles pour le salut. Le veau gras, c'est Jésus-Christ qui est ainsi désigné, selon saint Chrysostôme (*Homil. de Patre et duobus Filiis*), parce qu'il a surabondamment, par son immolation sur la croix, satisfait à Dieu son Père pour les péchés du monde entier.

Le fils aîné du père de famille revenant des travaux des champs auxquels il était occupé et qui nous représente ici le peuple juif attaché à l'accomplissement de l'ancienne Loi, ou le chrétien persévérant dans la justice, mais peu zélé dans le service de Dieu, fut tout étonné d'entendre des chants d'allégresse dans la maison de son père, et ne sachant ce que cela signifiait, s'en informa auprès d'un

des serviteurs. Lorsqu'il eut appris ce qui se passait, il fut saisi d'indignation. Souvent aussi les justes sont surpris et pour ainsi dire indignés à la vue des grâces dont le Seigneur comble les pécheurs qui reviennent sincèrement à lui par la pénitence et le repentir de leurs fautes.

Il ne voulut donc pas entrer pour prendre part à la joie publique. Le père de famille alors, ou plutôt Dieu qu'il représente, qui n'a rien tant à cœur que le salut de tous les hommes, s'avance vers lui, et pour calmer son mécontentement et montrer qu'il n'a agi en cela que par un effet de sa pure bonté et de sa justice, car toutes les actions de Dieu sont dictées par l'équité et la droite raison, quoique les hommes en jugent quelquefois autrement, il lui dit : O mon fils, vous êtes toujours avec moi, et tout ce qui est à moi vous appartient; mais votre frère était perdu et il est retrouvé; il était mort à mes yeux et il est revenu à la vie, ne fallait-il donc pas se réjouir de son retour? Le bon chrétien, lui aussi, doit se livrer à la joie quand il voit son frère se corriger de ses défauts et revenir sincèrement à la pratique de la vertu. L'homme véritablement vertueux, dit saint Augustin (*in Epist. ad Galat. cap.* VI), se connaît surtout à son zèle pour éloigner ses frères du vice, à son empressement pour les retirer de l'abîme où ils se sont précipités au lieu de les insulter et se rire de leur malheur. Cette parabole, dit saint Chrysostôme (*Hom. de Patre et duobus Filiis*), apprend aux pécheurs à ne pas craindre de retourner à Dieu, qui est toujours prêt à les combler de ses dons. Notre divin Sauveur, dit saint Denis (*Epist. ad Demophil.*), se montre toujours plein de bonté et de tendresse envers les pécheurs qui, sortis de leurs égarements, viennent à lui avec confiance; il s'avance à

leur rencontre, il les embrasse avec affection, il les charge sur ses épaules pour leur éviter les fatigues du retour; ne leur reproche jamais leurs erreurs passées, et pour se réjouir avec lui de leur heureuse conversion, il appelle tous les saints et tous les anges.

Concluons de là que nous aussi nous ne devons pas mépriser les pécheurs ni les abandonner, mais au contraire les recevoir avec douceur quand ils reviennent de leurs égarements, leur manifester notre tendresse et les traiter avec égard, de peur que notre divin Maître, irrité contre nous, ne nous méprise à son tour, si nous avions le malheur de tomber dans quelque faute, et ne nous abandonne par une juste punition de notre dureté. Considérons aussi quelle est la puissance et l'efficacité de la vraie pénitence, et la grande miséricorde que Dieu fait éclater envers ceux qui retournent sincèrement à lui. O heureuse humilité des vrais pénitents, s'écrie saint Bernard (*de Gradibus humilitatis*), ô consolant espoir de ceux qui confessent leurs péchés! par là, ils triomphent aisément de celui qui est invincible; ils changent en un père plein de tendresse et de compassion celui qui était pour eux un juge terrible et irrité. Et plus loin il ajoute encore : Oh! qu'elle est immense, qu'elle est incompréhensible la miséricorde de Dieu qui aime avec autant d'affection le pécheur sincèrement converti que le juste qui a conservé son innocence! Ce n'est pas sans raison, dit saint Ambroise (*in cap.* xv, *Luc.*), que l'Évangéliste rapporte à la suite l'une de l'autre ces trois paraboles de la brebis égarée et revenue au bercail, de la dragme perdue et retrouvée, et de l'enfant prodigue retournant à son père; il voulait nous enseigner par là les moyens qui sont mis à notre disposition pour guérir les

plaies que le péché a faites à notre âme. Le père de famille, c'est Dieu; le bon pasteur est Jésus-Christ et la femme est l'Église, notre sainte Mère. Jésus-Christ, comme un bon pasteur, nous porta sur ses épaules, lorsque prenant sur lui tous nos péchés, il alla les expier sur le Calvaire; l'Église, comme une mère pleine de sollicitude, nous cherche dans tous nos égarements, et Dieu, dans son infinie miséricorde, nous reçoit avec bonté quand nous retournons à lui. Nous sommes des brebis égarées, prions le bon Pasteur de nous ramener au bercail et de nous procurer de gras pâturages. Nous sommes la dragme perdue, mettons tout en œuvre pour reconquérir notre prix et notre valeur. Nous sommes des enfants prodigues, retournons avec confiance vers notre père; il ne veut pas la mort du pécheur, mais bien plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive; il viendra à notre rencontre et nous donnera le précieux baiser de la réconciliation. Ne craignons pas de lui dire en toute humilité : O mon Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous; je ne suis plus digne d'être appelé votre enfant. Dieu connaît toutes nos misères il est vrai, mais pourtant, c'est cet aveu sincère qu'il demande de notre part. Confessons donc nos fautes avec franchise et humilité; Jésus-Christ, qui est notre avocat auprès de son Père, plaidera notre cause; l'Église, notre mère, sollicitera en notre faveur; le peuple chrétien tout entier unira ses larmes à nos larmes; nous obtiendrons une pleine et entière réconciliation et nous retrouverons notre place dans la demeure de notre Père céleste.

Apprenons aussi à ne pas mépriser les petits et les pauvres, mais bien plutôt à les chérir et à travailler avec ardeur à leur salut. Par ces paraboles, dit saint Chrysos-

tôme (*Hom. de Patre et duobus Filiis*), Dieu nous enseigne à ne pas dédaigner nos moindres frères, quelque misérables, quelque criminels qu'ils soient; il nous enseigne aussi avec quelle sollicitude nous devons nous employer au salut de leurs âmes, puisque, pour les sauver, il n'a pas craint lui-même de sacrifier son propre fils. Chaque jour nous devons donc nous proposer non-seulement de les assister dans leurs besoins corporels et dans les dangers qu'ils pourraient courir, mais encore dans leurs besoins spirituels; nous devons les protéger contre les tentations et les embuches du démon, qui est l'ennemi le plus terrible du genre humain.

CHAPITRE XCIX

DE LA CORRECTION FRATERNELLE ET DU PARDON DES INJURES

Comme notre divin Maître n'a rien tant à cœur que de voir les pécheurs revenir à la pratique du bien, il a voulu aussi nous enseigner l'obligation où nous sommes de travailler à la correction de nos frères, et les moyens que nous devons employer pour y réussir. Ce précepte de la correction fraternelle, remarquons-le bien ici, est un précepte affirmatif, et qui dès lors oblige tous les chrétiens. Celui, en effet, dit la Glose, qui voit son frère se précipiter dans le mal et qui se tait, est aussi coupable que celui qui refuse de pardonner les offenses qu'il a reçues. C'est un acte de charité auquel tous sont tenus, selon cette parole de l'Ecclésiastique : Dieu a chargé chacun de nous de veiller au salut de son prochain. Tous pourtant n'y sont pas tenus au même degré; chaque fidèle y est obligé en vertu de la charité chrétienne, mais les prélats et les pasteurs de l'Église

y sont de plus obligés à cause du devoir de leur charge. Ce précepte affirmatif oblige toujours, non toutefois à toute heure et en toutes circonstances, mais seulement quand la correction peut être utile et profitable à celui qui la reçoit. Ainsi ce précepte ne nous oblige pas, quand nous prévoyons que nos remontrances seraient mal reçues et complétement inutiles. Ne serait-ce pas une folie, dit saint Jérôme (*Epist. ad Domin. et Rogat.*, *tom. III.*), de faire tous ses efforts et de mettre tout en œuvre pour une chose qui ne doit avoir aucun succès et de plus nous attirer la haine d'autrui. Il ne nous oblige pas davantage quand la faute de notre frère est publique et connue de celui qui en doit être le juge. Il ne nous oblige pas, quand nous sommes occupés à des œuvres meilleures ou au moins aussi bonnes, comme les religieux vivant dans leur communauté. Enfin ce précepte ne nous oblige pas personnellement quand il s'agit du peuple en masse ou des puissants et des grands du monde, et que la correction nuirait plus qu'elle ne profiterait à l'Église.

Notre divin Maître nous montre ensuite la marche que nous devons suivre dans la correction fraternelle. Ou la faute de notre frère est connue de nous seuls ou elle est publique : si elle est connue de nous seuls, non par la confession comme ministre de Dieu, mais par les voies communes et ordinaires, nous devons le reprendre secrètement en toute douceur et en toute charité, et bien nous garder de rendre publique une faute qui était cachée jusqu'alors. La publicité couvrirait de honte le coupable; peut-être, par respect humain, chercherait-il à s'excuser en persévérant dans le mal, et nos réprimandes, au lieu de le rendre meilleur, le rendraient pire qu'auparavant. Ne

flattez pas votre frère dans ses vices, mais aussi ne le reprenez pas avec trop d'amertume. Ne le favorisez pas dans ses défauts, et que la crainte de lui déplaire ne vous rende pas muet. Celui qui souffre sans les blâmer les vices de son ami, dit Sénèque (*in Proverbiis*), les assume sur lui-même, et il pèche doublement, s'il les favorise. Si votre frère se montre docile à vos avis, s'il se repent de ses fautes et qu'il cesse de faire le mal, vous avez sauvé son âme, et sa conversion tournera à votre propre avantage spirituel; car, comme dit saint Jérôme: Celui qui travaille au salut d'autrui, travaille à son propre salut. Chacun doit aussi recevoir avec joie et avec patience les réprimandes qu'on lui adresse en vue de son avancement spirituel. Acceptez les avis avec reconnaissance, dit encore Sénèque, et souffrez patiemment les reproches; celui qui vous les adresse le fait pour votre bien, et s'il se trompe, sachez que ce n'est pas pour vous nuire. Craignez les paroles flatteuses, mais non celles qui vous semblent dures et amères. Si pourtant votre frère ne vous écoute pas, cessez vos remontrances et attendez une occasion plus favorable. Prenez alors une ou deux personnes, et, s'il est nécessaire, adjoignez-vous-en une troisième, pourvu toutefois, comme le fait observer saint Augustin, qu'elles aient des intentions droites et qu'elles soient animées du désir de lui être utiles et non pas de lui nuire, afin que le pécheur se rende à leurs avis, ou du moins que la honte le ramène au bien. Si, au contraire, le péché est connu de tous, la correction doit être publique, non-seulement pour le bien du pécheur lui-même, mais aussi pour l'édification de ceux qu'il a pu scandaliser par sa conduite; afin que la vue des châtiments qui lui sont infligés leur inspire

une salutaire frayeur et les détourne du mal. Si ces deux moyens restent sans succès, alors, ajoute Jésus-Christ, dites-le à l'Église, *dic Ecclesiæ,* c'est-à-dire dénoncez-le à l'autorité ecclésiastique, à laquelle seule appartient de punir les pécheurs obstinés dans le mal et qui ont résisté à tous les avis et à tous les conseils qu'on leur a donnés ; cependant cherchez encore à le gagner à Dieu en adressant pour lui au ciel vos plus ferventes prières.

Le Sauveur ensuite, pour nous montrer les peines réservées aux pécheurs indociles, ajoute : Si ce pécheur refuse d'obéir à l'Église et de se soumettre à l'autorité de ses supérieurs, regardez-le comme un païen et un publicain ; qu'il soit séparé de la compagnie des fidèles, excommunié, frappé des censures ecclésiastiques, et fuyez-le comme un hérétique, afin que l'excès de honte et d'opprobre auquel il sera ainsi condamné, puisse le ramener au bien, car nous ne devons jamais cesser de travailler à son salut. Le premier degré de la correction fraternelle procède de la charité, le second de la crainte, le troisième de la honte. Ainsi, nous devons d'abord agir envers nos frères pour les ramener à la vertu par un motif d'amour et d'affection ; si nous ne pouvons réussir, il faut alors avoir recours aux menaces et même aux humiliations. Remarquons toutefois qu'il ne s'agit ici que des péchés graves et non pas des fautes légères, comme celles dont les religieux ont coutume de s'accuser les uns les autres dans leur chapitre sans aucun avis préalable. Ils doivent cependant, dans leurs dénonciations mutuelles, n'avoir en vue que la correction de leurs frères, et ne pas chercher à ternir leur réputation, car, autrement, ils se rendraient coupables.

Pour montrer ensuite aux orgueilleux qu'ils ne doivent pas mépriser de pareils châtiments, Jésus-Christ nous enseigne que la sentence que ses ministres auront prononcée sur la terre sera ratifiée dans le ciel. C'est pourquoi il ajoute, en s'adressant à ses apôtres : En vérité, je vous le dis, tout ce que vous aurez lié sur la terre, c'est-à-dire dans l'Église militante, en séparant quelques-uns de ses membres indignes de sa société, sera lié dans le ciel, qui est l'Église triomphante, et Dieu, par son jugement, confirmera votre sentence. De même, tout ce vous délierez sur la terre, en appelant les pécheurs et les infidèles dans l'unité et dans le sein de l'Église, sera délié dans le ciel par l'approbation de mon Père. Comme s'il disait en d'autres termes : La sentence que vous aurez prononcée pour séparer de l'unité de l'Église un de ses membres corrompu, ou pour admettre dans son sein un pécheur sincèrement contrit, sera confirmée par le jugement de Dieu même, pourvu toutefois que vous apportiez dans vos arrêts la discrétion et l'impartialité requises. Le Sauveur, afin d'inspirer aux pécheurs une plus grande crainte de l'excommunication, expose deux grands avantages offerts à tous les chrétiens qui vivent dans l'unité de l'Église et dans la société des fidèles, et dont sont à jamais privés ceux qui en sont exclus. Il parle du premier quand il dit : Si deux ou trois personnes, unies entre elles par les liens de la foi et de la charité, s'adressent en mon nom à mon Père qui est dans les cieux, tout ce qu'elles demanderont leur sera accordé en vue même de cette union. Nous voyons par là que nos prières sont toujours exaucées, pourvu toutefois que nous y apportions les dispositions et les conditions requises, c'est-à-dire que nous ne demandions rien

qui ne soit conforme à notre salut, à la volonté de Dieu, et que nous le demandions avec ferveur et persévérance. Si donc nos prières ne sont pas toujours exaucées, c'est que nous prions mal. La raison pour laquelle Dieu refuse souvent d'exaucer nos demandes, dit Origène (*Tractat. in Matth.*), c'est que nous ne sommes pas parfaitement unis par les liens de la charité chrétienne. Si dans un concert les voix sont discordantes, au lieu de flatter elles blessent les oreilles des auditeurs ; ainsi dans l'Église, si tous les fidèles ne sont pas unis par la charité, leurs demandes ne plaisent pas à Dieu, et il ne les exauce pas.

Nous pouvons aussi, dit saint Jérôme (*in cap.* XVIII, *Matth.*), interpréter ces paroles de notre divin Maître dans un sens spirituel ; si l'esprit, l'âme et le corps sont unis par un même désir et dans une même volonté, tout ce qu'ils demanderont à Dieu pour leur salut leur sera accordé ; la prière est bonne quand le corps est soumis à l'esprit. Le second avantage dont le Sauveur veut parler nous est manifesté par ces autres paroles : Toutes les fois que deux ou trois personnes, unies entre elles par les liens de la foi et de la charité, se trouveront rassemblées en mon nom pour penser à leur salut et contribuer à ma gloire, je serai au milieu d'elles pour les aider et pour exaucer leurs vœux. Jésus-Christ, en effet, qui est le Souverain bien, qui est la paix et la charité par essence et qui, uni à son Père, ne forme qu'un seul et même Dieu avec lui, se plaît au milieu des pacifiques et est toujours disposé à écouter leurs prières. Notre Sauveur, comme le fait observer saint Chrysostôme (*Homil.* 61, *in Matth.*), ne dit pas simplement lorsque plusieurs personnes se trouveront réunies, mais il ajoute

en mon nom, comme s'il disait : Si pour l'amour de moi un chrétien s'emploie au salut de ses frères, je serai sans cesse à ses côtés, toujours disposé à l'aider dans ses entreprises. Notre divin Maître, dit Raban Maur, parce qu'il est le médiateur entre Dieu et les hommes, se plaît toujours au milieu comme à la meilleure place. Sa sainte Mère, en effet, le trouva dans le temple au milieu des docteurs, les instruisant et les interrogeant ; à son baptême il était au milieu ; il fut attaché sur la croix entre deux larrons ; après sa résurrection, il se manifesta à ses apôtres en apparaissant au milieu d'eux ; et lorsqu'à la fin des siècles, il viendra pour juger tous les hommes, il sera encore au milieu, appelant les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche. Concluons de tout cela avec quel empressement, avec quelle ardeur nous devons travailler à retirer notre prochain des fautes où il est tombé et à procurer son salut éternel, aux dépens même de notre vie. Dans le monde, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 61, *in Matth.*), on aime celui-ci parce qu'on en est honoré, celui-là parce qu'il nous est utile ; en un mot, on chérit ceux dont on est aimé ; mais, hélas ! combien peu en trouve-t-on qui aiment leur prochain selon la vérité et en vue de Jésus-Christ !

Comme Jésus-Christ en traitant de la correction fraternelle avait également parlé du pardon des injures, saint Pierre, le chef des apôtres, profita de cette occasion pour lui demander combien de fois il fallait pardonner à ses ennemis et s'il ne suffisait pas de pardonner jusqu'à sept fois. Non-seulement sept fois, lui répondit le Sauveur, mais jusqu'à septante fois sept fois. Ce nombre sept, selon la remarque de saint Augustin (*Serm.* 15, *de Verbis Domini*), doit se prendre ici pour l'universalité de temps et d'action.

De même quand le psalmiste dit : Je vous louerai, Seigneur, et je vous bénirai sept fois le jour, c'est comme s'il disait : Votre louange sera sans cesse dans ma bouche. Nous devons donc pardonner à nos frères autant de fois qu'ils se rendent coupables d'offenses envers nous. Notre-Seigneur, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 61, *in Matth.*), par cette expression septante fois sept fois, ne veut pas nous indiquer un nombre précis et déterminé, mais illimité, comme s'il disait que nous devons pardonner toujours et en toutes circonstances. Remarquons cependant, ajoute le vénérable Bède (*in cap.* XVII, *Luc.*), que Notre-Seigneur ne nous prescrit pas de pardonner à tous indistinctement, mais seulement aux pécheurs repentants et qui implorent miséricorde. En effet, il nous commande d'abord de reprendre notre frère en toute charité afin que nous puissions lui pardonner en toute justice s'il revient à résipiscence. Celui donc qui voit son frère tomber dans le mal et qui se tait, viole autant le précepte de Dieu que celui qui ne veut pas lui pardonner quand il se repent. Le même Dieu qui a dit : Pardonnez à votre frère repentant, avait dit auparavant : Reprenez votre frère s'il fait mal. Il faut pardonner avec facilité au pécheur pénitent, mais non à celui qui persévère dans le mal ; ce serait une indulgence blâmable et funeste en même temps. Apprenez, dit saint Ambroise (*in cap.* XVII, *Luc.*), à pardonner les injures que vous recevez, à l'exemple de Jésus-Christ qui, sur la croix, pardonna à ses persécuteurs, et ne conservez jamais de rancune au fond de votre cœur. Il n'y a pas d'offenses pour celui qui est toujours prêt à les oublier.

Ici se présente une question toute naturelle : Sommes-nous tenus de pardonner à un ennemi les injures qu'il nous

a faites, même lorsqu'il n'implore pas sa grâce? Pour résoudre cette question, il faut bien distinguer deux choses : les sentiments intérieurs de la personne offensée, et la conduite extérieure à tenir vis-à-vis le coupable. Quiconque a reçu une injure ne doit conserver aucun sentiment de haine, aucun désir de vengeance contre son ennemi, quand même il persévérerait dans le mal et ne demanderait aucun pardon, car la charité chrétienne est de précepte, et il n'est permis à personne de haïr son frère quelque criminel qu'il soit. Quant à la conduite extérieure, nous ne sommes pas obligés de le traiter avec déférence, avec amitié, ni même de le secourir dans ses besoins, à moins d'une extrême nécessité, parce qu'alors nous sommes tenus, sous peine de péché, de secourir indistinctement tous nos frères. Si, au contraire, notre ennemi demande grâce et est disposé à nous satisfaire, nous devons lui pardonner et nous réconcilier avec lui. La personne offensée doit-elle faire les premières avances pour arriver à une réconciliation? Je réponds à cela qu'elle n'y est nullement obligée à titre de devoir absolu et nécessaire, mais seulement si elle veut arriver à la perfection. Le chrétien offensé et qui cherche le premier à se réconcilier avec son ennemi, dit saint Chrysostôme (*Homil.* XI, *Operis imperfecti*), acquiert une double couronne, l'une pour avoir supporté patiemment une injure, l'autre pour s'être réconcilié le premier avec son ennemi. Et plus loin le même saint ajoute : Considérez les fautes dont vous vous êtes rendus coupables, et vous serez disposés à pardonner aisément les injures que vous avez reçues, afin de mériter par là votre propre pardon et la guérison de vos maux. Mais direz-vous peut-être, on a mal parlé de moi ; et vous donc, n'avez-vous jamais dit de

mal des autres? Quoi! vous voulez qu'on vous pardonne, et vous ne voulez pas pardonner aux autres! Vous n'avez jamais mal parlé d'autrui, je le veux; mais n'avez-vous jamais prêté une oreille complaisante à la calomnie; ne vous êtes-vous jamais réjouis de la médisance? Et vous vous croyez innocent? Sachez-le bien et ne l'oubliez jamais, rien n'est plus propre à entretenir la charité dans nos cœurs que le pardon des injures.

Remarquons cependant que s'il est nécessaire de pardonner les offenses, il n'est pas toujours avantageux de remettre le châtiment que mérite le coupable; si, par exemple, notre indulgence devait encourager le pécheur à persévérer dans le mal; si elle pouvait être pour d'autres un sujet de scandale et de chute, lorsque le jour ordinaire de la justice devrait être suspendu. Nous ne violons donc pas le précepte du Seigneur, lorsque nous exigeons la réparation d'une injure qui nous a été faite, pourvu toutefois que ce soit sans haine aucune contre nos frères et conformément aux règles de la justice. Ainsi, pardonnons de bon cœur à ceux qui nous ont offensés, s'ils se repentent de leurs fautes; mais quand il s'agit des offenses envers Dieu, nous ne devons pas agir de même. Hélas! s'écrie saint Jérôme, nous faisons tout le contraire; s'agit-il d'injures faites à Dieu, nous sommes très-indulgents; s'agit-il des nôtres, nous exigeons jusqu'à la dernière obole.

CHAPITRE C

DU ROI QUI FAIT RENDRE COMPTE A SES SERVITEURS

Si nous considérons attentivement les crimes que Dieu veut bien remettre aux pécheurs, il ne nous paraîtra pas difficile de pardonner non-seulement sept fois mais jusqu'à septante fois sept fois les offenses que nos frères peuvent commettre envers nous. L'offense doit être appréciée selon la grandeur de celui auquel elle s'adresse; Dieu est infini; toute offense commise envers lui est donc pour ainsi dire infinie. Cependant toutes les fois que nous péchons contre lui, il est disposé à nous pardonner, pourvu que nous soyons véritablement contrits; or si Dieu, qui est tout-puissant, remet ainsi aux hommes les fautes qu'ils ont commises contre lui, à plus forte raison devons-nous nous-mêmes remettre à nos frères les injures dont ils ont pu se rendre coupables à notre égard. C'est pour nous faire comprendre cette vérité que notre divin Sau-

veur propose à ses apôtres la parabole d'un roi qui veut faire rendre compte à ses serviteurs, et il la termine en disant : C'est ainsi que mon Père qui est dans les cieux se conduira envers vous. Voici l'application de cette parabole : Le royaume des cieux, c'est-à-dire l'Église de ce monde, ou l'Église militante, qui est appelée ici royaume des cieux parce qu'elle est régie par des lois divines et que par elle on peut parvenir au ciel, le royaume des cieux est semblable à un roi qui voulut faire rendre compte à ses serviteurs. Ce roi, c'est Jésus-Christ lui-même, vrai Dieu et vrai homme, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, demandant compte aux hommes de leur conduite et scrutant avec soin la conscience de chacun d'eux. Cet examen roulera successivement sur les biens que nous aurons reçus, sur les bonnes œuvres que nous n'aurons pas faites et que nous pouvions faire, sur les fautes que nous aurons commises, sur celles mêmes qui nous auront été pardonnées, et ce dernier sera le plus terrible et le plus à redouter à cause de l'ingratitude, qui est le vice le plus blâmable. Pendant que ce roi était ainsi occupé à faire rendre compte à ses serviteurs, on lui en présenta un qui lui devait dix mille talents. Ce nombre est pris ici d'une manière indéterminée et signifie la grandeur et la multiplicité des fautes pour lesquelles il devait être puni. La loi de Dieu, dit saint Augustin (*Serm.* 15, *de Verbis Domini*), se compose de dix commandements, et ce nombre de dix mille nous montre tous les péchés que ce débiteur avait commis contre cette loi. Comme ce malheureux n'avait pas de quoi payer, le roi ordonna qu'il fût vendu, lui, sa femme, ses enfants et tout ce qu'il possédait jusqu'à entière extinction de sa dette. L'homme, en effet, ne peut par lui-

même satisfaire à Dieu pour ses péchés ; il peut tomber, mais il ne saurait se relever seul et recouvrer la justification si Dieu, par sa grâce, ne vient à son secours. Si l'homme ne peut satisfaire à Dieu pour un seul péché, comment le pourrait-il pour un si grand nombre ? Ce serviteur est donc vendu en punition de ses crimes ; en effet, dit saint Remi (*in hunc locum Matth.*), la vente de ce serviteur n'est autre chose que la vengeance que Dieu exerce sur lui pour ses forfaits. La femme et les enfants nous représentent la concupiscence et les mauvaises œuvres ; le pécheur sera puni pour ses désirs secrets comme pour ses actions extérieures ; enfin tous ses biens sont vendus ; à sa mort, en effet, tout ce qui était au pécheur lui sera ravi pour être donné à d'autres, et pour lui toutes ses facultés se changeront en peines et en afflictions, afin que les objets qui ont servi à ses crimes deviennent pour lui les ministres de ses tourments et de ses supplices.

Ce malheureux serviteur se voyant ainsi réduit à la plus extrême misère, se jette aux pieds de son maître, le conjure avec larmes en disant : Ayez un peu de patience et je vous rendrai tout. C'est ainsi que le pécheur véritablement contrit et humilié implore la miséricorde de Dieu, le suppliant de différer la punition de ses crimes et de lui accorder le temps nécessaire pour les expier par la pénitence. Le Seigneur alors, lui qui est toujours prêt à pardonner au vrai repentir, et disposé à donner plus qu'on ne lui demande, non-seulement le délivre de la servitude et de l'esclavage du péché, mais lui remet la peine éternelle qu'il avait méritée par ses crimes. Admirons, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 9, *in Matth.*), l'immense bonté de notre Dieu ; le pécheur n'avait de-

mandé qu'un délai pour faire pénitence et il reçoit l'entière rémission de toutes ses fautes. — Cependant ce serviteur, à peine sorti de la présence de son maître, oublia bientôt les faveurs qu'il avait reçues, et rencontrant un de ses compagnons, attaché comme lui au service du roi (tous les hommes en effet sont les serviteurs du même Dieu), et qui lui devait cent deniers, il le prit violemment à la gorge et le suffoquait presque en disant : Rends-moi ce que tu me dois. Comme s'il lui eût dit : Tu m'as offensé, j'exige la réparation entière des injures que tu m'as faites. Celui-là prend son débiteur à la gorge, qui garde en son cœur le souvenir des offenses qu'il a reçues et qui conserve contre son frère des sentiments de haine et de vengeance. Ce pauvre serviteur se voyant ainsi maltraité par son compagnon, se jette à ses genoux et le supplie en disant : Ayez un peu de patience et je vous rendrai tout, c'est-à-dire, je suis disposé, autant qu'il sera en moi, à vous rendre une pleine et entière satisfaction pour mes offenses ; et, selon la pensée de saint Remi, je m'amenderai conformément au jugement et aux décisions de l'Église. Remarquons que les paroles dont cet infortuné se sert vis-à-vis de son compagnon, sont les mêmes que celles dont ce dernier s'était servi lui-même à l'égard de son maître, et par lesquelles il avait obtenu sa grâce ; mais il fut insensible et ne voulut point les entendre. Ce serviteur, dit saint Augustin (*Serm.* 15, *in Verbis Domini*), ne trouva pas dans son compagnon les mêmes dispositions que ce dernier avait rencontrées dans son maître ; l'un demande un délai et reçoit la remise de toute sa dette ; l'autre demande grâce et promet entière satisfaction et est jeté dans les fers.

Cependant les autres serviteurs du roi, témoins d'une telle conduite et indignés d'une si grande cruauté et d'une pareille ingratitude, vont rapporter à leur commun maître tout ce qui venait de se passer. Ces serviteurs sont les anges qui, selon l'Apocalypse, sont nos compagnons puisqu'ils servent le même Maître. Ils sont les témoins de toutes nos actions, de toutes nos pensées et ils les rapportent à Dieu. Ils s'attristent de nos fautes, se réjouissent de notre pénitence et conduisent nos âmes à la gloire éternelle. Le roi alors, ému par le récit des saints anges, appelle à lui par la mort cet ingrat et mauvais serviteur. Cet appel, dit saint Remi (*in hunc locum Matth.*), ne se fera plus au tribunal de la conscience, mais au tribunal du souverain Juge. Méchant serviteur, lui dit-il, je vous avais remis toute votre dette, c'est-à-dire tous les crimes dont vous étiez chargé à mon égard, parce que vous m'en aviez prié ; ne deviez-vous pas aussi, en souvenir d'un si grand bienfait, remettre à votre frère la petite dette qu'il avait contractée envers vous, c'est-à-dire les légères offenses dont il avait pu se rendre coupable à votre sujet? Si nous éprouvons quelque répugnance à pardonner les injures, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 62, *in Matth.*), considérons le bien qui en résultera pour nous ; si ce précepte nous paraît pénible, envisageons la récompense, et s'il nous semble dur de remettre les offenses commises envers nous, pensons qu'il nous sera plus dur encore d'être précipités dans les feux de l'enfer. On ne lit nulle part, remarque saint Remi, que ce méchant serviteur ait répondu à son maître ; d'où nous devons conclure qu'après la mort et au jugement de Dieu, il n'y aura plus d'excuse pour les péchés. Le roi alors transporté de colère, non

par un mouvement intérieur de sa volonté, mais uniquement par une manifestation apparente, le livrera aux bourreaux, c'est-à-dire aux démons qui sont les ministres de ses vengeances, pour être précipité dans les enfers, où il subira à jamais les cruels supplices et les châtiments éternels dus à ses forfaits. Là, il n'y aura plus aucune espérance ; l'enfer n'est pas un lieu de satisfaction et de mérite, mais d'expiation sans fin pour les péchés qui ne peuvent plus être remis ni pardonnés.

Le Sauveur ensuite, pour faire l'application de cette parabole à tout ce qu'il avait dit précédemment, ajoute : C'est ainsi que mon Père céleste agira envers vous ; si vous ne pardonnez de bon cœur et en toute charité à votre frère les injures qu'il a commises à votre égard ; Dieu aussi refusera de vous pardonner vos péchés et vous livrera entre les mains des démons pour être éternellement tourmentés dans les abîmes de l'enfer. Jésus-Christ, comme le remarque saint Chrysostôme (*Homil.* 62, *in Matth.*), ne dit pas votre père, mais mon père ; en effet, l'homme qui ne veut pas pardonner à son frère n'est pas digne d'appeler Dieu son père. O terrible, ô redoutable sentence ! s'écrie saint Jérôme (*in cap.* XVIII, *Matth.*), si nous ne voulons pas pardonner à nos frères les légères offenses commises envers nous, Dieu refusera aussi de nous pardonner les crimes dont nous nous sommes rendus coupables à son égard. Ne nous abusons pas à ce sujet, nous contentant de dire que nous pardonnons à notre frère, sans toutefois lui pardonner réellement et du fond du cœur. Dieu qui nous prescrit l'oubli des injures sera le juge de nos dispositions intérieures. Si nous ne pardonnons sincèrement et de tout cœur les offenses commises contre nous, dit saint

Grégoire (*lib.* IV, *Dialog. cap.* LX), Dieu à son tour nous demandera compte de nouveau des péchés que nous espérions avoir été pardonnés ; si nous ne persévérons dans la charité, notre pénitence est incomplète. C'est dans ce sens que notre divin Sauveur dit à celui auquel il venait de remettre les péchés : Allez et ne péchez plus à l'avenir.

De tout cela nous devons tirer cette conclusion générale : si nous voulons que Dieu oublie tous les péchés que nous avons commis contre lui, de notre côté nous devons aussi oublier les offenses que nos frères ont pu se permettre à notre égard ; autrement il exigera de nous le paiement entier de toutes nos dettes. Tout homme, dit saint Augustin (*Serm.* 15, *de Verbis Domini*), est le débiteur de Dieu, et il est lui-même le créancier de tous ses frères ; or, Dieu, qui est souverainement juste, a voulu nous tracer la règle de conduite que nous devons suivre à leur égard, en nous montrant qu'il agira envers nous comme nous aurons agi nous-mêmes envers eux. O vous, s'écrie saint Chrysostôme (*Homil.* 62, *in Matth.*), qui êtes sans pitié et sans miséricorde à l'égard de vos frères, sachez que c'est contre vous-mêmes que vous vous montrez cruels ; en vous rappelant les torts que votre prochain a eus contre vous, vous renouvelez vos propres fautes dans le souvenir de Dieu, et quand vous méditez quelque vengeance, vous excitez le Seigneur à se venger lui-même de vos crimes. Dieu demande de nous deux choses : que nous connaissions bien nos propres péchés et que nous pardonnions à autrui ; de la première nous passerons facilement à la seconde ; en effet, celui qui connaît bien ses propres fautes sera tout disposé à pardonner aisément et de tout son cœur les offenses commises envers lui. Oublions volon-

tiers, ajoute le même auteur, les injures qui nous ont été faites, et ne cherchons pas à en tirer vengeance. Si quelqu'un nous a causé quelque dommage, remercions-en Dieu et chantons ses louanges; nous acquerrons par là des mérites infinis; si nous prions pour ceux qui nous font du mal, nous serons semblables à Dieu. Le Seigneur, du haut du ciel, nous contemple avec joie quand il nous voit nous venger de nos persécuteurs et de nos ennemis en leur faisant du bien et en priant pour eux. Sans doute il est difficile d'oublier les injures; mais sachons nous humilier et rendons grâce à ceux qui nous persécutent, puisque par là ils nous procurent le moyen d'obtenir nous-mêmes le pardon de nos fautes et de mériter les récompenses éternelles. La plus noble, la plus glorieuse vengeance, dit Sénèque, est de ne pas se venger. Le remède le plus efficace contre les injures, dit-il ailleurs, est de les oublier.

Remarquons ici que Dieu, dans sa bonté infinie envers nous, a mis à notre disposition divers moyens à l'aide desquels nous pouvons obtenir le pardon de nos fautes. Le premier de tous est le baptême, qui efface en celui qui le reçoit le péché originel et tous les péchés actuels dont il s'est rendu coupable. Le second est la charité parfaite, selon ces paroles de l'Évangile: Beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé. Le troisième est l'aumône et les œuvres de bienfaisance; de même que l'eau éteint le feu, dit le prophète, ainsi l'aumône efface le péché. Le quatrième, ce sont les larmes du repentir; parce qu'il a pleuré devant moi, dit le Seigneur dans l'Ecclésiaste, je le préserverai de tous les maux pendant sa vie. Le cinquième est la confession sincère et l'aveu de nos fautes, qui rétablissent la pureté et l'innocence dans nos cœurs.

Le sixième, ce sont les afflictions corporelles qui purifient l'âme ; aussi l'Apôtre souhaitait-il à quelques chrétiens les peines et les tourments du corps afin que leurs âmes fussent sauvées au jugement de Dieu. Le septième consiste dans la correction des mœurs et dans le renoncement à ses vices et à ses mauvaises habitudes, selon cette parole du Sauveur : Vous êtes guéri, allez et ne péchez plus à l'avenir. Le huitième est l'intercession des justes et des saints en notre faveur ; si quelqu'un de vous est malade, dit saint Jacques, qu'il appelle les ministres de l'Église, ils prieront pour lui et il sera guéri. Le neuvième est le mérite de la foi qui, selon saint Pierre, purifie nos cœurs et les rend agréables à Dieu. Le dixième consiste à travailler à la conversion et au salut du prochain ; celui, dit saint Jacques, qui contribue à la conversion de son frère, travaille à son propre salut. Le onzième consiste dans le pardon des injures ; pardonnez, et on vous pardonnera, comme nous venons de l'expliquer. Le douzième, enfin, consiste à souffrir le martyre pour la défense de la foi ; le royaume des cieux est réservé à ceux qui, par leurs souffrances, auront lavé leurs vêtements dans le sang de l'Agneau ; et c'est aussi pour cela que Jésus-Christ dit au bon larron pénitent : Vous serez aujourd'hui avec moi dans mon royaume.

A la vue de toutes ces ressources et de bien d'autres encore rapportées dans les saints Évangiles, ranimons notre courage et que nul d'entre nous, quelque coupable qu'il soit, ne se laisse aller au désespoir. Est-ce l'énormité de vos crimes qui vous épouvante ? Considérez saint Pierre ; n'a-t-il pas renié sa foi, ce qui est le plus grand des crimes ? et pourtant son bon Maître l'a regardé en pitié. Est-ce leur

grand nombre qui vous effraye? Voyez Marie Madeleine; n'avait-elle pas commis toute espèce de péchés ! et cependant c'est d'elle que l'Évangile dit : Beaucoup de péchés lui ont été pardonnés parce qu'elle a beaucoup aimé. Est-ce la turpitude de vos forfaits qui vous fait trembler? Considérez la femme surprise en adultère ; Jésus-Christ ne lui dit-il pas : Allez et ne péchez plus à l'avenir? Est-ce leur infamie qui vous alarme ! Contemplez le publicain Mathieu ; malgré la publicité de sa faute, le Sauveur l'appelle en lui disant : Suivez-moi, et il fait de lui un apôtre et un évangéliste. Est-ce la persévérance dans le mal qui vous jette dans l'inquiétude? Regardez le bon larron sur la croix; n'avait-il pas lui aussi persévéré dans le crime jusqu'à la mort? Mais il se repent à la dernière heure et mérite d'entendre ces paroles de Jésus mourant : Aujourd'hui vous serez avec moi dans mon royaume. Est-ce votre propre cruauté qui vous fait craindre? Quoi donc, saint Paul, de persécuteur de l'Église, n'est-il pas devenu un vase d'élection? Vos rechutes fréquentes seraient-elles la cause de vos terreurs? Eh bien! n'avez-vous pas ici même la promesse certaine du Sauveur qui en vous commandant de pardonner à vos frères, non-seulement sept fois, mais septante fois sept fois, vous assure qu'il agira de même envers vous? O mon divin Sauveur, s'écrie saint Bernard (*Serm.* 22, *in Cantic.*), nous avons recours à vous et nous nous présentons à vous avec confiance ; vous ne rebutez pas les pauvres et vous ne repoussez pas les coupables. Vous n'avez rejeté ni la pénitence du bon larron, ni les larmes de la pécheresse, ni les prières de la Chananéenne et de la femme adultère ; vous n'avez méprisé ni le publicain criminel, ni votre disciple renégat, ni le persécuteur de vos

apôtres, ni vos propres bourreaux auxquels vous avez pardonné. Nous le reconnaissons, votre bonté pour faire grâce aux pécheurs est aussi grande que votre puissance pour les justifier. Dieu en nous créant, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 14, *in Var.*), nous a donné l'usage de notre libre arbitre, afin que par notre propre volonté, aidée de sa grâce, nous pussions faire tout ce qui nous plairait. Êtes-vous un publicain ou un pécheur public, vous pouvez si vous le voulez, devenir un évangéliste; êtes-vous un persécuteur, vous pouvez devenir un apôtre; êtes-vous un larron, vous pouvez hériter du royaume des cieux. Il n'y a sur la terre aucun crime qui ne puisse être effacé par la pénitence. Pour nous prouver que nul ne doit désespérer de son salut, Jésus-Christ a voulu que ceux qu'il affectionna le plus pendant sa vie mortelle fussent la plupart de grands coupables. Ne dites donc pas, mes péchés sont trop grands, je suis perdu à jamais. N'avez-vous pas un médecin plus fort que vous et plus puissant que votre mal? Dieu qui vous a créé avant que vous fussiez, ne pourrait-il pas vous corriger parce que vous êtes perverti? Est-il donc plus difficile de refaire ce qui est que de créer ce qui n'est pas? Mais, me direz-vous peut-être, comment de pécheur que je suis deviendrai-je semblable aux saints? Ne vous inquiétez pas des moyens et ne scrutez pas les secrets de Dieu; abandonnez-vous seulement avec confiance à sa bonté et à sa miséricorde infinie. Mes péchés, direz-vous encore, sont trop grands pour que j'en obtienne le pardon. Pour apaiser Dieu, il suffit de renoncer au mal et de faire le bien; reconnaissez d'abord que vous avez péché, ce sera là le commencement de votre conversion; ensuite pleurez, soupirez, gémissez sur vos fautes; la femme pécheresse ne fit

rien autre chose pour obtenir de Dieu pardon et miséricorde. Quelque grands, quelque nombreux que soient nos crimes, dit saint Grégoire (*Hom.* 20, *in Evang.*), nous ne devons jamais désespérer d'en obtenir le pardon. Dieu a permis que ses plus grands serviteurs fussent aussi les plus grands coupables, afin qu'encouragés par leurs exemples, nous ayons recours à sa bonté, à sa miséricorde, et que nous revenions sincèrement à la pratique du bien et de la vertu. Aucune considération, dit saint Augustin (*Serm. de Pœnitentia*), ne saurait forcer le pécheur à demeurer dans l'impénitence; ni le nombre, ni l'énormité de ses crimes, ni le peu de temps qui lui reste, ni même sa dernière heure qui le menace, pourvu que sa volonté soit changée, et qu'il soit sincèrement résolu à quitter le mal et à embrasser la vertu. Dieu, dans son immense charité, reçoit dans son sein tous les enfants prodigues qui retournent à lui. Et plus loin le même saint ajoute : Dieu le Père nous a donné son Fils pour nous racheter de l'esclavage du péché ; il nous a donné son Saint-Esprit comme à ses enfants d'adoption, et lui-même, après cette vie, se donne à nous en récompense; après cela, qui pourrait douter de sa bonté ? Allons donc à lui avec confiance ; sa miséricorde est plus grande que notre misère ; il montre plus d'ardeur et d'empressement à nous accorder le pardon de nos fautes que nous n'en avons nous-mêmes pour l'obtenir. Croyez-moi, dit saint Chrysostôme, la bonté de Dieu est si grande qu'il ne méprise jamais le pécheur repentant ; et, fût-il tombé au plus profond des abîmes, s'il veut retourner à la verité, à la vertu, ce Père de famille le recevra avec douceur, l'embrassera avec tendresse et mettra tout en œuvre pour le rétablir dans

son premier état. Quelle monstruosité, s'écrie saint Bernard (*de conversione Pauli*), qu'un pécheur désespérant de la miséricorde de Dieu ! Quand tous les péchés de toute nature, qui ont été commis depuis le commencement du monde et qui le seront jusqu'à la fin des siècles, seraient réunis ensemble, comparés à la miséricorde de Dieu, ils seraient moindres encore qu'une goutte d'eau en comparaison de la mer.

Pour résumer en deux mots tout ce que nous venons de dire, selon la pensée de saint Augustin et de saint Grégoire, un seul homme eût-il commis autant de péchés que tous les hommes ensemble; eût-il, comme Caïn et Judas, désespéré à jamais de son pardon; Dieu lui-même eût-il juré de ne pas lui faire grâce, s'il se repent sincèrement, s'il implore avec larmes grâce et miséricorde, Dieu se parjurerait plutôt, et lui accorderait le pardon de ses crimes.

Cette espérance de pardon cependant ne peut et ne doit être fondée que sur les seuls mérites de notre divin Sauveur; c'est lui en effet qui seul, par ses souffrances et sa mort sur la croix, a satisfait pour nous à la justice de son Père. La passion de Jésus-Christ est donc l'unique espérance, la seule ressource des pécheurs repentants. C'est là ce qui fait dire à saint Bernard (*Serm.* 22; *in Cantic.*) : Votre passion, ô mon divin Sauveur, est notre unique remède et notre dernière ressource ; elle seule ne nous fait jamais défaut. Notre sagesse, notre justice, notre sainteté, tous nos mérites en un mot ne sont rien sans elle; c'est elle seule qui répare tous nos maux. Si nous devons éviter le désespoir, nous ne devons pas moins nous garantir de toute présomption; ce sont là deux grands écueils contre lesquels bon nombre de chrétiens

viennent échouer. Les hommes, dit saint Augustin (*Tractat.* 33, *in Joan.*), périssent également par désespoir et par trop de présomption; que fait Dieu alors pour conjurer ce double danger? Aux présomptueux il dit: Ne tardez pas de vous convertir au Seigneur et ne différez pas de jour en jour; sa colère tombera sur vous à l'improviste, et il vous confondra au jour de sa vengeance. A ceux au contraire qui désespèrent de leur pardon il dit: A quelqu'heure que le pécheur se convertisse et retourne à Dieu, il le recevra et oubliera toutes ses iniquités. A ceux donc qui pourraient périr par désespoir, Dieu offre le port assuré d'une salutaire pénitence; pour ceux qu'une trop grande confiance entraînerait à la damnation, il a rendu l'heure de la mort incertaine. Vous ignorez quand arrivera votre dernier jour; vous êtes un insensé et un ingrat si vous ne profitez pas pour vous convertir du jour présent qui vous est donné et si vous comptez sur un lendemain qui ne viendra peut-être jamais pour vous. Le larron sur la croix reconnaît ses erreurs, Pierre renie son maître à la voix d'une servante. Le premier nous montre que le pécheur ne doit jamais désespérer; le second nous apprend que le juste ne doit jamais non plus présumer de lui-même. O mes frères, s'écrie saint Grégoire, ayons confiance en la bonté de notre Créateur, implorons avec larmes la miséricorde de notre souverain juge pendant qu'il nous attend encore. Il est juste, ne négligeons pas d'expier nos fautes; il est plein de miséricorde, ne désespérons pas à la vue de nos crimes. Si nous sommes vertueux, dit saint Chrysostôme (*ad Theodor. lapsum*), ne présumons pas de nous-mêmes, mais disons-nous: Que celui qui croit être ferme prenne garde de ne

pas tomber. Si nous sommes pécheurs, ne désespérons pas, mais disons : Est-ce que celui qui est tombé ne se relèvera pas ? Bien des anges par leur orgueil ont été précipités du haut des cieux ; mais aussi bien des pécheurs, par leur pénitence sincère, ont mérité d'être admis dans la société des anges, et par leurs vertus ont dompté les démons et opéré de grands miracles. Les saintes Écritures et les Vies des Pères sont remplies de semblables exemples. Que le juste donc ne s'endorme pas dans une négligence coupable, de peur d'arriver le dernier; mais aussi que le pécheur ne se laisse point aller au désespoir, qu'il prenne courage ; il peut encore surpasser les justes et être plus aimé de Dieu.

CHAPITRE CI

DU DIVORCE ET DES PETITS ENFANTS OFFERTS A JÉSUS-CHRIST

Après tout ce que nous venons de raconter, Jésus-Christ passa de la Galilée sur les confins de la Judée, situés au delà du Jourdain, accompagné de ses disciples et d'une grande foule de peuple. Nous voyons par là le zèle et l'empressement du peuple à suivre le Sauveur, les uns pour entendre sa divine parole, les autres pour obtenir la guérison de leurs maux. Lorsqu'il fut arrivé en ce lieu, ajoute l'évangéliste, il se mit à guérir tous leurs malades, renfermant dans ce seul mot toutes les guérisons miraculeuses que Jésus opéra en cette circonstance ; car il n'aurait pu, à cause de leur grand nombre, les rapporter toutes en particulier. Jésus-Christ les guérit, non dans la Galilée, mais dans la Judée, pour montrer que les païens devaient, eux aussi, participer à la grâce de l'Évangile promise aux Juifs, et que le salut et la vie devaient de la

Judée se répandre sur les gentils et les nations infidèles. Notre Seigneur, dit Origène (*Tractat. 7, in Matth.*), guérit tous les malades qui lui sont présentés au delà du Jourdain, où Jean baptisait, pour nous apprendre que, par le sacrement du baptême, nous pouvons être guéris nous-mêmes de toutes nos maladies spirituelles et de toutes nos infirmités. Viennent ensuite les trois principales vertus qui constituent la perfection religieuse, et qui sont : la continence, la soumission et la pauvreté volontaire.

Et d'abord, quant à la continence, voici ce que rapporte l'évangéliste : Les pharisiens qui, aux yeux du peuple, passaient pour des hommes très-religieux, s'approchèrent du Sauveur pour le tenter, ou plutôt pour le surprendre dans ses paroles. Remarquons ici la différence qui existe entre les hommes du peuple qui suivent Jésus-Christ et les pharisiens ; les premiers viennent à lui pour entendre sa doctrine, profiter de ses leçons et être guéris de leurs maux ; les seconds, au contraire, pour l'éprouver et le surprendre dans ses discours. Les premiers sont conduits par la confiance et par la dévotion ; les seconds par la haine qu'ils lui portent et par l'envie qui les anime. S'adressant alors à Jésus, ils lui dirent : Maître, est-il permis à un homme d'abandonner et de renvoyer sa femme pour quelque raison que ce soit, et même pour le plus léger motif ? Par cette question insidieuse, ils croyaient bien le mettre dans l'embarras, et, quelque réponse qu'il leur fît, pouvoir l'accuser de fausseté et d'erreur. En effet, s'il disait que l'homme peut, à son gré et selon son bon plaisir, abandonner sa femme pour en épouser une autre, ils l'accuseraient à bon droit de lâcher la bride à toutes les concupiscences charnelles et de se contredire lui-même, lui qui

prêchait la chasteté et la fuite des passions mauvaises. Si, au contraire, il répondait que cela n'était pas permis, ils lui opposeraient la loi de Moïse qui autorise le divorce et la séparation. Mais le Sauveur, qui connaissait leur mauvaise intention, dans sa prudence divine, formula sa réponse de manière à ne leur fournir aucune prise sur lui, en leur disant que l'homme ne peut abandonner sa femme et se séparer d'elle que pour le seul motif de fornication.

Moïse, dans sa loi, avait autorisé le divorce en considération de la dureté de cœur chez les Juifs, et pour éviter un plus grand mal, mais non comme une chose bonne et licite en elle-même. Par le divorce, ils n'étaient pas, il est vrai, soumis à une peine légale, mais ils n'étaient pas pour cela exempts de tout péché aux yeux de Dieu; car Dieu, qui est la vérité même, ne peut se contredire, et il avait assuré le contraire dans l'institution du mariage. C'est pour cela que Jésus-Christ ne donne d'autre motif du divorce que la fornication, prescrivant de supporter tous les autres inconvénients du mariage, en vue de la chasteté et du lien conjugal. Remarquons ici que cette séparation ne doit s'entendre que relativement à la cohabitation et aux devoirs conjugaux, et non pas au lien du mariage qui, de sa nature, est et demeure indissoluble, et ne peut être rompu que par la mort de l'un ou de l'autre des deux époux, en sorte que du vivant des deux, ni l'un ni l'autre ne saurait contracter de nouveaux engagements. Il n'y a, dit Raban-Maur, qu'un seul motif charnel, le divorce, et qu'un seul motif spirituel, la crainte de Dieu, qui puissent légitimer la séparation; mais nulle raison ne saurait autoriser l'un des deux époux à s'unir avec un autre tant que le troisième vit encore. Cette femme qui ne peut

être délaissée de son époux que pour le seul crime de fornication est, dans un sens spirituel, l'image de l'âme chrétienne. Tant qu'elle pratique la vertu et qu'elle se livre au bien, elle demeure unie à Jésus-Christ, son céleste époux; mais si elle forfait à l'honneur en se laissant aller à une faute mortelle, Jésus-Christ se sépare d'elle à l'instant, la délaisse et l'abandonne.

Après avoir montré tout ce qui est nécessaire dans la vertu de continence, il aborde ce qui n'est en elle que de perfection et de conseil. Les apôtres eux-mêmes lui en fournissent l'occasion. Étonnés, en effet, de tout ce qu'ils venaient d'entendre sur l'indissolubilité du lien conjugal : S'il en est ainsi, lui dirent-ils, et si l'homme ne peut, outre le cas de fornication, se séparer de la femme à laquelle il est uni, il est plus avantageux de ne pas se marier; comme s'ils disaient : Il vaudrait mieux embrasser une continence perpétuelle que d'accepter un fardeau tel que le mariage et prendre sur soi tous les inconvénients et tous les chagrins qui en résultent. En effet, dit saint Chrysostôme (*Hom.* 63, *in Matth.*), il est plus facile de lutter contre les assauts de la concupiscence et contre ses propres inclinations que contre une femme acariâtre. Et saint Jérôme ajoute (*in cap.* XIX *Matth.*) : L'épouse, parce qu'on ne peut la quitter ni l'abandonner, est un bien lourd fardeau; quelles que soient ses imperfections, quels que soient ses défauts, nous sommes obligés de les supporter, que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas. Avant, nous étions libres, et de propos délibéré, nous nous sommes précipités dans l'esclavage. Jésus alors, répondant à la question de ses apôtres, leur dit : Tous ne comprennent pas cette parole d'une continence perpétuelle, car tous ne

veulent pas la mettre en pratique, mais seulement ceux à qui Dieu en a donné et l'intelligence et la force. C'est une vertu rare, élevée et d'un difficile accès, nous ne pouvons y parvenir sans l'aide de Dieu et sans une grâce toute particulière. Jésus-Christ, remarque ici saint Chrysostôme (*Hom.* 63, *in Matth.*), ne dit point : Tous ne peuvent pas comprendre, mais tous ne comprennent pas, c'est-à-dire : tous le pourraient, mais tous ne le veulent pas. Si donc plusieurs succombent dans la lutte, n'attribuons pas leur insuccès à la difficulté de l'entreprise, mais à leur pusillanimité.

Quant à ce qu'il ajoute : Mais seulement ceux à qui Dieu en a fait la grâce, il n'entend pas par là que Dieu donne aux uns ce qu'il refuse aux autres, mais uniquement que, sans le secours de Dieu, nous ne pouvons pas y parvenir de nous-mêmes. La grâce de Dieu n'est jamais refusée à ceux qui la désirent, selon cette parole de l'Évangile : Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et on vous ouvrira. La volonté doit marcher la première et la grâce la suivra infailliblement. La volonté ne peut rien sans la grâce, et la grâce sans la volonté, de même que la terre ne peut rien produire sans les pluies et les pluies sans la terre.

Parce que cette vertu de chasteté est difficile à pratiquer et que peu de chrétiens peuvent y parvenir, sinon les parfaits, le Sauveur ajoute en terminant : Que celui qui peut comprendre, le comprenne; comme s'il disait : La vertu que je vous propose est difficile; que chacun mesure ses forces; elle n'est pas de nécessité absolue, mais de surérogation; ce n'est pas un précepte, mais un conseil que je vous donne; je la propose à tous, je ne

l'impose à personne ; que celui donc qui peut la pratiquer la pratique.

Jésus-Christ, après avoir ainsi fait l'éloge de la chasteté, voulut traiter également de l'humilité et de l'obéissance en louant les petits enfants, qui sont les modèles parfaits des chrétiens vraiment humbles et dociles. Les enfants, en effet, n'ont aucune volonté, se laissent aisément conduire par la volonté d'autrui et se soumettent humblement à ce qu'on leur commande. En ce moment, dit l'évangéliste, les Juifs présentent à Jésus-Christ de petits enfants afin qu'en leur imposant les mains, il les bénît et priât pour eux. C'était une coutume établie chez les anciens de présenter les petits enfants aux vieillards et aux saints personnages pour recevoir leur bénédiction. Or le peuple juif, qui regardait Jésus comme un saint homme et comme un grand prophète, avait à cœur de lui offrir les enfants pour qu'il voulût bien les bénir et prier pour eux. Les disciples cependant, touchés de compassion à la vue de leur Maître exténué de lassitude, les éloignaient et les repoussaient presque, non pas dans l'intention de les priver des bénédictions du Sauveur, mais par le désir de lui épargner de nouvelles fatigues. Mais Jésus-Christ, que rien ne peut rebuter quand il s'agit du salut des âmes, leur ordonna de les laisser approcher. Apprenons de là, dit Origène (*Tractat.* 7, *in Matth.*), à ne pas mépriser les petits et les humbles qui sont dans l'Église, et gardons-nous bien de les empêcher par notre orgueil d'aller à Jésus-Christ. Les disciples du Sauveur éloignant de lui les enfants nous représentent les prélats et les chefs de l'Église qui repoussent des saints ordres les petits et les pauvres, quoique souvent ils en soient plus dignes que les

puissants et les riches. N'empêchez pas les enfants d'approcher, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 32, *Operis imperfecti*); s'ils doivent être du nombre des saints, pourquoi les éloigner de leur père? S'ils doivent être damnés, pourquoi prévenir la sentence de leur réprobation, avant même de connaître leurs fautes? Ce qu'il y a de bon en eux en ce moment vient de moi; si plus tard ils se souillent par le péché, ce sera leur faute; respectez et honorez ce qui est à moi et ayez compassion de leur faiblesse. Le royaume des cieux, ajoute le Sauveur, est réservé à ceux qui leur ressemblent. Par ces paroles, dit saint Jérôme (*in cap.* XIX *Marc.*), nous voyons clairement que le royaume des cieux est destiné non pas à ceux qui sont enfants par l'âge, mais bien à ceux qui ressemblent aux enfants par la pureté de cœur, la simplicité, l'innocence et l'humilité. Jésus-Christ, dit saint Ambroise (*in cap.* XVIII *Luc.*), n'oppose pas ici un âge à un autre, autrement il serait désavantageux à l'homme de croître et de grandir. Pourquoi donc alors dit-il que les enfants sont aptes au royaume des cieux? C'est sans nul doute parce qu'il n'y a en eux ni malice, ni ruse, ni tromperie, ni orgueil, ni ambition; parce qu'ils ne courent ni après les richesses, ni après les honneurs. La vraie vertu ne consiste pas à ne point posséder les honneurs et les richesses, mais à les mépriser; ce n'est pas l'impuissance de faire le mal qui est méritoire, mais la volonté de ne le pas faire. Ce n'est donc pas l'enfance que le Sauveur recommande ici, mais la simplicité et la bonté qui nous en rapprochent.

Voulons-nous, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 63, *in Matth.*), être les héritiers du royaume des cieux, efforçons-nous d'imiter la pureté et l'innocence du jeune âge.

L'enfant ne se souvient pas des injures qu'il a reçues; il approche comme d'un ami de celui qui l'a maltraité il n'y a qu'un instant; sa mère le frappe et il court après elle, il l'aime plus que toutes les autres femmes, et, fût-elle couverte de haillons, il la préfère à une reine revêtue de drap d'or; il ne recherche point le superflu, mais se contente du nécessaire; il ne s'attriste pas, comme nous, de la perte des biens et des honneurs; il ne prend point plaisir aux folles concupiscences charnelles qui nous entraînent, ni aux vanités du siècle qui nous séduisent; c'est pourquoi Jésus-Christ a dit : Le royaume des cieux est destiné à ceux qui ressemblent aux enfants, c'est-à-dire à ceux qui sont par choix et par volonté ce que les enfants sont par nature.

Les enfants possèdent certaines qualités particulières qui les distinguent entre tous : l'innocence, la pureté de cœur, la soumission, la simplicité, la vérité, l'humilité, l'oubli des injures, etc.; ce sont là aussi les qualités que doit chercher à acquérir quiconque veut être admis au royaume des cieux. Le Sauveur reçoit avec bonté les petits enfants, les prend dans ses bras, les embrasse avec tendresse, leur impose les mains et les bénit, pour nous montrer par là qu'il chérit les humbles et ceux qui se font petits, qu'il prend plaisir à les enrichir de ses faveurs spirituelles et à répandre sur eux ses plus abondantes bénédictions; Dieu, en effet, nous dit saint Pierre, résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles et à ceux qui se soumettent à lui. Elle est donc bien puissante la vertu d'humilité, puisqu'elle attire tant de bienfaits sur celui qui la pratique. L'humilité, dit saint Jérôme (*Epistol. ad Celant.*), est la gardienne de toutes les vertus; elle nous

rend agréables à Dieu et aux hommes ; rien en effet ne saurait plaire davantage qu'un chrétien qui, élevé en dignités et en vertus, reste pourtant petit à ses propres yeux. L'humilité, dit saint Bernard, est la parure de l'âme, et ce n'est pas d'après moi que je parle, mais d'après le Prophète-roi lui-même, qui a dit le premier : Lavez-moi, Seigneur, avec l'hysope, et je serai purifié. L'hysope est une petite plante purgative qui est l'emblème de l'humilité. David, après sa chute, croyait donc qu'étant ainsi lavé, il recouvrerait l'éclat de son innocence.

Jésus-Christ, en imposant les mains aux petits enfants, institua, selon quelques docteurs, le sacrement de confirmation, dont plus tard et d'une manière plus sensible, il confia l'administration à ses apôtres. C'est de là que vient la coutume reçue dans l'Église, et pratiquée par les évêques successeurs des apôtres dans l'administration de ce sacrement, d'oindre avec le saint chrême le front des enfants. C'était spécialement en imposant les mains sur les fidèles que les apôtres leur communiquaient le Saint-Esprit pour les fortifier et les confirmer dans la foi; de là l'opinion des théologiens qui pensent que l'essence du sacrement de confirmation consiste spécialement dans l'imposition des mains. A la vue de la bonté, de la bienveillance que notre divin Sauveur témoigne aux petits enfants, concluons qu'il chérit spécialement et par-dessus tout la simplicité, l'innocence et l'humilité; efforçons-nous donc d'acquérir ces vertus et de devenir, en les pratiquant, semblables aux petits enfants, afin qu'avec eux nous puissions avoir part au royaume des cieux.

CHAPITRE CII

DE LA PAUVRETÉ VOLONTAIRE

Après avoir traité des vertus de chasteté et d'humilité ou d'obéissance, notre divin Sauveur aborde la question de la pauvreté volontaire, et en voici l'occasion au rapport de l'évangéliste : Pendant que Jésus portait des petits enfants et qu'il les bénissait, un jeune homme s'approche de lui, et se jetant à ses genoux, s'adresse à lui en disant : Maître, vous qui êtes bon et par la saine doctrine que vous enseignez et par votre vie exemplaire, veuillez me dire quelles sont les bonnes œuvres que je dois faire pour posséder la vie éternelle? Ce jeune homme, dit le vénérable Bède (*in cap.* x *Marc.*), venait d'entendre dire à Jésus que ceux-là seulement seraient dignes du royaume de Dieu qui ressembleraient à de petits enfants ; mais ne se contentant pas de paraboles, il désirait une décision plus claire et plus précise ; c'est pour cela qu'il demande par quels

mérites ou par quelles œuvres il pourra obtenir la vie éternelle.

Ce jeune homme regardait, il est vrai, Jésus-Christ comme un saint personnage et comme un docteur éclairé ; mais pourtant, à ses yeux, il n'était qu'un homme. Le Sauveur qui pénétrait sa pensée répond d'abord à cette idée en lui disant : Pourquoi m'appelez-vous bon? Dès lors que vous me croyez un homme ordinaire, vous ne devez pas m'appeler bon ; nul n'est bon que Dieu seul. En effet, Dieu seul est bon par son essence et de lui-même, les autres ne le sont que par communication et par grâce. Comme s'il lui eût dit, selon la pensée de saint Chrysostôme (*Homil.* 33, *Operis imperf.*) : Pourquoi m'appelez-vous bon, puisque vous ne croyez pas que je suis Dieu? Si vous proclamez ma bonté, croyez aussi à ma divinité. Répondant ensuite directement à sa question, il lui dit : Si vous voulez parvenir à la vie éternelle, observez les commandements de la Loi, cela seul suffit ; tout ce qui est en dehors de la Loi est de surérogation et n'est pas absolument nécessaire. L'accomplissement exact de la Loi, dit Bède (*in cap.* x *Marc.*), ne procurait pas seulement les biens temporels, mais aussi donnait droit à la vie éternelle qui devait être accordée plus tard à ses fidèles observateurs. Intrigué de plus en plus par cette réponse, le jeune homme insiste en demandant quels étaient ces commandements dont l'observation était indispensable. Il ne parlait pas ainsi, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 63, *in Matth.*), pour surprendre le Sauveur, il pensait seulement qu'en dehors de la Loi, il pouvait y avoir d'autres préceptes à l'observation desquels était attachée la vie bienheureuse. Jésus alors, par condescendance pour sa faiblesse, se mit à lui expliquer avec

bonté les commandements de la Loi. Vous ne commettrez point d'homicide, ni en trempant vos propres mains dans le sang de vos frères, ni par vos ordres en signant leur mort, ni par vos conseils, ni même par vos calomnies, car le calomniateur tue spirituellement son frère en détruisant sa réputation dans l'esprit des autres; ni par vos sentiments de haine et de vengeance envers eux, ni même en manquant de les assister dans leurs pressants besoins. Il nous est donc expressément défendu de nuire à notre prochain ; soit dans sa propre personne, comme nous venons de le voir; soit dans la personne qui lui est unie : vous ne commettrez point d'adultère; soit dans son bien : vous ne commettrez point de larcin; soit même dans sa réputation : vous ne porterez point de faux témoignage. Honorez votre père et votre mère, en les secourant dans leurs besoins et en leur rendant le respect qui leur est dû. Par ce précepte affirmatif, nous devons entendre tous les services rendus au prochain désigné ici par les noms de père et mère. Enfin, vous aimerez votre prochain comme vous-même, c'est-à-dire pour la même fin, pour le même but, qui est la grâce et la gloire; vous l'aimerez, non en paroles seulement, mais véritablement et effectivement. Par notre prochain, nous devons comprendre tous les hommes qui sont nos semblables par la nature humaine.

Le Sauveur veut encore par là nous montrer que la fin et le but de tous les préceptes de la Loi est la charité sans laquelle leur accomplissement ne serait d'aucun mérite relativement à la vie éternelle. Jésus-Christ n'expose pas ici tous les préceptes de la Loi, mais seulement ceux de la seconde Table, qui renferment les devoirs de l'homme envers le prochain, et qui implicitement contiennent aussi

les devoirs de l'homme envers Dieu, qui sont l'objet de la première. L'homme, en effet, est plus obligé envers Dieu qu'envers le prochain, et si, pour arriver à la vie éternelle, il est tenu d'accomplir les commandements de la seconde Table, à plus forte raison ceux de la première. C'est ce qui fait dire au grand apôtre : Celui qui aime son prochain accomplit la loi, parce qu'en effet l'amour du prochain renferme implicitement l'amour de Dieu, qui est sa fin unique, car c'est en vue de Dieu que nous devons aimer nos frères, mais ce n'est pas en vue de nos frères que nous devons aimer Dieu. Le Sauveur veut encore montrer par là que les observances légales et les prescriptions relatives aux cérémonies judaïques n'étaient plus désormais nécessaires au salut, et qu'il suffisait d'observer avec amour et fidélité les commandements du Décalogue, tels que Moïse les avait donnés au peuple juif par ordre de Dieu.

A ces mots, le jeune homme répondit que c'était là ce qu'il avait pratiqué et observé depuis sa plus tendre enfance. Hélas! combien peu aujourd'hui, même parmi les religieux, pourraient en dire autant! Jésus alors le regarda avec bonté et avec tendresse, car il l'aimait à cause de ses bonnes dispositions, et voulant lui montrer le chemin de la perfection, lui dit : Il ne vous manque qu'une chose pour être parfait, la pauvreté volontaire. L'obéissance aux préceptes de la Loi suffit rigoureusement pour arriver à la vie éternelle, mais elle ne suffit pas pour parvenir à la perfection évangélique ; il faut encore pratiquer les conseils, parmi lesquels la pauvreté volontaire et le renoncement à tous les biens et à tous les avantages de ce monde tient le premier rang. Si donc, continue le Sauveur, vous voulez

être parfait, allez, vendez tout ce que vous possédez, distribuez-en le prix aux pauvres, puis venez et marchez à ma suite. Marcher à la suite de Jésus-Christ, c'est l'imiter dans toutes ses œuvres de charité; c'est en cela surtout que consiste la perfection chrétienne. La pauvreté volontaire n'est pour ainsi dire que le premier pas et la préparation; par elle, en effet, nos cœurs sont délivrés, débarrassés de tous les soins, de toutes les sollicitudes relatives aux choses temporelles, et dès lors mieux disposés à aimer Dieu uniquement. L'abandon de tout, le renoncement à tout, dit la *Glose*, est le chemin qui conduit à la perfection, mais la perfection elle-même consiste à suivre Jésus-Christ; c'est un grand honneur, après lequel nous devons aspirer sans cesse. Pour être parfait, il ne suffit donc pas de renoncer à toutes les choses de la terre, il faut encore suivre Jésus-Christ, quitter le péché et faire de bonnes œuvres. Il est plus facile, dit saint Jérôme (*in cap.* XIX *Matth.*), de renoncer à sa fortune qu'à sa propre volonté. Plusieurs abandonnent leurs richesses et ne suivent pas pour cela Jésus-Christ. Celui-là le suit véritablement qui marche sur ses traces et l'imite dans ses œuvres. Ici, observe Raban-Maur, nous voyons les deux genres de vie qui sont proposés aux hommes en ce monde: la vie active à laquelle se rapportent les commandements de la Loi, et la vie contemplative à laquelle s'adresse cette parole du Sauveur: Si vous voulez être parfait, etc. La première appartient à la Loi ancienne, la seconde à l'Évangile. Comme l'Ancien Testament a précédé le Nouveau, ainsi la vie active doit aller avant la contemplative. Ceux qui embrassent la première doivent observer tous les préceptes de la loi; ceux qui embrassent la seconde sont tenus de pratiquer même les conseils.

Pour suivre parfaitement Jésus-Christ, il faut donc non-seulement nous attacher à lui par amour, mais encore renoncer à tout pour lui plaire. Cette pauvreté volontaire doit renfermer la vraie humilité sans laquelle la pauvreté serait vaine; que nous servirait, en effet, d'avoir la bourse vide si nous avons le cœur rempli d'orgueil? Cette pauvreté renferme encore le renoncement et l'abandon extérieur et effectif des biens de ce monde, car souvent celui qui les possède, quoique son cœur en soit détaché d'affection, y trouve des embarras et des obstacles qui l'empêchent de marcher à la suite de Jésus et l'arrêtent dans la pratique des bonnes œuvres. C'est ce que nous voyons dans le jeune homme de notre Évangile. En effet, lorsqu'il eut entendu les paroles du Sauveur sur la pauvreté volontaire, il devint triste et s'éloigna, car il possédait de grands biens. Ce jeune homme, dit saint Augustin (*Epistol.* 34), faible dans sa volonté, n'eut pas le courage de profiter du conseil que Jésus lui donnait; il mérite nos éloges en ce qu'il s'était toujours montré fidèle observateur de la Loi, mais il mérite notre blâme en ce qu'il fut contristé des paroles du Sauveur qui l'appelait à la perfection. Concluons de là que les richesses et les biens de ce monde sont autant de ronces et d'épines qui étouffent dans les cœurs la bonne semence de la parole de Dieu et l'empêchent de fructifier dans ceux qui l'écoutent. Il est bon, dit Gennade, de se servir de ses richesses pour faire l'aumône aux pauvres, mais il vaut mieux encore y renoncer entièrement pour suivre Jésus-Christ et être avec lui exempt de tout chagrin et de toutes sollicitudes. L'abondance et la variété des biens temporels, dit saint Augustin (*Tractat.* 2, *in Epist. Joan.*), détournent l'homme de l'amour de Dieu et l'empêchent de s'unir à lui;

que celui donc qui aime la liberté renonce à toutes les richesses de ce monde et s'unisse à Dieu seul qui le fera régner avec lui. Et plus loin, le même saint ajoute : Deux amours peuvent occuper le cœur de l'homme, l'amour du monde et l'amour de Dieu ; si votre cœur est rempli par le premier, le second ne peut y prendre place ; débarrassez-vous donc de toute affection terrestre, alors Dieu viendra en vous et y régnera en maître. Toute âme éprise de l'amour des biens terrestres, dit à ce propos saint Grégoire (*in cap.* VIII *Cantic.*), ne saurait aimer Dieu ; en effet, cette affection coupable obscurcit son intelligence et l'empêche de voir la clarté divine ; et nous ne pouvons aimer ce que nous ne connaissons pas. Les richesses de ce monde, dit saint Chrysostôme (*Epistol. ad Eutrop.*), ressemblent à la fumée ; de même que celle-ci fatigue les yeux, les obscurcit et les empêche de voir, ainsi celles-là troublent l'âme, lui ôtent l'intelligence des choses spirituelles et l'empêchent d'aller à Dieu. Si vous voulez être en paix, dit saint Anselme (*Epistol. ad Hugon.*), éloignez de vous les embarras qu'entraînent après eux les biens et les honneurs du siècle, car leur sollicitude nous sépare de l'amour de Dieu qui seul peut nous procurer le vrai repos. Prêtons une oreille attentive à ces avis salutaires, et sachons mettre à profit ces sages conseils qui renferment des secrets que les hommes vains et frivoles ne peuvent comprendre.

L'histoire rapporte qu'un bon religieux, sur le point de monter en chaire, était très-préoccupé et embarrassé de ce qu'il allait dire ; dans sa détresse, il conjurait instamment le Seigneur de l'éclairer et de mettre lui-même les paroles à sa bouche. Tout à coup il entendit une voix intérieure qui lui disait : Si tu veux savoir ce que tu dois

annoncer aux fidèles, éloigne ton esprit de toutes les choses extérieures, purifie ton cœur de toute affection terrestre et charnelle, élève ton âme au ciel, et toutes les choses divines te seront manifestées. Toute doctrine est renfermée dans ce peu de mots : Vous êtes créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, éloignez de vous tout ce qui pourrait ternir cette image, et alors la divinité vous apparaîtra dans tout son éclat et dans toute sa gloire. Cependant, comme ici-bas, nous ne pouvons nous séparer entièrement et d'une manière absolue de toutes les choses temporelles, apprenons à les considérer, de telle sorte qu'elles ne puissent nuire en rien à notre destinée future. Nous ne sommes que comme des voyageurs et des pèlerins en ce monde; nous devons donc considérer ses biens comme nous étant tout à fait étrangers. En second lieu, toute superfluité dans leur usage doit nous paraître comme un poison mortel, ou comme une mer orageuse qui peut nous engloutir. Considérons en troisième lieu la privation de ces biens périssables comme l'échelle mystérieuse qui conduit à la vie éternelle, ou comme un miroir fidèle qui nous reflète la croix de notre divin Maître. Pensons enfin que les richesses et les vanités de ce monde ne sont que pur néant, qu'elles sont incapables de satisfaire et de réjouir le cœur de l'homme et ne peuvent que l'éloigner de la pauvreté de Jésus-Christ, seule digne de faire sa joie en cette vie et son bonheur dans l'autre.

Remarquons encore que pour arriver à la perfection, il ne suffit pas de pratiquer quelques bonnes œuvres parmi toutes les bonnes œuvres, quelques vertus parmi toutes les vertus, mais qu'il faut, autant du moins que le comporte la faiblesse humaine, les réunir toutes. L'homme véritablement parfait, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 64),

doit se livrer à toutes les bonnes œuvres ; s'il en pratique quelques-unes et qu'il néglige les autres, dès lors il cesse d'être parfait. Que me servirait, je vous le demande, d'être très-fervent dans mes prières, si je refuse de soulager mon prochain autant qu'il m'est possible ? Que me servirait de répandre mes richesses dans le sein des pauvres, si je n'agis que par ostentation et pour être vu et loué des hommes? Que me servirait de pratiquer les mortifications, les jeûnes, l'humilité, si je me laisse aller à l'avarice qui, selon saint Paul, est la source de tous les maux? Notons bien toutefois, à l'égard de ce que nous venons de dire, que la perfection de la pauvreté ne consiste pas précisément dans la privation de toutes les richesses, de tous les avantages, de tous les biens temporels, mais bien plutôt dans le renoncement, dans l'éloignement de tous soins, de toutes sollicitudes à leur sujet. La pauvreté, à vrai dire, n'est pas absolument bonne par elle-même et en elle-même, elle n'est bonne qu'autant qu'elle nous délivre de toute anxiété et qu'elle nous procure la liberté d'esprit nécessaire pour vaquer aux choses spirituelles et divines.

CHAPITRE CIII

DES DOUZE CONSEILS ÉVANGÉLIQUES

Après avoir parlé des commandements auxquels nous sommes strictement obligés et qui sont d'une absolue nécessité pour parvenir à la vie éternelle, disons un mot des conseils évangéliques qui, n'étant que de surérogation, s'adressent uniquement à ceux qui tendent à la perfection chrétienne, mais dont la pratique peut être très-utile et très-avantageuse et nous aider puissamment dans l'accomplissement du précepte. Quand on veut protéger une ville contre l'attaque de ses ennemis, on fortifie ses portes, on garde avec soin toutes ses murailles afin d'ôter à ses adversaires tout moyen de pénétrer dans la place. Il en est de même pour la défense de l'âme. Les conseils évangéliques sont autant de postes avancés qui la protégent contre les regards indiscrets, les familiarités dangereuses, les allées et venues sans fruits, et tous les autres piéges qui

pourraient l'exposer à la violation coupable des commandements. Ces conseils évangéliques, que Jésus-Christ a annexés aux préceptes obligatoires, sont au nombre de douze. Le premier est la pauvreté volontaire ou le renoncement absolu à la possession des biens et des richesses temporelles, selon cette parole du Sauveur : Allez, vendez tout ce que vous possédez, puis venez et suivez-moi ; ou bien cette autre : Celui qui ne voudra pas renoncer à tout ce qu'il possède n'est pas digne d'être mon disciple. Le second est l'obéissance : Quiconque veut me suivre doit se renoncer lui-même et abandonner sa propre volonté. Le troisième est la chasteté : Vous savez qu'il a été dit aux anciens : Vous ne commettrez point d'adultère, et moi je vous dis : Quiconque regardera une femme avec de mauvais désirs, a déjà commis l'adultère en son cœur. Ainsi, ce n'est pas seulement le consentement à l'œuvre charnelle qui constitue le péché ; la seule délectation du cœur suffit pour nous rendre criminels aux yeux de Dieu. Ces trois premiers conseils évangéliques regardent spécialement l'état religieux et en font toute la substance ; ceux en effet qui les observent évitent non-seulement le mal, mais encore se mettent à l'abri des causes qui le produisent. Tous les péchés viennent ou de la concupiscence de la chair, ou de la concupiscence des yeux, ou de l'orgueil de la vie ; eh bien ! la chasteté nous fortifie contre la première, la pauvreté nous garantit de la seconde, et la troisième disparaît devant l'humilité et l'obéissance. Le quatrième conseil est la charité, selon cette parole du Sauveur : Aimez vos ennemis. L'amour effectif des ennemis est de précepte, attendu que nous ne devons haïr personne, mais désirer pour tous la grâce de Dieu et la gloire éternelle ; l'amour

effectif qui consiste à faire du bien à ceux qui nous haïssent, à les traiter avec bonté et avec égard n'est que de conseil et de perfection. Le cinquième est la douceur et la mansuétude : Si l'on vous frappe sur la joue droite, nous dit le Sauveur, présentez encore la joue gauche, et soyez prêt à supporter ces mauvais traitements; et ailleurs : Si quelqu'un enlève votre tunique, abandonnez-lui encore votre manteau plutôt que de plaider contre lui. Pourtant l'on peut réclamer son bien en justice, pourvu qu'on agisse alors sans aigreur et sans fraude; mais le religieux qui a fait vœu de pauvreté ne peut le faire qu'en agissant au nom de la communauté. Le sixième consiste dans la miséricorde et l'aumône : Donnez à qui vous demande; allez, vendez tout ce que vous possédez, et distribuez-en le prix aux pauvres. Donner son superflu aux pauvres dans une extrême nécessité, c'est un devoir; mais se priver et donner de son nécessaire n'est qu'un conseil. Le septième est la simplicité du langage : Contentez-vous de dire oui ou non; et que vos paroles soient toujours conformes à vos sentiments intérieurs; vous savez qu'il a été dit aux anciens : Vous ne vous parjurerez point; moi je vous dis : Vous ne ferez aucun serment. Le huitième est la fuite des mauvaises occasions : Si votre œil vous scandalise, arrachez-le et jetez-le loin de vous. Notre-Seigneur par là, dit saint Augustin (*lib. I, de Serm. Dom. in monte*), ne nous prescrit pas de couper nos membres ou de nous arracher un œil, mais de fuir avec soin tout ce qui pourrait être pour nous un sujet et une occasion de commettre le péché. Le neuvième consiste dans la droiture d'intention : Ne faites pas vos bonnes œuvres pour être remarqués des hommes; et ailleurs : Que vos bonnes actions brillent aux yeux des

autres, afin qu'en les voyant ils glorifient votre père qui est dans les cieux. Le dixième réside dans la conformité de nos œuvres avec notre doctrine : Celui qui aura pratiqué lui-même ce qu'il enseigne aux autres, sera appelé grand dans le royaume des cieux ; ou bien encore : Les faux docteurs imposent aux autres de lourds fardeaux qu'ils ne veulent pas eux-mêmes toucher du doigt ; ils enseignent les autres, mais ils ne font pas ce qu'ils disent. Tout prédicateur est obligé de pratiquer lui-même ce qu'il enseigne aux autres, à moins toutefois qu'il ne s'agisse de la perfection et des conseils évangéliques ; alors il n'y est pas tenu, si lui-même n'y est pas obligé par un vœu particulier. Le prédicateur qui vit publiquement dans le péché, se rend coupable chaque fois qu'il prêche, puisqu'alors il scandalise ceux qu'il instruit ; si son péché est secret, et s'il ne cherche pas à se repentir et à se corriger, il pèche encore par mépris de la loi de Dieu. Le onzième conseil consiste dans la fuite de tous soucis et de toute sollicitude relative aux besoins ordinaires de la vie : Ne vous inquiétez point, dit le Sauveur, de votre vêtement, ni du boire ni du manger ; ne vous préoccupez pas du lendemain ; votre père céleste qui a soin des oiseaux et de l'herbe des champs aura également soin de vous. Enfin le douzième est la correction fraternelle : Si votre frère vous offense, reprenez-le avec bonté et avec douceur, afin de le ramener dans le bon chemin. La correction fraternelle est seulement de conseil quand il s'agit de fautes légères, mais elle devient obligatoire quand il s'agit de péché mortel, comme nous l'avons expliqué dans un chapitre précédent.

L'accomplissement de tous ces conseils de notre divin Sauveur est facile pour quiconque est animé de bonne vo-

lonté et bien pénétré de la crainte de Dieu. Celui, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 56, *in Genes.*), qui a sans cesse devant les yeux la crainte du Seigneur, triomphe aisément de tous les obstacles; la bonne volonté vient à bout de tout; ne nous laissons donc pas aller au relâchement; animons-nous de plus en plus; ce qui nous paraissait d'abord impraticable, nous deviendra facile par l'habitude, ainsi qu'il nous est naturel de manger, de boire, de dormir et de respirer. Nul ici-bas, qu'il le veuille ou non, n'est exempt de peines et de tribulations; ne vaut-il pas mieux les supporter pour l'amour de celui qui les envoie que de les subir en pure perte? La vie humaine, dit saint Augustin, est remplie d'angoisses, de douleurs et de dangers de tous genres; l'essentiel est de les accepter en vue de Dieu, afin qu'ils servent à notre salut éternel. Si nous ne voulons pas, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 77, *in Matth.*), supporter les peines de cette vie pour l'amour de notre divin Maître, nous ne serons pas moins obligés de les subir par nécessité. Vous ne voulez pas mourir pour Jésus-Christ, en serez-vous pour cela plus immortels? Vous ne voulez pas pour lui renoncer aux trésors et aux richesses de la terre, croyez-vous pour cela pouvoir les emporter avec vous au delà du tombeau? Dieu ne demande de nous qu'une chose, c'est que nous acceptions de bon gré ce que nous sommes obligés de subir par nécessité; c'est à bon droit qu'il s'irrite contre nous, si nous refusons d'utiliser pour notre profit ce que nous sommes forcés de souffrir en pure perte. O mon fils, semble-t-il nous dire, pour vous j'ai été pèlerin et voyageur sur la terre; pour vous j'ai enduré les plus cruels supplices; pour vous j'ai subi les ignominies de la croix; vous êtes mon frère, mon ami, le cohéritier de mon royaume et de ma

gloire ; que voulez-vous de plus ? Pourquoi donc fuir celui qui vous a tant aimé ? Pourquoi mettre tant d'ardeur à conquérir des biens fragiles et périssables, et préférer à mon amour et à mon service un monde qui n'est que vanité et que mensonge ? Humilions-nous à cette pensée ; ranimons notre zèle et notre ardeur, et travaillons désormais avec courage pour un maître qui nous dédommagera de nos efforts par des récompenses éternelles.

Les divers conseils évangéliques dont nous venons de parler peuvent être comparés aux différentes pierres précieuses les plus recherchées. Le saphir, avec sa couleur bleu-ciel, est l'image de la pauvreté volontaire qui, en détachant l'homme de cette terre, l'élève vers la céleste patrie. Cette pierre a, dit-on, la vertu de calmer les feux intérieurs et de purifier la vue ; de même, la pauvreté calme les désirs des biens terrestres qui enflamment notre cœur, et éclaire notre âme pour lui faire connaître leur vanité et l'en détacher à jamais. La topaze est l'emblème de l'obéissance ; par sa couleur jaune, elle ressemble à l'or le plus pur, sans lequel il n'y a point de peinture achevée ; ainsi sans l'obéissance il n'y a point de vertu parfaite ; sans elle, dit saint Augustin (*Serm. de Obedient.*), tout est vide ; avec elle tout est rempli de charité. La topaze calme les eaux en ébullition ; l'obéissance arrête l'impétuosité de tous les vices qui bouillonnent au fond de nos cœurs. L'émeraude nous représente la chasteté ; cette pierre, en effet, comme la chasteté, ne peut souffrir aucun mélange et se brise au contact de toute matière étrangère qu'on voudrait unir avec elle. L'émeraude préserve, dit-on, de la tempête celui qui la porte et le protége contre le mal caduc ; la chasteté aussi éloigne de nous la fougue des passions charnelles

qui entraînent l'homme aux sales voluptés et le plongent dans le bourbier du crime. L'escarboucle est l'emblème de l'amour des ennemis. Cette pierre l'emporte sur toutes les autres, comme l'or l'emporte sur tous les autres métaux, et réunit en elle toutes leurs propriétés; de même la charité est supérieure à toutes les autres vertus et les renferme toutes. Sa couleur ardente ressemble à un charbon enflammé qui brille plus la nuit que le jour, dissipe les ténèbres qui l'environnent et répand la lumière autour de lui; ainsi la charité jette un plus vif éclat dans l'adversité que dans la prospérité, et change en jour de joie la nuit des tribulations et des épreuves. L'améthyste, par sa couleur violette, nous représente la mansuétude; cette pierre a la vertu de rafraîchir, de calmer le sang et de dissiper l'ivresse; la mansuétude, elle aussi, apaise les emportements de la colère, et dissipe les désirs de vengeance qui s'élèvent dans l'âme aveuglée; l'homme doux, dit saint Ambroise, est le vrai médecin du cœur. L'onyx est l'image de la miséricorde et de la bienfaisance; par sa couleur et par sa forme cette pierre ressemble aux ongles de l'homme placés aux extrémités des membres; de même la bienfaisance chrétienne va jusqu'aux dernières limites du possible, et quand elle ne peut plus agir, elle désire encore faire même ce qu'elle ne peut pas. L'onyx appliqué sur les yeux malades y pénètre de lui-même sans les blesser, et les purifie de toutes les humeurs qui interceptaient la lumière; ainsi la miséricorde pénètre doucement et sans violence dans le cœur de l'homme bienfaisant et le purifie de toutes les souillures, selon les paroles du divin Maître : Faites l'aumône, elle vous purgera de tous vos péchés. Le jaspe est l'emblème du septième conseil évangélique, la simpli-

cité dans les paroles ; la couleur du jaspe, quand il est bon, est verte, transparente et entremêlée de veines rougeâtres ; de même nos paroles doivent être le reflet et le miroir de nos pensées ; elles doivent être fructueuses pour nos frères et assaisonnées par la charité. Le jaspe possède, dit-on, une propriété très-efficace contre la fièvre ; de même les paroles simples et douces brisent la colère et les emportements. Le chrysolite nous représente la fuite des occasions ; cette pierre, en effet, brille comme une étoile d'or, et si on la jette dans le feu, elle jaillit au loin comme pour l'éviter ; ainsi la prudence chrétienne brille dans l'âme de celui qui la possède, dirige toutes ses actions dans le chemin de la vertu pour le conduire au port du salut, et lui fait éviter, comme un brasier ardent, les occasions du péché. Le béryl, dont la couleur pâle, mais transparente, n'offre aux regards aucune tache, aucune souillure, nous présente l'image de la droiture d'intention qui, pour être bonne, doit réunir l'humilité au bon exemple, et être pure aux yeux de Dieu. Le béryl, de forme ronde, quand on l'expose au soleil, a la puissance de raviver les charbons éteints en leur communiquant le feu ; de même une bonne œuvre, en tout conforme à la volonté de Dieu, fait revivre celles qui étaient anéanties par le péché, et communique aux pécheurs, par le bon exemple, le repentir et le désir sincère de revenir à Dieu. L'agathe, par sa couleur noire entremêlée de quelques veines blanches, nous figure l'humilité et le mépris du monde nécessaires à ceux qui veulent être exempts de tous soucis et de toute inquiétude relatifs aux biens temporels ; mais, comme en cette vie les plus parfaits mêmes n'en sont pas entièrement dispensés, les petites veines nous montrent ces légères sollicitudes qui viennent parfois trou-

bler un peu les âmes les plus saintes. Enfin, la sardoine, par sa couleur d'un rouge terne, est l'image de la correction fraternelle qui d'abord brille en celui qui la fait par sa charité, mais qui bientôt est assombrie par la douleur que lui cause la faute de son prochain. Cette pierre calme, dit on, le flux de sang; la correction arrête le cours des péchés; elle communique la gaieté et aiguise l'esprit; la correction procure la joie et éclaire l'intelligence de celui qui sait en profiter.

CHAPITRE CIV

DIFFICULTÉ ET IMPOSSIBILITÉ POUR LE RICHE D'ENTRER DANS LE ROYAUME DES CIEUX
RÉCOMPENSE DE CEUX QUI LAISSENT TOUT POUR SUIVRE LE CHRIST

Jésus voyant un jeune homme qui s'était éloigné de lui, triste pour avoir reçu un conseil de pauvreté, parle, à propos des richesses, des dangers de l'avarice. Il montre comment les richesses s'opposent à la perfection et au salut, en disant : *En vérité, je vous le dis, il est difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux* (*Matth.*, XIX, *Marc*, X, *Luc.*, XVIII.), parce qu'il est difficile de posséder des richesses, et de ne pas en avoir la passion. Saint Augustin dit (*Epist.*) : Les biens terrestres en notre possession nous sont bien plus chers que ceux que nous ambitionnons. Autre chose, est de ne pas vouloir tout envahir; autre chose, de renoncer à ce qui constitue notre

fortune. On rejette les biens en perspective comme des parties étrangères, les autrès sont comme des membres qu'on ampute. Et saint Chrysostôme (*Hom.* 64, *in Matth.*) : La vue et la possession des richesses en augmentent le goût et font croître notre avarice.

Parler d'une chose difficile, ce n'est pas parler d'une chose impossible, mais d'une chose rare. Il est difficile de ne pas être attaché aux biens qu'on possède, et il est rare qu'un homme obtienne les biens de la fortune sans les vices qu'ils entraînent. Ce sont là les épines et les chardons qui ont de tout temps étouffé la semence divine. Voilà pourquoi il est bon de ne pas posséder et de ne pas aimer les richesses, parce que dit Bède (*in cap.* x *Marc.*), ceux qui n'ont d'autre souci que de multiplier leurs richesses, dédaignent de rechercher les joies d'une autre vie. Saint Jérôme dit aussi (*in cap.* XIII *Matth.*) : Le souci des biens périssables est de tout point superflu. Nous avons bien du mal à les acquérir, et à peine les avons-nous qu'ils nous échappent; leur possession est un objet de continuel souci, leur perte nous déchire ; et ce qui est pis, ils s'opposent le plus souvent à notre salut. Jésus va ensuite jusqu'à démontrer l'impossibilité pour le riche d'entrer dans le royaume des cieux par ces paroles : ***Il est plus facile à un câble de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche*** (lisez un avare sordide) ***d'entrer dans le royaume des cieux;*** c'est-à-dire de passer par la porte basse et étroite. Parole pénible pour les riches, qui n'ont pas plus de bien dans le ciel que les pauvres n'en ont sur la terre. Saint Ambroise dit (*Serm.* 10) : Nous ne nous sommes approchés nus des fonts du baptême que pour nous diriger nus vers la porte du ciel. N'est-il pas inconvenant et absurde, que

l'homme qui est venu au monde dans un état de nudité, celui que sa mère l'Église a reçu nu sur les fonts du baptême, veuille entrer dans le ciel avec l'appareil de la richesse ?

Observons que si quelqu'un tient à posséder des richesses, et que sans les prendre pour fin et sans mettre en elles toutes ses espérances, il se montre cependant attaché à leur possession à cause du bien qu'elles procurent, observons qu'il les possède pour elles-mêmes et en dehors de la pensée de Dieu, de sorte qu'elles l'éloignent de son amour. Dans un pareil état de l'âme, cet homme entre difficilement dans le royaume des cieux. Mais si un homme se confie aux richesses, si elles sont sa fin et sa seule espérance, au point qu'il s'en fasse un sujet d'orgueil et de passion, les serrant avec avarice, les aimant outre mesure, s'y attachant plus qu'à Dieu, n'étendant jamais les mains vers les indigents ; dans cet état de son âme, cet homme ne peut entrer dans le royaume des cieux. Pour le premier, difficulté ; pour le second, impossibilité d'opérer son salut. Si un grand nombre de riches sont parvenus à entrer dans le royaume des cieux, c'est qu'inspirés par la grâce de Dieu, ils ont considéré pour rien leurs richesses. Le roi David se confiait-il en ses richesses quand il disait de lui (*Psa.* 69) : *Moi, je suis pauvre et affligé;* et quand il nous exhortait à faire comme lui par les paroles suivantes : *Si vous regorgez de biens, n'y attachez pas vos cœurs ?* Saint Augustin (*Lib. de Quæst., Evang., cap.* XXVI) appelle riche l'homme avide de biens temporels et qui s'en enorgueillit. Les pauvres en esprit, à qui appartient le royaume des cieux, sont le contraire de ce riche. Pour avoir des richesses, on ne les aime pas toujours. Plusieurs

en ont qui n'y sont pas attachés. Plusieurs en sont privés qui en font leurs idoles. Plusieurs les ont et les aiment tout à la fois. D'autres ne se réjouissent pas de les avoir, et seraient fâchés d'en être esclaves. Ces derniers sont les plus prudents et peuvent dire avec l'Apôtre (*Gal.*, VI.) : *Le monde est crucifié pour moi, et moi je suis crucifié au monde.* Un philosophe a dit : On peut être pauvre au milieu des richesses.

Rien ne s'oppose à ce que Dieu puisse faire entrer un câble par le trou d'une aiguille; mais la justice de Dieu s'oppose à ce qu'un avare, car c'est d'un riche avare dont on parle ici, soit admis dans la gloire, bien que tout soit possible à Dieu. En effet, il faut qu'un avare abandonne l'amour des richesses pour pouvoir être admis dans le ciel. Un câble ne peut passer par le trou d'un aiguille qu'à condition d'être amoindri, ce qui est possible jusqu'à un certain point et d'une certaine manière; mais il est impossible de tout point qu'un riche avare, tout entier à ses richesses, entre dans le royaume des cieux. Raisonnons donc d'après une autre supposition : On dit qu'il y avait à Jérusalem une porte appelée *Acus*, sous laquelle un chameau ne pouvait passer qu'après avoir déposé sa charge et en fléchissant les genoux; ainsi un riche ne peut arriver au ciel par la voie étroite qu'après avoir déposé ses richesses ou les avoir au moins méprisées. Et encore : Par le chameau, dont l'unique et seul emploi est de porter des fardeaux, on entend les hommes surchargés du poids de leurs péchés. Dans ce cas encore il est plus facile à un chameau ou à un grand pécheur quelconque, de passer par l'ouverture appelée Acus, c'est-à-dire par une porte étroite et basse, qui mène à la vie, que de voir notre riche

en question entrer dans le ciel, parce qu'il est plus facile à l'un de se séparer de ses péchés qu'à l'autre de se séparer de l'ambition des richesses. Ce qui prouve que le Sauveur avait voulu parler d'un avare en parlant du riche, c'est l'étonnement de ses disciples, tout pauvres qu'ils étaient, en entendant le Maître condamner les richesses : *Qui pourra donc se sauver ?* disent-ils, car tout le monde désire être riche. Selon saint Augustin (*Lib.* II *de Quæst. Evang.*, *cap.* XLVII.) : Les disciples entendaient par riches tous ceux qui aiment et recherchent les richesses, bien qu'ils en soient dépourvus et qu'ils soient dans l'impossibilité de se les procurer. De cette manière il y a beaucoup de riches et peu de pauvres. Mais en réalité, il y a plus de pauvres que de riches; et ainsi la plupart des hommes peuvent être sauvés, puisque le Sauveur parlait des véritables possesseurs de richesses. *Jésus les regardant* avec compassion et appréciant leur intention, adoucit la sévérité de sa sentence, les console et les rassure en ces termes : *Cela est impossible aux hommes, mais tout est possible à Dieu. Aux hommes*, parce qu'ils ne sauraient faire d'eux-mêmes cet effort, mais seulement par la vertu de la grâce divine qui peut tout, et par laquelle tout est possible à l'homme. Par elle, nous possédons les richesses, et les richesses ne nous possèdent pas ; par elle, l'homme riche voit ses désirs se porter de la terre au ciel. Ainsi, le riche ne peut pas entrer avec son ambition et sa superbe dans le royaume des cieux; mais il est possible à Dieu de le tirer de son ambition et de sa superbe, pour lui donner l'humilité et la charité qui lui manquent. Une chose que Dieu ne fait pas en général, il la fait en particulier et d'une certaine manière. Saint Chrysostôme s'exprime

ainsi à ce sujet (*Hom.* 64, *in Matth.*) : Nous vous le disons, non pour vous faire croiser les bras sur votre poitrine et vous décourager au sujet des choses impossibles, mais pour que, en considérant la grandeur de la justice de Dieu, vous lui fassiez violence par vos prières. Fuyons donc l'infâme avarice qui nous attache à la terre, nous empêche d'entrer dans le ciel et d'opérer notre salut. Saint Chrysostôme dit encore (*Hom.* 9, *in Matth.*) : Pourquoi nous montrons-nous tant avides des richesses, quand elles ne peuvent nous conduire au véritable bonheur ? N'entendons-nous pas le Roi du ciel nous crier et nous dire qu'il est difficile d'entrer avec elles dans sa demeure divine, et qu'il nous faut tout vendre. Mais de quelle manière, me demandez-vous ? En introduisant dans notre cœur un autre amour que celui des richesses, l'amour des biens célestes. L'homme qui aspire à la gloire des biens supérieurs n'aura pas de peine à mépriser l'avarice. Une fois devenu serviteur du Christ, on n'est plus l'esclave de l'argent, mais, au contraire, son véritable maître. Brisons donc enfin ces funestes entraves. Mais si nous ne le pouvons, comment pourrons-nous atteindre à de plus hautes vertus ? Fuyons une passion véritablement mortelle, et guérissons-nous des morsures empestées de l'avarice. Et comme le Seigneur dit au jeune homme de tout laisser s'il voulait être parfait, Pierre répondant pour lui et les autres apôtres, *lui dit : Voilà que nous avons tout quitté.* Et comme il ne suffit pas de tout quitter, il ajoute un degré de plus de perfection : *Et que nous vous avons suivi.* Pour le jeune homme riche, il n'avait voulu faire ni l'un ni l'autre; mais nous qui avons tout laissé pour vous suivre, et qui avons fait ce que vous nous avez ordonné de

faire, *que sera-t-il de nous*, et quelle sera notre récompense ? Pour le jeune homme, sa portion sera le monde, Je désire savoir quelle sera la nôtre.

Pierre avait quitté tous les biens dont on a dit : *Vanités des vanités, et tout est vanité.* Il avait retenu tous ceux dont saint Paul a dit (*I Cor.*, xv) : *Dieu est tout en toutes choses.* Bien que Pierre ne possédât pas tout, et même qu'il possédât très-peu de chose, cependant il laissa tout, parce qu'il ne se réserva rien. Il n'avait pas même gardé la volonté ou le désir des richesses, qui renferme tous les autres désirs. Personne ne peut avoir tout, mais tout homme peut vouloir tout. Il peut vouloir jusqu'à l'impossible. Quoique Pierre fût pauvre de biens, cependant tous les biens du monde étaient devant lui. Et comme par la pauvreté volontaire, on ne quitte pas seulement les biens qu'on possède, mais la possibilité d'acquérir et de posséder de nouveaux biens, et que cette possibilité s'étend en quelque sorte à tout, Pierre avait dit avec vérité qu'il avait tout laissé. Ce n'est pas pour se glorifier que Pierre parle ainsi, mais pour notre instruction, afin que nous ne pensions pas que les seuls riches, en position d'abandonner leurs biens, sont aussi seuls en position d'obtenir la grâce parfaite. Les pauvres qui abandonnent ce qu'ils ont, c'est-à-dire le désir et la passion d'avoir, peuvent par là aspirer à devenir parfaits. Il est plus difficile et plus méritoire d'abandonner une ambition en perspective, que son propre bien. En effet, comme le dit saint Augustin (*in Psal.* 142) : Le monde est mort pour plusieurs qui cependant ne sont pas morts au monde. En effet, ils chérissent les biens présents, et cependant ce qu'ils chérissent, ils ne l'obtiendront jamais. Les paroles de Pierre au Sau-

veur sont dites pour réprimer l'orgueil des riches, de peur que ceux qui ont abandonné leurs richesses n'abandonnent aussi l'humilité, et ne méprisent les pauvres en se proclamant plus parfaits qu'eux. Ce n'est pas l'homme qui sacrifie de plus grands biens, mais l'homme qui s'attache à Jésus avec un désir parfait, qui doit être réputé le plus parfait : d'où nous pouvons conclure que c'est en pensant à son intention et à son désir, bien plus qu'à la quantité de ses sacrifices matériels, que Pierre avait dit : *Voilà que nous avons tout quitté.* Origène s'exprime ainsi à ce sujet (*Tract.* 9, *in Matth.*): Bien que ce qu'avait laissé Pierre et son frère ne fût pas considérable, ce sacrifice était précieux aux yeux du Seigneur, qui voyait avec quel parfait abandon du cœur ces deux apôtres avaient quitté de petits biens qu'ils auraient abandonné avec le même élan s'ils avaient été plus grands. Pierre ne parle pas seulement pour lui, mais pour tous, quand il demande : *Que sera-t-il de nous?* afin, qu'à la vue de la récompense promise, tous les disciples s'attachent à la perfection et aux pas du Christ.

Saint Bernard dit (*Serm. de Verbis Evangelii : Ecce nos reliquimus omnia*) : *Nous avons tout quitté, et nous vous avons suivi.* Ce sont là certainement des paroles qui ont porté dans l'univers entier le mépris du monde, et nous ont excité à la pauvreté volontaire. Ce sont ces paroles qui peuplent les cloîtres de moines et les déserts d'anachorètes. Ce sont ces paroles, dit-il encore, qui dépouillent l'Égypte et lui enlèvent ses trésors les plus précieux. C'est cette parole vivante et efficace qui convertit les âmes par une heureuse émulation de sainteté et par la promesse de vérité qui ne saurait mentir et qui fait partie

de notre foi. Et pour dire tout en un mot, c'est cette parole qui transforme non-seulement nos biens, mais nos désirs, et nos désirs principalement; car l'amour du monde et la concupiscence nuisent plus que les biens réels et périssables. Et le principal motif de fuir les richesses c'est que rarement ou même jamais, nous ne les possédons sans que notre cœur s'y attache. Nos facultés, de quelque ordre qu'elles soient, intérieures ou extérieures, nous sont chères, et le cœur de l'homme s'attache facilement à ces hôtes habituels. Ainsi donc, vous qui vous disposez à tout quitter, courage! n'oubliez pas de vous mettre au nombre des choses qu'il vous faut abandonner; et même au premier rang, si vous avez l'intention de suivre celui qui s'est anéanti pour vous. Posez le poids le plus lourd, posez ce joug des cinq sens, capable d'écraser non-seulement des hommes, mais des bœufs, et que vous chérissez dans votre folie. Autrement vous ne pourrez jamais suivre l'Époux et venir aux noces spirituelles auxquelles il vous invite, accablé que vous serez par le poids écrasant de votre sensualité. Ainsi parle le grand saint Bernard.

Le Seigneur répond à Pierre, et parle en peu de mots de la triple récompense qu'obtiennent ceux qui laissent tout pour le suivre. La première, c'est qu'ils seront juges des hommes, comme le Seigneur. Voilà pourquoi il leur dit : *En vérité, je vous dis, que vous qui m'avez suivi, lorsqu'au temps de la régénération, le Fils de l'homme sera assis sur le trône de sa gloire, vous aussi vous serez assis sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël.* La seconde, c'est qu'ils recevront le centuple de ce qu'ils auront quitté. La troisième, c'est qu'ils posséderont la vie éter-

nelle. Par les douze apôtres, on entend l'assemblée des parfaits qui ont tout quitté pour l'Évangile et ont suivi le Messie. Par les douze tribus, on entend l'ensemble des bons et des méchants. A ce sujet, saint Grégoire dit : Heureuse pauvreté volontaire de ceux qui laissent tout pour vous suivre, ô Seigneur Jésus! Heureuse, parce qu'elle les sauve et les glorifie, même dans ce choc suprême des divers éléments, dans cet examen redoutable de nos mérites et démérites, dans cet immense appareil, enfin, de justice distributive !

Ceux qui dans leur vie ont atteint à la perfection des justes, en observant les commandements d'obligation et les conseils qui sont de surérogation, recevront un honneur spécial au dernier jour. Et ce sera justice, dit Bède, que ceux qui, pour l'amour du Christ, ont méprisé toute la gloire du monde, lui soient associés au jour du jugement, et que ceux que rien dans ce monde n'a pu séparer de son amour, parviennent jusqu'au faîte du pouvoir judiciaire. Il y a plusieurs sortes de jugements : le jugement principal des trois Personnes divines ; il y a la sentence de ce jugement que portera le Christ revêtu de son humanité ; il y a le jugement des assesseurs du Christ devenu notre juge. Ce dernier jugement n'est autre que celui des saints et des parfaits. Il y a encore le jugement comparatif en vertu duquel les moins mauvais jugeront et accuseront plus mauvais qu'eux : *Ce sont les Ninivites s'élevant contre les Juifs* au dernier jour. Il y a le jugement d'approbation des élus. Ce jugement est le sceau de la sentence contre les réprouvés à laquelle la conscience des bons acquiesce. Le jugement de justice distributive, c'est le discernement des bons et des méchants. Il y a enfin le ju-

gement de disposition ; il a lieu à l'égard des infidèles qui ne croient pas et qui sont déjà jugés. Donc ceux qui sont maintenant aux pieds des juges superbes et pécheurs, seront alors eux-mêmes juges sur leurs trônes ; PARCE QUE LA *ont été établis les trônes de la justice,* dit le Roi-prophète (*Psal.* 122), *et parce que les premiers seront les derniers et les derniers les premiers* (*Matth.*, xx.), *c'est là le changement d'une main divine* (*Psal.* 76). Saint Bernard ajoute : Que maintenant les fils de l'orgueil jugent et président avec leur roi ; qu'ils siégent à côté de celui qui a mis sous ses pieds l'aquilon ; qu'ils s'exaltent et s'élèvent à l'égal du cèdre du Liban ; nous avons passé, ils n'étaient déjà plus ; qu'ils oppriment ceux qu'ils ont en leur pouvoir ; qu'ils entassent les blasphèmes ; elles s'évanouiront, les sales invectives des détracteurs du Christ ; mais votre récompense, une récompense sans fin, vous attend au ciel.

Nous avons dit que la seconde récompense de ceux qui suivent Jésus sera de recevoir le centuple de leurs sacrifices au dernier jour. Voilà pourquoi Jésus ajoute : *Et quiconque aura quitté sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses champs, à cause de mon nom, recevra le centuple, et possédera la vie éternelle.* Remarquons ici un ordre de sacrifices : quitter sa propre maison, c'est se quitter soi-même ; c'est le sacrifice qui coûte le plus. Celui des parents vient en second lieu, comme nous étant déjà étranger ; puis celui des biens réellement extérieurs, pour recevoir le centuple, non des biens matériels, mais des biens spirituels, les vertus, les consolations intérieures, qui ne s'enseignent pas, et que l'on ne connaît que pour les avoir éprouvés.

Lorsque, en effet, l'âme a goûté la pauvreté et la mâle chasteté, les fruits suaves de la patience et des autres vertus, n'a-t-elle pas reçu le centuple de ce qu'elle a quitté? Et si elle monte plus haut, si elle a reçu la visite de l'Époux, si elle met sa gloire à le posséder; n'a-t-elle pas reçu mille fois plus que tout ce qu'elle a quitté pour lui? Saint Bernard dit à ce sujet (*ibid.*) : Personne, à moins qu'il ne soit insensé, ne dira qu'il y a plus de plaisir dans le vice que dans la vertu. Et encore : Ne possède-t-il pas tout, celui qui a toutes les vertus; et n'a-t-il pas le centuple de toute chose, l'homme dans lequel le Saint-Esprit habite, qui porte le Christ dans son cœur? Mais dans ces deux derniers cas, le centuple, c'est dire bien peu. Et encore, ajoute le même saint Bernard, le centuple c'est d'être mis au rang des enfants de Dieu; c'est avoir les prémices des dons de l'Esprit-Saint, avec les délices de la charité et le témoignage d'une bonne conscience. Ce témoignage n'est autre que le règne de Dieu placé au dedans de nous. On le voit, ce que dit la Vérité ne saurait être un mensonge. Dieu rend le centuple dans ce monde à l'âme qui lui est dévouée, et non pas une fois ou deux, mais sans compter avec elle. Saint Chrysostôme s'exprime ainsi à son tour : Et nous aussi, si nous avons bien goûté une fois des fruits spirituels, nous oublions facilement tout le reste, puisque nous jouissons en quelque sorte de la sainte ivresse des biens à venir. Prenons place à ce banquet divin, afin que, débarrassés du fracas du monde, nous goûtions un bonheur sans mélange et sans fin.

Saint Jérôme dit (*in cap.* XIX *Matth.*) : Ceux qui, pour la foi du Christ et la prédication de l'Évangile, ont foulé aux pieds leurs passions, les biens de la fortune, et les vanités

du siècle, ceux-là recevront le centuple. Ce qui veut dire, que celui qui, pour le Sauveur, renonce aux biens de ce monde, recevra des biens supérieurs qui, comparés et estimés à leur juste valeur, sont, comparativement aux biens terrestres, comme l'unité est à la centaine. Saint Augustin ajoute : L'Apôtre expliquant en quelque sorte ces paroles : *Il recevra le centuple*, dit de lui et des chrétiens : *Comme n'ayant rien et possédant tout.* Le centuple dans la bouche du Maître veut dire *tout* pris dans le sens de l'Apôtre. Saint Cyrille dit : Si un homme quitte sa maison, il recevra une haute demeure; s'il quitte un père, il aura pour père Dieu ; s'il quitte des frères, le Christ sera un frère pour lui ; s'il répudie une femme, la divine Sagesse sera son épouse, et les biens spirituels qui en découlent seront ses enfants. Pour sa mère, il la trouvera dans la Jérusalem céleste, notre mère à tous Ainsi parle saint Cyrille. Faut-il ajouter après lui : A la place de peu d'amis selon le monde, il recevra un grand nombre d'amis spirituels, et à la place d'un petit nombre de biens temporels, il recevra tout; selon cette parole des Actes des apôtres : *Toutes choses leur étaient communes* (*Act.* IV). Dans la *Collation* de l'abbé Abraham (*Cassian, collat.* 24, *cap.* XXVI), on lit : Il est bien vrai que le religieux qui renonce à la voix du Christ à ce qu'il pouvait prétendre de biens terrestres, reçoit de ses frères et pères en religion, même dans cette vie, d'amour parfait, le centuple de ce qu'il a sacrifié. Il reçoit aussi cent fois plus de frères et de parents qu'il n'en a quitté et qui lui sont cent fois plus attachés, celui qui fait profession de vie religieuse dans un monastère; il aura cent fois plus de maisons et de champs, celui qui aura quitté une seule maison et un seul champ,

pour l'amour du Christ, puisque des monastères sans nombre seront devenus comme siens, et que, dans quelque partie de l'univers qu'il se présente, des maisons s'ouvriront devant lui comme devant leurs maîtres. Ainsi parle Abraham. La troisième récompense promise à ceux qui laissent tout pour suivre le Christ, c'est *qu'ils posséderont la vie éternelle.* Saint Augustin dit (*in Psal.* 62) : Parce que les hommes aiment surtout à vivre sur cette terre, Dieu leur promet la vie ; et parce qu'ils craignent surtout de mourir, l'éternité leur est assurée. Quelle bonté appliquée à l'infirmité humaine ! Attachons-nous à la vie éternelle et nous parviendrons à comprendre de quels efforts elle est digne de notre part, en voyant les hommes attachés à une vie qui passe, faire tout cependant pour elle et chercher à différer la mort, ne pouvant l'éviter. Heureuse pauvreté ! Elle reçoit le centuple dans cette vie et la vie éternelle dans l'autre ! Le Christ est la grande consolation du pauvre. Saint Bernard dit à ce sujet (*ibid.*) : *Il recevra le centuple,* et il possédera la vie éternelle : la première récompense sera pendant le voyage ; la seconde au retour dans la patrie. L'une sera la consolation des peines et des fatigues personnelles et présentes ; l'autre, le dernier mot d'un bonheur suprême. C'est ainsi que dans le monde on fournit aux travailleurs la nourriture pendant le jour, et le salaire à la fin ; c'est ainsi que pendant une campagne, on fournit aux gens de guerre la solde qui les fait vivre, et qu'on leur garde pour la fin de la guerre la récompense de leur chef. C'est ainsi que jusqu'à leur entrée dans la terre promise, la manne vint nourrir dans le désert les Israélites. Aussi, dans la prière que le Sauveur nous a laissée, après avoir appelé de nos vœux la venue d'un règne céleste,

nous réclamons chaque jour de l'Église le pain quotidien de nos âmes.

Il faut faire le plus grand cas de cette triple récompense promise; il faut s'en réjouir, et remercier Dieu de nous avoir fait une promesse du centuple en cette vie sans préjudice de la vie éternelle pour l'avenir. Quelle folie d'hésiter à sacrifier l'unité au centuple et enfin à la vie éternelle! Puisque les saints ont méprisé tout ce qui est de ce monde, comme l'or et l'argent, faisons comme eux, soyons saints, ou comme disent les Grecs, ἅγιος, *sans terre;* nous le serons suffisamment si nos pensées sont au ciel. Posons notre or, notre argent aux pieds des apôtres. Ce sont eux qui nous l'ordonnent, pour nous montrer combien ces biens sont peu dignes de notre attention. Imitons les disciples du Sauveur. C'est en rejetant les richesses et la gloire du monde qu'ils sont arrivés à une véritable célébrité. Saint Jean Chrysostôme se demande : Quelle chose fait briller les grands apôtres, si ce n'est le mépris des richesses, l'éloignement des biens terrestres? Si les apôtres n'avaient eu ces nobles vertus, s'ils avaient été les esclaves des passions contraires, auraient-ils ressucité dix mille morts? Non-seulement ils n'auraient été utiles à personne, mais ils auraient été regardés comme des séducteurs. Ainsi, c'est notre vie qui nous donne de l'éclat et du lustre, et c'est l'esprit qui donne de la grâce à tout. Les miracles nuisent le plus souvent. Attachons-nous aux vertus qui ont fait les grands apôtres, n'ayons aucun souci de la vie présente; soyons au Christ, et nous aurons le sort de ses disciples. Ainsi parlait saint Jean Chrysostôme.

CHAPITRE CV

LE DENIER DE LA JOURNÉE

Et comme il ne suffit pas de quitter tout ce que nous avons dit, si l'homme s'arrête en chemin et ne persévère, le Seigneur ajoute ces paroles, pour que nous ne tombions pas dans la torpeur, après un bon commencement : *Or, plusieurs qui étaient les premiers seront les derniers, et plusieurs qui étaient les derniers seront les premiers* (*Matth.*, XIX et XX). Plusieurs, en effet, montent et descendent d'un état dans un autre, tantôt meilleur, tantôt pire. Il y a des fervents qui se refroidissent ensuite, et des cœurs froids qui s'enflamment tout à coup. Il en est dont les commencements sont des œuvres de perfection par excellence, mais qui s'arrêtent froids à l'endroit du divin amour, paresseux à opérer le bien et à faire de bonnes œuvres. Ils glissent même et tombent complétement dans le vice. D'autres, au contraire, qui ont commencé tard et avec

tiédeur, font le bien avec tant d'ardeur qu'ils précèdent par leurs mérites ceux qui semblaient les précéder. Ainsi ceux qui furent les premiers en commençant, deviennent les derniers, ou même disparaissent dans la suite, par défaut de persévérance. Voyez Judas d'apôtre devenu apostat, et le voleur en croix devenu confesseur du Christ. Voyez encore les Juifs et les gentils. Les Juifs furent les premiers appelés et seront les derniers convertis. Le contraire est arrivé aux gentils. Ainsi, les derniers par l'humilité sont les premiers en gloire, et les premiers par la superbe sont finalement les derniers dans l'abjection. Plusieurs qui sont méprisés dans ce monde, seront glorifiés dans l'autre, et d'autres que les hommes glorifient, seront finalement condamnés. Jésus confirme cette vérité en nous proposant une parabole, dans laquelle il nous apprend à fuir l'oisiveté et à embrasser le travail. Cette parabole était à l'adresse de ses disciples, parce que c'est surtout aux prélats de travailler dans le champ du Maître. Mais pour montrer ce que renferme la parabole, il faut noter six choses : 1° L'homme, père de famille, c'est Dieu qui est homme ici-bas, à cause de son affection pour nous. Dieu est appelé père de famille en sa qualité de Créateur. Sa Providence gouverne tout dans l'univers, de même qu'un père de famille gouverne tout dans sa maison. 2° Les ouvriers, ce sont les prédicateurs de l'Évangile et tous ceux qui vivent selon ses maximes. De nos jours, un grand nombre de prédicateurs sont des ouvriers en paroles seulement, parce qu'ils ne pratiquent pas. 3° Le denier, c'est la vie éternelle promise aux ouvriers du Seigneur. 4° La vigne, au point de vue allégorique, c'est l'Église, selon saint Grégoire. Mais, moralement parlant,

la vigne, c'est encore l'âme, selon saint Basile, et la justice absolue, selon saint Chrysostôme. 5° Les heures marquent les divers âges du monde ou même des hommes. 6° L'intendant de la vigne, c'est le Christ, comme homme, qui est aussi, en sa qualité de Dieu, le père de famille, conjointement avec son Père.

Jésus leur dit donc : *Le royaume des cieux*, c'est-à-dire l'Église ou l'assemblée des justes vivant selon la justice, *est semblable à un homme père de famille*, c'est-à-dire au Dieu de toute créature. (Dans cette parabole, il s'agit moins de personnes que de choses, et ces paroles signifient que ce que fait l'Église sur la terre est semblable à ce que fait un homme, père de famille.) *Qui sortit* pour se manifester et exercer sa bonté au dehors. En effet, comme le dit saint Grégoire (*Hom.* 19, *in Evang.*), quand un homme n'est pas connu, il est comme s'il n'était pas ; son existence commence du moment où il se manifeste. *Dès le point du jour*, c'est-à-dire dans le premier âge du monde, commençant à Adam et finissant à Noé ; *afin de louer des ouvriers*, c'est-à-dire des hommes justes, ses serviteurs, capables de révéler son nom à d'autres ; *pour sa vigne*, c'est-à-dire pour l'Église militante, dont les rameaux sont les justes, depuis le premier, qui s'appelait Abel, jusqu'au dernier des élus. Selon saint Jean Chrysostôme (*Hom.* 34, *Operis imperf.*), *louer des ouvriers pour sa vigne*, c'est enrôler les bons dans les œuvres de justice, et alors la vigne c'est la justice dont toutes les vertus sont les rameaux. Ou, selon saint Basile (*cap.* v *Isa.*), par la vigne on entend l'âme ou la conscience, de laquelle il faut nous occuper à retrancher les rameaux luxuriants de la concupiscence, à rejeter les pierres de la superbe, et à extirper les épines de l'avarice.

Par la vigne on peut entendre encore la pénitence, au moyen de laquelle sont loués, à diverses heures, des ouvriers ramenés à Dieu : les uns à l'époque de leur enfance, les autres dans leur jeunesse, d'autres enfin au déclin de l'âge. Donc le père de famille ou le Seigneur sort et se manifeste à nous comme maître, quand il loue, par d'incessantes invitations, des ouvriers non en paroles, car les actions sont bien préférables, en vue de la multiplication des bonnes œuvres à faire dans sa vigne. Adam fut d'abord placé dans le paradis et il en fut banni par sa faute et par défaut d'obéissance. Les Juifs, le peuple privilégié de Dieu, ont été rejetés. Nous sommes aujourd'hui vis-à-vis de Dieu dans la position spéciale des Juifs, et nous serons rejetés comme eux si nous ne veillons sur nos actions.

Or, étant convenu avec les ouvriers de leur donner un denier par jour, il les envoya à sa vigne. Cette convention n'est autre que la promesse de la vie éternelle. On l'appelle denier du jour, soit parce que la vie entière de l'homme n'est regardée que comme un seul jour, pendant lequel il ne nous est pas permis de nous désister du bien ; soit parce que le denier n'est remis, ainsi que son péché, qu'à celui qui opère au jour de la grâce, et jamais à celui qui opère dans les ténèbres de son aveuglement ; soit enfin parce qu'il nous est donné au jour suprême de la gloire. *Il les envoya dans sa vigne*, comme il a envoyé, dans l'ancienne Loi, des prophètes pour appeler les hommes à la foi d'un Rédempteur, et les a invités par eux à vivre selon la justice et les pratiques de la vertu. *Et étant sorti sur la troisième heure*, c'est-à-dire s'étant montré une seconde fois (époque de Noé à Abraham), *il en vit* avec peine (c'était par les yeux de sa miséricorde) *d'autres qui étaient sans*

rien faire sur la place publique, et les ayant invités à aller dans sa vigne, il leur promit une récompense. Selon saint Jean Chrysostôme (*Hom. 4, Operis imperf.*), le forum ou la place publique, c'est le monde avec ses calomnies, ses injustices, ses disputes, ses difficultés de toute espèce, le monde où tout est à l'encan. Dans ce forum du monde, les âmes vénales sont mises à prix. Là sont deux marchands, Dieu et le démon. Il en est qui sont frappés de cécité au point de vendre leur âme à vil prix, c'est-à-dire pour un plaisir futile et passager : ce sont les luxurieux et les hommes esclaves de leur ventre; il en est qui la vendent pour des honneurs et pour la gloire : ce sont les superbes et les vaniteux; quelques-uns la vendent pour de l'argent et pour la fortune en général, comme les avares et les voleurs. Faisons le contraire, et vendons nos âmes au Christ, qui nous a rachetés au prix de son sang précieux. L'oisiveté est la soustraction d'un travail dû. Selon saint Jean Chrysostôme (*ibid.*), les pécheurs sont des morts, non des oisifs aux yeux de Dieu. Celui qui est l'esclave du démon est mort. Celui qui ne fait pas les œuvres de Dieu est un oisif. Celui qui vole le bien d'autrui est un mort. Celui qui ne fait pas part de son bien est un oisif. Vous avez vaqué aux œuvres de la miséricorde, si vous avez partagé vos biens avec le pauvre. Vous avez jeûné véritablement, si ce que vous deviez manger pendant le jour, vous l'avez donné à l'indigent; si vous jeûnez et si vous ne donnez à personne, vous êtes oisif, vous n'avez rien fait.

Il sortit ensuite vers la sixième heure (époque d'Abraham à Moïse) *et vers la neuvième* (époque de Moïse jusqu'au Christ), pour se produire de plus en plus, *et fit de même*, c'est-à-dire invita et promit une récompense; *et*

vers la onzième heure, c'est-à-dire dans les derniers temps, à savoir les temps du Christ jusqu'à la consommation des siècles. Il sortit surtout et se manifesta plus clairement avec le Christ, et il en trouva d'autres arrêtés, debout, ne marchant pas, ne s'humiliant pas; c'étaient les gentils; *et il leur dit :* Pourquoi *restez-vous là*, dans ce lieu si périlleux, *tout le jour*, lorsque vous avez un temps favorable et une grande récompense assurée? *Ils lui dirent : Parce que personne ne nous a loués;* c'est-à-dire parce que nul prophète, nul docteur, n'est venu nous instruire. *Il leur dit : Et vous aussi, allez à ma vigne;* c'est-à-dire croyez, traduisez ensuite la foi de votre cœur, réalisez cette croyance dans vos œuvres. D'après saint Jean Chrysostôme (*Hom.* 14, *Operis imperf.*), celui qui ne travaille pas dans cette vie, ne s'assied pas au banquet céleste dans l'autre. Cette parole s'applique généralement aux divers âges du monde; mais moralement, elle peut s'appliquer aux élus et aux diverses époques de la vocation. Le matin et la première heure, c'est l'enfance. La troisième heure marque l'adolescence; la sixième heure, c'est la jeunesse et l'âge viril. La neuvième heure, c'est la vieillesse; et par la onzième heure on entend la décrépitude.

L'homme qui néglige de travailler à son salut est dit oisif pendant tout le jour ou toute sa vie. Dieu appelle les hommes à la grâce et à la gloire en tout temps et à tout âge, parce qu'il en est toujours qui se corrigent et que Dieu récompense. Un repentir sincère n'arrive jamais trop tard. Prenons ici les paroles d'un homme qui se parle à lui-même : Te voilà arrivé à ta neuvième heure, dit-il, pourquoi restes-tu oisif? Tu touches à la onzième heure de ta vie; pourquoi t'arrêter? Et quelle autre heure at-

tends-tu encore? Travaille à ton salut; l'homme qui veut servir Dieu sera admis gracieusement, même à la dernière heure. Saint Isidore marque à l'homme six âges dans cette vie. Un septième âge de l'homme est le jour de repos des âmes jusqu'au jugement. Alors viendra la résurrection des corps, qui commencera un huitième âge pour l'homme, *lorsque le soir sera venu*, à la fin du monde ou de la vie. Selon saint Jean Chrysostôme (*ibid.*), il faut considérer que Dieu ne paye pas dès le matin, mais seulement le soir, parce qu'il ne récompense que l'ouvrier fidèle qui persévère. *Le Seigneur de la vigne dit à son intendant*, c'est-à-dire Dieu le Père dit au Christ, car son Père lui a remis toute sa puissance : *Appelez les ouvriers*, et non les oisifs, devant votre tribunal, *et payez-les, en commençant par les derniers jusqu'aux premiers*. Le denier est donné aux derniers d'abord parce que, dit saint Jean Chrysostôme, il était juste de payer tout le monde. Mais, payer les derniers d'abord ne choquait pas la justice et était très-conforme à la miséricorde et à la bonté de Dieu. Il donne d'abord leur salaire aux derniers ouvriers, ensuite aux premiers. La miséricorde divine ne regarde ni à l'ordre ni au rang; Dieu qui, dans ses dons, regarde plus aux causes et à l'intention qu'à l'ouvrage rendu et au temps employé, supplée par sa grâce à ce qui manque. Ce qui fait dire à saint Bernard : Exagérez vos mérites autant que vous voudrez, vantez vos sueurs, *la miséricorde de Dieu vaut mieux* (*Psalm.* 62) *que tout* ce que nous pouvons lui offrir nous-mêmes. C'est elle qui me permet de réparer mes actions défectueuses. C'est ainsi que, d'après l'ordre du père de famille, les derniers reçurent, comme les premiers, un denier chacun, c'est-à-dire tout ce qui était convenu, à sa-

voir la vie éternelle. Selon saint Augustin (*de Sacr. Virg., cap.* xxvi), ce seul denier qu'on donne à tous est une seule vie éternelle, récompense future de chacun, égale pour tous, d'une égale durée pour tous ; parce que là, la durée n'est plus relative, mais absolue. Là cependant existera une seule différence, la diversité et l'éclat des mérites parmi les élus. Ce seul denier donc est multiple en soi, à cause de la différence des mérites des sujets qui le reçoivent. Dans le ciel, il est un nombre infini de mérites différents. *Et les premiers recevant le denier, murmuraient contre le père de famille, disant : Les derniers ont travaillé une heure, et vous les traitez comme nous, qui avons porté le poids du jour et la chaleur.* Le poids du jour signifie la justice qui tient compte des heures pour ceux qui sont engagés. La chaleur du jour, ce sont les tentations que nous offrent les diverses circonstances de la journée, par suite de la malice de notre ennemi et de nos propres faiblesses, surtout les faiblesses et les passions charnelles. Nous avons supporté le poids du jour, parce que nous avons observé la justice, en faisant notre devoir à chaque instant, sans relâche. On peut dire aussi que ces murmures étaient des murmures d'admiration, à l'endroit de la bonté infinie de Dieu, quand il récompense ses saints. Il y a donc deux murmures, un murmure de plainte, et un murmure d'admiration. De la part des ouvriers, c'est un murmure de plainte, qui amène de notre part un murmure d'approbation. Il en est ainsi du murmure des saints ou des élus. Sans se plaindre de la gloire réservée à d'autres nouveaux venus, lorsque eux-mêmes ont été plus longtemps engagés dans le service de Dieu, ils s'étonnent de sa bonté inépuisable et ne murmuren

que de la bonne manière à propos de sa libéralité et de sa miséricorde, qui font que, sans effort et d'un seul coup, les derniers sont couronnés comme eux dans la gloire.

C'est ainsi que Pierre put murmurer en voyant le bon larron jugé digne d'arriver avant lui dans la gloire. Observons que le salaire donné est juste aux yeux mêmes des premiers venus, puisque le prix convenu est donné à tous. Dieu n'agit pas injustement avec les premiers; il agit miséricordieusement avec les derniers. Aux premiers sa justice, aux seconds sa bonté. Par ces deux attributs, Dieu comble la différence des actions des uns et des autres. Et cela, pour montrer, d'après l'Apôtre, que nous ne sommes pas sauvés par les œuvres (*Galat.*, II). Le Seigneur ne regarde pas à la quantité ni à la quotité, mais à l'intention et à la charité de nos œuvres. Une pénitence tardive, si elle est véritable, ne fait perdre ni ne diminue la grâce de Dieu.

Mais bien que les derniers soient autant récompensés que les premiers, il ne faut pas différer follement de se convertir, ni attendre la onzième heure ou le dernier moment, de peur que, surchargés de nos péchés, nous ne nous fassions enfin un cœur impénitent et incapable de recevoir le pardon de nos fautes; ou que, dans le cas d'un repentir sincère, nous n'ayons pas le temps d'accomplir la pénitence réclamée par la justice. Si cependant vous avez remis à la onzième heure le moment de bien vivre, pas de paresse alors; redoublez d'efforts. Tullius dit (*de Officiis*, I) : Les vieillards doivent se ralentir pour les exercices du corps, mais redoubler d'ardeur pour les exercices de l'âme. La vieillesse doit surtout se garder de la langueur et de la paresse.

Moralement parlant, ces murmures des premiers ouvriers peuvent servir d'instruction à certains moines qui murmurent quand on leur préfère de nouveaux venus ou de plus jeunes qu'eux, pour les emplois ou les honneurs. Cet exemple montre aux religieux qu'ils ne doivent pas établir dans leur esprit de comparaison entre eux et les gens du monde, moins assidus qu'un religieux au service de Dieu. Souvent, comme nous le voyons ici dans l'Évangile, de simples séculiers égalent en mérites des religieux réguliers, et les surpassent même quelquefois.

Mais Jésus répondit à l'un d'eux : Mon ami, je ne te fais point d'injustice; n'étais-tu pas convenu avec moi d'un denier? Ce que le père de famille répond à l'un des ouvriers, il le dit à tous. Tous étaient dans le même cas, et avaient les mêmes raisons de murmurer. Il n'y a pas injustice dans une libéralité gratuite faite à un autre. N'était-il pas convenu d'un denier pour chacun des ouvriers? Prends ce qui est à toi; je suis prêt à te récompenser selon ton mérite. Va, et entre dans la joie et les intentions de ton maître. Après t'avoir rendu justice, ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux? Comme s'il disait : La volonté de Dieu est toujours droite. Dieu ne veut jamais que des choses licites. Donc, de ce que Dieu veut une chose, elle est licite *à priori*. Mais au contraire, *à posteriori*, quand une chose est licite, nous pouvons la vouloir. Et pour prouver que ce que veut Dieu est non-seulement licite, mais rempli de bénignité, Jésus ajoute : *Ton œil est-il mauvais parce que je suis bon?* Saint Grégoire dit à ce propos (*Homil.* 19, *in Evang.*) : Il y a folie à s'élever contre la bonté de Dieu. Il faudrait se plaindre si Dieu ne donnait pas ce qu'il doit, et non pas lorsqu'il donne ce

qu'il ne doit pas. Et saint Jean Chrysostôme (*Homil. 4, Operis imperfecti*) : On ne saurait se plaindre justement de celui dont les faveurs dépassent nos désirs ou notre espérance.

Concluons et résumons la parabole entière en peu de mots : *Ainsi les derniers seront les premiers, et les premiers, les derniers.* Souvent, en effet, ceux qui viennent tard à la pénitence sont plutôt récompensés que ceux qui viennent dès la première heure. Une mort prématurée est la cause de cette faveur. Souvent aussi ceux qui viennent tard à la pénitence apportent une ferveur plus grande que les premiers venus. Ici, c'est comme pour le voyageur attardé, qui presse le pas pour regagner le temps perdu. Enfin, ces dernières paroles peuvent s'entendre encore ainsi : Les derniers à leurs propres yeux sont les premiers aux yeux de Dieu ; les derniers au jugement des hommes sont souvent les premiers au jugement de Dieu. Dieu ne regarde pas l'écorce de l'homme, il va au fond des cœurs. Si tous, dans cette parabole, ont reçu un denier, il n'en faut pas conclure que tous ceux qui sont appelés à la foi soient sauvés ; d'où ces paroles terribles : *Car beaucoup* des ouvriers de la première, de la troisième, de la sixième, de la neuvième et de la dernière heure *sont appelés, mais peu sont élus* et reçus dans le ciel. Beaucoup font partie de l'Église militante qui ne feront jamais partie de l'Église triomphante. Ainsi, il y en a peu qui soient sauvés, relativement au grand nombre de ceux qui sont appelés tout le long du jour. Selon saint Grégoire (*Homil.* 19) : Un grand nombre sont croyants, un grand nombre remplissent les enceintes des temples du Seigneur ; peu parviennent dans son royaume céleste. Ainsi, les enfants d'Is-

raël, dont le plus grand nombre était appelé à entrer dans la terre de promission, n'y entrèrent cependant qu'en petit nombre Gédéon aussi appelle beaucoup de soldats au combat pour n'en choisir qu'un petit nombre qu'il amène avec lui. Parce que la voie est large, et spacieuse la porte qui mène à notre perte, beaucoup entrent par là ; mais la voie est étroite, et aussi étroite est la porte, qui conduit à la vie, et peu entrent par cette porte. L'homme dit : Reposez-vous pour mieux travailler ; Dieu dit : Travaillez pour mieux reposer. C'est au prix d'un travail continuel et incessant que s'acquiert la récompense future. L'homme qui se sera laborieusement occupé de vertus, entendra ces paroles consolantes, sorties de la bouche d'un Dieu (*Matth.*, XI) : *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et surchargés, et je vous restaurerai.* La récompense d'un Dieu sera d'autant plus grande que le travail aura été plus soutenu. L'Apôtre l'atteste (I *Cor.*, III) : *Chacun recevra sa récompense d'après son travail.* Tous ceux qui sont appelés savent qu'ils le sont, mais personne ne sait s'il est élu ; raison de plus pour nous de redoubler de sollicitude pour opérer notre salut. Saint Grégoire dit : Il est deux choses auxquelles il faut faire la plus grande attention : d'abord, que personne ne présume trop de lui-même, car, quoique bien certain d'être appelé à la foi, tout homme ignore s'il est digne du bonheur éternel. La seconde chose à observer, c'est que personne, en voyant son prochain dans l'abîme du vice, n'ose le condamner, parce que personne n'a encore sondé les trésors de la miséricorde divine. Nous voyons bien ce que le pécheur est aujourd'hui, mais nous ignorons ce qu'il sera demain. Souvent, celui que nous voyons venir après nous, nous précède par

la supériorité d'une bonne œuvre, et demain nous suivons à peine celui que nous paraissions devancer aujourd'hui. Saint Chrysostôme dit (*Homil.* 6, *in Matth.*) : Cette parabole est destinée à exciter, et la confiance de ceux qui arrivent tard à la pénitence, et leur ferveur, puisqu'elle nous montre qu'en cette vie il n'est pas de pénitence si tardive qui ne puisse, par la ferveur, précéder en mérite toute autre qui l'a devancée dans l'ordre des temps, mais qui, sans s'être relâchée, ne marche pas avec la même ardeur. A tout âge et à toute heure donc le pécheur est bien reçu de Dieu. *En quelque temps que le pécheur se convertisse et se repente*, dit Ezéchiel, *il vivra, il sera sauvé.* En attendant, nous devons vivre chaque jour comme si ce jour était le dernier de notre vie. Un païen dit (*Senec.*, *Epist.* 13) : Nous devons ordonner chaque jour de notre vie comme s'il s'agissait ce jour-là de mourir et de livrer notre dernier combat. Celui-là est très-heureux et son maître certainement, qui voit venir le lendemain sans crainte ni impatience. Entre autres travers, la folie a cela de particulier qu'elle commence toujours à vivre. Quoi de plus honteux que la conduite d'un vieillard qui commence à vivre? Quoi de plus beau, au contraire, que de dire adieu à la vie avant que la mort vienne nous trouver, et d'attendre ensuite, dégagés de soins, le terme final de nos jours? Ainsi parle Sénèque. Rien ne sert à vaincre notre penchant au mal comme la pensée de la mort. Ce qui fait dire au Sage : *Dans toutes vos actions, rappelez-vous votre dernière heure, et vous ne pécherez jamais* (*Eccl.*, VII). Et saint Grégoire (*Lib. Moral., cap.* XXXI) : Rien ne sert à dompter les diverses passions comme la pensée sans cesse présente de la mort. Et saint Bernard : C'est un excellent

remède pour revenir au Seigneur, d'avoir devant ses yeux la mort. Il importe beaucoup, pour nous tirer de notre paresse et de notre langueur, de jeter les yeux sur Jésus et sur ceux qui règlent leur vie sur ce divin modèle. C'est le moyen de sortir de notre relâchement et de notre apathie, pour embrasser la ferveur et avancer dans la vie spirituelle.

CHAPITRE CVI

L'ÉCONOME INFIDÈLE

Ensuite Jésus fait entendre la parabole de l'économe infidèle qu'on avait accusé auprès de son maître d'avoir dissipé ses biens. Cette parabole, ainsi que la précédente, était adressée spécialement à ses disciples, parce que la charge d'économe et le devoir rigoureux de rendre compte de leur administration, regardent les dignitaires de l'Église. Notre économe craignant donc d'être chassé de son emploi, et de tomber dans la misère, fait grâce aux débiteurs de son maître, afin d'être reçu chez eux dans son malheur, en souvenir d'un service rendu ; et le maître lui-même loue cet économe infidèle d'avoir agi prudemment. Cette parabole demande quelques explications. Cet homme vraiment riche qui avait un économe, c'est Dieu qui ne demande pas mieux que d'être dépouillé, et qui dans ce but se fait homme pour nous. Dieu a trois sortes d'intendants sur la

terre : pour les choses spirituelles, l'évêque; pour les choses temporelles, le prince; pour les unes et les autres, chaque chrétien en particulier. Nous avons chacun un triple domaine qui nous a été confié ; d'abord le monde. Ses fruits sont les biens temporels. Chaque chrétien doit les garder pour qu'ils ne tombent pas au pouvoir des méchants et afin qu'ils passent de ses mains aux mains des serviteurs de Dieu. Secondement, notre corps, sur lequel chacun doit veiller, de peur que la mort ne pénètre jusqu'à l'âme par la porte des sens. Les biens mêmes du corps, comme la santé et la force, doivent être employés au service et à la gloire de Dieu. Troisièmement, notre âme que nous devons garder des mauvaises pensées, et dont toutes les forces doivent être dirigées vers la connaissance, l'amour et l'honneur de Dieu. Il y avait donc un économe, nous en avons parlé, qui fut accusé auprès de son maître, c'est-à-dire auprès de Dieu, d'avoir mal géré son bien : ces biens sont à Dieu, à qui tout appartient ; ils sont à nous, à qui ils profitent. Dieu se plaint donc de son intendant parce qu'il a dissipé son bien, en en usant mal, en l'employant aux choses illicites ou superflues, en appliquant son corps aux voluptés et en remplissant son âme de pensées impures. *Et il l'appela ;* Dieu le rappelle à lui-même, à ses inspirations intérieures, à la prédication de sa parole, à l'aumône, aux macérations du corps, à la crainte des châtiments éternels ; *Et lui dit ;* le corrigeant et l'avertissant en cette vie : *Qu'est-ce que j'entends dire de toi ?* mon dispensateur de biens, *rends-moi compte de ton administration ;* et de ton vivant, pense à régler tes actions. En effet il faudra toujours rendre compte, dans cette vie ou dans l'autre. Mais, comme après la mort tu ne pourras être économe, ni mériter, tu

ne pourras satisfaire à Dieu de tes biens par l'aumône, de ton corps par le jeûne, de ton âme par la prière. Les trois paroles que dit ici le Christ au pécheur font trembler; et, si elles étaient sans cesse présentes à notre esprit, nous ne pécherions jamais. La première, c'est un reproche sévère : *Qu'est-ce que j'entends de toi?* mon économe enrichi de toutes mes faveurs, prévenu de mes bénédictions, et devenu le dissipateur du dépôt que je t'ai confié. *Qu'est-ce que j'entends?* un cri qui s'élève de terre, et qui t'accuse de crimes horribles, de vices invétérés et de dilapidations.

La seconde parole est plus pressante encore : Comptons dit-il, ou *rends compte de ton administration*. Parole sans réplique, parole terrifiante! Cette même parole nous sera adressée, lorsque nous devrons rendre compte des secrètes pensées de nos cœurs, de nos paroles oiseuses, et de toutes nos actions. Alors seront brisés les sceaux des livres célestes. Alors sera ouvert le livre de notre conscience, dans lequel sera lu tout ce que l'homme a pensé, a dit, a fait. Alors tout sera examiné; alors, toute notre vie repassera sous nos yeux et sous les yeux de tous. La troisième parole est une parole d'amère douleur qui enfante le regret et parfois le désespoir : *tu ne pourras plus désormais gouverner mon bien*. En effet, dans la vie future, l'homme n'a plus de domaine à faire valoir ; de sorte que désormais il ne peut mériter ni démériter. L'âme éprouve donc une immense douleur, lorsque, à l'approche de la mort, elle s'entend dire : Plus d'exploitation désormais concédée à la vertu. C'est alors qu'elle donnerait volontiers le monde entier pour l'espace d'une heure de pénitence; mais ce court moment même ne lui est pas concédé;

parce que le temps est arrivé de rendre compte, et non d'exercer. Pénétrons-nous donc bien de cette triple parole d'un juge sévère, et pour ne pas être condamnés pour toujours, attachons-nous à le calmer avant l'heure de la sentence.

L'économe tremblant devant une reddition de compte, comme devant la mort, *se dit en lui-même.* Il se parle, il se consulte, parce qu'il n'a pas d'amis pour le conseiller : *Que ferai-je, puisque mon maître m'ôte l'administration de son bien?* c'est-à-dire, je suis sur le point de perdre tout, corps, âme, bien. A la veille de la mort, souvent il arrive que ceux qui ressemblent à cet économe, sont amenés à la pénitence et à la pensée de la vie future par la crainte de mourir. Ainsi, le pécheur doit penser toujours, selon Job, à ce qu'il fera quand le Seigneur se dressera devant lui comme juge, et à ce qu'il pourra répondre à ses demandes. Job dit : Que ferai-je alors? et non pas que dirai-je? parce que, une fois que nous serons arrivés devant le juge suprême, qui veut des actions méritoires et non des paroles plus ou moins persuasives, le temps d'agir sera passé pour toujours. *Je ne puis cultiver la terre et j'ai honte de mendier ;* c'est-à-dire enfin le temps d'opérer est passé. Après la mort, l'âme ne peut rien pour son salut. Saint Chrysostôme dit : La vie présente nous est donnée pour nous appliquer à l'exercice des commandements de Dieu ; la vie future est le soulagement ou la récompense de ceux qui les ont observés. Si vous n'avez pas mis la main à l'œuvre dans cette vie, en vain attendez-vous une récompense en l'autre. Ce que vous ne pouvez obtenir par vous-même, ne le demandez pas par d'autres ; vous ne l'obtiendriez pas. Vous avez l'exemple des vierges folles

qui demandent sans l'obtenir, de l'huile aux vierges sages. Vous avez l'exemple du mauvais riche dont les basses supplications ne méritèrent pas d'obtenir une goutte d'eau.

Je sais ce que je ferai. Avant qu'une sentence de mort m'arrache aux exercices de la vie, je remettrai leurs dettes aux débiteurs de mon maître, et je leur ferai largesse de ses propres biens; afin que, lorsque j'aurai perdu ma charge, ils me reçoivent chez eux, c'est-à-dire afin d'être, par leurs suffrages et par leurs mérites, admis dans la vie éternelle. Il est dit *chez eux*, au pluriel, parce que dans le ciel, *il y a diverses demeures* comme divers degrés de gloire (*Joan.*, XIV). Dans ces diverses demeures nul ne peut entrer que par la porte de la miséricorde, ou spirituelle ou corporelle. C'est pour démontrer cette vérité que Salomon, à l'entrée du Saint des saints, construisit deux pétites portes de bois d'olivier ; cet arbre est l'emblème de la miséricorde divine. Notons que les demeures célestes appartiennent aux pauvres à qui elles ont été données (*Matth.* V). Le royaume des cieux est le partage des pauvres spirituels, ou de ceux qui ont chassé l'ambition de leurs cœurs ; de sorte que si les riches veulent le posséder, il faut qu'ils deviennent pauvres de pensée ou d'intention ; c'est le seul moyen d'acheter aux pauvres leurs demeures célestes. Les riches ont leurs habitations sur la terre, les pauvres ont la leur dans le ciel. Que les riches reçoivent donc volontiers les pauvres dans leurs demeures sur la terre, pour que les pauvres les reçoivent à leur tour dans la leur au ciel. Ce qui fait dire à saint Augustin : Donnez et vous recevrez ; donnez la terre et vous recevrez le ciel. Ce qui nous conduit à dire de nouveau que l'homme en cette vie a

reçu trois domaines à cultiver : le monde, son propre corps et son âme, dont les fruits doivent être rapportés au ciel ou à la gloire de Dieu. Il doit appliquer son corps aux jeûnes, aux veilles et aux autres travaux faits en vue de Dieu ; et alors la santé, la force, la beauté qui sont des biens de l'ordre corporel, seront pour nous des biens profitables. Mais si l'homme ne peut soutenir les fatigues du corps, s'il dit avec l'économe : *Je ne puis cultiver la terre ;* qu'il applique du moins les facultés de l'âme, qui sont l'amour, la connaissance et la mémoire, à la prière, à la méditation de la loi de Dieu, à l'amour ou au pardon de tous ses ennemis, afin de compenser, par la prière, ce qui manque à ses austérités. Et encore, s'il rougit de prier, parce que ce n'est nullement sa profession, et qu'il ne saurait le faire ; s'il dit comme l'économe de notre Évangile : *J'ai honte de mendier*, parce que celui qui prie ne fait pas autre chose aux yeux de Dieu dont il mendie les faveurs, il ne lui reste qu'à donner de ses biens temporels pour remplacer le tribut du corps et de l'âme. Le jeûne qui donne les biens du corps, la prière qui donne les biens de l'âme, et l'aumône qui donne les biens du monde, nous procurent donc la vie éternelle.

Il fit donc venir l'un après l'autre tous les débiteurs de son maître. Ils étaient pauvres, ils étaient aussi religieux, parce que les pauvres et les religieux, quoique justes, sont débiteurs de Dieu. Il leur fait grâce des biens temporels dont il a la gestion et l'économie, leur remet l'huile et le froment, l'huile de la compassion et le froment qui soutient la vie. Faisons de même, car c'est pour nous servir d'exemple que cette parabole est écrite ; donnons aux pauvres le superflu des biens que Dieu nous a départis,

à savoir, l'huile de la compassion intérieure et le froment de la subvention extérieure. Comme l'économe, nous ne sommes pas les maîtres, mais les dispensateurs des biens que Dieu nous a donnés. Il est remis une plus grande quantité d'huile que de froment pour signifier que toujours, quelles que soient nos largesses réelles, notre compassion doit être encore plus grande. *Le maître loua cet économe infidèle de ce qu'il avait agi prudemment.* Prudemment à son point de vue ; mais prudemment aussi au point de vue de Dieu, car la prudence bien entendue est une providence en quelque sorte. Ce fait étonnera moins, si l'on fait attention que Dieu était cet homme riche qui aime à répandre ses biens, et qui ne blâme son intendant que du peu de parti qu'il tire des ressources dont la gestion lui est confiée. Les riches de ce monde ne sont jamais louables à cause de leurs actions illicites ou de leurs fraudes; mais s'ils se convertissent prudemment, s'ils mettent autant ou plus de soin à faire le bien qu'ils n'en ont mis à faire le mal, il faut leur en savoir gré, ce à quoi Dieu ne manque jamais pour encourager de plus fréquentes satisfactions et faire triompher définitivement la justice.

Non-seulement son propre maître, mais le Maître de tous semble applaudir à cet économe. On voit le sens moral de cette parabole, quand il est dit : *Car les enfants de ce siècle sont plus habiles dans la conduite de leurs affaires que les enfants de lumière.* Par cette réflexion, Dieu semble faire entendre que le défaut de cette prudence est regrettable dans les enfants de Dieu. Comme le hibou et le chat se dirigent mieux dans la nuit que l'homme, ainsi les enfants des ténèbres ont les yeux plus clairvoyants dans leurs affaires que les enfants de lumière. Il faut inculquer cette

vérité aux enfants de lumière, ainsi que le fait la parabole, afin qu'ils rougissent d'être vaincus par les enfants du siècle en pareil cas. Bède dit (*in cap.* XVI *Luc.*) : Que les prudents du monde apprennent le cas qu'un Dieu juste fait de la sagesse du siècle, qui n'est qu'une demi-sagesse, et ils l'abandonneront pour la sagesse entière de Dieu, bien autrement préférable, selon cette parole du plus grand des prophètes (*Isa.*, v) : *Malheur à vous, qui êtes sages à vos propres yeux! Malheur à ceux qui croient à leur prudence !*

Malheur à nous, dit saint Jérôme, écrivant à Hébidius. Nous sommes fervents et pleins d'ardeur pour les choses de ce monde, et nous sommes de glace pour les choses du ciel. Nous nous montrons tièdes pour les plus grandes choses, tandis que les plus petites excitent en nous de vifs transports. Nous cherchons sans fin ce qui doit finir ; mais les biens célestes, les immortels honneurs, nous n'en faisons aucun cas. Notons ici qu'il y a une sagesse malheureuse et toute charnelle : c'est celle des avares ; ce n'est pas celle de notre économe, qui est loué parce qu'il remet. Il y a encore la sagesse des superbes dans la recherche des honneurs ; ce n'est pas tout à fait celle de l'économe infidèle qui s'humilie, et qui reconnaît presque sa faute. Il y a aussi la sagesse des luxurieux dans la recherche des plaisirs. L'apôtre saint Jacques dit (*Epist.* III) : *Ce n'est pas là une sagesse qui vient d'en haut, mais une sagesse terrestre, animale, diabolique.* Terrestre, quant aux avares ; animale, quant aux luxurieux ; diabolique, quant aux superbes. Il y a, au point de vue du salut, une sagesse superflue : c'est la sagesse mondaine ou séculière, la même que la sagesse philosophique en général. Il y a enfin une sagesse nécessaire et indispensable, celle qui tend au salut

de nos âmes. Elle est au-dessus de toute sagesse humaine, et prend le nom de sagesse divine. C'est cette sagesse qui nous fait enfants de Dieu. Maintenant, le moyen de distinguer les enfants du siècle des enfants de Dieu, c'est de regarder aux œuvres auxquelles s'appliquent les uns et les autres. La parabole ajoute : *Et moi je vous dis : Employez les richesses injustes à vous-faire des amis, afin que quand vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les demeures éternelles.* C'est vers ces demeures que le prophète soupire quand il dit (*Psal.* 84) : *Que vos tabernacles sont aimables, ô Seigneur !* C'est donc comme si Jésus disait : Si l'économe infidèle, malgré sa fraude, est loué d'avoir songé à l'avenir, quelle récompense attend ceux qui s'occuperont légitimement de leur salut, en donnant de leurs propres biens ?

Saint Grégoire ajoute (*lib.* XXI, *Moral. cap.* XIV) : Si nous, les économes de Dieu, nous pouvons acquérir le ciel, en nous conciliant, par des dons, l'amitié des pauvres; nous sommes autorisés à penser que l'homme riche qui nous a procuré le moyen d'agir ainsi, recevra le centuple de ce qu'il aura dépensé.

Les pauvres nous recevront dans leurs demeures célestes, si nous les avons reçus avant dans nos demeures sur la terre. Saint Augustin dit (*lib.* V, *Hom.* 14) : Dieu a réparti tous les biens à deux espèces d'hommes : aux riches les biens terrestres, aux pauvres les biens du ciel ; mais le Seigneur, qui désire le salut de tous, veut que les riches fassent part aux pauvres d'une partie de leur héritage sur la terre, et réciproquement ; de sorte que, tour à tour, les uns fournissent ce qui manque aux autres, dans deux royaumes différents.

Si tous les pauvres ne nous peuvent pas recevoir dans les demeures du ciel, en vertu de nos largesses, les anges et les saints nous y recevront pour eux, parce que l'aumône nous fait acquérir les faveurs de toute la hiérarchie céleste. Et, quoiqu'il soit bon et même préférable de choisir des pauvres vertueux pour les secourir, cependant, celui qui donne à un pécheur indigent, parce qu'il est homme, et non parce qu'il est pécheur, nourrit un juste à ses yeux et aux yeux de Dieu, attendu que sa charité s'attache à la nature humaine et non au péché. Que celui cependant qui doit recevoir l'aumône s'examine et qu'il ne reçoive qu'autant qu'il est dans l'indigence, pour ne pas commettre un vol. Ecoutons saint Jérôme : Moine, dit-il, si tu es dans l'indigence et que tu reçoives l'aumône, tu donnes plus que tu ne reçois. Mais si tu reçois, n'étant pas dans l'indigence, tu ravis le bien d'autrui. Or, un moine n'est pas dans l'indigence quand il a le nécessaire. Ce nécessaire, l'apôtre saint Paul le définit en ces termes (I *Timoth.*, VI) : *Ayant des aliments et de quoi nous couvrir, nous sommes contents*. Dans la collation de l'abbé Abraham, on lit ces paroles, qui s'adressent à un moine : Une seule considération fera voir que votre position n'est pas tant à plaindre ; vous jouissez d'un corps sain et robuste, et cependant l'aumône, qui n'est due qu'aux infirmes, vient vous nourrir. Appliquons-nous donc de plus en plus aux œuvres de miséricorde, qui nous procurent de si grands biens et dans cette vie et dans l'autre. Je ne me souviens pas, dit saint Jérôme (*ad Nepotianum*), qu'un homme, après s'être livré avec plaisir aux diverses œuvres de charité, ait fait une mauvaise fin. Il a un grand nombre d'intercesseurs; or, il est impossible que les prières d'un grand

nombre ne soient pas écoutées. Saint Léon, pape, ajoute : Tout ce que nous dépensons à nourrir les pauvres, à guérir les malades, à racheter les captifs, et en diverses autres œuvres pies, au lieu de diminuer notre avoir, l'augmente. Ce que la charité donne, prospère auprès de Dieu, et en donnant, elle se fait un trésor. *Bienheureux sont les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde* (*Matth.*, v). On ne se rappellera pas les péchés de ceux qui se seront montrés miséricordieux. Mais le religieux, et tout homme qui n'a pas les moyens de faire l'aumône, peut en faire spirituellement une très-agréable à Dieu : c'est d'y appliquer seulement sa volonté ; c'est de ne pas tenir compte au prochain des injustices qu'il a faites ; c'est de compatir, du fond du cœur, au malheur d'autrui.

Ainsi, qui que vous soyez, moine, clerc ou laïque, songez de votre vivant à faire du bien, afin qu'au jour du jugement vous sachiez quoi répondre quand vous entendrez cette parole : *Rendez compte de votre administration.* Nous sommes les économes et non les maîtres des biens temporels et spirituels qui nous ont été confiés pour les nécessités et l'usage du prochain, et si nous ne les lui donnons, nous sommes détenteurs du bien d'autrui. Saint Chrysostôme dit : Il est une opinion erronée et généralement répandue parmi les hommes, opinion qui augmente le nombre des crimes et diminue celui des bonnes actions : c'est de penser que tout ce que nous possédons pour notre usage en cette vie, nous le possédons comme maîtres. Aussi, nous y portons la main comme sur des biens du premier ordre ; le contraire est la vérité ; ce n'est pas comme maîtres que dans cette vie nous sommes établis dans notre propre maison, mais comme hôtes et étrangers. Nous al-

lons où nous ne voulons pas, et où nous ne pensons pas; et tel est riche maintenant qui bientôt sera pauvre. Donc, qui que vous soyez, vous ne tarderez pas à voir que vous n'êtes que le dispensateur des biens qui ne vous appartiennent pas, et que vous n'avez que le droit passager d'en user. Bannissons de notre cœur le faste d'un maître, pour prendre l'attitude et les sentiments modestes d'un simple économe.

Faites aussi attention à cette seconde parole qui vous sera adressée : *Vous ne pourrez plus désormais être mon économe*, ou faire des œuvres de salut. A ce propos, saint Jean Chrysostôme dit encore : Chaque jour de notre vie, Dieu nous fait entendre par sa grâce les mêmes paroles : à notre midi, le soir, à notre coucher. Mais comment profitons-nous de ses avis pour bien nous acquitter de nos fonctions aux diverses époques de notre vie ? L'économe fidèle, et qui a bien administré sa charge, désire avec saint Paul (*Philipp.*, I) être *dégagé des liens du corps, et être avec Jésus-Christ.* Celui dont les pensées sont terrestres a mille craintes au suprême moment. Pensez aussi que vous ne pourrez pas travailler à la terre et que vous aurez honte de mendier. Bède (*in cap.* XVI *Luc.*) dit : Après avoir perdu notre charge d'intendant, nous ne pourrons pas aller cultiver la terre; parce qu'après cette vie, dans laquelle seulement il est donné de travailler, nulle part ailleurs il ne nous est permis de chercher les fruits d'un bon entretien avec la bêche de l'ardente componction. Il est honteux de mendier à la manière des vierges folles et à la manière du paresseux dont Salomon dit (*Prov.*, XX.) : *Le paresseux ne laboure point à cause du froid, il mendiera aux jours de la moisson, et il ne lui sera rien donné.* Le véné-

rable Bède dit encore : Si ceux qui font l'aumône d'un argent mal acquis, se font des amis qui les recevront dans le ciel, que ne doivent pas attendre ceux qui dispensent une céleste nourriture, et qui donnent à leurs semblables en ce monde les éléments spirituels dont ils ont besoin ?

Après avoir parlé du gouvernement des intérêts matériels, le Seigneur parle de l'administration des biens spirituels, quand il dit : *Celui qui est fidèle dans les moindres choses, l'est aussi dans les grandes; et celui qui est injuste dans les petites choses, l'est aussi dans les grandes.* Par les moindres choses, on entend les biens temporels, et par les grandes, on entend l'administration des choses spirituelles. C'est comme si le Sauveur disait : Celui qui a sagement administré les biens temporels, mérite qu'on lui confie une administration plus considérable, celle des biens spirituels, parce qu'une première épreuve subie à son avantage, est une garantie pour une seconde; réciproquement, à celui qui s'est montré incapable de régir de petits intérêts, on ne doit pas lui en confier de plus grands. Ce sont toujours les intérêts spirituels opposés aux intérêts matériels. Ainsi un avare fait un mauvais prédicateur et un mauvais prélat. En effet, si vous n'avez pas eu les mains pures d'un vil argent, qui n'est pas un bien réel, qui n'est un bien qu'en apparence, qui osera vous confier les vrais biens, qui sont les biens spirituels ?

Voici l'exemple d'un évêque qui donna quatre fromages à garder à son neveu ; c'était pour l'éprouver. Après un certain temps, le neveu n'ayant pu les représenter à l'évêque, ce dernier refusa de lui livrer le soin des âmes. En agissant ainsi, il semblait lui dire : Si vous n'avez pas été

fidèle en ce qui n'est point à vous, qui voudra faire de vous un dispensateur des grâces célestes?

Saint Ambroise dit (*in cap.* XVI *Luc.*) : Les richesses nous sont étrangères. Elles sont en dehors de nous. Elles ne viennent pas avec nous, et nous ne les emportons pas en mourant; dès lors, elles ne sont pas à nous. La seule vertu nous accompagne au tombeau, comme notre bien. Saint Paul dit aussi (I *Timoth.*, IV) : *Nous n'avons rien apporté en ce monde; et il est certain que nous ne pouvons non plus en rien emporter. Mais la piété est une grande richesse.* Et selon saint Augustin : Un homme peut perdre malgré lui les biens temporels, mais il ne peut perdre que volontairement les biens éternels. Ecoutons Bède (*in cap.* XVI *Luc.*) : Il est fidèle dans les petites choses, celui dont les entrailles sont attachées à des œuvres de piété et de miséricorde, qui donne des aumônes, chérit son prochain. Celui qui s'attache tout entier à son Créateur, qui désire n'être qu'un seul esprit avec lui, celui-là est fidèle dans les grandes choses. Mais celui qui ne chérit pas un frère qu'il voit, celui qui n'a pas pitié du pauvre indigent, comment pourra-t-il aimer Dieu qu'il ne voit pas? Et comment pourra-t-il se donner lui-même à son Créateur? Il faut donc faire attention, en choisissant des prélats et des dignitaires à l'Église, quels sont ceux qui ont été plus fidèles dans les petites choses et s'informer de leur degré de piété envers Dieu et de miséricorde envers les pauvres; parce que ceux qui ne sont pas fidèles dans les petites choses, ne peuvent être fidèles dans les grandes. Saint Paul recommande à Timothée et à Tite, quand il s'agit de choisir un évêque, de considérer si le sujet a été fidèle, et s'il ne s'est pas montré avare dans la gestion de ses biens personnels (I *Tim.*, III),

car celui qui est avare des biens temporels, est avare souvent des talents spirituels. Il ne fait rien que pour de l'argent et règle sa conduite d'après la qualité ou le rang des personnes dont il fait acception. L'avarice et l'amour des richesses l'accompagnent jusque dans la gestion des choses spirituelles. Si de pareils évêques sont ordonnés dans l'Église, ce n'est pas par ordre de Dieu, mais par sa simple permission. Donnons donc des biens qui nous sont étrangers, pour recevoir des biens qui feront partie de nous-mêmes. Sacrifions en aumônes de petits biens pour en recevoir de plus grands. Semons dans la bénédiction, pour moissonner la bénédiction du pauvre. Celui qui sème d'une main avare récolte peu. On arrive à la grâce et à la gloire, c'est-à-dire aux biens d'une importance majeure, en se déshéritant en faveur de ses frères, des biens périssables de la fortune.

CHAPITRE CVII

LE MAUVAIS RICHE ET LE PAUVRE LAZARE COUCHÉ A SA PORTE

Les Pharisiens, qui étaient avares, entendant Jésus blâmer l'avarice inhérente au monde, et ne tolérer l'amour et le désir des richesses que dans un but de bienfaisance, afin de venir par l'aumône au secours des malheureux, se moquaient de lui comme d'un insensé, et comme si sa doctrine contrariait celle de l'Ancien Testament, où l'on voit des riches en grand nombre agréables à Dieu, et où les biens temporels sont promis aux observateurs de la loi de Dieu. Ils oubliaient ou ne faisaient pas attention que dans l'ancienne Loi, à des hommes charnels, Dieu promettait les biens de la terre, en vue des biens célestes; et que dans la nouvelle Loi, à des hommes régénérés par l'esprit, Dieu ordonnait, avec raison, la recherche de plus grands biens, des biens supérieurs du ciel. Ainsi, entre l'Évangile et l'ancienne Loi, il y avait différence de

promesses et de préceptes; mais cette différence était toute à l'avantage de l'Évangile, sans contrarier néanmoins la Loi écrite de Dieu par Moïse. En effet, on lit bien dans l'ancienne Loi : *Si vous vous attachez à moi par la volonté, si vous écoutez ma parole, vous mangerez les fruits de la terre.* Et dans l'Évangile : *Heureux les pauvres en esprit, parce que le royaume des cieux est à eux* (*Matth.*, v.). Mais on peut, et on doit dire de l'ancienne Loi, qu'elle ne promettait pas les biens temporels comme seule et haute récompense des observations légales, et que partout dans la sainte Écriture, où les biens de la terre sont promis aux bonnes actions, il faut comprendre surtout les biens spirituels plus durables et principalement et plus sûrement promis. Les biens temporels d'ailleurs ne nous sont pas donnés pour en faire un mauvais usage et pour nous seuls, comme le voulaient les pharisiens, dans le but de flatter leur avarice et de satisfaire leurs passions. Ils nous sont donnés pour en faire de bonnes œuvres dans la mesure de nos moyens. Faisons un bon usage des richesses et nous ne serons pas leurs esclaves, ni les esclaves du démon qui peut nous tenter par leur moyen. Au contraire, en agissant ainsi, les richesses nous seront réellement soumises comme un moyen de salut : témoins Abraham et les autres grands personnages de l'Ancien Testament, qui ont été riches et qui cependant ont servi Dieu selon son cœur.

Aussi le Seigneur s'empresse de réfuter les pharisiens; et les reprenant sur leur faux semblant de vertu et sur leur avarice, il leur dit : *Vous êtes de ceux qui veulent paraître justes devant les hommes, mais Dieu connaît vos cœurs*, que vous cachez en vain sous de fausses couleurs et de fausses apparences. Il ne voit pas comme les hommes, car, *ce qui*

est grand devant les hommes, est souvent abominable devant Dieu (*Luc.*, XVI). Les hommes ne voient qu'à l'extérieur, mais Dieu voit dans le plus profond des cœurs. Il voit, dans les pharisiens, une sainteté feinte, par conséquent une double iniquité. Que les hypocrites et les ambitieux réfléchissent sur ces paroles; plus ils font d'efforts pour paraître vertueux, plus ils s'exaltent aux yeux des hommes, plus ils sont abominables devant Dieu. De ce que Dieu voit les cœurs, c'est-à-dire nos actions, quelque secrètes qu'elles soient, c'est une nécessité pour tous, serait-on dans un désert, de s'abstenir du mal, même en pensée, et d'opérer le bien sans relâche. La pensée d'un Dieu partout présent, qui voit tout, qui punit toutes nos fautes, même les plus secrètes, est toujours ou presque toujours salutaire pour éloigner de notre esprit le désir du mal. C'est pourquoi Boèce nous dit: Ayez horreur du vice; pratiquez la vertu; que votre esprit s'élève vers les plus sublimes pensées, que votre espérance monte vers le ciel avec votre prière. Il y a nécessité pour vous d'être vertueux, plus qu'il ne m'est possible de le dire, puisque toutes vos actions se font sous les yeux d'un juge qui voit tout.

Pour blâmer de plus en plus les pharisiens et les confondre dans la justification qu'ils tentaient de leur conduite, et pour inculquer dans tous les esprits combien le précepte de l'aumône est nécessaire au salut, le Seigneur propose une seconde parabole destinée, plus que la première, à nous amener à des œuvres de miséricorde; c'est celle du riche condamné à cause de la dureté de son cœur. Il en est cependant qui prétendent que ceci n'est pas précisément une parabole, mais une histoire au fond, et qui

donnent à cet homme riche, que l'Écriture ne nomme pas, le nom de Nabal. C'était un Nabal, que David fut sur le point de tuer, parce qu'il lui avait refusé des vivres pour lui et ceux de sa suite. Selon saint Grégoire (*Hom.* 40, *in Evang.*), le nom de ce Nabal n'est pas écrit ici, parce qu'il était réprouvé de Dieu, comme le sont les noms des hommes d'iniquité auxquels le Sauveur dit : *Je ne vous ai jamais connus* (*Matth.*, VII).

Donc, parce que Dieu ne daigne pas le nommer, il est dit en général : *Il y avait un homme riche*, non pas tant à cause de la possession de ses richesses, qu'à cause de l'amour excessif qu'il en avait. Toutes les paroles qui suivent respirent la superfluité de l'orgueil et le faste ou la concupiscence des yeux. Cet homme *se revêtait de pourpre*, dit le récit évangélique, qui, pour signifier sa vaine gloire, le pare de la couleur la plus éclatante; *et de lin*, dessous sa robe de pourpre, marquant sa mollesse, par ce vêtement blanc et délicat appliqué plus particulièrement sur son corps. Voilà pour le luxe des habits et le faste extérieur de cet orgueilleux. *Il donnait tous les jours de magnifiques repas*. On voit ici le riche devenu l'esclave de son ventre plus qu'il ne convient, même dans son intérêt personnel. Superfluité de mets, concupiscence charnelle, c'est le même excès de luxe ici que pour les vêtements. Le faste royal qui le surchargeait à l'extérieur le portait à la mollesse et à la luxure intérieure. Tous les jours c'était une surabondance de mets et de boissons recherchées. *Et un homme nommé Lazare mendiait, couché à sa porte et couvert d'ulcères*. Ici, comme partout dans la vie, à côté du riche, le pauvre, parce que l'un ne saurait se passer de l'autre. Le riche procure au pauvre les biens temporels,

qui lui manquent, tandis que le pauvre rend au riche des biens spirituels en compensation de l'aumône qu'il reçoit de lui. Saint Chrysostôme dit à ce sujet (*Hom. de divite*) : Si le riche soutient le pauvre, il est soutenu à son tour par lui. Ici, le nom du pauvre est exprimé, parce que ce nom était dans les desseins de Dieu. C'est dans ces idées et dans ce sens que Dieu parle de Moïse, et qu'il dit : *Je vous connais par votre nom (Exod.*, XXXIII). C'est dans ce sens qu'il est dit aux pauvres dans l'abaissement : *Réjouissez-vous, soyez même dans la jubilation*, parce que vos noms sont inscrits dans le ciel. Lazare pauvre et humilié a un nom propre ici, quand le riche est jugé indigne de cette faible marque de distinction. C'est que les noms des bons sont inscrits dans le livre de Dieu, tandis que les noms des méchants ne sont inscrits que pour les enfers. Nous pouvons juger ici de toute la différence qu'il y a entre le monde et Dieu. Dans le monde, les riches sont célèbres par leur nom, tandis que les pauvres sont ignorés, et que leur nom reste inconnu. On a coutume de dire : Au sortir de la ville, nous avons rencontré tel ou tel, en le nommant, s'il est fortuné. On dit au contraire d'un pauvre en général et sans le nommer : En sortant de la ville, nous marchions accompagnés d'un seul et pauvre hère Dans l'Évangile il en est tout autrement, le nom du pauvre est exprimé, tandis que c'est le nom du riche qui reste ignoré. C'est que Dieu réprouve par jugement les riches orgueilleux, tandis qu'il connaît et approuve par jugement les pauvres qui ont vécu dans l'abaissement. Il regarde ceux-ci de près et avec faveur, tandis qu'il repousse au plus loin les premiers. Les noms des riches sont placés au faîte dans le monde; les noms des pauvres sont inscrits plus haut en-

core dans le ciel. Lazare est représenté plein d'ulcères, couché à la porte du riche, afin de faire toucher au doigt la dureté de l'un et de louer du même coup la patience de l'autre. Saint Chrysostôme s'écrie à ce sujet (*Hom. in Evang. de divite*) : O le plus malheureux des hommes ! Tu te vois presque mort devant ta porte dans la personne du pauvre, et tu n'as pas un seul mouvement de pitié. Si tu ne fais aucun cas des préceptes de Dieu, prends pitié du moins d'une condition qui au fond est la tienne, et d'un retour de fortune qui pourrait te mettre dans un pareil état. *Lazare souhaitait de se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche, et personne ne lui en donnait.* Cependant, par son attitude humiliée, le pauvre semblait dire au riche : Les miettes qui tombent de votre table me suffisent; faites-moi l'aumône de votre superflu; faites-moi du bien sans préjudice pour vous. Rien ne montre la dureté du mauvais riche comme de voir ici se perdre par sa faute ce qui eût suffi amplement au soulagement de plusieurs malheureux. Si personne dans la maison du riche ne donnait au pauvre Lazare, c'est que la dureté du maître avait endurci tous les cœurs. La vue du pauvre gisant à sa porte est la condamnation du riche sans pitié; et la vue journalière du riche, dont il n'est pas jaloux, est l'épreuve favorable au pauvre de la part de Dieu. En effet, la pauvreté, la maladie, la vue de l'abondance d'autrui, l'absence de tout secours et de toute consolation, rien n'émeut le pauvre Lazare. Saint Chrysostôme dit (*ibid.*) : La maladie n'est pas le plus grand des maux pour celui qui ne se trouve pas dans l'indigence; mais l'épreuve est doublement pénible, lorsqu'à la maladie vient s'ajouter la pauvreté. On peut juger de la position misérable de Lazare, en voyant qu'au

milieu de tous ses maux et de toutes ses plaies, sa préoccupation la plus grande est celle de la faim qui le tourmentait. *Personne ne lui donnait ; mais les chiens venaient, et léchaient ses ulcères.* Rien ne fait mieux sentir la dureté du riche que l'exemple donné des chiens compatissants et venant plus en aide à un malheureux que leur propre maître. Et cependant, au lieu de lécher ses plaies, ils pouvaient s'acharner sur lui; ni Lazare ni personne ne les eût retenus. *Or, il arriva que le pauvre mourut*, et qu'il *fut porté par les anges dans le sein d'Abraham.* Il s'agit ici non de Lazare lui-même, mais de son âme qui avait été sauvée dans la patience, et qui avait échangé la terre pour le ciel en quittant son corps. De pauvre qu'il était, devenu riche, Lazare est porté dans le sein d'Abraham, c'est-à-dire dans le séjour du repos, les limbes où se rendaient les âmes des justes après leur mort, avant la venue du Messie, attendant là que le Christ, par sa passion, leur donnât entrée dans la gloire. Ce séjour est appelé le sein d'Abraham, parce qu'Abraham, dit saint Augustin (*lib.* IV, *de Origine animæ, cap.* XXVI), était le père des peuples nombreux auxquels il est proposé pour modèle. Saint Chrysostôme dit : Ce n'était pas assez d'un ange pour porter l'âme d'un pauvre. Ils se rassemblent afin de former un concert de joie et un chœur de jubilation. Chaque ange en particulier se réjouit de supporter un poids glorieux, quand il s'agit pour eux de mener les hommes aux célestes demeures. *Le riche mourut aussi*, parce que les richesses ne peuvent défendre de la mort, *et il fut enseveli dans l'enfer*, c'est-à-dire que, réprouvé, il subit dans l'enfer le châtiment de son endurcissement et de ses vices.

Or, levant les yeux lorsqu'il était dans les supplices, il

vit de loin Abraham et Lazare dans son sein. Il est question ici des yeux de l'esprit, puisque le corps du riche était, par la mort, séparé de son âme. Les yeux du riche voient Abraham de loin pour marquer l'abîme qui sépare les réprouvés et les élus ; et pour comble de disgrâce, il voit, placé dans le sein d'Abraham, Lazare qu'il avait méprisé aux jours de sa prospérité. Le sein d'Abraham, avant la Passion du Christ, signifiait les limbes, comme nous l'avons dit ; mais depuis la résurrection du Christ, cette expression signifie le ciel où Abraham a été transporté comme saint de l'Ancien Testament. Écoutons le vénérable Bède (*in cap.* XVI *Lucæ*) : Le sein d'Abraham c'est le lieu de repos des pauvres qui se sont sanctifiés sur la terre, et à qui appartient le royaume du ciel où ils sont reçus après cette vie. Selon saint Augustin (*lib.* II, *Quæst. Evang.*, *cap.* XXVIII) : Avoir l'enfer pour sépulture, marque la réprobation profonde qui couvre de châtiments à leur mort les hommes superbes et sans pitié pour leurs frères malheureux. Ceux qui dans leur vie ne s'attachent qu'à briller au premier rang, seront un jour refoulés jusqu'au dernier. Saint Chrysostôme dit (*Concion.* II, *de Lazaro*) : Si le spectacle des biens dont il était privé pouvait aggraver pendant son vivant les souffrances de Lazare, couché à la porte du riche, la vue de Lazare à son tour au sein des délices, aggravait les tourments de l'enfer où était plongé le mauvais riche, et les rendait plus intolérables.

Et, s'écriant, il dit : Abraham, mon père, ayez pitié de moi; il appelle tardivement et inutilement son père celui qu'il n'avait pas imité dans ses œuvres de miséricorde et dont il n'était pas le fils spirituel. Il lui demande d'avoir

pitié de celui qui n'avait pas eu pitié de Lazare, ni, par conséquent, de son âme. *Envoyez Lazare afin qu'il trempe l'extrémité de son doigt dans l'eau, et qu'il rafraîchisse ma langue, parce que je suis tourmenté dans ces flammes.* Les expressions de doigt et de langue sont prises au figuré et spirituellement, comme elles ont coutume d'être prises quand il est question de Dieu qui est esprit. Ici, il s'agissait de deux âmes séparées et dans deux états bien différents. Le doigt de Lazare était son âme auxiliatrice, pouvant venir au secours de l'âme du riche, figurée par les appétits ou les passions de la langue qui ne sont autres que les appétits de la gourmandise. Saint Basile dit à ce sujet : Autant que nous pouvons, fuyons les délices du monde et la bonne chère, de peur qu'un jour, précipités dans les flammes de l'enfer, nous ne demandions en vain une goutte d'eau sans pouvoir l'obtenir.

Notre riche était rempli de vices. Il avait celui de l'avarice, parce qu'il était riche ; il était l'esclave des richesses qu'il ne répandait pas en aumônes, mais qu'il dépensait en plaisirs superflus. Il avait celui de la vaine gloire, qui apparaissait dans le luxe de ses habits. L'histoire montre l'énormité d'un tel péché ; car le premier qui se revêtit de la pourpre chez les Romains, mourut frappé de la foudre. L'homme doit plus s'attrister que se faire gloire du luxe des habits, en songeant à la première faute qui l'oblige à se couvrir. Les plus beaux habits ne peuvent valoir l'innocence dont l'homme était revêtu à son origine. Depuis la perte de notre innocence première, Dieu a voulu, dans sa colère, que nos habits ne couvrissent que nos défauts et notre misère. Le Seigneur, dit la Genèse (*cap.* III)), *fit à Adam et à sa femme des tuniques de peau et les en revêtit.*

C'est pour rappeler cette chute et cette dégradation de l'espèce humaine, que certains religieux se revêtent de peaux de bêtes. Il est inconvenant pour nous de briller par le luxe des habits, tandis que le Christ et les pauvres, ses frères, sont dénués de tout. Il ne faut pas oublier le vice de la gourmandise, qui était le défaut capital du riche ; car il donnait *tous les jours de magnifiques repas.* Ce défaut semble faire injure à l'espèce humaine ; car notre bouche, si on compare l'homme aux autres animaux, n'est pas en rapport avec la grandeur et l'étendue de notre corps. Par là, le Créateur ne semble-t-il pas nous faire un devoir de la sobriété en tout genre ? Le riche était sans pitié ; il n'eut pas compassion du pauvre Lazare, couvert d'ulcères, et c'est pourquoi Dieu fut sans pitié pour lui. C'est pourquoi aussi Dieu ne le connut pas, dédaignant de donner un nom à celui qui n'avait pas eu compassion du pauvre. Le riche cependant n'est pas répréhensible d'être riche, mais seulement de montrer une sordide avarice et de n'avoir rien voulu donner au pauvre de son superflu, préférant dépenser son bien en habits somptueux, en mets recherchés. Il n'est répréhensible enfin que d'avoir trop aimé les richesses et de s'en être rendu volontairement l'esclave. Saint Chrysostôme dit (*Hom.* 2, *in Epist. ad Philipp.*) : Son châtiment n'était pas la peine de ses richesses, mais la peine de sa dureté ; on ne l'accuse pas d'avoir dérobé le bien d'autrui, d'avoir été adultère, d'avoir été injuste, mais d'avoir été orgueilleux et dur.

Saint Grégoire ajoute à ce sujet (*Hom.* 40, *in Evang.*) : Comprenenez donc de quel châtiment ne sera pas puni celui qui dérobe, quand celui qui ne donne pas de son propre bien est précipité dans l'enfer. Que les hommes

du monde, et que les religieux eux-mêmes qui ambitionnent ou retiennent les biens temporels, pensent quels tourments les attendent si le riche est damné pour n'avoir pas fait l'aumône de ses biens. Celui qui garde le bien d'autrui, ou un bien injustement acquis, pèche contre la loi de Dieu et ne saurait être sauvé. Et cependant il en est qui pensent follement que nonobstant toute injustice, ils peuvent sauver leurs âmes. La conscience peut se pervertir, et l'on voit des gens amoureux des richesses qui ne se font aucun scrupule de les retenir injustement. Ils foulent aux pieds les commandements de Dieu qu'ils offensent et ne craignent pas de dépenser tout le fruit de leurs bonnes actions.

Que les riches et les puissants du monde y fassent bien attention, il n'est pas permis de voler, il n'est pas permis non plus de substituer au droit la loi du plus fort. Si les arbres croissaient en hauteur sans croître en même temps en largeur, la terre en contiendrait un plus grand nombre. Il en est ainsi des rois et des potentats, qui cherchent à agrandir leurs États ; il leur est permis de pousser de profondes racines, à condition de lever la tête vers le ciel, sans porter préjudice à un voisin. Mais tout est perdu, tout entre en confusion, parce que le contraire arrive. Que les hommes injustes ne se pressent pas trop de triompher ; un jour ils seront ensevelis dans l'enfer comme le mauvais riche, tandis que les victimes de leurs injustices iront avec Lazare dans le sein d'Abraham. Saint Augustin ajoute (*Serm.* 25, *de Verbis Domini*) : Que les riches, qui ne veulent pas être miséricordieux, y réfléchissent, qu'ils sachent que c'est se préparer un trésor de colère après la mort que de ne pas donner en cette vie. Un jour la pau-

vreté se change en abondance de biens, la richesse en affreuse torture. Il faut bien que la balance soit égale et la justice rétablie. C'est pourquoi la Vérité nous dit que le royaume des cieux appartient aux pauvres. La conséquence à tirer de ceci, c'est que l'enfer est le partage des avares, ou des mauvais riches. Pour régner avec Jésus-Christ, il faut choisir la pauvreté avec lui; celui qui se réjouit avec le siècle n'est pas sujet de Dieu. C'est une heureuse pauvreté que celle qui nous fait hériter du ciel! Quel plus profitable commerce que celui qui nous fait échanger les biens périssables pour les biens éternels? Saint Chrysostôme dit (*Concion.* II, *de Lazaro*) : L'exemple de Lazare nous apprend qu'il ne faut pas compter sur les seules richesses. Il arrive un jour où le riche est dans une plus grande indigence que le pauvre, qui manquait de tout. Les rôles changent, on voit le riche et le pauvre dans des positions toutes différentes et imprévues. Ainsi, au spectacle, le soir, lorsque la foule se retire, chacun prend son propre costume ; ceux qui tantôt étaient rois ou préteurs, sont maintenant simples particuliers. A la mort, le spectacle de la vie est dissous, plus de pauvres, plus de riches ; tous les masques tombent. Riches, pauvres, grands et petits tous sont jugés d'après leurs actions dans cette vie. Selon saint Chrysostôme, on peut encore comparer la vie humaine au jeu des échecs, où entrent des rois et des soldats, des vieillards et des jeunes gens, des grands et des petits, qui tous changent incessamment de place, et où il y a assaut général pendant tout le courant du jeu. Mais le jeu fini, tout est jeté pêle-mêle dans un sac au fond duquel vont les pièces les plus importantes par leurs poids et leurs volumes. N'est-ce pas là aussi l'image des conditions humaines

si variées, si mobiles, si acharnées les unes contre les autres, jusqu'au moment de la mort, où elles se perdent sous terre, et où les grands et les plus chargés de péchés descendent avec le mauvais riche dans l'enfer ?

Abraham dit : *Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu les biens dans votre vie, et Lazare les maux. Or maintenant celui-ci est consolé, et vous tourmenté.* Ces paroles ne sont pas dites pour consoler le riche, mais pour augmenter sa douleur. Boèce le dit : Dans toute adversité, ce qui l'aggrave le plus, c'est le souvenir présent d'un bonheur disparu. Lazare avait reçu les maux dans cette vie, et le souvenir de ces maux passés et endurés augmentait sa félicité présente, parce que, comme le dit encore Boèce (*lib.* II, *de Consolatione*), le miel paraît plus doux aux lèvres qui ont goûté quelque chose d'amer.

Selon saint Grégoire (*Homil.* 49, *in Evang.*) : Si nous sommes l'objet dans ce monde de quelque honneur, de quelque fortune, ou d'un bien quelconque extérieur, tremblons que le Seigneur ne nous l'ait donné en récompense de certaines vertus mondaines qui nous sont particulières, et qui figureront ensuite en moins dans l'inventaire de nos mérites. Et si nous rencontrons, ce qui est possible, des pauvres répréhensibles, n'allons pas les mépriser, car le feu de la pauvreté les purifiera sans doute. Les justes possèdent des biens extérieurs qu'ils ne reçoivent pas en récompense de leurs mérites. Pleins de saintes ardeurs pour les biens éternels, ils regardent ceux de cette vie comme très-secondaires. Les méchants, au contraire, regardent les biens extérieurs comme les seuls véritables biens. Saint Chrysostôme dit (*Homil.* 2, *de Lazaro*) : Ces paroles : *Vous avez reçu dans votre vie les biens* qui vous

étaient dus pour des vertus mondaines quelconques, équivalent à celles-ci : Pour quelque bien qui était en vous, vous avez été bien traité, vous avez été riche et comblé de prospérité, vous n'avez rien à réclamer de moi. Saint Grégoire dit encore : Il est juste qu'il trouve en soi-même la douleur, celui qui abandonne la véritable joie et cherche les vaines joies du monde. Saint Bernard ajoute (*Serm. de Verbis evang.; Ecce nos reliquimus omnia*) : Combien ne voyez-vous pas de Lazares pressés de la faim, nus, malades? et vous pensez plus à vos équipages, à vos chevaux magnifiquement ornés, qu'à leur misère. Mais venons à la sentence terrible d'Abraham ; c'est moins la sentence d'Abraham que celle du Seigneur : *Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu les biens dans votre vie, et Lazare les maux. Or, maintenant celui-ci est consolé, et vous, tourmenté.* Avoir reçu tous les biens complets dans ce monde, voilà bien la cause de tous ses tourments ; le courroux de Dieu n'avait pas chassé l'homme du paradis terrestre pour que l'homme s'en créât un autre, mais bien plutôt pour qu'il déplorât sa misère et sa chute, sous la cendre et le cilice.

Au reste, si c'est ainsi que doivent être punis ceux qui ont reçu pendant la vie tous les biens, et qu'un anathème éternel soit lancé contre les heureux du monde, quelle sera leur fin et quel sera leur sort, si les tourments réservés à leur âme dans l'enfer sont proportionnés au nombre des consolations ressenties par eux sur la terre? A des biens sans nombre répondront des tourments sans fin et sans limites. Mais, de la même sentence d'Abraham, on peut conclure que ceux qui, animés d'un autre esprit, repoussent tous les biens du monde et leur préfèrent les maux de cette vie, auront tous les biens et toutes les con-

solations futures. Et encore : qu'en voulant se soulager par la diminution des épreuves, on est moins indulgent que cruel envers soi-même; car, plus on enlève de l'épreuve, plus on enlève de la couronne qui lui est réservée. Il y aura d'autant moins de fruits à recueillir qu'il aura été moins répandu de semence. Que notre âme refuse donc de semblables consolations; qu'elle se console de la seule pensée de Dieu qu'il ne faut jamais oublier. Auprès de lui, s'il y a des tribulations, il n'y a pas moins de consolations. Ainsi donc, la félicité de cette vie rend le riche malheureux; car, comme le dit saint Augustin (*Epist.* 5) : Il n'est rien de plus malheureux que les méchants dans leur bonheur. Sénèque (*Lib. de Providentia*) s'exprime ainsi : Je vais vous donner une mesure au moyen de laquelle vous pouvez juger de vous-même et de votre degré de perfection. Vous serez arrivé au degré de bonheur où vous pouvez prétendre, lorsque vous comprendrez que les heureux sont encore les plus malheureux. Et encore : Il n'y a personne de plus malheureux et de plus insensé que celui qui n'a jamais connu l'adversité. Un tel homme n'a jamais eu l'occasion d'essayer ses forces. Et encore : Je vous juge malheureux parce que vous ne savez pas ce que c'est que le malheur. Vous avez fourni la route sans rencontrer d'adversaires; personne n'a pu juger de ce que vous valez dans la lutte, pas même vous. Ainsi parle un païen. C'est le malheur qui purifie Lazare et le rend heureux. Les souffrances corporelles qui nous viennent de la nature, le jeûne, les veilles et les autres épreuves que nous infligeons au corps; la perte de nos biens ou des personnes qui nous sont chères; la maladie, les privations de tout genre; une mort douloureuse, sont autant d'épreuves

qui peuvent être profitables au salut de notre âme. Lorsque le temps du salut est passé, il est dit : *Entre vous et nous il y a un abîme, et ceux qui le veulent ne peuvent passer d'ici vers vous, ni venir ici du lieu où vous êtes.* En d'autres termes, la justice divine a prononcé, elle est sans appel. Le contraire serait arrivé pendant la vie, pendant le temps du salut, car Dieu attend le pécheur jusqu'à la mort.

Écoutons encore saint Chrysostôme : Là, nous pouvons voir, nous ne pouvons passer; nous voyons l'abîme que nous avons su éviter; vous voyez tout ce que vous avez perdu. La vue de notre félicité accroît vos tourments, et vos tourments nous font connaître toute notre félicité. N'imitons donc pas le riche dans sa superbe pendant la vie, parce que, comme le dit saint Grégoire (I *Reg.*), à la mort, un juge sépare les humbles modestes des puissants orgueilleux. Partout où vous irez, dit saint Chrysostôme, vous verrez les avares et tous ceux qui font un dieu de l'argent punis, et ces paroles s'adressant à eux : *Un abîme est entre nous et vous.* Ou bien : *Allez, maudits, au feu éternel qui est préparé au démon et à ses anges.* On les verra chassés de partout et n'ayant de place que dans l'enfer, où sont les grincements de dents, les ténèbres extérieures, un feu préparé à l'avance, le feu des inimitiés, des accusations, des perfidies, des soucis de toutes sortes, des périls, des haines, qui partent des iniquités de la flatterie. Tout contriste l'homme d'argent dur comme lui, et son dernier et son plus cruel bourreau, c'est l'avarice. Il ne peut vaincre l'amour des richesses, comment vaincra-t-il la concupiscence, l'amour d'une gloire insensée, la colère, qui monte jusqu'à la fureur? Après que le riche, passionné pour l'ar-

gent, a perdu toute espérance personnelle, comme dit saint Grégoire (*Homil.* 40, *in Evang.*), son esprit se tourne vers les parents qu'il a laissés. Ce qui lui fait dire : *Je vous conjure, père Abraham, d'envoyer Lazare dans la maison de mon père, car j'ai cinq frères, afin qu'il les avertisse et qu'ils ne viennent pas dans ce lieu de supplices.* Il ne parle pas ainsi à cause de la charité, qu'il n'avait jamais ressentie dans la vie, et qui n'a pas de place dans l'enfer, mais par crainte servile et par un égoïsme prolongé au delà du tombeau.

Et saint Grégoire dit (*Ibid.*) : Notons ici quels supplices s'accumulent sur le riche dans l'enfer : pour le punir, Dieu lui conserve la mémoire et la connaissance. Il reconnaît Lazare qu'il a méprisé. Il se ressouvient de ses frères qu'il a laissés dans le monde. Dieu le permet ainsi, pour châtier de plus en plus les pécheurs par le spectacle de la gloire de ceux qu'ils ont méprisés, et par la perspective des peines réservées à ceux à qui ils sont restés inutilement attachés. Le Juif demande que Lazare soit envoyé auprès de ses frères. Abraham lui répond aussitôt par un refus. *Ils ont Moïse, ils ont les prophètes.* Moïse, qui leur a tracé la Loi et enseigné ce qu'il faut faire; les prophètes, qui ont devancé les temps et parlé d'avance du Messie et du sens élevé qu'il devait donner à la Loi, en l'accomplissant : *Qu'ils les écoutent.* Ce riche et ses frères étaient donc juifs, puisque Abraham les renvoie à la Loi et aux prophètes, car Moïse et les prophètes ne sont autre chose que leurs écrits, dit saint Jean Chrysostôme. Mais, selon saint Grégoire : Celui qui avait méprisé les commandements de Dieu, ne pensait pas que ceux qui lui ressemblaient pussent en faire aucun cas. *Ils ne les écouteront pas, Abraham, mon père;*

mais si quelqu'un des morts va vers eux, ils feront pénitence. C'était dire qu'ils croiraient plutôt à un mort qu'aux saintes Ecritures. C'était dire aussi par là qu'ils étaient dans la voie de la perdition et de l'impénitence. Abraham répond au riche avec vérité, ce que l'événement prouvera bientôt et vérifiera au chapitre suivant : *S'ils n'écoutent ni Moïse, ni les prophètes, ils ne croiront pas, quand même quelqu'un des morts ressusciterait.* On verra, en effet, dans le chapitre qui suivra que, Lazare ressuscité, et rendant témoignage au Christ, laisse les Juifs non-seulement incrédules, mais excite leur fureur par sa résurrection. Les Juifs ne crurent pas davantage au Christ après sa résurrection. Ils préféraient se persuader faussement que sa résurrection était une supercherie, et que ses disciples avaient enlevé son corps dans la nuit qui avait suivi sa mort. Saint Grégoire dit à ce sujet (*Hom.* 40, *in Evang.*) : Ce qu'Abraham dit de la Loi, on doit le dire à plus forte raison des préceptes du Rédempteur ressuscité. Plus difficiles ou plus sublimes, ils devaient être plus difficilement crus et observés. Saint Chrysostôme dit au sujet de Lazare (*Concion.* 4, *de Lazaro*) : Faites attention qu'un mort est toujours asservi. Tout ce qu'ont dit les Écritures, le Seigneur l'a proclamé. D'où je dis que si un mort ressuscitait, si un ange descendait du ciel, leur témoignage serait bien inférieur à celui des saintes Écritures. Elles sont la parole du Maître des anges, du juge des vivants et des morts. Embrassons la pénitence en ce monde, et sevrons-nous de tous ses plaisirs. Les misères se changent pour nous en délices, et les délices en misères, dit saint Jérôme (*in Apologia ad Pammachium*), selon qu'à notre gré, nous suivons le riche sans cœur ou le pauvre Lazare. Saint Chrysostôme dit

encore (*Hom. de Divite*) : Si parfois nous sommes malades, si nous sommes pauvres, si nous avons froid, si nous avons faim, si nous sommes sans abri, réjouissons-nous, chérissons intérieurement notre état de souffrance. Pensons à Lazare, acceptons la douleur en cette vie, en voyant les tourments du riche, et en contemplant le triomphe définitif de la pauvreté noblement supportée. Supplions le Seigneur, comme le supplia le bon larron; imitons le pauvre Lazare. En croix et dans la persécution, soyons le bon larron qui rend témoignage à Dieu. En temps ordinaire, suivons l'exemple de Lazare. La pauvreté, noblement supportée pour le Christ, vaut un martyre glorieux. Mais vous direz : Peu d'hommes sont capables de cette conduite ; de pareils exemples sont difficiles et presque impossibles à suivre. Ce n'est pas tout de supporter la pauvreté, il faut bannir l'ambition; si notre cœur n'est pas corrompu, il faut y éteindre les flammes de la colère; si nous n'avons pas à subir l'assaut des tentations, souvent les mauvaises pensées surnagent dans notre esprit. Ce n'est pas une affaire de rien de réfréner la colère, de comprimer les désirs pervers, d'apaiser son orgueil, de remettre un outrage ou une offense, de mener une vie austère ; cependant celui qui ne le fait pas ne saurait être sauvé. Ce sont là les paroles remarquables de saint Jean Chrysostôme.

Mais si les misères de cette vie vous effrayent ou si ses délices vous tiennent au cœur, représentez-vous les délices du ciel, afin qu'en supportant la gêne en ce monde, vous méritiez les joies célestes. Saint Grégoire dit (*Hom.* 40, *in Evangel.*) : Si nous sommes attachés au bien, dirigeons notre esprit sur des choses meilleures, c'est-à-dire Dieu et le ciel. Si le mal fait surtout impression sur nous, songeons

aux maux éternels réservés à l'âme, afin que voyant en perspective dans une autre vie, autant et plus que ce qu'il aime, autant et même plus que ce qu'il craint en celle-ci, l'homme ne soit pas tenté de s'y attacher. Saint Augustin dit encore : Ici-bas, on trouve de la douceur dans les délices, et de l'amertume dans les tribulations; mais qui ne saisirait la coupe de la tribulation dans ce monde pour fuir les tourments de l'enfer? Et qui ne serait heureux de mépriser les délices du siècle, s'il aspirait véritablement aux biens du Paradis? Et encore, le même saint Augustin : Si les flots de la concupiscence nous assaillent, regardons aux promesses d'un Dieu, et la douceur de ces promesses célestes nous fera mépriser celles du siècle. Pour ce que Dieu a promis à ses élus, nous renoncerons aux joies de la terre. Nous ferons plus, et pour les biens du ciel, nous embrasserons la peine et les privations. Ecoutons saint Chrysostôme : Dieu a créé les maux corporels et il a voulu nous les faire sentir, non pas pour eux-mêmes, mais pour nous donner par leur moyen une idée des maux spirituels réservés à l'âme. Il en est de même des biens temporels, destinés à nous donner un avant-goût de plus pures délices. Pour mépriser les voluptés mondaines, il faut songer qu'elles ne produisent en définitive que des maux. C'est pourquoi nous lisons dans l'Apocalypse (*cap.* XVIII), au sujet de Babylone : *Autant elle s'est glorifiée dans les délices où elle a été, autant multipliés sont ses tourments et ses douleurs.* En considérant la récompense de Lazare et le châtiment du riche, apprenons à ne pas mépriser les pauvres et à ne pas les voir avec les yeux d'un ennemi. Honorons-les dans ce monde, car ils seront nos patrons et nos avocats au jour du jugement. Venons au secours de

leur indigence, autant que nos moyens nous le permettent; sachons qu'en leur personne nous honorons ou nous méprisons le souverain Maître du monde, Jésus-Christ, notre Seigneur et Dieu. C'est lui-même qui l'a dit (*Matth.*, xxv) : *Tout ce que vous faites pour l'un des plus petits de mes frères que vous voyez, vous l'avez fait pour moi.* Ce qui fait dire à saint Grégoire (*Hom.* 10, *in Evang.*) : En présence de ce que nous voyons aujourd'hui, mes frères, ne vous oubliez pas, cherchez des intercesseurs, faites des pauvres vos avocats au jour du jugement. Si vous voyez des pauvres dans l'abjection et répréhensibles sur quelques points, ne les méprisez pas; parce que, si leurs mœurs laissent à désirer, ils ont le bonheur d'avoir auprès d'eux le remède de la pauvreté. A ceux qui se montrent répréhensibles, donnez le pain matériel et le pain de la parole, et qu'ainsi, l'homme qui ne demandait qu'une chose de vous, en reçoive deux, une pour le corps, la seconde pour l'âme. Il est permis de reprendre un pauvre, de l'avertir, mais non de le mépriser. Si vous rencontrez un pauvre dont la conduite soit hors de tout blâme, il faut, mes frères, le vénérer. Le même saint Grégoire ajoute : Lorsque nous voyons nos semblables manquer des biens extérieurs, il est nécessaire que nous pensions aussitôt combien nous-mêmes nous manquons des biens intérieurs. Notre pensée, si elle est sage et réfléchie, ne doit pas nous élever au-dessus de l'indigent, parce que nous sommes d'autant plus pauvres de biens extérieurs, que nous sommes plus riches des biens de l'âme. Les élus n'ont pas l'abondance des biens terrestres. C'est ainsi que les malades qui sont destinés à guérir, ne reçoivent du médecin que le strict nécessaire pour subsister. Les réprouvés, au contraire, sont comblés des biens

qu'ils affectionnent, parce qu'on ne refuse rien aux malades désespérés. Saint Ambroise ajoute à ce sujet : Un succès qui ne se dément jamais dans les choses temporelles, est un signe de réprobation. Et son disciple saint Augustin (*in Soliloquio*) : Vous, ô mon Dieu, vous êtes la consolation éternelle de ceux-là seuls qui méprisent les consolations du monde pour celles que vous leur offrez. Ceux qui sont consolés sur la terre sont indignes des consolations du ciel. Il n'y a que ceux qui souffrent ici-bas, et qui participent à votre passion, qui seront consolés un jour avec vous dans le ciel.

Il est bien vrai que les consolations les plus inattendues et les plus sublimes ne viennent qu'après les plus dures épreuves, et il faut perdre son âme, c'est-à-dire la soumettre véritablement aux souffrances, pour la gagner. Toutes ces considérations sont on ne peut plus nécessaires et utiles au salut. Elles ne sauraient être mises trop souvent sous les yeux du riche et du pauvre ; du riche, pour lui apporter le frein de la crainte de Dieu ; du pauvre, pour être sa consolation et son espérance dans les épreuves. Combien cependant il en est peu qui s'y arrêtent ! et le plus souvent alors elles ne frappent notre esprit et ne fixent notre attention qu'autant qu'elles frappent notre oreille.

CHAPITRE CVIII

RÉSURRECTION DE LAZARE

Jésus étant avec ses disciples au delà du Jourdain, dans le lieu où Jean avait baptisé, précédant dans sa mission le Messie, il arriva que Lazare, le frère de Marthe et de Marie, tomba malade en Béthanie qui était à une journée de marche de là. Ses sœurs, désespérant de pouvoir rendre d'elles-mêmes leur frère à la santé, et désirant ardemment de le voir rétabli, envoyèrent prier Jésus de venir les tirer de leur douleur en arrachant un frère à la maladie. Elles lui mandaient simplement ces paroles : *Seigneur, celui que vous aimez est malade.* Ces paroles sont simples; il n'en faut pas cependant davantage pour déterminer celui qui aime à aller au secours d'un ami en danger. Celui qui abandonne son prochain, celui qui ne vient pas à son secours, au moment du danger et dans le besoin, ne l'aime pas, et ne saurait être appelé son ami.

Saint Augustin dit à ce sujet (*Tract.* 49, *in Joan*) : Les sœurs de Lazare ne dirent pas : Venez et guérissez notre frère. Elles ne se permirent pas même de dire : Ordonnez du lieu où vous êtes, et il sera fait selon que vous aurez voulu ; mais seulement : *Celui que vous aimez est malade.* Comme si elles lui avaient dit : Il vous suffit de cette connaissance, pour aviser sûrement, et vous n'aimez pas quelqu'un pour l'abandonner. Et saint Jean Chrysostôme (*Hom.* 61, *in Joan*) : Par leurs paroles, les sœurs de Lazare voulaient simplement amener Jésus à avoir pitié de lui ! Elles n'allèrent pas trouver le Christ, parce que leur confiance en lui était absolue et parce que leur situation déplorable les en empêchait. Et selon Théophile : Parce qu'elles étaient femmes, et que la décence ne leur permettait pas facilement de quitter la maison. Nous avons dit que leur confiance au Christ était absolue. Le Christ aimait l'empressement de Marthe, il lui préférait Marie plus avancée dans la perfection ; leur tristesse actuelle devait ajouter à l'intérêt que le Seigneur leur portait. Si l'Évangéliste parle de l'amitié de Jésus pour Lazare dont il avait été plusieurs fois l'hôte, et qui lui avait rendu souvent des services matériels comme homme, c'est pour nous montrer combien les sœurs de Lazare avaient raison d'envoyer un simple message à celui qui était l'hôte habituel de leur maison, où il avait reçu fréquemment l'hospitalité, et où il tiendrait à ramener le bonheur par son intervention divine. Saint Augustin dit à ce sujet (*Tract.* 49, *in Joan*) : Lazare était malade ; ses sœurs, en cette occasion, étaient plongées dans la tristesse ; le frère et les sœurs étaient placés dans la plus haute estime du Sauveur. Tous avaient donc la plus grande espérance en

celui qui est la consolation des affligés et la santé des infirmes.

Dans le sens spirituel, Lazare au secours de qui vient un Dieu, et dont le nom signifie le *secours* même qui lui fut apporté, est le type du pécheur répentant, tandis que Marthe est le type de la vie active. Son nom veut dire *provocation* qu'elle réalise dans toute sa personne. Par le charme en effet de sa vertu et la spontanéité du bon exemple qu'elle donne, elle provoque sans cesse au bien. Elle se confie cependant à Dieu à qui elle se remet moins parfaitement que Marie absorbée plus particulièrement dans la contemplation. Par l'excès de ses qualités, elle semble vouloir un moment diriger la conduite d'une sœur et celle même du divin Maître. Elle est blâmée d'aller chercher au dehors le bonheur et la paix que Marie a su trouver dans sa maison. Ce nom éclatant de Marie, ce signe de contemplation, qui inonde l'homme de lumières, convient bien à la femme de l'Apocalypse, *revêtue du soleil et ayant la lune sous ses pieds.* Pécheurs repentants, âmes en progrès vers le bien, contemplatif, voilà les trois sortes de personnes que le Seigneur se plaît à visiter.

Observez ici que ceux qui sont les plus aimés de Dieu, sont parfois aussi les plus infirmes, ou ceux dont la charge est la plus lourde dans la vie. Comme le médecin qui redoute pour son client une maladie aiguë et dangereuse, en détermine volontairement une autre dans l'intérêt de la vie menacée ; ainsi le Christ donne quelquefois les infirmités du corps pour sauver l'âme des maladies qu'elle aurait à redouter, le corps étant en santé. Hugues dit à ce sujet : Dieu sachant d'avance que certains hommes sont capables de beaucoup de fautes, les afflige dans le but de les en

garantir, parce qu'il leur est plus utile d'être brisés par la maladie et d'être ainsi sauvés, que d'être brillants de santé et de perdre leur âme.

Le Seigneur ayant appris par le message des sœurs de Lazare, que leur frère était malade, dit ces paroles : *Cette maladie ne va pas à la mort, mais elle est pour la gloire de Dieu, afin que son Fils soit glorifié* par elle, en témoignant de sa puissance par un miracle. La fin de la maladie de Lazare n'allait pas à la mort si elle était destinée à prouver la mission et la divinité du Christ, qui est avec la vérité, la voie et la vie. Jésus resta encore deux jours dans le lieu où il était au delà du Jourdain, attendant la mort de Lazare, qui eut lieu le même jour que le Seigneur avait reçu la nouvelle de sa maladie. Jésus diffère de guérir pour avoir l'occasion de faire un plus grand miracle. Saint Chrysostôme dit (*Hom.* 61, *in Joan*) : Le Sauveur resta encore deux jours dans le lieu où il se trouvait, sans doute afin de laisser le temps à Lazare d'expirer et d'être enseveli, et afin de mettre ainsi l'incrédulité dans l'impossibilité de nier le miracle qui était dans les desseins de Dieu, celui de la résurrection d'un mort par le Christ avant sa propre résurrection. Entre autres choses, il dit à ses disciples en cette occasion : Lazare, notre ami, dort, mais je vais pour le tirer de son sommeil. Il appelle la mort de Lazare un sommeil court dont il va le réveiller. Selon saint Augustin (*Tract.* 49, *in Joan.*) : Pour le Sauveur, qui pouvait le ressusciter, Lazare dormait ; pour tous les autres, Lazare était mort. Jésus parlait ainsi, parce qu'il lui est aussi facile et même plus facile de ressusciter un mort descendu au sépulcre, qu'à nous de tirer de son sommeil l'homme qui repose dans son lit. Le sommeil est pris dans

des sens divers et nombreux dont il faut parler ici. D'abord dans le sens naturel de mort, comme dans ce passage de Job (*Job*, XI) : Tu seras dans la sécurité, à cause de tes espérances, et dans le tombeau tu dormiras sans crainte. Et dans cet autre de l'apôtre saint Paul (I *Thess.*, IV) : Or, nous ne voulons pas, mes frères, que vous ignoriez ce qui regarde ceux qui dorment, afin que vous ne vous abandonniez point à la tristesse, comme ceux qui n'ont point d'espérance. Le sommeil est pris aussi dans le sens de négligence, comme dans ce passage du Psalmiste (*Psal.* CXXI) : Il ne dormira point, il ne s'assoupira point, celui qui garde Israël. Tantôt il est pris dans le sens d'engourdissement de l'âme dans sa faute, et alors il signifie une mort toute morale, comme lorsque l'Apôtre dit (*Ephes.*, V) : Levez-vous, vous qui dormez, et sortez d'entre les morts, Jésus-Christ vous éclairera. Quelquefois le sommeil est pris pour le repos et la béatitude de la contemplation, comme dans le Cantique des cantiques (*cap.* V) : Je dors, et mon cœur veille; c'est la voix de mon bien-aimé...; tantôt pour le repos et la paix du ciel (*Psal.* IV) : Je m'endormirai, je reposerai dans la paix, parce que c'est vous, Seigneur, qui affermissez mon espérance. La mort ici est appelée un sommeil à cause de l'espérance de la résurrection qui allait suivre. Depuis la mort du Christ suivie de sa résurrection, les chrétiens ont toujours appellé la mort un sommeil.

Les disciples du Sauveur entendant ses paroles dans un sens ordinaire, *lui dirent* : *Seigneur, si Lazare dort, il sera guéri*. En effet le sommeil chez le malade est le signe d'une prochaine guérison. Écoutons saint Chrysostôme (*Hom.* 61, *in Joan.*) : Les disciples voulaient empêcher

leur maître de se rendre en Judée, c'est pourquoi ils lui disent : s'il dort, il sera guéri. C'était lui dire, s'il dort, le malade va mieux, et il n'est pas nécessaire d'entreprendre un voyage pour le guérir. Tout autre sens serait faux. *Alors Jésus leur dit très-haut : Lazare est mort ;* et je me réjouis à cause de vous, non pas de sa mort, mais de n'avoir pas été présent pour le guérir. Maintenant, allons vers lui, pour le ressusciter, afin que vous croyiez en moi. A la veille de ma mort, je vais opérer un miracle, qui sera le prélude de ma propre résurrection, à laquelle vous serez plus portés à croire, après ce qui va se passer aujourd'hui. Admirons la bonté, l'amour, la sollicitude admirable du Sauveur pour ses disciples. Il s'occupe en tout temps de soutenir leur vertu, et de les confirmer de plus en plus dans la foi en sa mission divine. Saint Augustin commente ses paroles (*Tract.* 49 *in Joan.*) : Je me réjouis pour vous de ce qui est arrivé à Lazare, puisque un plus grand miracle qu'une simple guérison va vous conférer votre majorité dans la foi ; car, j'ai, pour montrer ma puissance et augmenter votre croyance en ma mission divine, un cadavre en décomposition à ressusciter, après une mort arrivée en mon absence et qui date déjà de quatre jours. Saint Jean Chrysostôme ajoute (*Hom.* 61, *in Joan.*) : Jésus parle ainsi à ses disciples, pour exciter d'avance leur admiration en le voyant parler d'une mort dont il n'avait pas été témoin, et que personne ne lui avait annoncée. Sur le point de montrer la puissance d'un Dieu, Jésus en montrait la prescience.

Le Sauveur et ses disciples se mirent donc en route, et se rendirent près de la ville de Béthanie, qui était située à quinze stades environ de Jérusalem. Jésus-Christ n'entra

pas d'abord dans la ville, afin de donner l'occasion à la dévotion des saintes femmes, Marthe et Marie, de se montrer en se portant à sa rencontre, et afin de faire voir aussi que la résurrection de Lazare fut opérée en l'absence de tout appareil. Jésus était encore hors des murs de la ville, quand Marthe apprit son approche. A Marthe incombait le gouvernement intérieur de la maison. Il est probable que quelqu'un de la suite de Jésus l'avait devancé et avait prévenu Marthe de son arrivée. Laissant la compagnie de sa sœur et des juifs qui étaient venus de Jérusalem et des lieux circonvoisins à l'occasion de la mort de Lazare, Marthe alla seule à la rencontre de Jésus, afin de lui souhaiter la bienvenue, montrant ainsi l'empressement qui la caractérisait. Théophile dit à ce sujet : Marthe ne s'ouvre pas de son dessein à sa sœur. Elle veut lui laisser ignorer, ainsi qu'aux hôtes de la maison, l'arrivée prochaine du Christ. La vérité est que Marthe laisse tout pour n'écouter que le mouvement qui la portait vers un Dieu Sauveur. C'est ce que dit en d'autres termes saint Jean Chrysostôme (*Hom.* 61, *in Joan.*): Marthe se portant au devant du Christ, ne prend pas avec elle sa sœur, parce qu'elle n'a pas de tranquillité avant d'avoir vu le divin Maître et de lui avoir raconté ce qui était arrivé à son frère. Ce n'est que lorsque le Sauveur l'a rassurée, et que ses paroles et sa présence ont fait naître dans son cœur une consolation et une espérance, qu'elle revient avec empressement pour appeler sa sœur.

Marthe cependant avait dit à Jésus : *Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort.* Pourquoi parle-t-elle, sinon parce qu'elle est persuadée que Jésus est la vie ? Après avoir échangé, dans son dialogue avec

le Sauveur, quelques paroles au sujet de la maladie, de la mort et de la résurrection de Lazare, *Marthe s'en alla, et appela sa sœur Marie en secret, disant : Le Maître est ici, il t'appelle.* A cette nouvelle, Marie se leva promptement, et sortant, elle alla au dehors de la ville, au lieu que Marthe lui avait indiqué et d'où elle arrivait elle-même. Mais tous les Juifs venus de Jérusalem, et tous les autres, qui étaient avec elle dans la maison, ayant vu Marie partir à la hâte, la suivirent croyant qu'elle allait au sépulcre pour pleurer. Ils ignoraient que Jésus était là. Saint Augustin dit à ce sujet (*Tract.* 49, *in Joan.*) : Il ne faut pas oublier que les deux sœurs de Lazare avaient parlé entre elles à voix basse du Sauveur ; car elles savaient que Jésus avait à se garder de la haine des Juifs en général ; elles savaient aussi qu'il y avait à craindre en particulier de voir, par prévention contre sa personne, les Juifs se retirer avant d'avoir été témoins d'un miracle important. Le même saint Augustin, dans son *Traité* sur saint Jean, fait remarquer que ce fut une véritable providence que la foule des assistants, suivant spontanément Marie au tombeau de son frère. Dans l'intérêt de la solennité d'un miracle aussi étonnant que celui de la résurrection d'un mort déjà en putréfaction, il ne pouvait rien arriver de plus favorable. *Marie étant venue où était Jésus,* se jeta à ses pieds. Elle avait appris par expérience que là était le pardon, l'indulgence et la rémission des péchés. *Et elle lui dit*, comme Marthe : *Seigneur, si vous eussiez été présent, mon frère ne serait pas mort.* Par l'empressement qu'elle met à se rendre auprès du Sauveur, on voit clairement, dit saint Augustin, que Marthe ne l'eût pas prévenue, si son arrivée lui avait été connue comme à elle.

Mais cet empressement mutuel des deux sœurs d'aller au devant du Sauveur et de se porter à sa rencontre, nous fait comprendre que lorsque nous voulons nous réconcilier avec Dieu, il est de notre devoir d'aller à sa rencontre aussi par la pénitence, avant qu'il ne vienne à nous comme juge sévère de fautes non expiées ; car nous sommes avant tout pécheurs, et nous méritons, en cette qualité, répression et châtiment. Mais, dit saint Ambroise (*in Psal.* 1, VIII), la justice divine s'efface et disparaît devant la confession que l'homme fait de sa faute. Pour jouir du Christ, nous n'avons qu'à nous porter à sa rencontre et le prévenir lui-même.

Lorsque Jésus la vit pleurant, et les Juifs qui étaient venus avec elle pleurant aussi, il frémit en son esprit, et se troubla lui-même. Par ce frémissement et ce trouble, le Sauveur nous fait voir qu'il porte en lui le cœur d'un homme, et que Lazare mort était un ami. Il se troubla de lui-même, celui que nul autre n'aurait pu troubler. Nous sommes sujets de la nécessité, Jésus n'est sujet que de sa volonté. Dans tout ce qui lui est arrivé de douloureux dans la vie, Dieu a bien voulu se soumettre lui-même à notre condition humaine. Saint Augustin le dit (*Tract.* 49, *in Joan.*) : Le Christ se trouble parce qu'il le veut ainsi ; il a eu faim, parce qu'il l'a voulu, et il était en son pouvoir d'être atteint de nos misères, à son gré. Notons que ce frémissement du Christ était un frémissement d'indignation, à l'aspect de la mort qu'il était lui-même sur le point de combattre. C'était aussi un frémissement d'indignation contre le démon, par qui la mort entra dans le monde. Jésus cependant plaignait personnellement Lazare et ses sœurs. Aussi demande-t-il aussitôt : *Où avez-vous déposé son*

corps? Celui qui avait pu savoir la mort de Lazare avant qu'on la lui eût annoncée, savait aussi où il avait été enseveli. Cette demande du Sauveur ne diffère pas de celle que Dieu fit à Adam, quand il lui demanda au commencement (*Gen.*, III) : *Pourquoi te caches-tu?* Les sœurs de Lazare *lui répondirent : Seigneur, venez et voyez.* Le Seigneur vient par compassion de cœur; il voit par les yeux de sa miséricorde, parce que, comme le dit saint Augustin (*Tract.* 49, *in Joan.*) : Dieu regarde celui à qui il fait miséricorde. Jésus pleure sur Lazare et montre par ses larmes les sentiments qui agitent son cœur. Saint Augustin dit : Pourquoi le Christ pleure-t-il, si ce n'est pour enseigner aux hommes les larmes? Pleurons donc, nous aussi, pour nous-mêmes, et pour tous ceux que nous savons plongés dans les sentiers du vice, afin que, pressé par nos larmes, Dieu daigne nous rendre à la vie par sa grâce. Ailleurs, saint Augustin dit encore (*Serm.* 2, *de Assumptione Mariæ*) : Nous lisons que le Christ pleura sur Lazare, qu'il passait la nuit en prières, qu'il ressentait la fatigue, qu'il ne riait jamais, et qu'il ne fut jamais heureux. Et saint Jean Chrysostôme (*Hom.* 62, *in Joan.*) : On voit le Christ pleurer souvent; on ne le voit jamais rire, ni même sourire ou montrer une gaieté légère. Notez bien que Jésus ne pleure pas Lazare mort, mais Lazare sur le point d'être rendu aux misères et aux peines de la vie ; d'où il suit que nous ne devons pas nous affliger de notre mort en elle-même ni de celle des autres. Comment, en effet, serions-nous récompensés par Celui chez lequel nous nous rendons avec quelque peine? Selon l'apôtre saint Paul (*Timoth.*, IV), Dieu donnera la couronne de justice à ceux qui désirent son avénement. Et pourquoi désirerions-nous tant

une vie dans laquelle plus nous restons, plus nous sommes surchargés de nos péchés? Le Seigneur n'a pleuré certainement que la mort que l'homme encourt par le péché, les misères et les peines infligées à notre espèce humaine à la suite d'une première faute; car, si le péché n'eût précédé, la mort, certainement, ne s'en serait pas suivie. La mort du corps ne fait que suivre la mort de l'âme.

Jésus donc frémissant de nouveau en lui-même, vint au sépulcre. C'était une grotte, et une pierre était placée dessus. Jésus-Christ était vraiment indigné en voyant la malignité de ses ennemis, des Juifs qui le poursuivaient de leurs murmures injustes. Et devant une tombe qu'il allait entr'ouvrir, devant une résurrection qui présageait la sienne propre, l'indignation, la pitié et la compassion se partageaient son cœur. C'était pour accomplir aussi en sa personne ces paroles du Psalmiste: Je marchais tout le jour dans la tristesse. Que le pécheur pleure donc souvent sur lui-même; que le Christ se trouble et frémisse souvent en lui; il n'en faut pas moins pour le ressusciter. Jésus ordonna d'enlever la pierre du tombeau, afin que chacun pût voir le mort et juger du degré de décomposition du corps de Lazare. Mais Marthe semblait s'y opposer en disant: Seigneur, ne le faites pas, il sent déjà mauvais, car il est là depuis quatre jours.

Considérons l'amour admirable des sœurs de Lazare pour le Seigneur Jésus, elles ne voulaient pas que le corps fût découvert, de peur d'infection. Elles ne doutaient pas de la puissance du Christ, mais elles ignoraient ce qu'il avait intention de faire et si la résurrection dont il leur avait parlé, était une résurrection corporelle ou la résurrection des saints ayant cru en Jésus-Christ. C'était donc

pour épargner à Jésus et aux assistants une infection inutile, et non parce qu'elle doutait de la possibilité d'une résurrection après quatre jours de mort, que Marthe parlait ainsi. Il est aussi facile à Dieu de ressusciter un mort de quatre jours qu'un mort venant de rendre l'âme, et dont le corps n'est pas encore atteint par la corruption. Après que Jésus a ajouté : *Ne vous ai-je pas dit que si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu?* dès lors plus d'objection; on ôte la pierre. *Or, Jésus levant les yeux en haut, dit : Père, je vous rends grâce de ce que vous m'avez exaucé.* C'était pour se mettre à la portée de l'intelligence de la foule que Jésus parlait ainsi. Saint Hilaire dit à cette occasion (*lib. X, de Trinitate*) : Jésus n'avait pas besoin de prier son Père, il le pria pour nous, et afin de nous faire savoir qu'il était le Fils de Dieu. Si sa prière ne pouvait lui profiter, elle profitait à notre foi. Dieu, en Jésus, n'avait pas besoin de secours, mais nous avions besoin d'être instruits. Il pria pour nous apprendre à avoir recours à la prière dans nos nécessités présentes. On peut dire encore que Jésus, en tant qu'homme, put très-convenablement adresser une prière à Dieu son Père, auquel il était inférieur du côté de son humanité. Mais avant de le prier, il lui rend grâce, comme s'il avait obtenu l'objet de sa demande qu'il savait ne pouvoir lui être refusé. Origène dit de même (*Tom. XXVIII, in Joan., Orandi forma*) : Jésus allait prier son Père à l'occasion de la résurrection de Lazare; mais Celui qui seul mérite le nom de bon, l'exauça avant d'avoir entendu sa prière. C'est pourquoi, au lieu de prier, Jésus le remercie par ces paroles : *Mon Père, je vous rends grâces* de ce que vous m'avez exaucé. Jésus lève les yeux au ciel, pour nous ap-

prendre que c'est en élevant notre esprit qu'il faut s'adresser à Dieu. Nous élevons nos yeux et notre pensée à Dieu lorsque ne comptant pas sur nos mérites, nous mettons notre seule confiance en la miséricorde de Dieu. Et comme tout ce que fait le Sauveur est fait pour nous servir d'exemple et diriger notre conduite, l'action de grâces qui précède sa prière nous enseigne à remercier Dieu des bienfaits que nous avons reçus de lui pour en obtenir de nouveaux. L'action de grâces ou la reconnaissance exprimée à Dieu de ses bienfaits passés, le détermine à nous en accorder plus facilement de nouveaux.

Après avoir agi et parlé pour se mettre à la portée de la multitude et nous servir éternellement d'exemple, *Jésus s'écria d'une voix forte : Lazare, viens dehors,* s'adressant tout à la fois à son corps et à son âme, déjà séparés ; et son corps et son âme, par la seule puissance de cette voix divine, furent immédiatement réunis encore une fois. Origène dit (*Ibid.*) : Observons que le retard apporté à l'enlèvement de la pierre du sépulcre, fut occasionné par la sœur du défunt, et que la résurrection du frère fut ainsi retardée par celle qui interpella le Christ à l'occasion d'un ordre donné, dont elle redoutait l'exécution. Mais l'ordre donné fut exécuté à l'instant, et, à la simple émission d'une parole, Lazare ressuscite, pour nous apprendre qu'il n'y a pas d'intervalle entre les ordres d'un Dieu et leur exécution, comme parle saint Paul, et qu'en ce qui nous concerne, pour être sauvés ou ressuscités, il suffit de le vouloir. En effet, comme le dit le Psalmiste, la nature entière, le corps et l'âme, obéissent à leur Auteur à la première sommation. L'éclat de cette grande voix du Christ, dont il est ici parlé, représente

cette grande voix qui retentira au jour de la résurrection générale, et qui fera sortir l'univers entier de son tombeau. Saint Augustin semble croire (*Serm.* 52, *de Verbis Domini*), que la puissance de cette voix divine est telle que si Lazare n'eût été seul et nominativement interpellé, tous les morts à la fois l'entendant, auraient été forcés de quitter leur suaire. Saint Augustin (*lib. I, de Civitate, cap.* II) parle aussi de la mort de l'âme qu'il compare à la mort du corps. Le corps meurt quand l'âme s'en sépare; l'âme meurt aussi quand Dieu l'abandonne, ce qui arrive par le péché mortel progressivement, de quatre manières et ce qui fait de l'âme en quelque sorte une mort de quatre jours : 1° par le désir ou le plaisir conçu du mal; 2° par le consentement que nous lui accordons; 3° par le fait du mal lui-même; 4° enfin par l'habitude que nous en avons. Mais Dieu rappelle de cette mort l'âme, en se joignant à elle par sa grâce; parce que, de même que le corps vit de son union avec l'âme, de même l'âme vit de son union avec Dieu par sa grâce. C'est le fruit spirituel à tirer pour nous de la résurrection de Lazare.

Dans la résurrection de Lazare, on note une foule de détails qui se rapportent mystiquement à la résurrection morale du pécheur. Chaque jour en effet, le pécheur est ressuscité comme Lazare, et son âme, en sortant de la mort du péché, suit le même ordre et le même progrès que Lazare en sortant de son horrible tombeau.

D'abord, pour la résurrection du pécheur, il est nécessaire que Dieu connaisse son état, d'une connaissance actuelle ou active, c'est-à-dire que son attention bienveillante soit attirée sur lui par l'intercession de quelque saint qui fait l'office des sœurs de Lazare envoyant un message

à Jésus, au sujet de la maladie de leur frère. Secondement, il faut que Dieu lui prête son secours pour déterminer un premier mouvement du libre arbitre en lui, afin que l'âme un moment détournée de Dieu par le péché, se convertisse à lui; car, comme le dit saint Paul (*Rom.*, 9), le salut ne dépend ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Celui qui fait miséricorde. Cette concession gratuite d'un secours divin au pécheur est marquée, à l'occasion de Lazare, par ces mots dits aux disciples : *Allons vers lui*, lorsque tout était désespéré. Troisièmement, il faut de notre part un premier mouvement de libre arbitre : Dieu nous a créé sans nous, dit saint Augustin, mais il ne peut nous justifier sans nous (*Serm.* 5, *de Verbis Apostoli*). Ce mouvement de libre arbitre requis de notre part est double et doit nous porter à détester le péché en lui-même, à aller à Dieu par la foi et l'espérance qui nous poussent à nous réconcilier avec lui. Lazare étant mort, ces deux mouvements successifs, dont l'un provoque l'autre, sont représentés par l'action de Marthe se portant au-devant du Sauveur, et par celle de Marie venant à son tour à sa rencontre. Quatrièmement, est requise la connaissance du péché. Dieu veut que l'homme se connaisse. Si Dieu s'informe de ce qu'il n'ignore pas, c'est pour obliger l'homme à faire un retour salutaire sur lui-même. C'est dans ce sens que Jésus demande : *Où l'avez-vous mis?* Cinquièmement, les larmes de Jésus sont là pour marquer la grâce de la contrition qui suit le mouvement du libre arbitre et la connaissance que le pécheur a de son péché. Ces larmes sont des larmes de grâce et de faveur découlant de sa divine miséricorde. Ce sont de telles larmes qui arrosent le pécheur contrit après la confession de son péché.

Le Christ pleure moins sur la mort corporelle de Lazare, que sur la mort spirituelle du pécheur. Cette considération n'est-elle pas de nature à nous porter à ne pas mépriser les larmes du Christ ou celles de son représentant sur la terre? Mêlons donc nos larmes aux siennes, dans la crainte qu'un jour il ne nous refuse sa grâce et ne nous traite moins favorablement que Lazare. Sixièmement, quand nous avons reçu le pardon de nos péchés, nous devons craindre et éviter la rechute et écarter la pierre d'achoppement; c'est ce que Jésus nous enseigne en ordonnant d'enlever la pierre du tombeau; cette pierre signifie encore la dureté du cœur, la masse écrasante de nos mauvaises habitudes, qui, une fois écartées de notre cœur, laissent voir toute la laideur, toute la puanteur même du péché. Septièmement, la grâce infuse par laquelle l'impie même est justifié, est marquée par ce grand éclat de voix qui rappelle Lazare à la vie. Selon saint Augustin, la justification de l'impie est plus difficile que la création du ciel et de la terre (*Tract.* 72, *in Joan.*). Ces paroles : *Lazare, viens dehors*, nous marquent la sortie du péché par la confession que nous devons en faire au prêtre. Huitièmement, la confession des péchés, nous venons d'en parler, c'est la sortie même du sépulcre; elle est suivie de l'absolution du prêtre, marquée par l'ordre que Jésus donne à ses disciples de délier les pieds et les mains de Lazare. Nous lisons encore ces paroles remarquables du Sauveur : *Laissez-le aller*, représentant les paroles que le prêtre dit au pécheur absous, en lui laissant la satisfaction de la vie active, et le précepte, pour ne pas reculer, de marcher de vertus en vertus. C'est la pénitence même. La vie accordée de nouveau à Lazare semble ici ne pas signifier autre chose.

Lazare rendu à une vie d'écueils et de peines la remplit désormais sérieusement de bonnes actions et de saintes œuvres; et personne dans sa résidence de Béthanie, qui n'est autre chose en hébreu que la demeure de l'obéissance, ne le vit plus paraître sous un air dissipé ou distrait. Dans ses sœurs Marthe et Marie, il avait sous les yeux deux vies, la vie active et la vie contemplative, qui, réunies, nous donnent l'idée complète de la perfection. La vie contemplative éclaire et assure notre marche; la vie active la soutient et la rafraîchit. Lazare se rattachant à cette double vie d'action et de contemplation, en sentait d'autant plus le prix, qu'il se souvenait et qu'il se repentait même d'avoir mené une vie moins parfaite ou même plus répréhensible. Saint Augustin dit (*Tract.* 49, *in Joan.*) : Que ne pouvons-nous ressusciter les hommes, et nous ressusciter nous-mêmes avec eux, de manière à chérir la vie éternelle autant qu'ils aiment ou que nous chérissons une vie fugitive !

On pense que le miracle de la résurrection de Lazare a été accompli le même jour qu'il est marqué dans l'Église, c'est-à-dire, la sixième férie avant le dimanche de la Passion du Sauveur. On montre le tombeau de Lazare dans une église bâtie sur les lieux mêmes, en l'honneur de la bienheureuse Marie-Magdeleine. Cette église fait partie d'un grand monastère entouré d'un bois d'oliviers où était une abbaye qui prenait le nom de Saint-Lazare, ayant à sa tête une abbesse et des sœurs de l'ordre de Saint-Benoît.

Il est dit ici qu'un grand nombre de ceux qui avaient vu les choses admirables que Jésus avait accomplies crurent en lui. Cela ne doit pas étonner maintenant que nous connaissons toutes les circonstances du prodige que Jésus

avait opéré sur Lazare. Ces circonstances font dire à saint Augustin (*Serm.* 54, *de Tempore*) : Ce que Jésus fit au sujet de la résurrection de Lazare dépasse tout ce qu'il avait fait encore. Mais quelques-uns d'entre les Juifs s'en allèrent le même jour vers les pharisiens et leur dirent ce que Jésus avait fait. Ainsi, la vue des miracles convertit les uns et profite à leur salut; d'autres en sont irrités et s'endurcissent dans leur incrédulité. Le propre des gens de bien est d'aimer et d'admirer chez les autres la vertu qu'ils cultivent, et de ne pas travestir les meilleurs choses, pour les blâmer et les tourner en ridicule. Les méchants, au contraire, poursuivent de leur haine et de leurs diffamations tout ce que font les serviteurs de Dieu.

CHAPITRE CIX

LES PRINCES DES PRÊTRES ET LES PHARISIENS CONSPIRENT CONTRE JÉSUS-CHRIST

Le bruit de la résurrection de Lazare se répandait rapidement ; aussi dès le lendemain, qui était un jour de sabbat, les princes des prêtres et les pharisiens furieux contre Jésus et jaloux de sa réputation et de sa gloire, se déclarèrent-ils ouvertement contre lui. Jusque-là ils avaient agi dans l'ombre, cherchant l'occasion de le faire mourir secrètement ; maintenant ils lèvent le masque, conspirent publiquement et tiennent conseil contre lui pour le faire condamner à mort. A la vue du peuple qui suivait le Sauveur, qui le proclamait roi et le vénérait comme tel, ils craignaient la colère des Romains qui, ne voulant reconnaître d'autre roi des Juifs que celui qu'ils désignaient eux-mêmes, fondraient sur eux et détruiraient leur ville et leur nation. Ils redoutaient également la doctrine de

Jésus qui se déclarait contre la loi de leurs pères, prévoyant que par là ils deviendraient eux-mêmes un objet de mépris pour le peuple, et que leur temple ainsi que leur religion tomberaient en ruines. Ils prétendaient chercher leurs intérêts et ils ne voulaient pas croire au Sauveur; aveugles qu'ils étaient! en travaillant à la perte de Jésus ils travaillaient à leur propre perte. En effet, s'ils eussent voulu croire en Jésus-Christ, s'ils ne l'eussent pas mis à mort, ils auraient conservé leur ville et leur nation; mais en le condamnant, ils perdirent l'une et l'autre, car après la mort et l'ascension du Sauveur, les Romains fondirent sur la Judée, détruisirent de fond en comble le temple et la ville et dispersèrent la nation entière. O Juifs insensés! à quoi donc vous a servi le crime dont vous vous êtes souillés volontairement? vos projets ont été dissipés comme une vaine fumée; votre orgueil a causé votre honte et votre ignominie; le Sauveur vous offrait la vraie liberté des enfants de Dieu, et vous êtes devenus les esclaves mêmes de ses serviteurs, en disant à haute voix : Nous ne voulons d'autre roi que César; votre crime s'est tourné contre vous et est retombé sur vos têtes. Hélas! combien de chrétiens aujourd'hui, même sous l'habit religieux, ressemblent à ces Juifs aveuglés! par attachement et par amour des biens temporels, ils négligent et abandonnent les biens éternels, et ainsi ils perdent tout à la fois les uns et les autres, et méritent comme eux d'être précipités dans les ténèbres extérieures. Rien en effet de plus misérable ici-bas qu'un religieux qui s'abandonne à la vanité et à l'avarice; il est exécré en même temps et de Dieu et des hommes.

Cependant Caïphe, qui était grand prêtre cette année-

là et qui en vertu des fonctions dont il était revêtu, présidait le conseil, leur dit : Il est avantageux qu'un seul homme, quelque bon et quelque juste qu'il soit, périsse pour sauver le peuple et la nation tout entière, car le bien public doit l'emporter sur le bien particulier. Il est facile de voir ici combien la haine et la jalousie qui les animaient contre Jésus, et la crainte de leur propre chute, avaient troublé la raison des Juifs ; comment en effet pouvaient-ils penser qu'il fût permis, même pour le plus grand bien, de sacrifier un innocent? Aussi, par un juste jugement de Dieu, la mort du Sauveur qu'ils tramaient pour se garantir des maux dont ils se croyaient menacés, fut la cause et l'origine de tous leurs malheurs ; en effet, quelques années après qu'ils eurent attaché Jésus à la croix, sous le gouvernement de Titus et de Vespasien, le temple et la ville de Jérusalem furent détruits par les Romains, et le reste de la nation juive qui échappa à un massacre général fut dispersé de toute part. Caïphe en conseillant aux Juifs de faire mourir Jésus-Christ afin de se soustraire à la colère des Romains, prédisait sans le savoir que sa mort était nécessaire pour opérer la rédemption et le salut non-seulement des Juifs, mais de tous les hommes qui ne pouvaient arriver au ciel que par la foi en ce divin Sauveur. Le grand prêtre, dit saint Théophile, en parlant ainsi n'était animé que de mauvaises intentions ; mais le Saint-Esprit, qui voulait se servir de lui pour annoncer l'avenir, changea le mal en bien. N'allons pas croire cependant, comme le remarque judicieusement Origène (*Hom.* 30, *in Joan.*), que quiconque prophétise soit pour cela véritablement prophète, pas plus que nous ne devons regarder comme juste celui qui par ostentation ou par tout

autre motif blâmable fait un acte de justice et une bonne action. La passion, les souffrances et la mort de Jésus-Christ étaient nécessaires, indispensables, et cela pour trois grandes raisons : d'abord pour faire éclater l'amour infini de Dieu envers les hommes ; en second lieu, pour opérer la rédemption du genre humain dont le prix devait être le sang précieux de l'Homme-Dieu, sans tache et sans souillure ; enfin pour nous servir d'exemple et nous montrer le chemin que nous devons suivre pour arriver à la céleste patrie. De plus, l'homme était mort spirituellement par le péché, et il ne pouvait être rendu à la vie de la grâce que par les mérites du Sauveur ; il était perdu à jamais et il était nécessaire que le Messie vînt en ce monde pour le chercher et, par ses travaux et ses douleurs, le ramener au bercail qu'il avait abandonné ; enfin tous étaient désunis entre eux et séparés de Dieu, il fallait que Jésus-Christ vînt pour les réunir tous dans les sentiments d'une même foi, d'un même amour, et ainsi les réconcilier tous avec Dieu son Père. Caïphe donc par ses paroles prophétisait toutes ces merveilles qui devaient s'accomplir, et pourtant il n'était pas prophète, parce que, pas plus qu'autrefois Balaam, il n'avait ni l'inspiration, ni l'esprit, ni le don de prophétie. Par là, dit saint Augustin (*Tractat.* 49, *in Joan.*), nous voyons que les méchants mêmes peuvent quelquefois, comme Caïphe, prédire les événements futurs ; aussi l'Évangéliste dans son récit semble-t-il attribuer ces paroles prophétiques, non à la personne même de Caïphe, mais à Dieu, et à la dignité dont il était revêtu, en disant : Il ne parlait pas ainsi de lui-même, car il ne savait ce qu'il disait, mais parce qu'il était grand prêtre, et que

Dieu voulut se servir de son ministère malgré toute son indignité. Admirons ici, nous dit aussi saint Chrysostôme, la vertu du Saint-Esprit qui se sert des méchants eux-mêmes pour publier la vérité et annoncer l'avenir, et reconnaissons également la puissance sacerdotale qui, malgré l'indignité de ceux qui en sont revêtus, opère le salut des âmes.

L'Évangéliste dit que Caïphe était grand prêtre cette année-là, et en voici la raison : selon la loi, il ne devait y avoir qu'un seul grand prêtre, qui pendant toute sa vie conservait cette charge, et à sa mort un autre lui succédait; mais dans la suite des temps, l'avarice et l'ambition en avaient introduit plusieurs, et chacun d'eux en remplissait tour à tour les fonctions pendant une année seulement.

A partir donc du jour où Caïphe avait donné ce conseil aux Juifs, la mort de Jésus-Christ fut résolue et ils ne cherchaient plus que l'occasion favorable d'exécuter leur infâme projet. O Juifs misérables et insensés que vous êtes ! quel est donc votre aveuglement et votre fureur ? pourquoi chercher ainsi des témoins et des accusateurs contre l'innocence ? pourquoi conspirer ainsi contre celui qui est venu parmi vous pour gagner à lui vos volontés et enchaîner vos cœurs par son amour ? Soyez sans inquiétude, vos projets criminels seront accomplis, car Dieu son Père l'a livré entre vos mains. Pour rappeler à notre mémoire ces jours de conspiration contre Jésus, l'Église a institué dans son office le dimanche et la semaine dite de la *Passion ;* pendant ces jours et en signe de deuil, elle suprime à l'*introït* de la messe et à la fin de chaque *répons* le *Gloria Patri*, et fait chanter sur un ton lugubre l'hymne *Vexilla regis*

prodeunt, dans laquelle elle nous rappelle le mystère de la croix, les clous qui ont attaché les pieds et les mains du Sauveur, la lance qui a percé son côté sacré et les autres instruments de son supplice.

Le dessein criminel des princes des prêtres contre le Sauveur s'était bien vite répandu dans toute la cité, aussi Jésus-Christ, dans sa prudence, pour laisser à leur fureur le temps de se calmer, et parce que son heure n'était pas encore venue, jugea-t-il à propos de se soustraire à leurs regards pendant quelques jours ; il se retira donc avec ses disciples dans la ville d'Ephrem où il demeura avec eux jusqu'au temps de sa passion. Pendant que les Juifs étaient dans l'allégresse, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 49, *in Joan.*), et qu'ils se préparaient avec joie à la grande solennité pascale, le Sauveur et ses disciples se cachaient comme des hommes menacés d'un grand danger, non par impuissance, mais afin de nous servir de modèles dans l'occasion. Si le Sauveur, dit saint Augustin (*Tractat.* 49, *in Joan.*), évite la société des Juifs, ce n'est ni par timidité ni par impuissance, car il aurait pu sans danger demeurer au milieu d'eux, mais il voulait par là montrer à ses disciples et à tous les chrétiens qu'il est bon quelquefois de se soustraire à la vue des persécuteurs, de peur d'irriter leur fureur par notre présence, et de les rendre encore plus acharnés contre nous. Nous ne devons jamais, dit Origène (*Hom.* 31, *in Joan.*), renier la vérité, même au péril de notre vie ; mais aussi, nous ne devons pas nous exposer imprudemment à une pareille épreuve, et cela pour deux grandes raisons ; premièrement parce que ce serait présomption de notre part de nous exposer à un danger auquel nous pourrions succomber, à

cause de notre propre faiblesse que nous ne connaissons jamais bien ; en second lieu, parce que, en nous livrant ainsi aux mains de nos persécuteurs, nous leur fournissons l'occasion de devenir plus coupables, et que nous pourrions en être responsables aux yeux du Souverain Juge.

Cependant, dit l'Évangéliste, la fête de Pâques était proche, nous montrant par là que Jésus resta caché pendant peu de jours, puisqu'il vint à Jérusalem avant la Pâque, où tout le peuple se rendait des environs à Jérusalem pour se disposer à manger dignement l'agneau pascal, conformément à la loi de Moïse qui l'avait ainsi ordonné. Les Juifs, dit saint Théophile, se réunissaient de toutes les parties de la Judée dans la ville de Jérusalem quelques jours avant la fête de Pâques, afin de se préparer, par les purifications légales, les jeûnes et les autres sacrifices, à manger l'agneau pascal. Concluons de là quelle doit être la pureté de tout chrétien qui veut approcher de la table sainte. En effet, si pour manger l'agneau pascal il fallait de si grandes dispositions, quelle ne doit pas être la sainteté de celui qui veut recevoir en son cœur, dans l'auguste Sacrement de nos autels, le corps, le sang, l'âme et la divinité de Jésus-Christ, qui est le véritable agneau sans tache dont le premier n'était que la figure? Les princes des prêtres cependant et les pharisiens, réunis dans le temple, s'inquiétaient de ne pas voir Jésus et se disaient les uns aux autres : Pourquoi donc n'est-il pas venu à cette fête pour prêcher sa nouvelle doctrine à tant de gens rassemblés? ils parlaient ainsi non pour lui rendre hommage, mais dans la crainte de voir s'anéantir leur criminel projet. Ils avaient en même temps ordonné publiquement que quiconque le découvrirait, vînt le dénoncer, à l'autorité afin qu'on pût se

saisir de lui et le mettre à mort. O nous, s'écrie ici saint Augustin, qui savons où est Jésus, assis à la droite de Dieu son Père, ne craignons pas de le manifester aux malheureux Juifs, afin qu'ils puissent aller à lui avec des sentiments d'une foi vive et d'un ardent amour, et ainsi trouver grâce à ses yeux. Considérons également la bonté, la douceur de notre divin Maître, qui se soustrait sans mot dire à ses ennemis, à ses persécuteurs, lorsque d'une seule parole, d'un seul signe de sa volonté, il aurait pu les anéantir, les perdre à jamais. A son exemple apprenons à chasser de nos cœurs des sentiments d'aigreur, de colère, et à pratiquer la patience et l'humilité; c'est l'unique moyen pour nous d'acquérir la paix de l'âme et du corps.

CHAPITRE CX

DES DIX LÉPREUX GUÉRIS PAR JÉSUS-CHRIST

Il approchait, enfin, le temps où Jésus-Christ devait passer de ce monde à son Père et opérer sur le Calvaire la rédemption du genre humain en subissant le supplice ignominieux de la croix. Le Sauveur donc en affermissant son visage, selon l'expression de l'Évangéliste : *firmavit faciem suam*, c'est-a-dire sa volonté contre toutes les épreuves qu'il aurait encore à souffrir, vint vers Jérusalem où devait être immolé ce véritable Agneau sans tache, dont l'agneau pascal n'était que la figure. Il demeura quelques jours dans les environs de cette ville pour nous montrer qu'il se rendait de lui-même et de son plein gré au lieu de son supplice. Précédemment, il avait pris la fuite devant ses ennemis, pour nous montrer qu'il est permis quelquefois de se soustraire à la rage des persécuteurs ; mais en ce moment il marche avec courage à la tête de ses

disciples, comme leur chef et leur maître, pour nous apprendre qu'il faut aussi, quand les circonstances l'exigent, savoir sacrifier sa vie pour la défense de la vérité. Si quelqu'un veut venir après moi, avait-il dit, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il marche sur mes traces. En se rendant à Jérusalem, le Sauveur passa par la Samarie, qui appartenait aux Gentils, et par la Galilée, qui appartenait aux Juifs, voulant ainsi faire entendre que les fruits de sa passion et de sa mort devaient profiter aux uns et aux autres, et qu'ils ne formeraient plus désormais qu'un seul peuple uni par les liens d'une même foi et dont il devait être le médiateur sur le Calvaire.

Comme il arrivait auprès d'un petit bourg situé sur les confins de Samarie, dix lépreux qui avaient entendu parler des miracles de Jésus, vinrent à sa rencontre, et l'attendaient sur le chemin en dehors du village ; d'après la loi de Moïse, en effet, les lépreux ne pouvaient pénétrer dans les villes ni converser avec les autres, mais seulement entre eux. La loi évangélique, elle aussi, prescrit comme immonde, non pas la lèpre du corps, mais la lèpre de l'âme qui est le péché. Ces malheureux se tenaient donc à l'écart et par respect pour Jésus et aussi par crainte de la Loi ; mais quand ils l'aperçurent ils s'écrièrent à haute voix, tant était grand le désir qu'ils avaient d'être guéris, en disant : Jésus, notre Maître, ayez pitié de nous, d'un seul mot, si vous le voulez, vous pouvez nous guérir. Ils invoquent le nom de Jésus, dit saint Tite, aussi ils obtiennent l'objet de leur demande, car le nom de Jésus signifie Sauveur. En les voyant, Jésus fut touché de compassion et leur dit : Allez et montrez-vous aux prêtres. La loi de Moïse, en effet, ordonnait aux lépreux guéris de leur mala-

die d'aller se présenter aux prêtres, non pas pour en obtenir guérison, mais afin que ces derniers pussent juger de leur guérison parfaite et les rendre à la vie publique, et aussi pour offrir le sacrifice prescrit à cet égard. Comme ils y allaient, ils furent guéris en récompense de leur foi et de leur obéissance envers le Sauveur et effectivement par la vertu divine.

Ils furent guéris avant de se présenter aux prêtres et cela pour plusieurs raisons : d'abord, parce que Jésus-Christ connaissait l'orgueil des prêtres, qui les auraient repoussés avec mépris, et il voulait éviter ce scandale ; ensuite, pour récompenser leur foi et leur obéissance ; enfin, pour montrer que leur guérison n'était pas un effet de la puissance de la Loi ou des prêtres, mais uniquement de la volonté et de la miséricorde de Dieu. L'un d'eux, cependant, qui était de Samarie et qui par cette raison était païen, ayant reconnu qu'il était guéri, et attribuant sa guérison à la puissance et à la bonté du Sauveur, revint aussitôt sur ses pas, bénissant et glorifiant Dieu, et se prosterna humblement aux pieds de Jésus pour l'adorer et lui témoigner sa reconnaissance. Les neuf autres qui comme lui avaient été guéris ne revinrent pas, mais allèrent se montrer aux prêtres, qui, par haine contre le Sauveur et attribuant leur guérison à la seule vertu de la Loi, les dissuadèrent de retourner vers celui qui leur avait rendu la santé. Tous les dix n'ont-ils donc pas été guéris, demanda alors le Sauveur ; d'où vient donc qu'il ne s'est trouvé que ce seul étranger qui vînt rendre grâce à Dieu ? Cet étranger guéri et venant rendre grâce à Dieu de sa guérison est la figure des Gentils qui devaient plus tard être appelés à la vérité de l'Évangile, et embrasser la foi chrétienne ; les

neuf ingrats, au contraire, nous représentent les Juifs qui en punition de leur perfidie, s'obstinèrent dans l'erreur et furent rejetés de Dieu. Puis Jésus s'adressant à celui qui était prosterné à ses pieds, lui dit : Levez-vous, en quittant le péché dans lequel vous avez croupi jusqu'à présent ; allez désormais de vertu en vertu comme vous avez commencé ; votre foi, par laquelle vous avez soumis votre entendement à Dieu, vous a sauvé, c'est-à-dire vous a rendu tout à la fois et la santé du corps et la santé de l'âme ; la foi, en effet, est le commencement de notre justification et nous donne l'espérance d'arriver à la vie éternelle. Si la foi, dit le vénérable Bède (*in cap.* IX *Luc.*), a sauvé celui qui vint rendre grâce à Dieu du bienfait qu'il en avait reçu, on peut dire également que l'ingratitude et la malice des autres furent la cause de leur perte.

La lèpre, qui est la corruption de la chair, est la figure et l'image du péché mortel, qui lui aussi est la corruption de nos âmes, et entre eux se trouvent plusieurs points de rapprochement et de comparaison. Premièrement, la lèpre affaiblit la parole en celui qui en est atteint; de même le péché diminue la voix et les prières du pécheur dont Dieu n'entend plus et n'exauce plus les désirs et les vœux. En second lieu, la lèpre produit sur le corps diverses plaies qui se durcissent et gagnent les parties voisines en s'élargissant peu à peu ; ainsi dans le cœur du pécheur, s'élèvent les regrets et les remords qui diminuent petit à petit l'amour de Dieu, rendent l'homme dur et rebelle à ses commandements et plus docile aux funestes inspirations du démon, son ennemi. Troisièmement, l'haleine du lépreux est corrompue et infecte ceux auxquels il s'adresse en leur communiquant son mal ; de même les funestes exemples et

les mauvaises conversations des pécheurs peuvent corrompre ceux avec lesquels ils vivent. Enfin, plus la lèpre est secrète et cachée, plus aussi elle augmente et devient hideuse ; de même plus le péché est occulte, plus il se fortifie et plus aussi il paraîtra honteux et détestable au grand jour du jugement. La lèpre de l'âme, qui est le péché, est plus à craindre que la lèpre du corps ; et si le pécheur veut être guéri, il doit avoir recours aux moyens qui méritèrent aux lépreux la guérison de leurs maux. Comme eux, qu'il s'adresse au Seigneur avec une foi vive et ardente ; qu'il se présente à Jésus-Christ, et ce bon maître ne refusera pas de regarder et de sonder ses plaies quelque hideuses qu'elles puissent être, lui qui a été attaché à la croix comme un scélérat. En second lieu, le pécheur doit se lever debout, *stare*, c'est-à-dire quitter, abandonner ses péchés et renoncer entièrement à ses anciennes et criminelles habitudes. Puis, qu'il se tienne à l'écart, considérant avec des sentiments d'humilité l'état honteux dans lequel il s'est précipité par sa faute. Alors, que du fond de son cœur contrit et repentant, il élève la voix pour confesser ses iniquités avec franchise et sans aucun détour. Enfin qu'il implore la bonté et la miséricorde de son Dieu, en lui disant avec le lépreux : Seigneur Jésus, mon bon Maître, ayez pitié de moi ; si vous voulez, vous pouvez me guérir.

Le Sauveur, en prescrivant aux lépreux d'aller se montrer aux prêtres, *ite, ostendite vos sacerdotibus*, voulait nous apprendre l'obligation pour tout pécheur de confesser ses fautes aux ministres de l'Église. Sans doute la vraie contrition, le repentir sincère de nos fautes peut aux yeux de Dieu nous en mériter le pardon intérieur avant même que le prêtre ait prononcé extérieurement sur nous

les paroles de l'absolution ; cependant, nous n'en sommes pas moins obligés d'aller par un aveu sincère découvrir à ses ministres l'état de notre âme ; eux seuls sont appelés à prononcer sur notre guérison ; le mépris ou même la négligence à cet égard nous rendrait coupables et nous exposerait à croupir sans remède dans la lèpre du péché. Ce lépreux qui, seul, parmi les dix qui avaient été guéris, vient rendre grâce au Sauveur, est l'image des chrétiens fidèles qui, unis tous ensemble dans le sein de l'Église, rendent sans cesse à Dieu de continuelles actions de grâces pour les bienfaits qu'ils en reçoivent ; les neuf autres, au contraire, nous représentent tous ceux qui s'éloignent de cette unité en se montrant ingrats et rebelles. Par là aussi nous voyons que ce ne sont pas toujours ceux qui ont reçu plus de bien qui se montrent les plus reconnaissants ; ainsi les prélats et les hommes instruits, les puissants et les riches que Dieu a comblés de tant de faveurs et de priviléges, sont souvent par leur conduite plus ingrats envers la Providence divine que les petits et les simples, qui, certes, pourtant, ont été beaucoup moins favorisés.

Concluons donc de tout ce que nous venons de dire que la reconnaissance est de toutes les vertus la plus agréable aux yeux de Dieu, tandis que l'ingratitude est le vice qu'il a le plus en horreur. Que pouvons-nous penser, dit saint Augustin *(in Soliloq.)*, que pouvons-nous dire, que pouvons-nous écrire de mieux, sinon qu'il faut rendre à Dieu de continuelles actions de grâces? rien de plus court, il est vrai, mais rien aussi de plus avantageux pour nous. Et plus loin, le même saint ajoute : Je sais, ô mon Dieu, combien l'ingratitude vous déplaît ! elle est l'origine de tous les maux spirituels ; c'est un vent brûlant qui dessè-

che tout ce qui est bon ; elle seule tarit toutes les sources de la miséricorde divine envers les hommes ; elle seule fait revivre toutes les fautes qui nous avaient été pardonnées ; elle seule met obstacle aux bienfaits de Dieu envers nous. N'est-il pas juste, dit saint Bernard (*Serm.* 51, *in Cantic.*), que nous rendions de continuelles actions de grâces à Dieu, lui qui sans cesse nous comble de ses bienfaits ? Et plus loin, il ajoute : Montrez-vous toujours empressés de remercier le Seigneur des bienfaits qu'il vous accorde ; considérez avec soin et reconnaissance tout ce qu'il fait pour vous.

Jésus-Christ, en commandant à ses disciples de ramasser les morceaux épars de peur qu'ils ne fussent perdus, voulait nous apprendre à n'être point ingrats, même pour les plus petites faveurs que nous recevons de lui. Faire du bien à un ingrat, c'est perdre son temps et sa peine. L'ingratitude est la plus grande ennemie de notre âme ; elle anéantit tous nos mérites ; elle détruit en nous toutes les vertus et toutes les bonnes dispositions ; elle nous prive des biens que nous aurions pu recevoir de Dieu. L'ingratitude est un vent brûlant qui tarit pour nous les sources de la pitié, qui dessèche la rosée des miséricordes et des grâces divines à notre égard. De quelle manière devons-nous témoigner à Dieu notre reconnaissance? Le même saint Bernard nous l'apprend quand il dit (*ibidem*) : Notre gratitude ne doit pas consister seulement dans notre langage, mais bien plutôt et avant tout dans nos œuvres. Ce ne sont pas des paroles que Dieu demande de nous, mais des actions de grâces. Rendons donc au Seigneur, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 2, *in Epist. ad Rom.*), de continuelles actions de grâces, non-seulement de bouche, mais encore et surtout

par nos œuvres. Remercions Dieu pour les bienfaits dont il nous comble sans cesse ; remercions-le aussi pour les biens qu'il accorde à nos frères. Par là nous détruisons en nous toût sentiment de jalousie envers les autres et nous entretenons la charité chrétienne dans nos cœurs. Comment, en effet, pourrions-nous envier dans les autres des biens pour lesquels nous aurions témoigné à Dieu notre reconnaissance? Dieû exige-t-il donc trop de nous, lorsque, pour toutes ses libéralités à notre égard, il ne demande qu'une chose, que nous ayons soin de l'en remercier? L'ingratitude est fille de l'orgueil ; l'orgueilleux se montre ingrat, parce qu'il se croit digne des biens qu'il reçoit; l'homme véritablement humble, au contraire, est reconnaissant des faveurs qu'il reçoit et même de celles qui lui sont refusées, parce qu'il s'en regarde comme indigne. S'il est dans les adversités et dans les tribulations, il les accepte comme le châtiment de ses propres fautes et il en remercie encore et en bénit le Seigneur. Voulez-vous savoir, dit saint Jérôme, pourquoi vous n'aimez pas Dieu? c'est que vous ne savez pas assez reconnaître ses bienfaits; plus, en effet, vous vous appliquerez à considérer l'immense bonté du Seigneur à votre égard, plus aussi vous sentirez vos cœurs s'embraser d'amour pour lui.

CHAPITRE CXI

LES SAMARITAINS REFUSENT L'HOSPITALITÉ A JÉSUS

Le départ du Sauveur pour Jérusalem n'était plus un secret ; aussi Jésus-Christ envoya-t-il devant, vers une petite ville des Samaritains, deux de ses disciples, Jacques et Jean, pour leur préparer un logis et le peu qui était nécessaire pour vivre. Cette ville de Samarie est aujourd'hui Sébaste, qui, en punition de sa faute, n'a que peu de maisons et ne possède que deux églises, l'une sur la petite montagne intérieure où était construit anciennement le palais du roi, l'autre en l'honneur de saint Jean-Baptiste, à l'endroit même où il fut enterré, entre les prophètes Abdias et Élisée. Les Samaritains étaient les ennemis déclarés des Juifs, et ils prétendaient que ce n'était point dans la ville de Jérusalem qu'il fallait adorer Dieu, mais bien plutôt sur la montagne de Garisim, comme leurs pères l'avaient toujours pratiqué, selon ce que nous avons déjà dit en parlant

de la Samaritaine. Lors donc qu'ils eurent reconnu à leurs vêtements que Jésus-Christ et ses apôtres étaient Juifs, ils ne voulurent point les recevoir, à moins qu'ils ne renonçassent à leur voyage de Jérusalem. Un autre motif, plus puissant encore, dit saint Jérôme, portait Jésus-Christ à n'être pas reçu par les Samaritains. Il lui tardait d'arriver à Jérusalem où il devait répandre son sang pour le salut du monde, et il ne voulait pas, même de quelques heures, retarder son sacrifice.

Les Samaritains, cherchant à arrêter la marche du Sauveur et à l'empêcher ainsi d'arriver à Jérusalem, sont l'image des obstacles que rencontre tout chrétien dans la vie spirituelle qui doit le conduire à la céleste patrie. Mais ne perdons pas courage, rentrons alors en nous-mêmes, reconnaissons notre misère; adressons-nous à Dieu en lui disant avec confiance : Je souffre, Seigneur, soutenez ma faiblesse et répondez pour moi. Ne nous attristons pas outre mesure; Dieu sait mieux que nous ce qui nous est avantageux.

Joseph fut vendu par ses frères à des marchands ismaélites, et ce fut là la cause de son élévation à la cour du roi d'Egypte. Si vous êtes bien résolu, nous dit saint Chrysostôme, de garder la loi de Dieu, rien au monde ne saurait vous en empêcher; si les maladies, si les infirmités sont pour vous un obstacle pour pratiquer telle ou telle vertu, pour accomplir telle ou telle bonne œuvre que vous regardez comme agréable à Dieu, résignez-vous avec patience, avec docilité; il sait mieux que vous ce qui vous est utile, et il saura bien en votre faveur tirer le bien du mal même. Appliquez tous vos soins à conserver la paix de l'âme et du cœur, malgré tous les événements, quels qu'ils

soient, sauf le péché, qui seul peut vous éloigner de Dieu et vous faire perdre son amour. Si l'adversité fond sur vous, allez au-devant d'elle comme au-devant d'une amie ; apprenons à supporter quelque chose pour Dieu; les souffrances nous rendent semblables à notre divin Maître et resserrent entre nous et lui les liens sacrés de l'amour. Apprenons donc à souffrir avec patience et résignation; embrassons avec joie la croix de Jésus-Christ, unissons nos peines à ses peines, nos douleurs à ses douleurs ; cette union nous les rendra douces et chères à nos cœurs ; elles formeront ainsi un sacrifice d'agréable odeur, digne d'être présenté à Dieu et capable de nous ouvrir les portes des tabernacles éternels.

Cependant les deux disciples, Jacques et Jean, irrités de la conduite des Samaritains, s'adressant au Sauveur, lui dirent : Maître, si vous le voulez, nous commanderons au feu du ciel de descendre sur cette ville pour l'anéantir et punir ses habitants d'avoir osé vous refuser l'hospitalité. Quelle était grande la confiance de ces deux apôtres en leur divin Maître, puisqu'ils pensaient que d'un seul mot ils pourraient en son nom, comme autrefois Elie sur la montagne, faire descendre le feu du ciel et punir ainsi tous les habitants ! Le Sauveur blâma publiquement leurs désirs qui n'étaient pas dictés par un sentiment de charité fraternelle, mais bien plutôt par le mécontentement et la vengeance, nous enseignant par là que le zèle qui n'est pas éclairé par la discrétion et la prudence est un faux zèle. Saint Pierre, il est vrai, frappe de mort subite Ananie et sa femme ; mais sa sentence n'est pas dictée par la haine ; c'est l'effet d'une juste punition qu'ils avaient méritée par leurs impostures et en troublant toute l'Eglise de Dieu.

Saint Paul livre au démon le corps d'un pécheur endurci, mais c'est afin de sauver son âme. Le Sauveur, dit le vénérable Bède (*in cap.* IX *Luc.*), ne reprend pas ses apôtres de ce qu'ils voulaient confondre des coupables; il blâme seulement en eux la raison pour laquelle ils désiraient les punir, raison qui ne venait que de leur mécontentement de ce qu'ils avaient refusé de les recevoir. Vous ne savez pas encore, leur dit-il, de quel esprit vous devez être animés; vous voulez agir par vengeance, et les vrais serviteurs de Dieu doivent se conduire en toute douceur; la loi ancienne était une loi de sévérité et de douceur, mais la loi nouvelle que je suis venu apporter sur la terre est une loi de support et d'amour.

Puis il ajoute : Le Fils de l'Homme n'est pas venu en ce monde pour perdre les hommes par la sévérité et par la rigueur, comme vous semblez le vouloir, mais bien plutôt pour les sauver par la miséricorde et pardonner leurs péchés, car la bonté attire plus facilement et plus sûrement les pécheurs à Dieu que la dureté et les mauvais traitements. Les prélats et pasteurs de l'Eglise doivent conclure de là qu'ils ne doivent pas punir les péchés avec trop de précipitation et de rigueur, mais attendre le temps et les circonstances favorables, afin de ramener plus sûrement le pécheur à la pratique de la vertu. Jésus-Christ, dit saint Ambroise (*in cap.* IX *Luc.*), en reprenant ses deux disciples et en les détournant d'attirer le feu du ciel sur les Samaritains qui lui avaient refusé l'hospitalité, nous apprend que nous ne devons jamais chercher à nous venger de ceux qui nous ont offensés, et que la clémence dont nous usons alors est doublement profitable : à nous-mêmes, en nous procurant l'occasion de pratiquer la patience, et aussi

à nos frères, en les invitant à se corriger et à se repentir de leurs fautes. La conduite que tiennent ici les deux disciples, Jacques et Jean, nous représente ces chrétiens imparfaits qui se laissent si aisément entraîner au désir de la vengeance et qui par là se mettent en opposition continuelle avec la doctrine de notre divin Maître, qui est venu en ce monde pour nous enseigner toute perfection.

Les Samaritains ayant refusé de recevoir Jésus-Christ dans leur ville, il s'en alla dans une autre, prêchant partout sa doctrine et faisant éclater sa puissance par les miracles, comme nous l'avons déjà dit, afin d'attirer à lui les pécheurs et de les réconcilier avec Dieu son Père. O chrétiens, mes frères, arrêtons-nous ici un instant. Contemplons avec étonnement la conduite de notre divin modèle. Il est le maître absolu de la terre et des cieux, et il est repoussé d'une ville ingrate ; alors il s'achemine sans murmurer et sans se plaindre, afin de demander un abri pour lui et pour ses disciples. Sachons imiter un pareil exemple; supportons avec résignation les peines et les souffrances, et réjouissons-nous si nous sommes appelés à ressembler en quelque chose, quoique de loin, à notre divin Sauveur. Ne cherchons jamais, dit saint Chrysostôme, à nous venger de nos ennemis; ce serait aiguiser nous-mêmes le glaive qui doit nous percer. Avons-nous reçu quelques injures, sachons les pardonner. Le plus sûr moyen de se venger est de ne point se venger du tout; par là, en effet, nous nous rendons les amis de Dieu et notre ennemi devient son ennemi. N'est-ce pas lui qui a dit : La vengeance appartient à moi seul et je saurai bien la faire. Quoi donc! lorsque parmi nos domestiques il s'élève quelque débat, quelque discussion,

nous exigeons d'eux qu'ils se soumettent à notre arbitrage, et nous ne voudrions pas nous-mêmes remettre aux mains de Dieu le soin de notre vengeance? Ne rendons pas le mal pour le mal, et sachons nous venger de nos ennemis en leur faisant du bien.

CHAPITRE CXII

DES DEUX FILS DE ZÉBÉDÉE ET DE LEUR DEMANDE

Jésus donc se dirigeait vers Jérusalem qui, relativement à la terre promise, est située sur une élévation, et en marchant il précédait ses disciples, pour nous montrer, selon la remarque de saint Théophile, qu'il ne refusait pas de mourir pour le salut du monde, et que du moins nous devons le suivre par nos œuvres de pénitence. Ses disciples, saisis de frayeur, le suivaient en tremblant, car ils n'étaient pas encore aguerris contre les terreurs du martyre. Ils se rappelaient, dit le vénérable Bède (*in cap.* x *Marc.*), tout ce que le Sauveur leur avait prédit touchant sa passion, et ils craignaient d'être compromis avec lui ; ou bien peut-être étaient-ils effrayés en pensant que celui qui était tout pour eux, allait être livré aux mains de ses ennemis. Le Sauveur alors s'éloignant un peu de la foule qui l'environnait, prit à part ses douze apôtres qui représentaient

en ce moment tous les prélats de l'Église, afin de leur révéler en particulier, comme à ses plus chers amis, le mystère de sa passion et de sa résurrection future.

Remarquons ici que Jésus-Christ, à plusieurs fois différentes, prédit à ses apôtres sa passion et sa mort : d'abord, lorsque saint Pierre l'eut proclamé hautement comme Fils du Dieu vivant ; en second lieu, après sa transfiguration sur le Thabor, au moment où ils descendaient de la montagne ; troisièmement, après la guérison du lunatique ; ici, comme nous le voyons, pour la quatrième fois ; et enfin sur la montagne des Oliviers, deux jours avant la fête de Pâques. En annonçant si souvent sa passion et sa mort à ses apôtres, le Sauveur avait plusieurs motifs. Premièrement, parce qu'ils étaient ses plus chers amis, et qu'en cette qualité, il tenait à leur révéler les plus secrets sentiments de son cœur, ce qu'on ne fait ordinairement qu'en faveur de ceux qu'on aime d'une manière toute particulière. En second lieu, afin qu'en rappelant sans cesse à leurs esprits l'idée de ses souffrances et de sa mort prochaine, ils fussent moins troublés et mieux disposés à les supporter quand le moment serait venu ; en effet, un malheur prévu et attendu longtemps d'avance semble moins dur à souffrir. Troisièmement, parce qu'en voyant s'accomplir tout ce qu'il leur avait annoncé touchant ses souffrances et ses ignominies, ils croiraient plus aisément à sa résurrection future qu'il leur avait prédite dans les mêmes circonstances. En quatrième lieu, afin qu'ils sussent qu'ayant lui-même prévu sa mort, il aurait pu l'éviter, mais qu'il l'avait subie volontairement et de plein gré, et qu'ils l'attestassent eux-mêmes en face du monde entier.

Voici, leur dit-il, que nous montons vers Jérusalem,

cette ville qui par toutes les prophéties avait été désignée comme le lieu où le Christ devait être immolé pour le salut du monde, et toutes les choses qui ont été annoncées par les prophètes touchant le Fils de l'homme y seront accomplies; comme s'il leur disait, selon le langage de saint Chrysostôme (*Hom.* 35, *Oper. imperf.*) : Vous voyez que je marche volontairement vers le lieu de mon supplice; personne ne m'y force et ne m'y oblige; nulle loi, nulle ordonnance supérieure ne m'y contraint; lors donc que vous me verrez suspendu à la croix, ne me regardez pas seulement comme un homme ordinaire, car s'il est dans la nature de l'homme de mourir, il est contraire à sa nature de le vouloir. Le Sauveur, en se rendant ainsi volontairement à Jérusalem pour y subir la mort et opérer par là le salut du monde entier, nous apprend que les prélats et pasteurs de l'Église doivent être, eux aussi, disposés à supporter les persécutions et à souffrir le martyre, si les besoins et les circonstances l'exigent, pour le salut des âmes qui leur sont confiées. Remarquons ici que Jésus-Christ, toutes les fois qu'il parle de ses souffrances et de sa mort, ne se désigne jamais autrement que sous le nom de Fils de l'homme, pour nous apprendre que c'est comme homme seulement et non comme Dieu qu'il a souffert et qu'il est mort.

Entrant ensuite dans les détails, le Sauveur explique par ordre à ses apôtres toutes les circonstances de sa passion. Le Fils de l'homme sera livré, par la trahison de Judas, aux princes des prêtres, aux scribes et aux anciens du peuple, qui le condamneront à mort, au moyen de faux témoignages, le jugeant coupable, sans observer même les formes les plus ordinaires de la justice. Comme

les Juifs n'avaient plus alors le droit de vie et de mort, que leur avaient enlevé les Romains leurs vainqueurs, il ajoute: Et ils le livreront entre les mains des gentils, c'est-à-dire à Ponce-Pilate, leur gouverneur pour les Romains, et à ses soldats pour exécuter ce qu'ils ne peuvent accomplir eux-mêmes. Les gentils alors l'insulteront par leurs moqueries, lui cracheront au visage, le battront de verges et le feront mourir en l'attachant avec des clous sur une croix. O mes très-chers frères, s'écrie saint Bernard à ces paroles (*Serm. de Passione*), celui qui est l'affranchissement et la liberté des captifs est jeté dans les prisons; celui qui fait la gloire des anges dans les cieux est moqué et tourné en dérision; le miroir sans tache, la clarté de la lumière éternelle est conspuée avec mépris ; le maître du monde est flagellé ; celui enfin qui est la véritable vie est mis à mort; que nous reste-t-il donc, sinon de le suivre et de mourir avec lui ? Et plus loin, le même saint ajoute : Le Sauveur du monde est livré comme un criminel, moqué comme un insensé, battu de verges comme un malfaiteur, honni et méprisé comme un homme vil, mis à mort comme un prévaricateur et un transgresseur de la loi. Hélas ! n'est-ce pas encore ce qui arrive tous les jours en ce monde où Jésus-Christ est trahi et livré par les simoniaques, moqué par les hypocrites, battu par les tyrans, insulté et méprisé par les blasphémateurs, mis à mort par les hérétiques et les apostats.

Dans la crainte cependant que ses disciples ne soient trop affligés par la pensée de ses souffrances et de sa mort, ce bon Maître cherche à les consoler en leur annonçant aussi sa résurrection prochaine, et le troisième jour après sa mort il ressuscitera, *et tertia die resurget*. Par là, dit

saint Augustin (*lib.* XX *de Civit. Dei, cap.* XLIX), le Sauveur nous enseigne tout à la fois par sa passion ce que nous devons souffrir pour la défense de la vérité, et par sa résurrection les récompenses que nous devons espérer pour prix de nos peines et de nos tribulations. Unissons-nous donc à ses disciples, comme eux et avec eux suivons notre divin Maître jusqu'à l'ignominie de sa passion, si nous voulons mériter de partager avec lui la gloire de sa résurrection, car selon l'apôtre saint Paul, si nous participons à ses souffrances, nous participerons aussi à ses triomphes. Ses apôtres, qui étaient encore grossiers et très-imparfaits, ne comprirent rien à ce qu'il voulait leur faire entendre, et cela, ajoute le vénérable Bède (*in cap.* XVIII *Luc.*), pour trois grandes raisons : d'abord, ils étaient très-affectionnés à leur Maître, et ils ne pouvaient pas entendre parler de sa mort prochaine, et encore moins y croire ; en second lieu, ils étaient convaincus de son innocence ; et d'ailleurs ils le regardaient comme Fils de Dieu et Dieu lui-même, par conséquent il était immortel et impassible ; enfin leur Maître leur parlait souvent en paraboles, et ils pensaient que tout ce qu'il venait de leur dire n'était qu'une simple allégorie, une parabole qu'ils ne pouvaient encore comprendre, et dont l'explication leur serait donnée par la suite.

Jésus-Christ, en prenant ses disciples à l'écart sur le chemin de Jérusalem pour leur révéler comme à ses plus chers amis, les sentiments cachés de son cœur, nous montre également tout ce qui se passe lorsque, par un privilége particulier, il daigne retirer du monde une âme chrétienne pour la conduire à la vie religieuse ; et vis-à-vis de cette âme s'accomplissent à la lettre toutes les circonstances qui ont accompagné la passion et la

mort du Sauveur. Premièrement, le religieux meurt au monde en abandonnant ses parents et ses amis, en renonçant aux plaisirs, aux honneurs et aux vanités du siècle; en foulant aux pieds les biens et les trésors de la terre pour suivre Jésus-Christ. Secondement, il est un objet de risée pour les mondains qui le regardent comme un insensé, au point qu'il peut dire alors avec le Psalmiste : Les impies en me voyant se sont moqués de moi; leurs lèvres ont murmuré contre moi des paroles de malédiction, et ils ont détourné la tête. Troisièmement, il est sans cesse flagellé par les discours des méchants; en effet, les hommes du siècle ne prennent-ils pas plaisir à parler sans cesse contre les religieux, et à leur nuire autant qu'ils le peuvent par leurs mensonges et leurs calomnies? En quatrième lieu, il se crucifie lui-même en s'unissant d'esprit et de cœur à la passion, aux souffrances et à la croix de son divin Maître, en macérant sa chair par les privations, les jeûnes et les autres mortifications corporelles. Cinquièmement enfin, il ressuscitera le troisième jour, lorsqu'après avoir terminé son douloureux pèlerinage sur cette terre d'exil, il ira avec joie recevoir sa récompense dans la céleste patrie.

Comme Jésus-Christ avait dit à ses apôtres qu'il ressusciterait le troisième jour, les fils de Zébédée s'imaginèrent que le royaume d'Israël allait être rétabli, et qu'il monterait sur le trône pour y régner en paix, comme avaient fait autrefois David et Salomon. Les ignorants! ils attribuaient au premier avénement du Sauveur ce qu'il annonçait devoir s'accomplir à son second. Remplis de cette pensée, ils engagèrent leur mère à demander pour eux à leur commun Maître une place honorable dans son futur

empire, et qu'il voulût bien les faire asseoir à ses côtés, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, attendu qu'ils étaient unis à lui par les liens du sang et de la parenté. La conduite de ces deux apôtres n'a rien qui doive nous surprendre ; ils étaient encore charnels et grossiers, et n'avaient pas reçu les lumières et les grâces de l'Esprit-Saint. Dans l'intervalle qui s'écoula entre la vocation des apôtres et la Passion du Sauveur, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 35, *Operis imperf.*), Zébédée était mort, et sa veuve, malgré sa faiblesse et son grand âge, marchait à la suite de Jésus avec ses deux fils ; la foi ne vieillit point, l'amour et le dévouement font oublier les fatigues. Cette mère complaisante demande pour ses fils ce que toutes les mères en général désirent pour leurs enfants : le repos, en demandant qu'ils soient assis, *sedeant ;* les honneurs, en ajoutant : l'un à votre droite, l'autre à votre gauche ; enfin les richesses, puisqu'elle dit en votre royaume. Les gens du monde, dit le même saint Chrysostôme (*Ibid.*), achètent, pour leurs enfants, des charges et des titres de noblesse ; ils acquièrent pour eux des biens et de grands domaines ; mais nul ne s'occupe de leur procurer l'amour de Dieu. Ils achètent à grands frais ce qui doit causer leur damnation, et ils refusent de sacrifier une obole pour leur salut. S'ils les voient au comble des honneurs, ils s'en réjouissent ; s'ils les voient pauvres par amour de Dieu, ils s'en affligent ; mais s'ils les voient se précipiter dans le péché, ils n'en ressentent aucune douleur. Hélas ! ils montrent par là que leur affection est toute charnelle, et non pas selon Dieu pour le salut de leur âme.

Sans répondre à cette femme qui, dans la simplicité de son cœur, n'avait été que l'instrument de ses fils, le Sau-

veur s'adresse à ses deux apôtres, et pour leur montrer qu'ils étaient dans l'erreur, il leur dit : Vous ne savez ce que vous demandez ; comme s'il disait : Vous voulez dominer et régner ; qu'avez-vous fait pour vous en rendre dignes? Sachez que ce n'est pas par le chemin des honneurs, mais par les travaux et les souffrances que l'on peut parvenir au trône que vous ambitionnez. Que ceux qui désirent arriver au royaume des cieux et qui ne veulent rien faire pour le mériter, s'appliquent à eux-mêmes, cette réponse du Sauveur à ses disciples. Par là, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 35, *Operis imperf.*), nous devons apprendre à demander à Dieu, non pas ce qui nous paraît bon, mais ce qu'il croira le plus utile de nous accorder ; abandonnons-nous à lui avec une entière confiance, il sait mieux que nous ce qui nous convient. Plus loin, le même auteur ajoute : Non-seulement nous devons penser à la gloire qui doit être le prix de nos travaux ; mais encore aux moyens d'éviter les dangers et les chutes. Dans les combats ordinaires, celui qui ne s'occupe que du butin à faire sur l'ennemi remporte difficilement la victoire. Demandons à Dieu ses grâces pour nous préserver de tout péché.

Ces deux apôtres, qui demandaient à être élevés au-dessus des autres parce qu'ils étaient les parents de Jésus, sont l'image de ces ambitieux qui, parce qu'ils voient quelques membres de leur famille, occuper les premières dignités de l'Eglise, s'imaginent qu'ils doivent eux-mêmes être préférés dans la distribution des emplois ecclésiastiques. N'est-ce pas à eux qu'on pourrait dire avec raison : Vous ne savez ce que vous demandez ? Les honneurs et les dignités de l'Église ne se donnent pas en vertu des liens du

sang, mais selon l'aptitude des personnes et surtout d'après leur science et leurs vertus. Jésus cependant qui connaissait la simplicité et l'ignorance de ces deux disciples, voulut leur enseigner la véritable voie, l'humilité, qui seule pouvait les conduire à la gloire après laquelle ils soupiraient si ardemment. Il leur dit donc : Pouvez-vous boire le calice que je dois boire; ou en d'autres termes : Pouvez-vous, pour l'amour de Dieu, affronter la passion ignominieuse et la mort cruelle que je suis disposé à subir volontairement pour vous, afin d'arriver, non pas à un royaume temporel et périssable comme vous vous l'imaginez, mais à un royaume glorieux et éternel?

Les écrivains sacrés emploient généralement le mot *calice* pour signifier les peines, les souffrances, les tribulations de cette vie, et cela pour plusieurs raisons : le calice est un vase dont on se sert pour boire avec discrétion et avec mesure ; de même Dieu ne nous envoie de peines et de souffrances qu'autant que nous pouvons en supporter; il est juste; il ne permet jamais que l'homme soit tenté au delà de ses forces. La boisson contenue dans le calice est promptement absorbée; ainsi les tribulations de cette vie présente, quand elles sont passées, semblent bien peu de chose en comparaison des biens éternels qui en sont la récompense. Enfin l'homme altéré boit avec plaisir; de même le chrétien fidèle se réjouit dans les épreuves, dans les souffrances et même il s'en glorifie. Ces deux disciples, dit saint Grégoire (*Homil.* 17, *in Evang.*), ne cherchaient que l'élévation et les honneurs; leur bon Maître, qui est la vérité par essence, veut leur enseigner la voie qui seule peut y conduire, l'humilité. Vous voulez parvenir aux honneurs et aux dignités? Commencez donc

d'abord, par vos efforts et vos travaux, à vous en rendre dignes. On ne peut arriver au commandement qu'après avoir pratiqué l'obéissance; au triomphe, qu'après de rudes combats; à la joie et aux douceurs du ciel, qu'après les tristesses et les amertumes de cette vie. Jésus-Christ, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 35, *Operis imperf.*), emploie ici la forme interrogative afin de fixer plus sûrement l'attention de ses disciples. D'où vient que vous me parlez d'honneurs et de couronnes quand je vous parle de fatigues, de travaux et de souffrances? Ce n'est pas ici le temps des récompenses, mais des luttes, des dangers et des combats. Le Sauveur, ajoute plus loin saint Chrysostôme, ignorait-il donc que ses disciples pouvaient l'imiter dans souffrances? Non, sans doute; mais il leur parle ainsi pour nous apprendre que nul ne peut régner avec Jésus-Christ sans souffrir comme lui et avec lui; car, comme dit le grand Apôtre, si nous mourons avec lui, nous vivrons avec lui; et si nous participons à ses souffrances, nous participerons aussi à ses triomphes. Mais, direz-vous, il n'y a plus de persécutions. Quoi donc! faudra-t-il alors que la volonté des fidèles reste stérile et sans fruits? Non; si vous n'avez plus à lutter contre les ennemis du christianisme, n'avez-vous pas à combattre contre le prince des démons qui est votre plus grand, votre plus dangereux persécuteur; contre vos propres désirs, contre vos mauvaises inclinations? Croyez-moi, ces combats ne sont pas moins dangereux, et vous procureront une victoire aussi brillante. Le martyre, dit saint Jérôme (*in cap.* XX *Matth.*), ne consiste pas seulement à répandre son sang pour Jésus-Christ et la défense de la vérité; lutter sans cesse contre ses propres passions, et se donner

à Dieu pour le servir avec amour, n'est-ce pas là aussi un martyre continuel? La couronne des premiers sera tressée de roses, les seconds seront couronnés de lis.

Les apôtres, pleins de confiance en eux-mêmes, lui répondirent avec assurance : Nous le pouvons. Les insensés! ils ne connaissaient pas leur propre faiblesse; en effet, au moment de la passion, ils fuient épouvantés, et abandonnent lâchement leur Maître; mais ils répondirent si promptement, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 66, *in Matth.*), parce qu'ils s'imaginaient que leur demande allait leur être octroyée sur-le-champ. Jésus alors leur répartit : Vous boirez, il est vrai, mon calice, et vous serez baptisés de mon baptême, c'est-à-dire vous souffrirez pour moi le martyre ou effectivement, comme saint Jacques, ou seulement de désir et de volonté comme saint Jean; mais quant à vous faire asseoir, l'un à ma droite, l'autre à ma gauche, il n'est pas en mon pouvoir de vous l'accorder; ces places sont à la disposition de mon Père qui est dans les cieux, et sont réservées pour ceux auxquels il les a destinées. Comme s'il leur disait, selon la pensée du vénérable Bède (*in cap.* x *Marc.*) : Je ne peux vous donner ce que vous me demandez, parce que vous êtes remplis de vanité et d'orgueil; ces places sont réservées aux petits et aux humbles; sachez être humbles et petits, et elles vous seront accordées.

Cependant les autres apôtres, car eux aussi étaient encore tout charnels et bien imparfaits, ayant appris tout ce qui s'était passé, furent saisis d'indignation contre ces deux frères, qui avaient cherché à leur être préférés et à être élevés au-dessus d'eux. Si les autres apôtres, dit saint Chrysostôme (*Homil.* 35, *Operis imperf.*), furent indignés en apprenant la demande que leurs deux compagnons

avaient adressée à Jésus par l'entremise de leur mère, quel n'aurait pas été leur mécontentement si cette demande leur eût été octroyée? Aussi le Sauveur, comme un père plein de bonté et de tendresse, qui n'a rien tant à cœur que d'entretenir la paix et l'union parmi ses enfants, ne dit pas : Vous ne serez point assis à mes côtés, dans la crainte de couvrir les premiers de confusion ; il ne dit pas non plus : Vous serez assis avec moi, de peur de trop irriter les seconds, mais laissant aux uns et aux autres l'espoir de pouvoir y parvenir, il se contente de dire : Ce n'est pas à moi qu'il appartient de disposer de cette faveur. En effet, ce qui n'est promis à personne en particulier, peut être espéré par tous.

Notre-Seigneur alors, quoique connaissant la présomptueuse ambition des deux frères et la jalouse indignation des autres, ne leur adresse ni reproches ni réprimandes, mais comme un pasteur plein de miséricorde, il dissimule leur faute avec bonté et avec patience et les appelle à lui pour ramener parmi eux l'union et la concorde, pour les instruire de la vérité et leur enseigner les règles du commandement, eux qu'il voulait établir et constituer les princes et les chefs de son Eglise. Aussi, pour réprimer tout sentiment d'orgueil dans le cœur des uns et des autres, il leur parle de l'humilité qui seule, en nous inspirant le mépris des biens et des honneurs terrestres, peut nous conduire à la gloire éternelle. Les princes et les rois de ce monde, leur dit-il, dominent avec empire sur leurs sujets, ils exigent d'eux avec orgueil le respect et la soumission ; et plus ils sont élevés, plus aussi ils sont exigeants, nous montrant par là, selon saint Chrysostôme (*Homil.* 66, *in Matth.*), que désirer dominer sur les autres c'est agir en

païen et non pas comme un vrai disciple de Jésus-Christ. Qu'il n'en soit pas ainsi entre vous ; mais au contraire que celui qui veut être élevé au-desssus des autres soit le serviteur de tous, et que celui qui veut être le plus grand soit à ses propres yeux le plus petit de tous, et qu'il se fasse le serviteur des autres. Le Sauveur, dit encore à ce sujet saint Chrysostôme (*Homil.* 35, *Operis imperf.*), a voulu que les humbles et les petits fussent élevés dans le ciel aux honneurs et aux dignités et que les grands et les orgueilleux ne reçussent que honte et confusion, pour nous apprendre à fuir l'orgueil et à pratiquer ici-bas l'humilité. Ce n'est pas, en effet, celui qui est le plus honoré en ce monde qui est toujours le plus juste ; mais celui qui aura été le plus vertueux sera le plus grand. Dieu ne vous louera pas parce que vous aurez été apôtre ou évêque, mais il vous louera et vous comblera de gloire, si vous avez rempli dignement et avec zèle les devoirs de votre charge et de vos emplois.

Comme en morale les faits sont plus puissants que les discours pour persuader l'esprit des auditeurs, Jésus, pour donner plus de poids à ses paroles et pour convaincre plus sûrement ses apôtres, se montre lui-même comme le modèle qu'ils doivent imiter en disant : Le Fils de l'homme lui-même n'est pas venu en ce monde pour être servi, mais au contraire pour servir. En effet nous ne lisons nulle part dans l'Évangile que les apôtres aient jamais lavé les pieds à leur Maître ou l'aient aidé en quoi que ce soit dans les nécessités ou les besoins corporels; nous voyons au contraire que lui-même s'est appliqué à être le serviteur des autres, en lavant les pieds à ses disciples, en distribuant la nourriture au peuple qui le suivait dans le désert, en rendant la santé aux malades, en parcourant les villes

et les bourgs de la Judée pour y répandre sa céleste doctrine. Les anges, il est vrai, et sainte Marthe, dit Origène (*Tractat.* 12, *in Matth.*), ont servi le Sauveur; il n'en était cependant pas moins venu en ce monde pour servir et non pour être servi. Il est le vrai modèle des princes et des chefs de l'Église, qui doivent en tout imiter son exemple en se montrant bons et affables envers tout le monde, en imposant comme lui les mains aux petits enfants, en lavant les pieds aux pauvres, en traitant en un mot tous les hommes comme leurs frères. Mais, hélas! qu'ils sont loin de leur modèle, les prélats de nos jours! Ne les voyons-nous pas, quand ils paraissent en public, marcher avec orgueil comme des princes à la tête de leurs armées, environnés de luxe et de vanité, entourés de leurs valets et de leurs domestiques, ne daignant pas abaisser leurs regards vers les petits et les pauvres, et souffrant même avec peine d'en être regardés?

Jésus-Christ est venu en ce monde non-seulement pour servir, mais encore afin de donner son âme, c'est-à-dire sa vie pour le salut et la rédemption de tous ceux qui voudraient croire en lui. Remarquons ici que le Sauveur ne dit pas qu'il donne sa vie pour tous, mais pour plusieurs, *pro multis;* non pas que sa mort n'ait été suffisante et même surabondante pour racheter tous les hommes, mais parce que la plupart ne veulent pas en profiter, refusant de se soumettre à la foi chrétienne et s'obstinant à croupir dans le péché. Jésus-Christ, dit le vénérable Bède (*in cap.* x *Matth.*), en donnant son sang et sa vie sur la croix pour le salut du monde, a voulu servir de modèle aux prélats et aux ministres de l'Église qui doivent marcher sur ses traces. Comme lui, qu'ils se montrent pleins de miséricord e

et de charité envers les âmes qui leur sont confiées; qu'ils s'efforcent par leurs leçons et par leurs exemples de les conduire dans le chemin de la vertu, et qu'ils soient prêts, s'il le faut, à sacrifier leur vie pour elles. O chrétiens, s'écrie saint Chrysostôme (*Homil.* 66, *in Matth.*), contemplez un instant votre divin modèle. Ce Roi de la terre et des cieux n'a pas craint de se revêtir de notre nature et de nos misères; il a bien voulu supporter les injures et les mépris; il est mort sur une croix et a répandu jusqu'à la dernière goutte de son sang pour vous, lors même que vous étiez ses plus cruels ennemis. Si vous êtes humiliés, vos humiliations vous sont profitables; Jésus, lui, s'est humilié non pour son avantage, mais pour le vôtre. A quelque degré d'abaissement que vous puissiez être réduits, vous ne descendrez jamais si bas que votre Maître et votre modèle. Nous sommes les images de Jésus-Christ, chargés de reproduire en nous, par nos sentiments et notre conduite, les vertus dont il nous a donné l'exemple; nous devons donc penser et agir comme il a pensé et agi lui-même. Jésus-Christ fut doux et humble de cœur; quiconque s'élève et s'abandonne à l'orgueil cesse donc d'être son image; il a aimé les pauvres et s'est plu dans la pauvreté; si nous courons après les biens et les richesses, pourrait-il, je vous le demande, se reconnaître en nous? Celui qui n'imite pas son maître n'est pas un vrai disciple, et l'image qui ne reproduit pas son type et son modèle n'est pas une image fidèle et véritable. Embrassons donc l'humilité avec courage; ne serait-ce pas chose honteuse de voir le disciple élevé au-dessus du Maître et l'esclave au-dessus de son seigneur? L'orgueil a précipité l'homme dans l'abîme, l'humilité seule peut l'en retirer.

CHAPITRE CXIII

L'AVEUGLE DE JÉRICHO GUÉRI

Jésus-Christ cependant approchait de Jéricho. Cette ville est située entre la Galilée et Jérusalem, dont elle est éloignée de sept lieues environ, du côté de l'orient, et où se rendait le Sauveur. Cette cité, jadis florissante, a été entièrement détruite, à l'exception de la maison de Raab, qui s'élève au milieu des ruines, en mémoire du service que cette femme rendit autrefois aux envoyés de Josué. Non loin de là est une fontaine dont les eaux amères devinrent potables à la prière du prophète Élisée; elle prend sa source au pied de la montagne sur laquelle Jésus passa quarante jours et quarante nuits dans le jeûne et dans la prière, et vient, après un parcours de deux milles environ, baigner les murs de Jéricho. C'est donc vers ce lieu que le Sauveur dirigeait ses pas, afin de guérir, selon la pensée de saint Jérôme (*in cap.* x *Marci*), les malades qui s'y trouvaient en

grand nombre. Alors un aveugle qui était assis le long du chemin et qui demandait l'aumône, entendant le bruit de la foule et prévoyant que c'était le Sauveur qui passait par là, se mit à crier à haute voix, de cœur et de bouche : Jésus, fils de David, ayez pitié de moi. Cet aveugle, selon l'opinion de saint Cyrille, avait été élevé dans la Loi de Moïse; il n'ignorait donc pas que le Messie, selon la chair, devait sortir de la famille de David; c'est pour cela qu'en s'adressant à lui, il dit : Jésus, fils de David; il savait également que ce Messie serait Dieu, c'est pourquoi il ajoute : Ayez pitié de moi, car il n'appartient qu'à Dieu de faire miséricorde à ses créatures, selon cette expression du Psalmiste : Les miséricordes du Seigneur s'étendent sur toutes les œuvres de ses mains; et ainsi il proclamait tout à la fois l'humanité et la divinité réunies en la seule personne du Sauveur. La foule cependant qui ne voulait rien perdre des instructions de Jésus, le reprenait en lui disant de se taire; mais cet infortuné, craignant que sa voix ne fût étouffée par les réclamations du peuple, criait encore plus fort : Jésus, fils de David, ayez pitié de moi. Le Sauveur alors, touché de compassion, s'arrêta, car l'aveugle ne pouvait le suivre, et le fit amener près de lui, nous montrant ainsi la manière dont nous devons nous conduire envers les malheureux.

La prière inspirée par une foi vive, dit saint Cyrille à cette occasion, a la puissance d'arrêter Jésus-Christ qui se plaît à exaucer ceux qui l'invoquent avec confiance; il fait approcher de lui cet aveugle pour récompenser par là l'ardeur de sa foi. Quel bel exemple pour les puissants et les princes de la terre! Ne devraient-ils pas, comme le Sauveur, faire venir les pauvres près d'eux afin d'écouter leurs plaintes, leurs demandes, et exaucer leurs justes

réclamations? Jésus lui demande ce qu'il voulait, non qu'il l'ignorât, mais pour lui donner occasion de renouveler sa prière et exciter en lui de plus en plus le désir de la guérison qu'il était disposé à lui accorder, car Dieu ne nous sauve pas contre notre volonté et sans notre consentement. Quoique Dieu, dit saint Ambroise (*in cap.*xviii *Luc.*), désire le salut de tous les hommes, néanmoins il ne les sauve pas tous, mais seulement ceux qui reviennent à lui et qui l'implorent. Celui, dit aussi saint Augustin (*Serm.* 40, *de Verbis apost.*), qui vous a créés sans vous, ne vous justifiera pas sans vous. Admirons ici la bonté infinie et l'extrême humilité de notre divin Maître qui ne dédaigne pas de s'arrêter à la voix d'un pauvre aveugle, de l'appeler auprès de lui et de lui demander avec douceur ce qu'il désire. Seigneur, lui répondit-il, faites que je voie. Alors Jésus, de cette voix puissante qui tira du néant toutes les créatures, lui dit : Voyez; votre foi vous a sauvé. Il fut guéri au même instant et il le suivait en glorifiant Dieu. Un seul mot avait suffi pour opérer cette guérison, le Seigneur voulant par là faire éclater la puissance de sa divinité et aussi glorifier la foi ardente et méritoire de celui qui était l'objet du miracle. La foi, dit saint Cyrille, nous procure la santé de l'âme et du corps, comme nous le voyons dans cet aveugle qui obtint tout à la fois la guérison de son double aveuglement corporel et spirituel; car si son intelligence n'eût pas été éclairée par la grâce, il n'aurait pas ainsi proclamé la divinité du Sauveur. Non-seulement il fut éclairé intérieurement, mais il devint encore une occasion pour les autres de glorifier le Seigneur; c'est pourquoi l'Évangile ajoute : Ce que le peuple ayant vu, il en loua Dieu, le bénissant pour le miracle qui venait d'éclater à leurs yeux et le re-

merciant de la guérison obtenue. Dieu, en effet, dans toutes ses œuvres, ne se réserve que la gloire, comme il le dit par le prophète Isaïe : Je ne céderai pas ma gloire à un autre; mais tous les avantages qui en résultent sont pour ses créatures. Le Sauveur, dit saint Grégoire (*Homil.* 2, *in Evang.*), opéra ce miracle pour ranimer et fortifier la foi de ses apôtres, qui, encore tout charnels et imparfaits, ne comprenaient pas les choses spirituelles; et selon saint Théophile, afin d'utiliser sa marche et de nous enseigner par là que dans toutes nos actions nous devons nous proposer un but utile et ne rien faire en vain.

Cet aveugle guéri par Jésus-Christ sur le chemin de Jéricho, est, selon saint Grégoire (*Ibidem*), l'image du genre humain tout entier. Les hommes, en effet, par le péché de leur premier père, avaient perdu l'intelligence des choses divines et avaient été précipités dans les ténèbres de la damnation. Dieu, touché de compassion, se revêt alors de notre mortalité, de toutes nos misères, et vient rendre la lumière et la vue à ces pauvres aveugles; celui-là en effet est véritablement aveugle, qui est privé de la connaissance des choses divines. Que celui donc qui reconnaît les ténèbres où il languit et l'aveuglement spirituel dont il est affligé, crie vers Dieu; qu'il s'adresse à lui, à l'exemple de notre aveugle, lui disant de bouche et de cœur, et plus encore de cœur que de bouche : Jésus, fils de David, ayez pitié de moi. Ceux qui précédaient Jésus et qui voulaient empêcher l'aveugle de crier, nous représentent la multitude de nos passions et de nos désirs charnels qui viennent sans cesse traverser nos bonnes résolutions, troubler nos prières, murmurer autour de nous, de peur que Jésus-Christ n'entende notre voix et ne vienne par de

salutaires inspirations et par la lumière de sa grâce nous éclairer spirituellement. Mais plus nous trouvons d'obstacles, plus aussi nous devons, à l'exemple de l'aveugle, redoubler d'ardeur et élever la voix. Plusieurs, dit saint Jérôme (*in cap.* x *Marci*), empêchent ce malheureux aveugle de crier; ce sont nos passions et les démons réunis qui cherchent à étouffer nos prières; mais alors nous devons crier encore plus fort, car plus la guerre devient terrible, plus les efforts de l'ennemi redoublent, plus aussi, comme Moïse, nous devons élever nos mains vers le ciel afin d'obtenir un prompt secours. La foule du peuple, dit saint Cyrille, voulait empêcher l'aveugle de crier, mais leur défense ne servait qu'à augmenter son courage. La vraie foi résiste à tout et triomphe de tous les obstacles. Quand il s'agit du service de Dieu, il faut fouler aux pieds toute honte. Si pour amasser des richesses on sait ne pas rougir, pourquoi rougir, quand il est question de sauver notre âme?

Aux premiers cris de l'aveugle, dit l'Évangile, Jésus passa outre, mais quand il l'entendit crier une seconde fois, il s'arrêta. De même, lorsque dans la prière, notre esprit préoccupé des vains plaisirs du monde se laisse aller à la dissipation et aux distractions de tout genre, Jésus passe outre sans nous regarder; mais si, luttant contre nous-mêmes, nous persévérons avec courage, alors il vient dans nos cœurs et nous rend la lumière que nous avions perdue. Le Sauveur interroge l'aveugle et lui demande ce qu'il désire de lui, quoiqu'il le sache bien. Dieu aussi ne veut rien nous accorder que nous ne l'ayons pour ainsi dire mérité ou du moins demandé avec instance et même jusqu'à l'importunité; demandez, nous dit-il lui-même, et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et on

vous ouvrira. Nous voyons encore dans la demande de cet aveugle ce qui doit être l'objet principal de toutes nos prières à Dieu : ce ne sont ni les biens, ni les trésors, ni les honneurs éphémères de ce monde, ni de longs jours, ni la vengeance à l'égard de nos ennemis, ni les autres avantages temporels de quelque nature qu'ils soient, que nous devons désirer, mais uniquement cette lumière divine qui éclaire tout homme venant en ce monde, selon cette parole du divin Maître : Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné comme par surcroît. La foi est le seul chemin qui puisse nous conduire à cette divine lumière, selon qu'il est dit à l'aveugle : Votre foi vous a sauvé. Quand il fut guéri, notre aveugle se joignit à la suite du Sauveur pour ne plus le quitter. De même, plus nous sommes éclairés des lumières divines, plus nous sommes comblés de grâces et de faveurs de la part de Dieu, plus aussi nous devons nous livrer avec ardeur à la pratique des bonnes œuvres et exciter les autres à nous suivre dans le chemin de la vertu. Ayons sans cesse, dit saint Grégoire (*Homil.* 2, *in Evang.*), nos regards fixés sur notre divin modèle, et faisons tous nos efforts pour marcher sur ses traces. Lui, le Maître des cieux et le Créateur des anges, n'a pas craint de descendre dans le sein d'une vierge pour se revêtir de notre mortalité et de nos misères; il a voulu renoncer à tous les avantages du monde et naître de parents pauvres; il a embrassé les opprobres et les ignominies; il a été conspué, flagellé, couronné d'épines et attaché à la croix, nous enseignant par là que si l'homme est tombé des cieux par son trop d'affection aux choses périssables, il ne peut y remonter qu'en passant par les amertumes de la pénitence. Si un Dieu a tant

souffert pour les hommes, que ne doivent pas souffrir les hommes pour leur propre avantage ? Si nous voulons avec notre chef participer aux joies et aux honneurs du triomphe, nous devons avec lui prendre part aux peines et aux fatigues du combat.

Cette guérison de l'aveugle de Jéricho peut également s'appliquer à chaque pécheur en particulier. En effet, l'homme qui s'est rendu coupable de péchés mortels a véritablement perdu la lumière de l'intelligence et de la raison ; il est aveugle dans le sens spirituel. S'il veut rentrer dans la voie de la vérité qui seule peut le conduire à la félicité éternelle, si en gémissant amèrement sur ses fautes, il s'adresse à Dieu et implore avec larmes grâce et miséricorde, il est alors assis le long du chemin et demande l'aumône. Les passants veulent lui imposer silence. En effet, les tentations charnelles, le démon, le monde, ses mauvaises habitudes se liguent alors ensemble et s'unissent pour le détourner de ses bonnes résolutions et l'empêcher de faire pénitence ; mais plus ses ennemis redoublent leurs efforts, plus il doit aussi redoubler d'ardeur dans ses prières et crier vers Dieu ; qu'il crie alors bien haut afin d'être entendu, car le Seigneur est très-éloigné de lui. Cependant, dit Hugues de Saint-Victor, si Dieu n'est pas touché de ses premières larmes, s'il n'exauce pas ses premières demandes, qu'il ne perde pas courage, qu'il ne cesse pas pour cela de l'implorer avec ferveur ; les grands dons ne s'obtiennent que par les grands efforts. Dieu, dans sa bonté infinie, ne refuse jamais à qui l'invoque avec persévérance. Qu'il ne présume pas toutefois de ses propres mérites, mais qu'il s'abandonne en toute confiance entre les bras de ce Père plein de tendresse et de miséri-

corde. Alors Dieu, qui semblait d'abord ne l'avoir pas entendu, s'approchera de lui, rétablira le calme et la paix dans ce cœur agité, et y fixera sa demeure en lui faisant goûter les douceurs de la contemplation. Que le pécheur donc ne se laisse point abattre par un funeste désespoir; qu'il revienne sincèrement à Dieu toujours prêt à le recevoir, et il sera sauvé.

CHAPITRE CXIV

ZACHÉE REÇOIT JÉSUS DANS SA MAISON ET A SA TABLE

Le jour même Jésus entra dans la ville de Jéricho et il la parcourait, suivi d'une grande foule de peuple. Cette ville est l'image du monde présent. Le Sauveur y entra par son Incarnation, le parcourut pendant sa vie publique et le quitta enfin par sa passion et par sa mort, après avoir accompli la rédemption des hommes. Nous aussi, nous sommes en ce monde que nous ne devons regarder que comme un lieu de passage, nous gardant avec soin d'y mettre nos affections et d'y attacher notre cœur, car il est difficile que celui qui s'embarrasse dans les biens et dans les plaisirs de ce monde puisse en sortir sans tache et sans souillure. Zachée, homme riche et puissant, exerçait dans cette ville l'emploi de publicain, ou plutôt était à la tête de ceux qui étaient chargés de percevoir les impôts et tous les autres droits appartenant au trésor public. L'Evangile dit

qu'il était riche, pour mieux faire éclater en sa vocation à la foi, la bonté et la miséricorde divine. Or cet homme désirait ardemment voir Jésus-Christ, à cause des grandes merveilles qu'il en avait entendu raconter; mais comme il était petit de taille, la foule du peuple qui l'environnait sans cesse l'en empêchait. Nous voyons par là quel était l'empressement des populations à suivre le Sauveur. Courant alors devant tous les autres, il monta sur un arbre, que l'évangéliste désigne par le nom de sycomore, afin de l'apercevoir au moment où il viendrait à passer. Ce qui est impossible aux hommes, dit à ce sujet le vénérable Bède (*in cap.* XIX *Luc.*), est toujours possible à Dieu; nous voyons ici le chameau de l'Evangile passer à travers le trou d'une aiguille, ou plutôt un riche et un publicain foulant aux pieds les honneurs et les richesses de la terre pour entrer par la porte étroite qui seule conduit à la vie. Zachée, par l'ardeur de sa foi et le désir de voir Jésus, supplée, en montant sur un arbre, à ce que la nature lui avait refusé, et mérite ainsi de recevoir de lui la bénédiction qu'il n'osait pas demander. Le sycomore est un arbre dont le tronc est très-élevé avant de parvenir aux branches; par ses feuilles, il ressemble au mûrier, et au figuier, par ses fruits qui sont couleur de sang et que l'on présente, dit-on, aux regards des éléphants pour les animer aux combats. Cet arbre est l'image de la croix du Sauveur, dont la vue seule doit nous exciter à combattre vaillamment contre les ennemis de notre salut. Quiconque donc, quelque petits que soient ses mérites, pourvu qu'il les unisse à ceux de Jésus, monte par la foi et la sainte méditation sur cet arbre de la croix, qui reconnaît sa faiblesse et ses misères, qui renonce aux péchés et aux biens frivoles de ce

monde, qui met en Dieu seul son espérance et sa gloire, parviendra, comme Zachée, à voir Jésus-Christ et à le connaître par les grâces et les lumières intérieures dont il sera comblé. Il se trouvera heureux d'être honni, méprisé, traité comme un insensé et comme un fou, pourvu qu'il puisse arriver par cette voie difficile à la vision béatifique qui seule ici-bas doit être l'objet de nos vœux et de nos désirs. Si nous voulons, dit saint Grégoire (*lib.* XVII, *Moral. ad finem*), être vraiment sages et mériter de contempler celui qui est la Sagesse par essence, reconnaissons humblement notre ignorance, renonçons à nos propres sentiments et embrassons la sainte folie de la croix. N'est-ce pas là, en effet, ce que veut nous apprendre l'Evangile par l'exemple de Zachée? Cet homme, désireux de voir le Sauveur, mais ne pouvant y réussir à cause de la petitesse de sa taille et de la foule qui l'environne et le cache à ses yeux, monte sur un arbre, et ainsi par ses efforts, mérite de l'apercevoir à son passage et même d'en être vu. A son exemple, foulons aux pieds le respect humain et la prétendue sagesse des hommes, montons courageusement sur l'arbre de la croix, et nous mériterons de contempler la Sagesse éternelle. Sans doute se laisser dépouiller de ses propres biens sans les réclamer, se taire quand on est insulté et ne pas rendre injure pour injure, c'est folie aux yeux d'un monde injuste et prévaricateur; montez sur l'arbre de la croix et vous entendrez la vraie Sagesse qui vous dira : Si l'on vous enlève votre tunique, donnez encore votre manteau, et s l'on vous frappe sur la joue droite, présentez encore la joue gauche. C'est là l'unique voie qui peut nous conduire à l'éternelle contemplation de notre divin modèle.

Cet arbre appelé sycomore, qui est plus grand que le

mûrier et dont les fruits sont aigres-doux, nous représente également l'état religieux, qui est plus élevé que toutes les autres conditions dans le monde, et dont les fruits, c'est-à-dire les exercices, comme les jeûnes, les veilles, les disciplines et autres mortifications semblables, sont durs et pénibles, mais cependant procurent à ceux qui les supportent patiemment et pour l'amour de Dieu, plus de joies et de douceurs que les délices charnelles et les vains plaisirs des mondains. Cet arbre est appelé l'arbre de la folie, *fatua*, et celui qui entre en religion passe aux yeux du monde pour un insensé. Zachée, parce qu'il est de petite taille, monte sur cet arbre pour voir Jésus-Christ, et l'homme vraiment humble entre en religion afin d'acquérir la vie éternelle qui consiste dans la vision béatifique de Dieu même. Comme il est petit, il ne peut en religion monter bien haut sans le secours de quelques degrés qui aident sa faiblesse. Ainsi, dans l'état religieux voyons-nous trois degrés par lesquels le religieux doit passer pour parvenir à la gloire : le renoncement à sa propre volonté, par le vœu d'obéissance ; le renoncement aux biens temporels, par le vœu de pauvreté ; le renoncement aux plaisirs et aux jouissances de la chair, par le vœu de continence. Et ces trois degrés correspondent à trois grandes dispositions qui doivent être dans le cœur du vrai religieux, savoir : le mépris des biens et des trésors de la terre, l'oubli de sa famille et de ses proches, et la haine du monde. Ces trois dispositions sont celles que le Seigneur lui-même exigeait de son serviteur Abraham quand il lui disait : Sortez du pays qui vous a vu naître, abandonnez votre famille et la maison de votre père, et venez dans

la terre que je vous montrerai, qui est l'état religieux. Ce sont là les trois degrés qui peuvent nous conduire au trône du vrai Salomon, c'est-à-dire au ciel, où Dieu règne dans toute sa gloire. Pierre de Ravennes regarde l'état religieux comme la maison de Dieu et un véritable paradis sur cette terre. A mon avis, dit-il, et selon que je l'éprouve au fond de mon cœur, s'il y a un paradis en ce monde, il ne peut se rencontrer que dans le cloître ou dans l'étude ; hors de là, nous ne trouvons qu'anxiétés, peines, amertumes, douleurs, chagrins et désespoir.

Jésus-Christ cependant étant arrivé auprès de l'arbre, leva la tête et vit Zachée non pas seulement des yeux corporels, mais le visita par sa grâce, approuvant les désirs et les bons sentiments de son cœur. Heureux Zachée, qui mérita de voir ainsi le Sauveur, mais bien plus heureux d'avoir été trouvé digne de fixer ses regards. Pour lui montrer qu'il accueillait ses bonnes dispositions, il l'appela par son nom en lui disant : Zachée, hâtez-vous de descendre, parce qu'il faut que j'entre aujourd'hui dans votre maison pour m'y reposer et y prendre mon repas avec mes disciples, et aussi que j'entre dans votre cœur pour l'enrichir des grâces et des faveurs spirituelles dont il s'est rendu digne. N'est-ce pas aussi le discours que notre divin Maître adresse à chacun de nous, dans le désir qu'il a d'habiter en nous et d'y fixer sa demeure ? Préparons donc aussi notre cœur, ornons-le de toutes les vertus, montrons-nous dignes de recevoir ce Roi de gloire que le ciel et la terre ne sauraient contenir, et qu'il vienne en nous pour ne plus nous quitter. Ces paroles de Jésus-Christ s'appliquent sans doute à toute âme fidèle qui est appelée avec raison la maison de Dieu, puisque Dieu

y habite par sa grâce en ce monde, en attendant qu'il y habite dans l'autre par sa gloire. Mais elles s'appliquent plus spécialement encore à ces âmes d'élite, à ces âmes privilégiées qui, par une grâce particulière, ont renoncé à tout pour se donner à Dieu seul et ne servir que lui ; qui pour lui plaire ont monté avec joie les trois degrés dont nous parlions tout à l'heure, en se liant à lui par les vœux de pauvreté volontaire, de chasteté et d'obéissance. N'est-ce pas aussi ce que nous remarquons dans la conduite de Zachée? En effet, si l'évangéliste nous le représente d'abord comme un homme riche, il nous le peint ensuite comme un pauvre volontaire quand il lui fait dire : Je donne la moitié de mes biens aux pauvres. En second lieu, il nous donne l'exemple de la continence, lorsqu'en montant sur le sycomore il foule aux pieds les avantages temporels et tous les plaisirs de la chair et des sens. Enfin, il renonce à sa propre volonté, puisqu'à la parole du Sauveur il descend en toute hâte afin de le recevoir en sa maison.

Admirons ici la bonté infinie de notre divin Maître, qui prend plaisir à exaucer nos bons désirs, comme il exauce ceux de Zachée en lui accordant plus qu'il n'avait osé demander. Il n'avait demandé qu'à voir le Sauveur, et le Sauveur se donne tout entier à lui. Les saints désirs sont autant de cris puissants qui pénètrent jusque dans les cieux et sont infailliblement exaucés, car, comme dit David : Le Seigneur entend les désirs du pauvre. Et Dieu dit ailleurs à Moïse : Pourquoi cries-tu si fort vers moi ? et pourtant ce grand serviteur n'avait demandé que par les désirs de son cœur. La vie du chrétien, dit saint Augustin à ce sujet (*Tractat. 4, in Epist. S. Joan.*),

n'est qu'un saint désir ; vous ne voyez pas ce que vous désirez, mais en le désirant, vous vous rendez dignes de le posséder quand le temps sera venu.

Cependant les pharisiens et les Juifs jaloux voyant Jésus entrer dans la maison de ce publicain, murmuraient en le blâmant de ce qu'il recevait l'hospitalité de la part d'un pécheur. En cela il se trompaient doublement, d'abord à l'égard de Zachée qu'ils regardaient à tort comme un pécheur puisqu'il était désormais un pénitent sincère ; et ensuite à l'égard de Jésus-Christ ; n'était-il pas, en effet, le vrai médecin venu en ce monde pour nous guérir, et doit-on s'étonner de voir un médecin entrer chez son malade pour le visiter ? Zachée, sans se préoccuper de leurs plaintes et de leurs murmures, bien différent en cela de beaucoup de chrétiens qui par repect humain renoncent souvent à des bonnes œuvres commencées, se tenant debout prêt à obéir aux moindres ordres, dit à Jésus : Seigneur, je donne aux pauvres la moitié de ce qui est à moi, et si j'ai fait tort à quelqu'un dans ses biens, je lui en restitue quatre fois plus. Nous devons conclure de là que tous ses biens n'étaient pas mal acquis, car on ne peut faire l'aumône avec le bien d'autrui, il faut le restituer.

Remarquons ici le langage de Zachée, qui devrait servir de modèle à tous ceux qui veulent sincèrement plaire à Dieu ; il ne dit pas, comme la plupart des chrétiens de nos jours, je donnerai, je restituerai, je ferai mon testament en conséquence, mais il dit : Je donne, je restitue, et il agit comme il parle. C'est là, dit le vénérable Bède (*in cap.* IX *Luc.*), cette sainte folie qu'il avait cueillie comme un fruit de vie sur l'arbre où il était monté ; cette sage

folie qui consiste à rendre le bien mal acquis et à renoncer au sien propre ; à mépriser les choses visibles pour acquérir les invisibles; à se renoncer soi-même pour suivre Jésus-Christ et mourir pour son amour. Arrêtons-nous un instant ici pour contempler notre divin Sauveur et ses disciples assis au milieu des pécheurs, mangeant et conversant familièrement avec eux afin de les attirer à lui, de les porter au bien et les justifier de tous leurs crimes. Les Pharisiens murmurent, il est vrai, et en cela ils nous représentent ces médisants et ces calomniateurs impudents qui critiquent les bons, s'efforçant de noircir toutes leurs actions ; on nedoit tenir aucun compte de leurs vains discours et ne pas cesser pour cela de faire le bien. Aussi le Sauveur, pour les confondre, rend publiquement témoignage à Zachée en disant : Le salut est venu aujourd'hui sur cette maison; son chef a été guéri de toutes ses infirmités, de toutes ses faiblesses, et ses péchés lui ont été remis, car il est vraiment fils d'Abraham, non par nature et selon la chair, mais par la foi et selon l'esprit. Les vrais enfants d'Abraham sont ceux qui le suivent dans sa foi, et l'imitent dans ses œuvres. Zachée, comme Abraham, avança de plus en plus dans la foi, et si le second mérita de converser avec les anges, le premier se rendit digne de recevoir dans sa maison celui qui est le Maître et le Créateur des anges et des cieux. Zachée, dit ici le vénérable Bède (*in cap.* IX *Luc.*), est appelé enfant d'Abraham, non parce qu'il était issu de sa race, mais parce qu'il fut le fidèle imitateur de sa foi. Abraham, pour obéir à Dieu et dans l'espérance d'obtenir l'accomplissement de ses promesses, abandonne son pays, quitte sa famille et la maison de son père; Zachée, lui, pour mériter les biens cé-

lestes et les joies de l'éternelle patrie, distribue aux pauvres toutes ses richesses et s'abandonne tout entier à Jésus-Christ. Nous voyons encore par là que les vrais enfants d'Abraham ne sont pas seulement les justes qui ont conservé leur innocence, mais aussi les pécheurs qui par leur repentir ont mérité le pardon de leurs fautes.

Pour confondre de plus en plus les murmurateurs, Jésus-Christ daigna même leur expliquer les motifs de sa conduite : Le Fils de l'Homme, leur dit-il, est descendu du ciel en ce monde pour chercher par les lumières de sa doctrine et sauver par la vertu de sa grâce toute-puissante ce que l'homme avait perdu par sa faute, l'innocence, la grâce et la gloire. C'est cette triple perte en effet que le Sauveur est venu reparer comme il le dit dans un autre endroit : Je ne suis pas venu pour appeler le juste, mais les pécheurs, à la pénitence. Comme s'il disait aux pharisiens, selon la pensée de saint Chrysostôme (*in cap.* IX *Matth.*) : Pourquoi me blâmez-vous de chercher à ramener au bien les pécheurs égarés ? puis-je les haïr, moi qui suis venu pour eux en ce monde ? Je suis venu comme leur médecin et non comme leur juge ; c'est pour cela que je les fréquente, que je bois et que je mange avec eux, afin de découvrir leurs maladies, sonder leurs plaies et les guérir de tous leurs maux. Jésus-Christ, dit le vénérable Bède (*in cap.* XIX *Luc.*), se désigne souvent lui-même sous le nom de Fils de l'Homme, pour nous apprendre qu'il n'est venu en ce monde et qu'il n'a pris notre nature que pour opérer notre salut.

Ce publicain de l'Évangile désirant voir le Sauveur, mais ne pouvant y parvenir à cause de la petitesse de sa taille et de la foule qui l'en empêche, nous représente ces riches du siècle qui voudraient bien, eux aussi, travailler à leur

salut éternel, et qui en sont empêchés par le soin des affaires, par les embarras et les sollicitudes du monde et aussi par leur propre faiblesse. A l'exemple de Zachée, qu'ils montent sur un arbre, c'est-à-dire qu'ils s'élèvent jusqu'à Dieu par la ferveur de l'oraison qui, selon saint Jean Damascène (*lib.* III., *de Fide*, *cap.* XXIV), est le seul degré par lequel l'âme puisse parvenir au ciel; qu'ils restituent le bien d'autrui; qu'ils donnent aux pauvres une partie de leurs richesses, et ils mériteront de recevoir Jésus-Christ dans leur cœur.

Jéricho, comme nous l'avons déjà dit, n'était pas éloigné de Jérusalem, capitale de l'empire; la plupart des pharisiens et même quelques-uns des disciples du Sauveur s'imaginaient que quand il serait arrivé dans cette ville, il serait proclamé roi des Juifs et rétablirait le royaume d'Israël, d'après cette parole des Mages : Où donc est né celui qui doit être le roi des Juifs ? Jésus alors, pour détruire leur fausse opinion et leur prouver que son royaume n'était pas de ce monde, leur propose la parabole d'un grand seigneur qui, avant son départ pour un voyage lointain, réunit ses serviteurs et confie à chacun d'eux une certaine somme d'argent, afin de la faire fructifier par leur soin et leur vigilance dans le commerce. Mais comme cette parabole est en tout point semblable à celle des dix talents, nous n'en parlerons pas ici, nous réservant d'en donner l'explication dans un des chapitres qui suivront.

CHAPITRE CXV

EN SORTANT DE JÉRICHO, JÉSUS-CHRIST GUÉRIT DEUX AVEUGLES

En sortant de Jéricho avec ses disciples, Jésus fut suivi d'une foule nombreuse empressée de l'entendre (*Matth.* 26, *Marc.* 10). Cet empressement de la foule à se porter à la suite du Christ, prouve que son enseignement lui allait au cœur. Saint Chrysostôme dit (*Homil.* 36, *Operis imperfecti*) : Une riche moisson parle en faveur de celui qui l'a semée, de même qu'une église remplie d'auditeurs fait l'éloge de celui qui monte en chaire. Quand l'amour des choses spirituelles nous transporte, nous ne tenons nul compte de la fatigue du voyage. On quitte le souci des choses terrestres parce qu'il s'agit d'un intérêt autrement important, la possession du royaume éternel. Celui qui a goûté une fois les biens du ciel, ne trouve plus rien d'aimable sur la terre ; car, de même qu'on voit celui qui a goûté d'un mets délicieux, ne pouvoir plus s'accou-

tumer à une nourriture commune; de même, on voit rester indifférent au plaisir du monde celui qui a goûté en vérité la douceur du Christ. La douceur du Christ est cette rose plantée dans le champ de Jéricho, dont parle la Sagesse par la bouche de Salomon (*Eccl.* 25) en ces termes : ***Je me suis élevé comme le palmier de Cadès, et comme les rosiers de Jéricho;*** rose d'une beauté incomparable, dont la sainte candeur se mêle à la pourpre d'un sang précieux, du sang de la passion d'un Dieu. Mais, de même que la rose s'annonce par ses agréables odeurs, avant d'être à la portée des yeux et de la main; de même, aujourd'hui deux aveugles, placés sur le passage du Sauveur, respirèrent les émanations divines de celui qu'ils ne pouvaient voir.

Ces deux aveugles dont parle saint Jean Chrysostôme étaient arrêtés sur la route, attendant l'aumône des passants. Se trouvant par hasard sur la voie du salut, ils apprennent par la clameur publique que Jésus de Nazareth, ce printemps éternel de toutes les vertus, passait. O bonne nouvelle ! ô douce clameur que tant de rois, que tant de prophètes ont désiré entendre, et qui furent moins heureux que deux pauvres aveugles ! C'est pourquoi on voyait ces infirmes implorer à haute voix la miséricorde divine, disant : ***Seigneur, fils de David, ayez pitié de nous***, en dissipant notre aveuglement. Ils appellent Jésus fils de David, parce qu'il était généralement connu que le Christ prédit par les prophètes serait de la race de David. Ce cri de deux aveugles proclamait donc Jésus comme le Christ, ou le Messie attendu, qui devait porter la lumière à leurs yeux, comme il venait la porter au monde. Jésus leur demandant : Que voulez-vous que je fasse? cette juste réponse de leur part : Que nos yeux s'ouvrent, est une véritable inspiration. Saint

Chrysostôme dit (*ibid.*) : Deux aveugles s'offrent à propos sur les pas du Sauveur, il était avantageux à la glorification de la mission divine de Jésus de les guérir, et de les amener ensuite avec lui à Jérusalem, où ils proclameraient sa bonté et sa puissance. Les deux aveugles entendaient le frémissement de la foule, qu'ils ne pouvaient voir. Dépourvus de la vue, il leur restait la voix avec laquelle ils poursuivaient Jésus de leurs acclamations. L'évangéliste saint Marc ne parle que d'un aveugle guéri, sans doute de celui qui était le plus connu, négligeant de parler de l'autre moins important. Saint Augustin dit (*lib. II, de Consensu Evang., cap.* 65) : Qu'il y eût un des deux aveugles plus connu, on n'en saurait douter, en voyant le soin que prend l'évangéliste de le faire connaître, en le désignant par son nom et par le nom de son père : ***Barthimeus, fils de Thimeus.*** D'un certain état, d'un grand état même, si l'on regarde à l'étymologie du nom, descendu à l'état de mendiant et d'aveugle, il était d'autant plus propre, par un grand malheur survenu, à faire briller le miracle qui eut lieu en faveur de sa personne, et il se recommandait par cela même à la plume de l'évangéliste qui en parle. Bède ajoute : C'est avec raison que saint Marc, qui écrivait son évangile pour les gentils, parle d'un seul aveugle guéri. La vérité du récit et l'à-propos de la figure étaient d'accord, et convenaient à ceux à qui ils s'adressaient. Saint Matthieu, qui écrivait en hébreu et pour les Hébreux, mais dont l'Évangile était aussi écrit pour les gentils, parle avec plus d'exactitude et avec la même convenance de deux aveugles guéris, pour marquer que la grâce du salut évangélique s'adressait aux deux peuples à la fois. N'est-ce pas le même évangéliste qui, ayant à parler de l'entrée triomphante de Jésus dans

Jérusalem, daigne conserver un détail dont saint Marc néglige de parler, relativement à l'ânesse sur laquelle le Sauveur voulut bien monter?

Barthimeus, qui s'interprète le fils de l'opulence, est pour nous le symbole de l'homme qui est plongé dans les délices de la chair. Cet homme est réputé aveugle, c'est-à-dire privé de la lumière de la sagesse, dont il est dit dans Job (*Job*. 28) : *Elle n'habite pas la terre de ceux qui vivent dans les délices;* parce que les délices de la chair émoussent toute intelligence. Si un tel homme, aveuglé par les délices, entend parler du Sauveur, il doit s'adresser à lui, et demander par une fervente prière, la lumière de la sagesse, qui donne abondamment à tous au moins les choses nécessaires au salut.

Mais la foule qui aspirait à entendre la parole et la doctrine du Sauveur, regardant plus à l'extérieur délabré des deux aveugles qu'à la pureté de leur intention et de leur cœur, leur imposait silence, en les gourmandant, parce qu'une prétendue importunité semblait troubler une véritable ovation, et retarder le bonheur de la foule, désireuse d'entendre la parole du Sauveur. Cette foule nous fait naturellement penser à ceux qui sont un obstacle au salut du prochain. Il y a trois sortes de personnes qui sont un obstacle à notre salut : les gens charnels d'abord, ensuite le monde, enfin l'enfer dont les persécutions sont incessantes et parviennent à nous fermer la bouche, au moment de confesser nos péchés ou de rendre gloire à Dieu, ou à nous arrêter quand il s'agit d'édifier notre prochain par notre conduite. Cette triple foule est l'ennemie naturelle de tout bien à opérer. La foule des désirs charnels nous attire par ses dangereuses caresses; la foule

des tyrans du monde nous poursuit de ses menaces; tandis que la foule des tyrans de l'enfer nous poursuit de ses tentations. Maintenant, de quelle manière les aveugles spirituels, surtout ceux qui ont le plus de besoins, se désistent-ils de leurs supplications envers Dieu? Par défaut de vertu et en se tenant en dehors de la voie du salut.

Mais les aveugles dont parle l'Évangile criaient de plus en plus fort, de manière à vaincre le frémissement de la foule et à surmonter l'obstacle qui les empêchait de se faire entendre; nous enseignant ainsi l'insistance et la persévérance à laquelle nous sommes obligés dans nos prières à Dieu, si nous voulons nous faire entendre et être exaucés de lui. Saint Chrysostôme dit (*Hom.* 36, *Operis imperfecti*) : L'obstacle apporté ne faisait qu'irriter leur désir déjà ardent. Le propre de la foi, c'est de croître et de s'enflammer au contact de l'obstacle; et la persécution a fait de tout temps triompher les serviteurs de Dieu. La foi vive n'a rien à craindre du danger, la sécurité seule a pour elle des périls. Rien ne relâche tant la vigueur de la foi en nous qu'une longue tranquillité. Et encore le même saint Jean Chrysostôme : Ils criaient, d'abord parce qu'ils étaient aveugles. En second lieu, ils criaient de plus en plus, parce qu'on voulait les empêcher de s'approcher de la Lumière. D'un autre côté, le Christ permettait l'opposition qu'ils rencontraient pour leur donner l'occasion de montrer l'ardeur de leur foi et leur désir de guérison. Cet exemple nous apprend que dans quelque état d'abjection que nous soyons placés, nous obtiendrons néanmoins par nous-mêmes, avec la grâce de Dieu, l'objet de nos désirs, si nous nous portons vers lui avec une ardeur convenable. Saint

Augustin ajoute (*Serm.* 18, *de Verbis Domini*) : Les bons chrétiens, désireux de suivre et de pratiquer les commandements de Dieu, en sont empêchés par les mauvais chrétiens, et même par les chrétiens peu fervents. Mais que les bons ne se relâchent pas; qu'ils crient vers Dieu, et redoublent de prières. Toutes les fois qu'un chrétien commence à bien vivre et à mépriser le monde, il est bien vrai que ce changement de conduite lui attire d'abord l'animadversion de ceux que sa nouvelle vie accuse. Mais qu'il continue; et ceux-là même qui le blâment aujourd'hui ne tarderont pas à faire son éloge demain.

Parce qu'il sera ouvert à celui qui frappe, Jésus s'arrêta en faveur de ceux qui imploraient son secours. C'était là une attention nécessaire, puisqu'ils ne pouvaient se porter d'eux-mêmes à lui. C'était la grâce divine venant au secours de la faiblesse humaine et de la cécité. Où pouvaient-ils aller et se porter sans voir? Ils l'appelaient, Dieu les appela à son tour, afin que la foule ne s'opposât plus à leurs efforts, sous prétexte d'importunité de leur part. C'est alors qu'il leur demanda ce qu'ils voulaient qu'il leur fût fait, bien qu'il ne l'ignorât nullement. Ils lui répondirent : *Seigneur, que vous daigniez nous ouvrir les yeux. Jésus ayant pitié d'eux*, et prenant en considération leur prière, se montra pour eux la source de toute clarté. *Il toucha leurs yeux, et aussitôt leurs yeux s'ouvrirent à la lumière.* Le miracle est tout entier dans la spontanéité de la guérison de la part du Sauveur. Saint Chrysostôme dit à ce sujet (*Hom.* 36, *Operis imperfecti*) : L'homme mit le doigt sur leurs yeux que le Dieu guérit aussitôt. Et encore : A ce cri de Fils de David, la guérison est décidée, mais encore suspendue; mais au nom du Seigneur-Dieu, la gué-

rison est opérée; parce qu'un fils ordinaire de David ne pouvait les guérir de leur cécité, s'il n'était en même temps Dieu.

Selon la Glose, spirituellement parlant, Dieu touche les yeux, lorsqu'il éclaire notre conscience des rayons de sa lumière. Dès ce moment nous sommes capables de contempler Dieu, de nous connaître et de venir par de bonnes œuvres de charité au secours du prochain. De tout temps le Christ sauve l'homme entier, l'âme et le corps. Ce qui fait dire à saint Jean Chrysostôme (*Hom.* 67, *in Matth.*) : Les deux aveugles guéris récompensèrent dignement le Christ en se mettant à sa suite. Dieu ne demande de nous qu'une chose, selon le prophète, c'est de nous attacher à lui avec une grande sollicitude de cœur (*Mich.* 6). Et encore saint Jean Chrysostôme : Dieu voulut que les deux aveugles guéris s'attachassent à ses pas pour montrer à tous que le dernier miracle opéré par lui était complet et permanent, et que celui qui sauvait les autres, pouvait se sauver lui-même, s'il le voulait. Cependant, leur attention de s'attacher immédiatement au pas du Sauveur, prouve leur gratitude, vertu encore assez rare. Un grand nombre d'hommes, après un service rendu, deviennent ingrats, et comme le chien reviennent à leur vomissement et au mal, croyant n'avoir plus rien à demander ni plus rien à craindre. Mais il n'en fut pas ainsi de ceux que venait d'illuminer le Sauveur, dit saint Jean Chrysostôme; ils furent persévérants, pour demander afin d'obtenir, et reconnaissants dans la suite. Imitons leur exemple, si Dieu nous refuse d'abord, si nous sommes tentés de nous désister, n'en faisons rien; résistons à la tentation. C'est le meilleur moyen d'attirer Dieu vers nous. Pénétrons-nous bien de la véhé-

mence du désir des aveugles d'être éclairés, désir si grand en eux, que rien ne peut le surmonter, et qui surmonte des obstacles réputés insurmontables à des hommes dans leur position. Nous avons en eux un exemple de ce qu'est l'âme fervente, quand elle s'élance vers le bien.

Saint Augustin dit (*Serm.* 18, *de Verbis Domini*) : Toute notre attention dans cette vie, mes frères, doit être de guérir l'œil de notre cœur, qui seul peut nous donner la vision de Dieu. C'est dans ce but que nous célébrons les saints mystères. C'est dans ce but que nous vous prêchons la parole de Dieu. C'est à ce but que tendent toutes nos exhortations morales, c'est-à-dire celles qui visent à vous porter à des mœurs plus pures, à détruire les diverses concupiscences de la chair, à vous faire renoncer, non pas en paroles, mais en réalité et par un changement complet de vie, aux joies du siècle. C'est à ce but que tendent tous les effets produits en nous par la lecture des livres saints. Origène ajoute encore (*Tract.* 13, *in Matth.*) : Nous aussi, docteurs assidus sur la voie sacrée des saintes Écritures, pensant mieux que personne, combien nous avons besoin d'être illuminés ! Si nous demandons réellement à Dieu qu'il nous arrive ainsi qu'aux aveugles, Dieu touchera les yeux de notre âme, et les ténèbres de l'ignorance n'obscurcissant plus nos sens, nous verrons et nous suivrons celui qui ne nous aura donné de voir dans sa divine parole que pour mieux nous attacher à lui.

Nous avons dit que par ces deux aveugles nous devions entendre deux peuples, les Gentils d'abord, plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie ; en second lieu les Juifs, qui en étaient venus à transgresser les commandements de Dieu, en y substituant de vaines traditions. Ces derniers étaient

sur le chemin du salut, parce qu'ils avaient, ou qu'ils paraissaient avoir la connaissance de la loi de Dieu, lorsque les Gentils n'avaient pour se diriger que la loi naturelle. A l'un et à l'autre de ces deux peuples, Jésus apportait la loi de grâce, symbolisée par les divers miracles d'aveugles guéris aux environs de Jéricho, confins des deux peuples, destinés à être appelés à sa lumière, et qui éprouvèrent ses miracles et ses bienfaits, sans acception aucune des personnes. Si c'est d'abord un aveugle qu'il guérit, puis deux à la fois, c'est que d'abord dans les desseins de Dieu, un seul peuple était appelé, et qu'un second peuple renfermant tous les autres, ne fut appelé que quand le premier eut rejeté sa grâce pour s'attacher à son sens d'aveuglement. Bède dit (*in cap.* x *Marci.*) : Si en approchant de Jéricho, Jésus guérit un seul aveugle, et s'il en guérit deux en sortant de cette ville, ce fut pour nous faire voir qu'avant sa passion la mission du Christ s'adressa uniquement au peuple de Dieu, aux Juifs; mais qu'après sa résurrection et son ascension, les apôtres apportèrent indifféremment aux Juifs et aux Gentils, le dogme sacré de son humanité et de sa divinité sainte, qui fut le salut du monde. Tout ce que nous pourrions ajouter encore, se rapportant au sujet présent, a été dit ailleurs à propos d'autres miracles semblables du Sauveur.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME

TABLE DU QUATRIÈME VOLUME

PARIS. — TYPOGRAPHIE RENOU ET MAULDE, RUE DE RIVOLI, 144. 29395





